15e Année. — N° 3 Mars 1909

# LE PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

Rédacteur en chef, A. LAURENT DE FAGET, Fondateur

*Le journal paraît le 20 de chaque mois.*

## PHÉNOMÈNES ET CROYANCES

Nous rendions compte, dans notre numéro de février, du bruit fait, dans la presse spirite et spiritualiste, autour du médium Miller.

Depuis l'article publié par M. Léon Denis au sujet des fraudes qu'il croit pouvoir et devoir reprocher à ce médium, d'autres études ont paru, les unes favorables à Miller, d'autres le critiquant. Parmi ces dernières, il faut placer en première ligne un nouvel article de M. de Vesme, annonçant que « le coup de pioche de M. Léon Denis achève de détruire ce qui restait encore debout des ruines du médium californien ».

Ici, M. de Vesme nous paraît dépasser la mesure, puisque M. Léon Denis, tout en dévoilant les fraudes qu'il a constatées, déclare que plusieurs des phénomènes obtenus par Miller sont RÉELS.

Du côté des nombreux défenseurs de Miller, nous placerons nos frères et sœurs en croyance de Nancy, qui assurent n'avoir rien constaté de suspect dans les séances de ce médium; l'*Echo du Merveilleux* qui, sous la plume de M. Gaston Méry, reproche à ceux qui accusent Miller d'avoir inconsidérément molesté ce puissant producteur de phénomènes psychiques.

M. Gaston Méry déclare, en outre, qu'il dévoilera les dessous de la campagne entreprise par certains spirites contre Miller. Les dessous ?... Cela m'a fait rêver. Pour qui connaît Léon Denis, les dessous en question ne peuvent être que le désir bien naturel de faire, d'abord et avant tout, triompher la vérité, quelle qu'elle soit.

Il convient de noter que le directeur de l'*Echo du Merveilleux* n'est pas spirite, qu'il s'est toujours défendu de l'être. Il est donc bizarre que ce soit lui, précisément, qui défende, contre des spirites, des phénomènes qu'il n'a pas l'habitude d'accepter facilement.

Cela prouve, d'ailleurs, qu'il s'est formé une conviction par l'étude suivie des dits phénomènes que, plus heureux que nous, il a été appelé à contrôler. Nous sommes donc loin de trouver à redire à sa conviction nouvelle, de même que nous ne pouvons reprocher à M. Léon Denis d'avoir totalement changé d'opinion sur les facultés d'un médium qu'il a d'abord loué et qu'il condamne aujourd'hui après un plus mûr examen.

Il est vrai aussi que M. Gaston Méry, s'il n'est pas spirite, est catholique, et que, comme tel, il veut voir la main de Satan, l'influence des cohortes infernales dans les phénomènes psychiques dont il reconnaît l'authenticité. Or, si ces phénomènes sont déclarés fictifs, que deviennent Satan et ses pairs?... La théorie de l'Eglise, au lieu de s'affirmer, s'effrite...

Enfin, M. le Dr Dusart, dans le *Bulletin spirite de Liège* de février, donne ainsi ses conclusions sur la question qui nous occupe:

« 1° Miller est un médium puissant ; un certain nombre de phénomènes sont au-dessus de toute contestation ;

« 2° Les conditions du contrôle n'ont pas toujours été suffisantes ;

« 3° La fraude a paru probable dans certains cas ;

« 4° Elle n'a pas été *démontrée* ; on ne peut sans imprudence *affirmer* que Miller est un illusionniste. »

***

Naturellement, M. Léon Denis répond à

tout et à tous. Le voilà pour longtemps sur la brèche, obligé de se défendre lui-même tout en défendant ce qu'il considère comme la vérité.

Les spirites en général, qui n'ont pas assisté aux séances de Miller et ne peuvent avoir d'opinion personnelle dans la question, les spirites déplorent ces discussions qui leur paraissent funestes à la doctrine.

Nous nous permettrons de relever leur courage et de leur dire :

C'est le silence qui est la mort d'une doctrine. Niez ou affirmez, selon vos convictions, les phénomènes produits par Miller, mais, surtout, ne laissez pas glisser les faits psychiques dans l'indifférence des foules.

Quand on discute les phénomènes spirites, on donne plus de force, de vie au spiritisme. Les négations comme les affirmations des faits psychiques déterminent dans le public un courant d'attention qui sera toujours favorable à nos idées puisque nous savons qu'elles reposent sur des bases indestructibles.

Un écrivain, qu'on avait cru spirite, nous combat tout à coup : laissez-le suivre son impulsion personnelle, et soyez assurés que le spiritisme, en présence d'une défection retentissante, gagnera et au delà, par l'intérêt nouveau qu'il suscite aussitôt dans l'esprit public, ce qu'il perd par le fait de ce revirement individuel.

Voyons plus haut et plus loin que ces petites luttes d'un instant, qui ne comptent pas ou n'ont qu'une influence bien relative sur le mouvement ascensionnel des idées et le triomphe définitif de la vérité.

Pour moi, quand je vois un écrivain comme M. Jules Bois, et même un savant et un penseur comme Camille Flammarion, n'être plus convaincus des phénomènes spirites, sélectionner leurs croyances d'autrefois, ne plus trop savoir à qui ou à quoi attribuer la production des faits psychiques qu'ils ont eus sous les yeux et, en quelque sorte, touchés de la main, je ne me décourage pas, au contraire.

Je me dis : les incertitudes de quelques-uns, les critiques, les attaques même ne sauraient déconsidérer, amoindrir le spiritisme. Elles ont leur raison d'être. D'abord, elles nous mettent en garde contre nous-mêmes, contre l'exagération, grave défaut chez des spirites qui, se laissant éblouir par les visions lumineuses de l'infini, pourraient compromettre la doctrine en la présentant sous des dehors inexacts ou inopportuns.

Ensuite, ces attaques donnent à ceux qui les constatent le désir d'étudier de plus près le spiritisme expérimental ou doctrinal, et, dès lors, grossissent forcément le nombre de ses adeptes. C'est ce que l'expérience nous a toujours démontré.

∴

Voyez-vous, le spiritisme peut être comparé à un arbre immense. Certains écrivains matérialistes — ou spiritualistes autrement que nous — transformés en bûcherons, voudraient bien l'abattre, et les voilà, en attendant, montés sur cet arbre, embusqués dans ses branches, tapis sous ses bienfaisants feuillages dorés de soleil, près des nids où la bonté de Dieu couve le bonheur futur de l'humanité. Ils tâchent de couper, ici un rameau, là une branche maîtresse, de dépouiller l'arbre de ses feuilles, de montrer son squelette dénudé, voisin de la mort.

Qu'ils aillent plus loin ; qu'ils descendent au pied même de l'arbre spirite, et que là, suant et s'essoufflant à cette tâche ingrate, plus difficile qu'ils ne l'avaient d'abord supposé, ils arrivent à scier le bel arbre au ras du sol : ses racines profondes traversent la terre et se ramifient dans tout l'infini. Elles ont existé de tout temps, et rien, dans notre monde matériel, ne saurait totalement les détruire. Elles resteront toujours vivaces, et l'arbre repoussera toujours, successivement chargé de feuilles protectrices, de fleurs d'espérance et de fruits de vie.

Ennemis du spiritisme, faites-en votre deuil : les croyances spirites sont immortelles !

A. Laurent de Faget.

## LE CHRIST ET L'ÉGLISE

(*Suite*) (1)

L'article suivant, que nous empruntons à *La Petite République* du 27 février, jettera sa part de lumière sur la question soulevée par M. le Dr Arnoux.

Dans notre prochain numéro, nous résumerons les opinions présentées par nos correspondants et donnerons notre opinion personnelle sur ce grave sujet.

### Alfred LOISY
#### AU COLLÈGE DE FRANCE

Dans quelques jours l'ex-abbé Loisy ira

1. Voir nos numéros d'octobre, novembre, décembre 1908 et janvier 1909.

s'asseoir dans la chaire de l'histoire des religions de ce Collège de France que la royauté avait institué précisément comme l'asile de la science libre, en face du dogme officiel imposé par la très catholique Sorbonne.

Le Collège de France et l'Institut ont résisté à la campagne perfide menée contre M. Loisy par quelques cléricaux passionnés. Ils n'ont vu que les titres scientifiques de M. Loisy, titres fort supérieurs à ceux de ses concurrents et qui, en toute équité, devaient lui faire accorder la préférence. Quant au ministre de l'Instruction publique, deux fois couvert par la légalité de la désignation devant laquelle il se trouve, il ne se laissera certainement pas intimider par la menace qu'on lui adresse, de continuer le « chahut Thalamas » par le « chahut Loisy ». De telles menaces relèvent de M. Lépine ; quelques Pujo, quelques Real del Sarte ne sauraient suffire à troubler l'enseignement de l'Université de France. Où Renan a enseigné, enseignera Loisy : ce n'est pas, comme quelques pamphlétaires le prétendent, un accès de passion anticléricale qui assure cette succession, c'est l'ordre et le développement naturel de la science, et si après un apostat un excommunié enseigne l'histoire de la religion au Collège de France, la faute en est à l'autorité ecclésiastique qui a causé l'apostasie et formulé l'excommunication.

On peut dire *grosso modo* que l'abbé Loisy a poursuivi l'œuvre de Renan, quoique Renan, artiste incomparable, ne soit plus considéré comme un des maîtres de la science exégétique. Mais M. Loisy s'est distingué de l'illustre auteur de la *Vie de Jésus* en ce qu'il a pensé faire admettre à l'Eglise le résultat des travaux de la science moderne. Il a étudié l'histoire de la Bible et l'histoire de l'Evangile en savant, et les conclusions du savant, il a pensé que le catholique pouvait et devait les admettre. La critique nationaliste et protestante avait jeté une lumière grandissante sur les origines du christianisme : le moment n'était-il pas venu pour l'Eglise d'adopter la « vérité historique » sur la vie du Christ et la formation de la religion et de ne pas résister davantage au mouvement qui entraîne de plus en plus les intelligences cultivées ? L'Eglise resterait-elle en marge de la science, ou suivrait-elle la marche de la pensée contemporaine ? Telle est la question que l'abbé Loisy a posée, qu'il a espéré faire résoudre dans le dernier sens. Ses illusions ont été de courte durée. En novembre 1893, il fut privé de sa chaire à l'Institut catholique pour avoir formulé, dans une revue très spéciale intitulée *l'Enseignement biblique*, les vérités élémentaires suivantes :

« Le Pentateuque, en l'état où il nous est parvenu, ne peut pas être l'œuvre de Moïse.

« Les premiers chapitres de la Genèse ne contiennent pas une histoire exacte et réelle des origines de l'humanité.

« Tous les livres de l'Ancien Testament et les diverses parties de chaque livre n'ont pas le même caractère historique. Tous les livres historiques de l'Ecriture, même ceux du Nouveau Testament, ont été rédigés selon des procédés plus libres que ceux de l'historiographie moderne, et une certaine liberté dans l'interprétation est la conséquence légitime de la liberté qui règne dans la composition.

« L'histoire de la doctrine religieuse contenue dans la Bible accuse un développement réel de cette doctrine dans tous les éléments qui la constituent : notions de Dieu, de la destinée humaine, des lois morales.

« A peine est-il besoin d'ajouter que, pour l'exégèse indépendante, les livres saints, en tout ce qui regarde la science de la nature, ne s'élèvent pas au-dessus des opinions communes de l'antiquité et que ces opinions ont laissé leurs traces dans les écrits et même dans les croyances bibliques. »

En octobre 1900 l'archevêque de Paris interdisait la publication commencée dans la *Revue du clergé français* d'une série d'articles sur la *Religion d'Israël*. En 1903 le même prélat, suivi de beaucoup de ses confrères, condamnait un petit livre intitulé *L'Evangile et l'Eglise*, dans lequel l'abbé Loisy, chargé d'enseigner le catéchisme à de jeunes pensionnaires, avait cherché à leur donner de la doctrine et de l'histoire de l'Eglise une idée qui ne fût pas en contradiction avec la raison et la science.

Pour ne pas être inquiété par l'autorité ecclésiastique, l'abbé Loisy dut écrire une lettre de rétractation et abandonner le cours qu'il avait commencé à l'Ecole des Hautes Etudes. Il vécut dans l'isolement, à la campagne, sans autre société que celle de ses chères poules, qui l'ont suivi de Bellevue à Garnay, dans le diocèse de Chartres, et de Garnay à Ceffonds, dans la Haute-Marne. On lui avait interdit de publier l'énorme ouvrage qu'il préparait sur les *Evangiles synoptiques* et dans lequel, à la lumière des textes comparés entre eux, des trois plus anciens

évangiles (saint Marc, saint Mathieu et saint Luc) et de l'histoire générale de l'antiquité, il rétablissait la vérité probable de la vie du Christ. Il publia quand même cet ouvrage. Déjà interdit, il fut alors excommunié.

Il avait dit : « Je ne puis pas croire à la divinité du Christ, plus que Jésus n'y a cru lui-même. » Et en effet, la simple étude des trois plus anciens évangiles montre que Jésus ne s'est jamais considéré lui-même comme Dieu, et que ses relations avec la Divinité sont celles d'un homme. Vérité qui éclate dans la prière du Jardin des Oliviers : « Mon Père, faites que ce calice passe loin de moi. » Si Jésus s'était senti Dieu, il n'aurait pas prié ce Père qui n'était autre chose que lui-même de lui épargner un supplice résolu par tous deux de toute éternité.

La Divinité de Jésus, la Résurrection, la Rédemption, la Conception virginale du Christ sont les inventions successives des premières générations chrétiennes. Jésus est mort condamné par Pilate, qui, magistrat romain, ne pouvait innocenter un homme qui se prétendait le roi messianique des juifs, encore que sa royauté fût toute spirituelle et ses aspirations d'ordre exclusivement religieux. Après la mort de Jésus, son corps fut très probablement jeté à la fosse commune, comme ceux des suppliciés. Quant aux disciples, ils s'étaient enfuis épouvantés, et ce n'est que longtemps après qu'ils crurent le revoir et que la disparition même des restes de leur maître, dans la fosse commune, favorisa la légende de la Résurrection. Ce dogme ne peut avoir qu'un sens moral : le Christ se survit toujours dans son Eglise, il est immortel dans la vérité de sa parole et dans la conscience des fidèles qui l'observent et qui la perpétuent. Quant au Christ né d'une vierge, la notion même en est complètement absente du plus ancien évangile, celui selon saint Marc, comme des épîtres de saint Paul. Elle fut ajoutée après coup, dans un but de propagande, par des catéchistes zélés.

Telles sont quelques-unes des vérités historiques élémentaires que l'ex-abbé Loisy a mises en lumière et qui lui ont valu les foudres de Pie X. C'est pour avoir fait œuvre de science que M. Loisy a été excommunié, et c'est de son excommunication que l'on voudrait tirer grief pour lui interdire l'accès de la chaire à laquelle lui donne droit sa science ?

Si l'abbé Loisy avait fait taire ses scrupules d'historien et de savant il serait encore professeur d'hébreu à l'Institut catholique, et de plus chanoine honoraire à Notre-Dame. L'Eglise ferait l'éloge de sa science si elle s'était arrêtée au pied des vieux dogmes réputés intangibles. Mais parce qu'il n'a pas voulu se prêter à ce mensonge, elle va par la plume de ses polémistes jusqu'à lui dénier toute valeur d'historien : le paradoxe est vraiment trop impudent pour que la science française et le gouvernement de la République y souscrivent.

PIERRE NOLAY.

## L'Évolution du Christianisme

*(Suite)* (1)

Oh ! je sais ! Ici se dresse la grande question des Ecritures divinement inspirées que, prétend-on, nous n'avons pas le droit de discuter. Hélas ! Où gît, maintenant, la force de cet argument ? Et d'abord, en vertu de quel droit nous replace-t-on sous la loi de l'Ancien Testament dont Jésus nous a libérés ? Nous, spirites, en fait d'Ecriture, ne reconnaissons d'autre autorité que la Sienne, puisque nous admettons son mandat comme divin. Or, il a pris soin de nous édifier sur le degré d'obéissance dû à l'ancienne loi. N'a-t-il pas remis au point les questions du talion, du divorce, du sabbat, etc. ? Quand il dit aux juifs : « C'est à « cause de la dureté de vos cœurs que « Moïse vous a donné la loi du divorce », n'établit-il pas péremptoirement que l'Initiateur est forcé de tenir compte du caractère, des dispositions, du degré d'intelligence et des sentiments du peuple auquel il s'adresse et que, dès lors, ses ordonnances ne peuvent être immuables ? L'infaillibilité des Ecritures, celle des Apôtres ! Mais, relisons ensemble, je vous prie, quelques lignes de l'Epître de Paul aux Galates, chapitre II, versets 11 et 14 inclus :

« Mais quand Pierre fut venu à Antioche, « je lui résistai en face, parce qu'il méri- « tait d'être repris. Car avant que quel- « ques-uns fussent venus de la part de Jac- « ques, il mangeait avec les gentils ; mais « quand ceux-là furent venus, il s'en retira « et s'en sépara, craignant les juifs. Les « autres juifs usaient aussi de dissimulation « comme lui, tellement que Barnabas, lui- « même, se laissait entraîner par leur dis- « simulation. » Parlons, après cela, de l'impeccabilité de ces mêmes hommes, auteurs

(1) Voir notre numéro de février.

du Nouveau Testament, qui, entre eux, se blâmaient parce qu'ils *méritaient* d'être repris, et celui qui subit cet échec n'était pas le premier venu, c'était Pierre, le patron actuel de l'Eglise romaine, à qui cette dernière concède le droit d'ouvrir et de fermer les portes du Paradis. Si celui-là mérita d'être repris, selon le dire de son condisciple Paul, qui donc sera infaillible ?

Comparons, d'autre part, la prédication de Jésus à celle du fougueux apôtre des gentils. Ce sont, sur divers points, deux doctrines non seulement *différentes*, mais *opposées*. Tandis que le Christ, dans son ineffable douceur, n'impose aux croyants ni dogmes, ni règlements, le disciple argumente à perte de vue, jusque dans les nuages, formule des ordonnances de détail qui touchent à la puérilité et, dans certains cas, émet des opinions qui, de nos jours, ne tiennent pas debout. C'est de cet apôtre, réputé le plus grand, que peuvent se réclamer toutes les autocraties politiques, civiles et religieuses. Notez, mesdames et messieurs, que je ne fais le procès à personne ; chacun répond pour soi-même ; chacun est ce qu'il peut être, selon sa nature, son éducation, selon, aussi, le milieu qui l'influence ; mais je constate que les Apôtres mêmes différèrent d'opinion entre eux et qu'en n'admettant pas l'infaillibilité dont on a blindé la Bible, nous sommes d'accord avec les faits et ne méritons point d'être traînés aux Gémonies en qualité de mécréants.

Sensuit-il que nous rejetions ce livre ? Nullement. Il renferme de fort belles choses. Au point de vue historique, c'est une précieuse source de renseignements, dont plusieurs ont été confirmés par des documents retrouvés au cours de fouilles opérées en Orient. Comme sentences, proverbes, etc., la Bible est d'une incomparable richesse ; mais elle contient aussi des récits d'une moralité plus que douteuse ; récits que la nécessité n'imposait point à un livre *divin*. De plus, l'ouvrage a subi l'inéluctable loi en vertu de laquelle tout ce à quoi touche l'homme, garde les traces de sa main. L'Ancien Testament est peut-être plus homogène. Il constitua, jusqu'à nos jours, le principal bagage religieux des Hébreux qui, jalousement, en gardèrent le texte et le firent d'autant plus facilement qu'ils n'avaient pas à le traduire. Mais grand fut l'embarras des chrétiens lorsqu'ils durent, soixante ans après le supplice du Maître, choisir, parmi la multitude d'Evangiles relatant sa vie terrestre, car Lui n'avait point écrit, et toutes ces biographies — on parle d'une soixantaine — étaient si peu concordantes, qu'on dut, pour établir un corps de doctrine, réunir les quatre documents les plus similaires. Tous les autres, aussi bien que ceux-là, se prétendaient d'inspiration divine et pourtant ils ne présentaient point le caractère d'unité qu'exigeait un tel recueil. Il n'existe même pas entre les quatre Evangiles admis. Aussi longtemps que la raison s'est tue devant le prestige des livres sacrés, on ne releva guère ces divergences ; nous, spirites, n'y attachons qu'une importance très limitée, car, si, d'une part, nous nous déclarons libérés de l'Ancienne Alliance sous la sanction même de Jésus, d'autre part, nous nous réclamons de sa doctrine dans ce qu'elle a de plus élevé, de plus pur, de vraiment divin.

Les questions secondaires, nées de l'ergotage humain, nous sont assez indifférentes. De toutes ces polémiques, de tous ces dogmes contradictoires dont Jésus n'a jamais parlé, de ces montagnes de subtilités qui se dressent devant la pensée, comme pour contraster avec ses claires instructions, nous ne retenons que la loi d'amour qu'Il apporta dans le monde où, jusqu'alors, avait régné celle du talion, et qu'Il scella de son sang, après l'avoir excellemment enseignée par la parole et surtout par *l'exemple*, cette prédication suprême.

Comment ne serions-nous pas chrétiens ? Jésus ne nous révéla-t-il pas Dieu LE PÈRE à nous qui ne voyions en l'Etre souverain qu'un juge implacable drapé dans sa toute puissance ! Qui nous rendit tous frères, sinon le Christ ? Si la pauvre Humanité voit s'accomplir en elle quelque progrès moral, ne le doit-on pas, avant tout, à l'influence de l'esprit chrétien parmi les hommes qui, sciemment ou non, en subissent l'ascendant ?

Consultons les Initiateurs en spiritisme ; tous, du plus humble au plus illustre, sont pénétrés de vénération envers le Maître. A leurs yeux, comme aux nôtres, il est bien le Rédempteur du monde, car, seul, l'amour du prochain, dont il proclame l'apparition ici-bas, accomplira l'avènement de l'Humanité à ses destinées supérieures. — C'est par ce même amour qu'Il livra son corps aux bourreaux et le pur sang qui jaillit de ses plaies fut, non pas la rançon d'un *péché* originel qui n'existe point, mais la suprême sanction de l'amour éternel, universel, par lequel seul l'homme atteindra ses glorieuses destinées.

(*A suivre.*) SOPHIE ROSEN-DUFAURE.

## VICTORIEN SARDOU

(Extrait du *Messager*, de Liège.)

Victorien Sardou, membre de l'Académie française, est décédé à Paris le 8 novembre, à l'âge de 78 ans. Il avait été atteint, il y a trois mois, d'une congestion pulmonaire et a vu la fin s'approcher sans trouble, entouré de sa famille, dans la douceur de la tâche accomplie et la certitude de renaître dans un monde meilleur.

Victorien Sardou, qu'on désignait comme l'incarnation du théâtre, a fait, pendant un demi-siècle, œuvre d'artiste, de chercheur, d'historien, de psychologue ; son infatigable curiosité d'esprit s'est portée sur toute chose. C'est ainsi que très jeune encore il s'était beaucoup occupé de spiritisme, et était même devenu un célèbre médium et collaborateur de l'œuvre d'Allan Kardec.

Les *Annales politiques et littéraires* du 15 novembre ont choisi dans l'œuvre immense de Sardou, un certain nombre de pages significatives qui en reflètent les divers aspects. Nous leur empruntons la fin de cette étude, intitulée :

### Le Spirite

Nous avons reproduit, naguère, un dessin que traça Victorien Sardou ; cela est signé : « Bernard Palissy, Victorien Sardou médium ». Le sujet est la maison de Mozart dans la planète Jupiter. Il a été achevé en quelques minutes, avec l'inconscience absolue de ce qui allait se manifester. Jamais architecture de rêve ne fut plus réussie. Cette maison fantastique, qui, pour les spirites, serait l'image de la villa où l'auteur de la *Flûte Enchantée* passerait sa villégiature dans la planète Jupiter, est construite selon une esthétique délicieuse et inouïe, en croches et en doubles croches. Le grand dramaturge de *Patrie* a été longtemps médium et il a été favorisé de prodiges, qui nous paraîtraient incroyables s'ils n'étaient affirmés par une intelligence aussi lucide et aussi positive qu'était la sienne.

La matière ne serait plus un obstacle et une épaisseur, les esprits apparaîtraient en corps solides et ils seraient capables de transporter à travers les murs, des fleurs. Voici, d'ailleurs, la lettre de Victorien Sardou, adressée à Jules Bois. Elle est écrite par quelqu'un qui, pour adopter ses propres expressions, *a fait et a vu* :

« Mon cher confrère,

« J'ai été des premiers à étudier le spiritisme à ses débuts — il y a de cela une cinquantaine d'années — et à passer de l'incrédulité à la surprise et de la surprise à la conviction. Il faudrait un volume pour vous répondre. Je me borne à vous envoyer le résumé d'un demi-siècle d'observations.

« Les phénomènes matériels observés dans les conditions d'examen les plus rigoureuses et attestés par les savants dont je n'ai pas à vous rappeler les noms ne sont pas contestables, et, pour la majorité des cas, ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances.

« Il est impossible de méconnaître, dans un grand nombre de cas, l'intervention d'une intelligence étrangère à celle des opérateurs, qui n'est ni la projection ni la résultante de leurs propres pensées, et de ne pas constater, dans la production de certains phénomènes, l'action d'êtres occultes dont il est difficile de préciser la véritable nature.

« Mais comment admettre, sans se couvrir de ridicule, que ces êtres-là ne sont pas chimériques et que notre belle humanité n'est pas le dernier mot de la création ? Pour échapper aux railleries de la science officielle et de l'incrédulité des ignorants et des gens d'esprit, qui sont si souvent des imbéciles, on s'efforce d'expliquer les cas où l'intelligence occulte est trop manifeste par des hypothèses d'allure scientifique, bien réjouissantes pour celui qui sait ce que je sais, a vu ce que j'ai vu et fait ce que j'ai fait.

« Vous me demandez si je crois aux matérialisations. — Naturellement, car j'en ai obtenu moi-même au temps où j'étais médium et j'attends encore que l'on m'explique par quelque force psychique inconnue ou par une supercherie dont je serais à la fois l'acteur, le témoin et la victime, comment une main invisible a pu laisser sur ma table de travail un bouquet de roses blanches que j'ai conservé pendant des années, jusqu'à ce qu'il soit tombé en poussière !

« Enfin, — quant aux dessins spirites auxquels vous faites allusion, je les ai obtenus en 1857, dans des conditions identiques à celles de M. Desmoulin ; mais il y a beau jour que je sais à quoi m'en tenir sur ces prétendus documents planétaires. — Cela a tout juste la même valeur que le langage martien dont on nous a régalés dernièrement.

« Voilà, mon cher confrère, les conclusions de mes propres expériences. C'est peu ! Toutefois, je n'ai pas perdu mon temps.

« Salutations amicales.

« VICTORIEN SARDOU. »

# LA DISCRÉTION (1)

La douleur n'est pas toujours évitable et parfois la honte de la fuir me serait un trouble pire que l'effort de la soutenir. Dès que je me suis enrichi de cette inquiétude nouvelle, je me suis tourné tout entier vers la philosophie de la force défensive. Après ce coude du chemin, sur la pente dure, ma pensée, tendue et irritable comme un effort de convalescent, s'enlaidit quelque temps de je ne sais quel mépris agressif pour les hommes. Auprès de moi, Antisthène et Diogène m'encouragaient également à monter et à injurier la lâcheté d'en bas.

Par un progrès nouveau je me suis dépouillé de toute hostilité. Un subjectivisme plus pur m'a enseigné que seules mes actions intérieures dépendent de moi. Leur résultat me devient étranger comme la pierre que ma main a lancée et dont je ne puis plus modifier la direction. Il fait partie de ces « choses indifférentes » des anciens qu'un plus moderne appelle « les fortuits ». Le bonheur d'autrui ne peut pas être l'œuvre de ma violence. Ma voix a beau crier, par quel prodige ferait-elle entendre aux autres leur voix intérieure? Mes efforts sur autrui, quelle paradoxale influence leur permettrait de créer l'activité d'autrui? Un vivant ne se construit pas du dehors. Mon intervention, ah! comme il faut qu'elle soit opportune, prudente et mesurée pour ne point risquer de faire du mal! Quelle force étrangère peut entraîner les hommes vers le paradis, puisque le paradis ne leur est pas extérieur? Les gestes apostoliques, multipliés par les cyniques, ne réussissent qu'à irriter. Une vertu manque à Diogène : celle qui apprend, sans renoncer à soi-même, à ne pas blesser les hommes avec des paroles dures et qui leur restent fermées ; celle qui, tolérance fleurie, engageait Spinoza à interroger sa bonne femme d'hôtesse sur le dernier sermon entendu. Amour intelligent et souple, elle permettait à La Boëtie mourant de choisir entre les aspects de la vérité pour dire à sa femme éplorée de vagues espérances de guérison, tandis qu'à Montaigne, cœur courageux, il exposait les raisons philosophiques de se réjouir d'une mort jeune.

Cette vertu, les stoïciens l'appelaient οἰκονομία; saint Augustin la nomme *dispensatio*. Le Français n'a pour la désigner qu'un mot usé par les siècles et vidé de son riche contenu ancien: *discrétion*. Je lui redonne sa plénitude perdue et peut-être un peu plus: je lui fais signifier ce faisceau de clarté, de sourire et d'affectueuse réserve qui permet de voir quelle quantité de vérité chacun supportera et de ne jamais jeter sur les épaules des faibles une charge trop lourde. Ainsi entendue, la discrétion suppose un dernier et difficile détachement de soi-même; elle suppose que notre orgueil et notre humilité sont purgés de toute vanité ; que la constatation de notre impuissance presque absolue sur le dehors ne s'irritera plus en efforts grinçants. Notre effort utile, en effet, sera presque toujours intérieur et subjectif. C'est mon âme seule que je puis allumer. Qu'elle devienne un feu de plus en plus grand afin d'émaner, vers ceux qui ont froid dans les ténèbres, de plus en plus de lumière et de chaleur. Οἰκονομία des stoïciens, n'est-ce pas toi que Jésus pratiquait lorsque, renonçant à agiter sur les vendeurs du Temple un fouet qui blesse les corps sans changer les âmes, il disait : « Je suis doux et humble de cœur » ? Οἰκονομία, *dispensatio*, discrétion, dernière expression de la vertu, suprême sourire et fleur la plus haute du subjectivisme, affranchis-moi de toute âpreté apostolique et de toute colère contre les faibles. Soulevé par l'espérance ou la joie d'aider ceux qui veulent se chercher eux-mêmes, je me promets de ne plus injurier les autres dans l'absurde dessein de les convaincre, et j'aperçois autour de moi les sourires héroïques de Zénon, de Cléanthe et d'Épictète.

HAN RYNER.

1. Nos lecteurs apprécieront cette si savoureuse page extraite d'un petit volume sous presse: *Le Subjectivisme* (éditeur Gostein-Serge, 17, rue Fontaine, Paris, — prix 1 fr.) dans lequel notre ami Han Ryner a tenté une résurrection synthétique et accommodée à notre siècle, de la sagesse grecque.

## SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE GENÈVE

**Compte rendu des travaux de l'année 1908**

*(Suite)* (1).

M. Gardy, toujours en éveil pour signaler des choses intéressantes, nous fait part, en mars, d'un article de M. Grimard paru dans l'ouvrage intitulé: *Les Pionniers du Spiritisme en France*.

L'auteur y établit que les penseurs se divisent en deux camps bien tranchés: 1° les matérialistes, de beaucoup les plus nombreux; 2° les spiritualistes. Il existe une

(1) Voir notre numéro de février.

troisième classe intermédiaire : les indécis, qu'un peu de zèle de notre part amènerait peut-être à nos idées.

Les matérialistes, qui se flattent d'avoir détruit l'œuvre des spiritualistes anciens et modernes, ne savent même point, pour la plupart, ce qu'est cette matière, selon eux, génératrice de toutes choses. Ils semblent ignorer que les recherches approfondies d'hommes supérieurs ont produit un mouvement considérable dans le domaine qu'ils croyaient avoir inébranlablement établi. Ils ne veulent pas voir qu'un irrésistible entraînement amène, aujourd'hui, la Science dans une phase diamétralement opposée à la leur.

Les observations exercées sur les infiniment petits, sur la fatigue des minéraux, sur la radioactivité des corps, ramènent aux incertitudes premières tout ce que le matérialisme croyait avoir résolu d'une façon absolue. Le rôle primordial appartient maintenant à l'énergie, sous des formes infiniment variées, dont l'une est l'énergie psychique, laquelle, progressivement, révèle ses modes d'action si multiples et son étonnant pouvoir d'agir en dehors du corps physique et de lui survivre, fait qui, dans la mort, dévoile des horizons nouveaux.

L'observateur remarque, avec admiration, le parallélisme existant entre les découvertes actuelles de la Science et les faits constatés par le Spiritualisme moderne. Ainsi, la télépathie correspond à la télégraphie sans fil ; la pénétration de la matière par les rayons X rappelle la pénétration par la clairvoyance, etc. Aujourd'hui, le monde invisible s'impose à nos conceptions aussi réel et positif que le monde visible. C'est ce qu'il faudrait faire comprendre à ces demi-croyants que nul système ne fixe. Nous devrions les stimuler, les préparer à la phase des connaissances humaines à l'aurore de laquelle nous assistons.

M^lle Champury lit ensuite un article du professeur Lombroso, publié récemment dans les *Annales des Sciences psychiques*, où, disent celles-ci, le savant chercheur rompt une lance en faveur de l'hypothèse spirite et cela à propos de ses expériences avec Eusapia Paladino. Il passe en revue tous les phénomènes qu'il observa chez cet extraordinaire médium. Prémonitions (deux fois), vision à distance, discours, parfois très élevés, en langue étrangère, apparitions matérialisées, les unes reconnues, les autres inconnues, constatations de faits psychiques par des instruments de précision ; tout prend place dans cet imposant défilé et, fait important, le célèbre professeur signale quelques observations qui détruisent l'opinion, souvent exprimée, en vertu de laquelle certaines puissances psychiques du médium expliqueraient tous les phénomènes. M. Lombroso oppose à cette thèse la simultanéité de plusieurs phénomènes dans la même séance ; le fait qu'une certaine quantité de ceux-ci se produisirent contre la volonté du médium ; la translation du médium et de son siège par une force externe ; la puissance musculaire déployée, suivant les cas, par l'apparition que, du reste, on peut voir, toucher, photographier, reconnaître. Terminons ce compte rendu, forcément très bref, par les conclusions de Lombroso lui-même :

« C'est la première fois », dit ce savant, « que nous approchons intimement, expérimentalement, du phénomène et, je dirai même, de l'organisme appelé *spirite*, de ces représentants transitoires impalpables de la vie de l'Au-delà, dont on veut ou ne veut pas admettre l'existence, par crainte ou par respect de la légende universelle renouvelée par mille faits qui pullulent continuellement sous nos yeux. Et l'on voit que ces corps appartiennent à cet autre état de la matière, l'état radiant, qui a, désormais, un pied sûr dans la Science et qui est la seule hypothèse pouvant concilier la croyance antique, universelle, d'une persistance de quelques phénomènes de la vie après la mort, avec les données de la Science, selon laquelle, sans organes, il n'y a pas de fonctions et il ne peut y avoir de fonctions sans perte de poids, et nous réconcilie avec cet autre phénomène que nous avons sous les yeux dans les séances spirites. »

En avril, M^me Hornung nous fait connaître une conférence donnée à Honolulu, redemandée à San Francisco et finalement imprimée en 1896. Le sujet en est : « L'Aura humaine ». L'auteur établit d'abord que l'aura, loin d'être une découverte moderne, était connue dans le monde antique. Aux premiers temps du Christianisme, ce fut le nimbe, le halo, l'auréole de la gloire. Elle rayonna sur la tête des dieux, puis sur celles de la Vierge, de Jésus et des saints. De nos jours, le D^r Baraduc l'a photographiée. L'aura, donc, a pris rang parmi les réalités indéniables. Elle est formée de couches ou zones successives. D'abord, près de la peau, se trouve une sorte de brouillard assez dense, présentant des figures géométriques infinitésimales. Puis vient un courant magnétique et une émanation calorique ; puis, enfin, un effluve électrique. Il y a des auras plus ou moins élevées. Pour

pouvoir les observer, il faut une vue capable de grossir les objets astraux ou de percevoir les proportions microscopiques. L'aura humaine inférieure est d'une largeur très variable, se colorant, suivant certains cas, avec plus ou moins d'intensité. La musique, par exemple, influe sur cette coloration. Les figures géométriques apparaissent par courants ou par flots sur cette bande multicolore et y revêtent des formes infiniment diverses. La maladie modifie également l'aspect de l'aura, et la substance qualifiée pour obtenir la guérison sera celle dont les figures géométriques et les couleurs auront le plus de similitude avec l'aura du sujet. L'aura humaine se constitue de plusieurs auras secondaires dont chacune exerce une action spéciale. Ainsi, l'on distingue l'aura magnétique d'une teinte bleue qui peut devenir lumineuse. Elle protège, dit-on, contre l'invasion des germes de maladies. L'aura électrique, dans son état normal, paraît plutôt uniforme, tandis que chez le malade elle présente une foule de lignes plus ou moins embrouillées.

Viennent ensuite les auras psychiques. La première de celles-ci offre le plan sur lequel est indiqué notre état mental; nos passions, nos désirs s'y trouvent esquissés. Dans la phase humaine actuelle, c'est l'aura la plus développée. L'aura psychique supérieure est ordinairement peu visible. Elle apparaît comme un nuage très léger, vert, avec une bordure jaunâtre. C'est celle-là qui permet de connaître le caractère de l'individu. L'aura spirituelle est à peine formée chez la plupart des humains, mais, quand elle existe, on est frappé de sa beauté délicate et pure.

A la mort, l'aura subit un changement immédiat. La matière inorganique seule produit encore des émanations; quand survient la décomposition, les effluves auriques se reproduisent dans de nouvelles conditions. C'est un moyen de constater la réalité de la mort et de distinguer celle-ci de la catalepsie.

En étudiant l'aura, on arrivera à mieux comprendre les éléments constitutifs de la nature humaine et l'on comprendra son utilité au point de vue médical. En révélant ce qu'est l'individu, l'aura exercera une sorte de protection sociale, morale et physique. Suivent quelques notions sur le développement de la vue psychique et sur l'aura des aimants, dont l'observation conduit naturellement à celle des auras chez les êtres animés. — Ainsi se termine cette captivante étude.

M. Cuendet, dans la séance de mai, nous donne lecture de son intéressant travail sur les peintures médianimiques de M^lle^ Hélène Smith qui semble entrer dans une phase nouvelle de médiumnité. Ses œuvres actuelles ne peuvent s'expliquer par le peu qu'elle a fait de peinture et, du reste, par goût, elle s'adonnait exclusivement au paysage, le portrait, qu'elle n'avait jamais étudié, ne l'attirant pas.

L'auteur nous initie à la production du phénomène, lequel est toujours précédé d'un avertissement très positif.

La première transe artistique donna la tête du Christ, grandeur naturelle. Quelques minutes auparavant, on l'avait montrée au médium.

Plus d'un an après, M^lle^ Smith obtint Jésus, jeune. Les séances étaient d'un quart d'heure. Il en fallut neuf pour terminer l'œuvre; de même, lorsqu'on fit la tête de la mère du Christ. Le Messie en Gethsémané fut annoncé au médium. La reproduction de l'agonie demanda vingt-six séances. Enfin, le tableau de la crucifixion fut annoncé, plusieurs mois d'avance, à M^lle^ Smith. Cette œuvre présente un caractère plus impressionnant que les précédentes. Il a été dit à M^lle^ Smith qu'elle peindrait encore deux tableaux médianimiques.

En réponse à certaines opinions énoncées par diverses personnes, au sujet de ces peintures, l'auteur déclare que M^lle^ Smith n'a aucune connaissance artistique spéciale; elle n'a même jamais vu de portrait de Christ byzantin. On peut croire que cette extraordinaire aptitude picturale provient d'un talent cultivé dans une existence antérieure ; mais on doit aussi tenir compte des manifestations qui précèdent l'exécution des portraits et que M^lle^ Smith croit être une inspiration divine. M. Cuendet, en terminant, remercie le médium de sa grande obligeance à lui fournir des renseignements détaillés sur la production de ces beaux phénomènes et conclut que M^lle^ Smith a cru, avec raison, devoir apporter son tribut à l'œuvre de lumière qu'est la science psychique.

M^me^ Julliard termine la séance par la communication de certains faits médianimiques déjà anciens, mais relatés par les *Annales politiques et littéraires;* elle constate avec joie que ce journal, si répandu, publie des articles de ce genre.

M^lle^ Champury a bien voulu, pour la séance de juin, nous faire connaître une conférence de M. Emile Faguet, sur Nietzsche. L'auteur constate d'abord que ce der-

nier remonta jusqu'à la Grèce ancienne, antérieure à l'existence des philosophes, pour se constituer une idée de l'Humanité. Il attribue l'héroïsme qui se produisit à cette époque aux instincts puissants dont les Grecs d'alors subissaient l'impulsion. Nietzsche n'applique pas intégralement cette théorie à la phase que nous traversons. Il admet deux classes d'individus : les forts, les maîtres, et les esclaves, c'est-à-dire la foule. De là deux morales ; celle de l'élite est sublime : elle comporte des devoirs très élevés envers ses égaux comme envers soi-même, et le principe dont elle émane : « L'homme est un être fait pour se dépasser », est d'une belle énergie et lumineusement profond. L'éternelle loi du Progrès s'y retrouve tout entière. M. Faguet a surtout insisté sur ce point ; il en a fait ressortir le caractère de puissance et de grandeur. Il faut être en progrès sur soi-même, dit Nietzsche ; être un vainqueur qui ne compte pour rien ce qu'il a déjà fait, tant qu'il lui reste quelque chose à faire.

L'hypothèse de deux morales provoque moins d'approbation. Qui opérera ce classement et comment se fera-t-il ?

Quoi qu'il en soit, Nietzsche a le grand mérite de tenir haut et ferme ce principe de l'énergie pour le bien, dont notre époque offre trop souvent l'absence. Soyons-lui reconnaissants d'affirmer la puissance de l'homme sur lui-même et de nous réveiller ainsi de notre somnolence morale.

L'heure peu avancée permet à M^me^ Rosen de lire quelques pages écrites par une jeune fille de vingt ans que ses propres réflexions ont amenée au Spiritisme. Elle affirme, dans ce court travail, que, victime de la mégère qui l'éleva, — la pauvre enfant était orpheline, — elle ne croit pas au mal comme entité existante. Pour elle, ce que nous appelons ainsi n'est que l'absence plus ou moins accentuée du Bien. C'est un effet d'ignorance, comme le déclara Jésus du haut de la croix, lorsqu'il prononça les plus sublimes paroles qui aient jamais retenti sous le ciel : « Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Qu'est-ce donc que *le mal ?* le résultat de notre ignorance. En effet, *si nous savions* le tort que nous faisons à nous-mêmes en le commettant, nous nous en abstiendrions. Donc, le coupable est un ignorant. Notre devoir est de l'instruire et non de le repousser du pied. Du reste, n'avons-nous pas tous passé par ces phases de brutalité primitive inhérente à notre origine planétaire ?

Non, conclut la jeune fille, le mal n'existe pas en lui-même ; il n'est que le résultat de l'ignorance ; quand on connaît le Bien, on l'aime, et quand on l'aime, on le pratique.

(*A suivre.*)

SOPHIE ROSEN-DUFAURE.

## Les Savants contrôlent le Médium

**CE QU'IL Y A DE RÉEL**
**CE QU'IL Y A DE TRUQUÉ**
**dans les phénomènes produits par le célèbre médium Eusapia Paladino**

Le monde que passionnent très justement les phénomènes dits psychiques est dans l'attente d'un grand événement. L'Institut Général Psychologique va nous dire son avis sur les manifestations étranges produites par Eusapia Paladino. Depuis trois ans, une commission formée par cet institut et qui comprend les noms des maîtres de la science, a examiné avec la méthode la plus rigoureuse ce médium, l'a soumis aux investigations les plus minutieuses, traquant la fraude par tous les moyens dont peuvent disposer des hommes aussi admirablement armés pour entrer en lutte contre elle. Dans cette commission figuraient :

M. et M^me^ Curie, MM. d'Arsonval, Branly, Gilbert Ballet, Bergson, Charpentier, Courtier, Perrin, Debierne, Charles Richet, Youriévitch.

Il a semblé à ces autorités officielles que le temps était passé des négations *a priori* ; qu'il était absurde de repousser des faits, si en contradiction qu'ils fussent avec ce que nous savons des phénomènes éprouvés dans l'ordre physique, sans les avoir patiemment observés. Si Eusapia avait pu pendant tant d'années abuser ses observateurs, se jouer de leur crédulité, elle n'en était pas moins un merveilleux sujet d'études pour des hommes de haut savoir. De quelle adresse ne devait-elle pas être douée pour atteindre à ce degré, dans la mystification ?

Pendant trois ans, ils ont délégué auprès d'elle ceux de leurs membres les plus instruits, où l'ont appelée parmi eux. Ils n'en ont pas fait le spectacle des assemblées badaudes, mais un sujet d'études qu'ils ont plié à la discipline des méthodes impeccables du laboratoire. Il leur en a coûté bien du temps et bien des peines — 43 séances ; — et bien de l'argent. Ils estiment à 25.000 francs les frais de ces recherches.

Du moins, sont-ils arrivés à un résultat qui produira une sensation profonde. Le rapport de ces expériences multiples est terminé ; il va paraître. Il est l'œuvre de M. Courtier, chef des travaux à l'Ecole des Hautes-Etudes, et secrétaire de l'Institut Général Psychologique.

***

Quelles sont les conclusions de ce rapport ?

1° Qu'il a été enregistré des phénomènes qu'on a essayé de rattacher à des lois connues ;

2° Qu'on a enregistré des phénomènes qui restent inexplicables et inexpliqués ;

3° Que dans certaines expériences, les assistants ont été victimes de fraudes, dont on n'a pas pu constater l'étendue.

Pour la première fois, des savants d'une autorité incontestable reconnaissent que si la fraude se décèle dans certaines manifestations dues à des médiums, des phénomènes matériellement enregistrés sont réels et ne se rattachent à aucune loi connue.

Quand un Curie, un d'Arsonval, un Gilbert-Ballet, un Bergson, un Courtier arrivent à ces conclusions, une cause est gagnée.

Comme le faisait remarquer M. le docteur Demonchy, vice-président de la Société universelle des études psychiques qui, le premier, a eu l'honneur de faire connaître, jeudi, à ses auditeurs, cette grande nouvelle, désormais, la science officielle aura le devoir de s'intéresser à ce problème. Elle n'a plus à craindre d'être la dupe d'une mystification colossalement habile. Nos organes sont des instruments insuffisants pour contrôler ces faits : mais leur enregistrement est possible par des instruments mécaniques, témoins impassibles de ces résultats. Nous sortons du palais des illusions, et nous avons le droit de dire que nous ne sommes plus le jouet d'une fantasmagorie.

C'est le plus célèbre des médiums de ce temps, Eusapia Paladino, qui a été le champ de ces expériences. Elle vieillit, quelques accidents diabétiques altèrent ses moyens, et cependant elle n'a été jamais plus sollicitée de produire des « miracles ». Est-ce à cette circonstance qu'il faut attribuer la supercherie si inutile de certains de ses gestes? Car elle a été, sinon prise en fraude, du moins soupçonnée de fraude. Et ce n'est pas sans jeter quelque trouble dans toute cette affaire.

***

Les expériences ont eu lieu à Paris.

Elles ont été faites parfois *à la lumière* : une lumière voilée, mais qui permettait de distinguer suffisamment.

Les phénomènes dont il fut parlé sont de deux ordres : les phénomènes mécaniques et les phénomènes lumineux.

Une expérience a pleinement réussi : celle du déplacement des objets sans contact : c'est-à-dire qu'à sa volonté, Eusapia Paladino, — comme du reste de très nombreux médiums, — déplace un objet sans le toucher. Donnant un apparent démenti aux lois de la pesanteur, elle a fait se soulever des quatre pieds, une table au simple contact des mains ou même sans contact.

En présence d'Eusapia, celle-ci étendant ses mains à une quinzaine de centimètres au dessus d'une table, la table s'est élevée à des hauteurs variables, une fois elle s'est tenue en l'air à 25 centimètres, pendant 4 secondes ; une autre fois à 30 centimètres pendant 7 secondes.

Pour déjouer toute fraude, on avait isolé les pieds de la table, dans des gaines en bois ; ces gaines avaient été reliées à leur partie supérieure par une barre transversale, qui avait pour but d'empêcher le soulèvement de la table du côté du sujet, par un mouvement des genoux de celui-ci.

Pour enregistrer le déplacement de la table, un dispositif spécial était placé sous les pieds de cette table. Un ressort à boudin, dans l'intérieur du pied, permettait d'amener un contact électrique lorsque la table s'élevait, qui faisait fonctionner un appareil enregistreur, lequel établissait, en outre, les graphiques de cette expérience.

La chaise du médium était placée sur une balance de Marey, qui avait pour mission d'observer si, pendant la production des phénomènes, le poids du médium se modifiait.

Or — et ceci est capital — il y avait bien corrélation entre ces faits, c'est-à-dire que, pendant que la table se déplaçait et que le phénomène s'accomplissait, le poids de la table s'ajoutait au poids du médium. Tout se passait comme si le point d'appui du soulèvement de la table était sur le médium lui-même.

On a décloué le dessus de la table : la table s'est levée tout d'un bloc, comme si le plateau y avait encore adhéré par des clous.

Une table plus petite a été soumise à la même expérience ; cette fois, le plateau seul s'est soulevé.

Dans cette expérience, comme Eusapia

Paladino se tenait la tête penchée sur la table, M^me^ Curie, se demandant si un fil quelconque n'était pas le truc employé, a passé sa main, pendant le phénomène, entre le front d'Eusapia et le plateau soulevé: elle n'a rien rencontré.

La lévitation de la grande table a eu lieu même avec un poids considérable, puisqu'une personne a pu se mettre à genoux sur la table, tandis qu'elle se soulevait de deux pieds. En retombant au cours de cette expérience, l'un des pieds s'est brisé.

En pleine lumière, un guéridon s'est déplacé, et, passant sur la tête des assistants, est venu se poser sur la table, en se retournant, les pieds en l'air. Ce guéridon semblait, aux yeux de tous, comme dirigé.

Une cuvette remplie de sept kilogrammes de terre glaise, qui se trouvait dans un cabinet, derrière Eusapia — celle-ci était dans la salle et les mains emprisonnées, — est venue se poser sur la table, sans le concours d'aucun contact matériel.

Une cithare, placée dans le même cabinet, visitée au préalable — et alors qu'Eusapia était au milieu des assistants — comme frôlée par des doigts invisibles, a résonné.

On a remarqué que l'étoffe dont étaient formées en partie les parois de ce cabinet, se gonflait, ondulait. On a constaté qu'il n'y avait rien derrière qui expliquât ce gonflement; cependant, on a senti une résistance.

La robe d'Eusapia se gonflait comme les rideaux. Un pan de cette robe, d'un poids très léger, appliqué sur une balance, la fit abaisser de plusieurs kilogrammes.

Eusapia Paladino a une cicatrice au sommet du crâne. Il se dégage de cette cicatrice un souffle froid, constaté par tous les expérimentateurs, sans qu'aucune explication en puisse être donnée.

Un assistant, enfermé dans le cabinet avec Eusapia, laquelle était couchée sur un lit de camp et attachée, a constaté des lueurs phosphorescentes au-dessus du corps du médium.

Des lueurs et des sortes d'images lumineuses ayant vaguement la forme de mains apparaissaient aux fentes des rideaux. Des étincelles et des points lumineux très brillants apparaissaient au-dessus du médium. Des étincelles, dues à une machine électrique, se sont répétées avec un petit bruit sec au-dessus de sa tête. Elle déclara qu'elle s'était approprié l'électricité. Elle toucha la main de l'un de ses contrôleurs, et les étincelles électriques jaillirent dans le voisinage des mains.

*
* *

Arrivons aux fraudes.

Un pèse-lettres et un pèse-cocons (beaucoup plus sensible) étaient influencés par elle. Les plateaux de ces balances s'abaissaient, à sa volonté, sans contact apparent.

Un assistant, en dehors des séances, crut remarquer qu'Eusapia s'exerçait, à l'aide d'un cheveu, à faire baisser le plateau du pèse-cocons. On enduisit le plateau de noir de fumée, et, à partir de ce moment, on n'a plus obtenu l'abaissement du plateau. Qu'en conclure ?

Un appareil, composé d'une planchette reposant sur des ampoules en caoutchouc, et destiné à enregistrer une pression, avait été recouvert d'une feuille de papier enduite de noir de fumée. Il s'était abaissé. Après la séance, un clou, dit semence, tomba sur la table. Eusapia en parut étonnée, les assistants aussi. Il avait semblé au contrôleur de gauche que ce clou était tombé de la main du médium.

On constata alors sur la feuille de papier une série de petits points qui auraient pu provenir du clou qu'Eusapia aurait tenu entre ses doigts, ce qui lui eût permis de paraître avoir la main légèrement éloignée de l'appareil, alors que le clou, si court qu'il fût, aurait suffi à établir un contact entre l'appareil et la main.

En certaines expériences on avait obtenu des empreintes de mains dans le mastic ou la glaise. On avait constaté que ces empreintes n'étaient pas toujours celles de mains à nu, mais qu'entre la chair et la matière plastique un tissu s'était fréquemment interposé. Un jour, on trouva une bandelette de mousseline sur un tapis, dont la grille correspondait sensiblement à celle du tissu relevé sur les empreintes. En fallait-il conclure qu'Eusapia se servait de ce tissu, à l'insu des assistants, pour produire les empreintes, et ne point laisser sur ses mains les traces du mastic ou de la glaise ?

*
* *

Tel est ce rapport, fruit de 43 séances faites par les savants les plus célèbres de ce temps : sur trois points, les observateurs redoutent une supercherie; sur tous les autres points, ils attendent, pour se prononcer sur la réalité des phénomènes, d'avoir des preuves objectives, indépendantes des perceptions des assistants. Ces preuves, rien ne permet de désespérer de

les avoir un jour prochain. Et, dès lors, calculez les résultats !

C'est une grande victoire pour les pionniers du psychisme, dont l'audace était faite de sincérité et de clairvoyance. Guidés par cette petite lueur aperçue là-bas, au delà des ténèbres, ils se sont aventurés sous les huées et les moqueries. Voici que déjà les rejoignent, dans cette étude, les maîtres de la science, et qu'une voie vierge s'ouvre officiellement devant notre curiosité qui nous mène, peut-être, au seuil du mystère.

GEORGES MONTORGUEIL.

(*L'Éclair*, 14 février 1909.)

## Jésus-Christ et M. Pataud

Dans une interview récente, M. Pataud, un des dignitaires de la Confédération du travail, voulant justifier l'esprit de révolte d'une partie de la classe ouvrière, s'est exprimé en ces termes : « Nous ne sommes pas des types (*sic*) comme Jésus-Christ. »

Nous le savions déjà et cette formule inélégante ne nous apprend pas grand'-chose. Tout au plus, témoigne-t-elle d'une culture rudimentaire, affligeante chez un homme à qui les circonstances et l'insuffisance intellectuelle du prolétariat ont donné le rôle et la puissance d'un chef. Si nous avions l'honneur de nous entretenir cinq minutes avec M. Pataud (un chien peut bien regarder un évêque), nous nous permettrions de lui soumettre quelques réflexions :

— Non, Pataud, vous n'êtes pas un « type » comme Jésus-Christ. D'abord, parce que ces types-là sont rares et ensuite parce que vous faites appel aux plus grossiers instincts des foules, tandis que Jésus s'adressait à leurs aspirations les plus élevées. De votre œuvre ne peuvent sortir que des luttes stériles et, si l'on vous laisse faire, une série de catastrophes sanglantes. De la sienne — malgré les déviations regrettables que lui ont fait subir le temps et les hommes — est issu l'un des plus beaux mouvements qui aient remué l'humanité. Votre effort est rétrograde ; il nous ramène à la mentalité de l'homme des cavernes. Le sien a fait tressaillir dans la rude et cruelle âme antique la pitié sainte et l'amour vivifiant. Par vos meetings, vos manifestes et vos grèves par ordre, vous et vos pareils cherchez à déchaîner une houle de haine. Des enseignements du doux philosophe de Galilée s'est épandue sur le monde une vague profonde de bonté, dont, après vingt siècles, l'influence est encore assez sensible pour que des âmes souffrantes y trouvent le réconfort et l'apaisement.

Je ne vous parle pas en croyant ; je ne le suis pas. Je m'exprime simplement en homme qu'émeuvent les manifestations de beauté morale, de quelque part qu'elles viennent. Peut-être, n'avez-vous jamais lu les Evangiles ? J'ose croire, Pataud, que vous y trouveriez quelques idées dont vous pourriez faire votre profit. Si absorbante que soit la tâche de désorganisation que vous avez entreprise, nous savons par les journaux qui ont la naïveté ou la malice de nous mettre au courant de vos faits et gestes, qu'elle vous laisse quelques loisirs. Sacrifiez une soirée de manille pour lire le Sermon sur la montagne. C'est une autre littérature que celle à laquelle vous êtes accoutumé. Quelques-uns, dont je suis, estiment qu'elle lui est supérieure.

Et comme — je le suppose — vous n'êtes ni sot, ni méchant, mais seulement un peu vain de votre célébrité subite, il est fort possible qu'après avoir lu une des simples paraboles de ce vagabond de génie avec lequel vous tenez à ne pas être confondu, vous reconnaissiez que vous avez touché un peu légèrement à une grande figure de l'histoire. Vous vous rendrez compte alors qu'une assimilation entre vous et lui ne pouvait venir à l'esprit de personne et que vous auriez pu faire à ce sujet l'économie d'un propos inutile et inconvenant.

PAUL GUÉRIOT.

(*La Coopération des Idées*, septembre 1908.)

## Un admirateur de Léon Denis

Le 26 octobre, ayant entendu parler du passage de M. Léon Denis à Lyon, et de la conférence qu'à 3 heures il devait donner au Palais Saint-Pierre, je dirigeai mes pas de ce côté, bien que je n'eusse point de carte, mais je me disais : Y allant de bonne heure, peut-être pourrai-je entrer.

En effet, je réussis et j'eus le bonheur d'entendre ce conférencier émérite qui possède à un si haut degré l'art d'éclairer les êtres les plus ignorants sur les choses spirituelles, sur la vie de l'Esprit, sur le passage qu'il fait ici-bas pour progresser.

M. Léon Denis a une façon de s'exprimer qui ne lasse jamais mais donne au contraire le désir de connaître.

Rentier peu fortuné, je me trouvais dans

un de ces moments où l'on est las de la vie, et ces paroles me rendirent les éléments de vie qui me faisaient défaut.

Tout en l'écoutant je regardais furtivement de côté et d'autre pour voir si quelque personne de ma connaissance ne se trouvait pas là. Je craignais que l'on me prît pour un spirite ou pour un fou ! Cependant ce que j'entendais était beau et bon et mon esprit l'acceptait entièrement. J'y puisai, je vous l'ai dit, une vie nouvelle et j'emportai cette encourageante pensée que rien ne se perd de ce que l'on acquiert en cette vie. J'y pris aussi la résolution de reprendre mon travail en me disant que je m'étais fait rentier trop tôt; qu'ainsi je gagnerais le moyen d'aider les infortunés sans dissiper mon avoir.

A mon avis la séance fut trop courte et, bien que nous fussions entassés les uns sur les autres, j'aurais volontiers passé ma journée à l'écouter.

Je suivis en rêvant la foule qui s'écoulait, repassant en ma mémoire ce que j'avais entendu, lorsque je me trouvai derrière deux dames qui chuchotaient entre elles... L'une disait : « M. L. Denis va demain à 3 heures à l'Ecole Philosophique de la rue de l'Alma. J'aurai bien du plaisir à l'entendre de nouveau. »

Mon désir était celui de cette dame et je me hasardai à leur demander le numéro de cette maison, me promettant de m'y rendre le lendemain.

J'y fus de bonne heure; je crois que le premier j'entrai dans la salle.

A 2 heures et demie la salle était remplie.

A 3 heures M. Léon Denis arrivait.

La maîtresse de la maison vint à sa rencontre et le conduisit à la table où il devait présider. Il s'inclina humblement, baissa la tête en disant : « Je viens vous écouter, Madame, et non parler ! Je prends partout où je puis récolter. »

Elle dut se résigner et, après avoir fait appel à Dieu, elle prit au hasard un des livres qui se trouvaient sur la table et dit à M. L. Denis, en montrant douze ou quinze manuscrits : « Voici, Monsieur, le résultat obtenu par notre Ecole Philosophique, car de moi je ne puis rien donner. »

Elle lut un ou deux enseignements ; ils étaient sublimes : l'un portait sur le « pardon », l'autre portait sur la « prière ». M. L. Denis les écoutait attentivement. Elle lui dit ensuite : « Tous ces volumes de 400 à 500 pages ont été obtenus par voie médianimique. L'assistance est nombreuse et, si vous y trouvez quelque chose à redire, vous pouvez le faire, Monsieur, nous vous écouterons.

— Je trouve bien, Madame, ce qui vous est donné par les Esprits qui ont formé cette Ecole Philosophique, et je vais me permettre de continuer. »

Alors il nous parla longuement, en son langage facile, harmonieux, simple et savant à la fois, de la force du Spiritisme pour grandir les âmes et les pénétrer du devoir. Il nous apprit que le Spiritisme est à la base de toute religion... que le culte des morts était en grand honneur dans les temps anciens, et que de récentes fouilles en France nous en donnent le témoignage.

Trop ignorant, je n'ai pu retenir ce que je serais si heureux de pouvoir vous redire, mais ce que je puis, c'est vous exprimer la force de l'impression produite sur moi, sur tous par la parole de M. L. Denis.

Il était dans un milieu avide de l'entendre... Là, pas un sourire ironique... rien que des oreilles tendues et des bouches entr'ouvertes comme pour mieux recevoir la pensée.

Nous étions entassés là comme on l'était au Palais Saint-Pierre, mais, sous le charme de cette chaude parole et sous le calme enchanteur d'un soleil de printemps, on se sentait dans une atmosphère bienfaisante dans laquelle j'ai achevé ma guérison morale. J'y ai puisé un bienfait que je voudrais faire goûter à tout chercheur de vérité.

*Un converti au Spiritisme.*

## PRESSENTIMENTS

On sait que le poète Catulle Mendès a trouvé accidentellement la mort, dans la nuit du 7 au 8 février dernier, sous un tunnel. Il était tombé du train en se rendant de Paris à son domicile particulier de Saint-Germain.

Les amis de l'écrivain racontent qu'il avait le pressentiment de sa fin tragique.

Au lendemain des obsèques d'Albert Samain, enlevé par la phtisie, il dînait chez des amis, rue Saint-Pétersbourg. La conversation roula sur la disparition du jeune poète.

— C'est une mort digne d'un romantique, analogue à celle de Musset, dit quelqu'un.

— Oui, mais ce n'est pas comme cela que je voudrais mourir, fit Mendès.

— Et comment ?

— Oh ! à choisir, ce serait à table. Je l'ai du reste écrit quelque part...

Le poète cite alors des vers pleins d'humour, où il salue la Mort et la convie au dernier festin. Telle qu'il l'envisage, elle n'est pas belle, oh ! non : « Quelle haridelle ! » dit-il. Mais, bah ! les vins exquis, « un baiser dans l'or d'un chignon », cimenteront l'accord. Et parlant toujours à celle dont la pensée le hante malgré son apparente gaieté :

*Quand tu voudras, ma camarade !*

Puis tout à coup :

— Mais ce n'est pas ainsi que je mourrai. Quand je pense à ma mort, j'ai dans les yeux comme une vision d'horreur et il me semble que je disparaîtrai dans une catastrophe, un incendie de théâtre, *un accident de chemin de fer...*

Un autre jour, quelqu'un rappelait devant lui ce passage de la « Grive des Vignes », où le poète ne se plaint pas de la mort prochaine, à cause des souvenirs de sa première chanson d'amour.

— Puissé-je mourir comme j'ai chanté! soupira Mendès... Mais je n'aurai pas cette veine, et vous verrez qu'ayant aimé les jolies fleurs, la belle lumière, les femmes et le vin, je mourrai d'une mort affreuse, *tout seul, dans la nuit...*

Ainsi cet homme au geste fougueux, cet ami de l'art et du beau, mourut de la façon qu'il avait pressentie et annoncée. C'est le cas de rappeler ce mot d'Arsène Houssaye :

*Les poètes sont des voyants.*

DÉMOPHILE.

# BIBLIOGRAPHIE

*Extraits de communications médianimiques* (t. III et final), par Mme DE W.

Avec une patience, une persévérance et une intelligence dignes des plus grands éloges, Mme de W. s'est livrée à l'étude des communications entre les vivants et ce que nous appelons les morts. Deux volumes déjà publiés n'avaient pas épuisé l'intérêt qu'y attachaient les lecteurs, mais il paraît que l'évocatrice est fatiguée ou que sa mission est terminée, car les Esprits-guides ont annoncé formellement que ce tome III serait le dernier.

Au surplus, cette petite encyclopédie en trois volumes peut fournir pour longtemps de la nourriture intellectuelle à ceux qui voudront, non pas seulement les parcourir, mais les lire et les méditer. Car les sujets traités sont aussi divers qu'intéressants.

On a groupé par chapitres les instructions se rapportant à un même objet, de sorte qu'il sera facile au lecteur, en se reportant à la table, de trouver les solutions données — ou plutôt *proposées* — sur les questions spéciales qui le préoccupent.

Je dis solutions *proposées* plutôt que *données* parce que les Esprits n'ont pas la science absolue infuse, ils sont les premiers à en convenir, et d'ailleurs on devine *a priori* que, s'ils l'avaient, ils feraient double emploi avec Dieu. Il y en a, parmi eux, de plus savants que nous, mais ce ne sont pas les plus pressés à s'imposer : au delà comme en deçà, les plus ignorants sont les plus présomptueux. Il ne faut donc accepter leurs révélations qu'après les avoir soumises à l'examen le plus consciencieux.

Aussi Mme de W. ne se lasse-t-elle pas de discuter avec les Esprits-guides, de leur demander les éclaircissements qui lui paraissent nécessaires, de leur proposer les objections que, partisans ou adversaires du spiritisme, peuvent opposer aux communications données.

Il en résulte que, si les solutions sont quelquefois discutables, elles sont toujours suggestives ; elles nous incitent à chercher mieux, à creuser les questions, exercice très utile et même essentiel pour le développement de notre esprit. Il ne faut donc pas regarder ces solutions comme intangibles et en faire des dogmes. Les questions traitées restent à l'étude et y resteront longtemps, sinon toujours. Notre esprit aura de quoi s'exercer sur les choses de ce monde et encore plus sur celles de l'au-delà.

Pour donner un aperçu de la manière dont les questions sont traitées dans ces communications médianimiques, citons quelques exemples.

Beaucoup de personnes s'éloignent du spiritisme parce qu'elles n'obtiennent rien, ou que les communications leur paraissent inférieures à ce qu'elles attendent.

Outre qu'il y a peut-être là un peu d'orgueil et de prétention, il faut savoir que beaucoup de causes peuvent contrarier les désirs des consultants. Et d'abord, ces désirs eux-mêmes.

A la demande : « A-t-on raison de causer dans les groupes ou devrait-on sans cesse penser à vous ? » l'Esprit répond : « Il faut penser à nous d'une manière latente, et parler de façon à empêcher votre volonté et la force de votre désir de former un frein capable de détourner le phéno-

mène, car *il est aussi dangereux de trop désirer que de ne pas désirer du tout.* »

On comprend en effet que nos désirs, comme toutes les activités de notre intellect, étant une force expansive, les ondulations qu'elle forme interfèrent avec celles de l'esprit qui, de son côté, désire se communiquer. Ces deux courants contraires se neutralisent et, par trop désirer, on n'obtient rien.

L'acte, conscient ou inconscient, de notre volonté, cause une perturbation qui empêche la communication d'avoir lieu, du moins dans les conditions que l'on désire. C'est pourquoi, comme l'observe l'Esprit C. R., « on est quelquefois mal renseigné quand on demande des choses qui intéressent fortement, car ou l'on désire ardemment une solution favorable, ou l'on redoute fort une autre hypothèse, et ce sentiment violent, beaucoup plus violent que vous ne le supposez vous-mêmes, trouble notre vue et notre jugement, aussi doit-on être plus certain d'une chose venue sans question et il faudrait être toujours indifférent à ce qu'on demande. »

C'est pour cette raison que les personnes passives obtiennent plus facilement des communications que celles qui sont douées d'une grande activité intellectuelle.

On demande à l'Esprit R. L. : « Comment se fait-il qu'on trouve de la clairvoyance et de la clairaudience chez les hommes les moins développés, comme les noirs de l'Afrique ou les indigènes de l'Australie ? »

Il répond : « Cela vient beaucoup de la vie insouciante de ces peuples, qui ne sont pas absorbés par les détails et les obligations de la civilisation raffinée — ils se laissent aller à leur rêverie et rien ne l'entrave. »

Il y a donc tout lieu de croire que les hommes primitifs avaient plus de rapports avec les Esprits que les civilisés. Et ils en avaient aussi plus besoin, l'expérience et la raison étant moins développées ; ce qui montre la sagesse et la justice de la Providence, qui distribue ses dons à chacun selon ses besoins.

De notre côté, il peut donc y avoir des obstacles aux communications ; il en est de même du côté des Esprits. Si, comme nous l'avons dit, ce sont les moins avancés qui se communiquent le plus souvent, c'est qu'ils le peuvent plus facilement. Un Esprit élevé, étant plus spiritualisé, plus dématérialisé, éprouve plus de difficulté à se communiquer par des moyens matériels.

L'absence de communication ne prouve donc pas l'absence de survivance, au contraire : si les esprits inférieurs survivent, comme il est très facile de s'en assurer, à combien plus forte raisson les esprits supérieurs ?

« Aux pauvres gens en quête de leurs chers disparus, dit l'Esprit C. R., je tiendrai ce langage : « Pauvres amis, ne désirez pas ce phénomène (la *matérialisation*), mais, au contraire, réjouissez-vous qu'il ne se produise pas, car c'est la meilleure preuve du bonheur de ceux que vous pleurez. »

Je ne me lasserais pas de citer les Esprits-guides de M^me^ de W., si le temps et la place ne me manquaient ; mais à quoi bon puisque le livre est imprimé. J'ai voulu seulement donner une légère idée des enseignements et des consolations qu'on y peut puiser. Et je n'ai pris mes exemples que dans les plus élémentaires.

Dans le troisième chapitre : *Vie terrestre*, et surtout dans le quatrième : *Destinées futures*, on trouvera des instructions d'un ordre bien plus élevé sur les sujets les plus divers et les plus importants : la morale, la cause des causes, la relation des âmes, etc. M^me^ de W. peut donc se dire sans présomption qu'elle a bien rempli sa tâche. Aux lecteurs soucieux de leurs intérêts spirituels, et même terrestres, d'accomplir la leur en lisant et méditant les *Extraits de communications médianimiques.*

HORTENSE BOUET.

## Caisse de Propagande

| | |
|---|---|
| Un « anonyme » . . . . . . | 5 francs |
| Groupe spirite « Jean Reynaud », Aix . . . . . . . | 8 — |
| M^me^ C. V. . . . . . . . . . | 5 — |
| M. A. M. . . . . . . . . | 2 — |
| M^me^ Noémie Grasse, Barbezieux. | 2 — |
| M. Léon Denis, Tours . . . | 10 — |
| Un « anonyme » . . . . . | 1 — |
| M. Alic, Manosque . . . . | 1 — |

## Caisse de Secours

| | |
|---|---|
| Anonyme. . . . . . . . . | 1 — |

### Crèche spirite

| | |
|---|---|
| M^lle^ Gayrard, Graulhet . . . . | 2 — |

*Le Directeur-Gérant* : A. LAURENT DE FAGET. Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN

# Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

15e Année. — N° 5 Mai 1909

LE
# PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

Rédacteur en chef, A. LAURENT DE FAGET, Fondateur

*Le journal paraît le 20 de chaque mois.*

## AVIS

A notre grand regret, et malgré nos réclamations réitérées, l'apparition de ce numéro a été très retardée par suite d'une grève des ouvriers typographes.

Nous prions nos lecteurs de nous excuser de ce contretemps, bien qu'il ne nous soit nullement imputable.

## MA MUSE

Quand j'étais petit, tout petit, j'entendais parfois de vagues paroles bruire délicieusement à mon oreille, écho du ciel n'ayant sur la terre aucune cause appréciable. J'entendais aussi, mais plus distinctement, la même voix parler dans ma concience. C'était déjà l'appel de l'invisible à mon âme rêveuse et tendre.

Car je rêvais déjà, sans but précis, sans volonté arrêtée ; mon rêve était comme une onde cristalline qui s'épanche, puis se répand hors de son lit, grossie par les eaux du ciel, accrue par d'autres ondes transparentes comme elle, et qui fuit à travers les prairies, reflètant, sans y prendre garde, l'espace et l'azur infini des cieux.

A cet âge, tout m'était matière à rêverie : le soleil qui m'éblouissait, le frôlement d'un insecte, le chant d'un oiseau ou le parfum d'une fleur. Mais que cette rêverie était vague !... Ma jeune âme, depuis peu rivée à la terre, semblait pour toujours incapable d'en apprécier les beautés, d'en saisir les lois. J'étais un enfant, plus jeune que les autres en ce qui regarde les préoccupations ordinaires de la vie, mais plus âgé que les autres en tout ce qui met l'âme en rapport avec l'invisible et le divin. Ma prière avait des ailes pour s'élever vers le Père tout-puissant, mais ma raison ne savait encore rien de ce qui fait agir, de ce qui fait penser et souffrir les hommes.

Mes rêves imprécis, presque toujours sans portée et sans durée, parfois un trouble intérieur qui confinait à la mélancolie, tout indiquait que mon esprit, en lent travail de formation, obéissait à des influences diverses, à des courants psychiques souvent contraires. Une douce pression d'en haut suffisait à électriser mon âme, et j'allais alors plus allégrement dans la vie, mais sans presque rien voir ni rien sentir, hormis l'action du *moi* intérieur, de l'hôte intime et ravissant qui murmure aux enfants pieux des actes d'adoration, des hymnes d'action de grâces et des bégaiements d'estase devant l'éternelle Divinité.

Puis j'eus douze ans et je crayonnai mes premiers vers. La Muse, souriante et recueillie comme une mère attentive qui veille sur les premiers pas de son enfant débile encore et inexpérimenté, la Muse m'accompagna toujours, depuis, sur la route difficile de la vie. Ses pas se mêlè-souvent aux miens, dans tout le cours de mon existence, chaque fois surtout qu'une épreuve trop lourde arrêtait ma marche, en toutes les circontances douloureuses où j'avais besoin de sentir près de moi, sur moi, l'influence d'un être supérieur.

Je dois à la Muse des conseils d'une rare sagesse, des élans d'âme qui m'emportaient bien au-dessus des maux terrestres, dans un pays de rêve, de lumière et d'amour où j'avais conscience de n'être point un étranger.

C'est encore par la Muse que j'ai pu vivre,

les yeux fixés sur l'idéal, pendant que la haine, basse et rampante, souillait mes pieds de sa bave en attendant de pouvoir me mordre au cœur; c'est par elle que j'ai pu toujours espérer, retenant ou essuyant des larmes qui, sans elle, sans son influence adorablement réparatrice et réconfortante, eussent ruisselé de mes yeux.

Mais revenons en arrière.

Quand vint l'âge où le cœur se forme, où la pensée se précise, où la raison s'affermit et s'étend, j'entendis plus souvent la Muse chanter son chant sacré dans mon âme. Son inspiration s'affirmait, plus haute et plus sûre.

Alors, mes vagues rêves commencèrent à tendre vers un but utile à moi-même ou aux autres; la méditation vint creuser en moi les problèmes philosophiques qui m'étaient chers; spirite, je demandai à la Nature, c'est-à-dire au nuage qui fuit comme à l'étoile qui demeure, la confirmation de mes croyances par une révélation intuitive des lois et des destinées universelles.

Mais la souffrance, condition première et indispensable de nos progrès sur cette terre d'épreuves, la souffrance, graduellement plus forte, vint m'assaillir à un âge où, généralement, la légèreté et l'insouciance sont l'apanage de la vie. J'éprouvai de profondes douleurs morales. Elles creusèrent en moi des sillons, jusqu'alors inconnus, où — par instants — j'ai senti d'invisibles pleurs amèrement couler.

Aussi disais-je à la Muse, ma suprême consolatrice à ces heures de défaillance morale :

Vainement ton amour m'élève :
Mon cœur blessé reste impuissant.
Dieux ! s'il allait rougir de sang
Les blanches ailes de ton rêve !..

Je ne me souviens que de cette strophe d'une pièce de vers qui fut un dialogue entre la Muse et le Poète. Combien de ces chères fleurs de mon âme se sont ainsi effeuillées au vent du sort, sans que j'en aie gardé le moindre souvenir!...

Plus tard, je fus encore plus péniblement éprouvé. Atteint dans mes affections intimes, entouré de mensonges, en butte à des duretés cruelles, je devais subir, par surcroît, les ennuis d'une position matérielle absorbante où la tyrannie inlassable des choses banales ne laissait presque aucun coin de ciel bleu à mon âme.

Comme je criais mes imprécations, la Muse m'arrêta pour me dire, entre autres choses, ces vers, qui furent vraiment prophétiques :

« Avant peu — ton instinct l'assure —
La volonté qui te mesure
L'air de la vie et le soleil,
Les ciseaux qui coupent tes ailes,
Les despotes aux mains cruelles
Qui flétrissent ton sort vermeil,

« Seront brisés !.. Que peux-tu craindre ?
Ne sais-tu pas qu'il faut atteindre
La rive où Dieu nous dit d'aller,
Et qu'avant peu, *changeant de route*,
Tu verras comment fuit le Doute,
Comment la Foi peut consoler ?.. »

A quelque temps de là, en effet, un souffle lumineux écarta tout à coup les sombres voiles qui me dérobaient l'horizon; les ciseaux qui coupaient mes ailes furent brisés en un clin d'œil. Et je « changeai de route », c'est-à-dire de position, abandonnant pour jamais, hélas! le pays — cher malgré tant de douleurs — où s'était écoulée mon enfance et jusqu'alors épanouie ma jeunesse.

Mais il me restait d'autres despotes à vaincre, d'autres plaies à guérir, plus profondes et plus dangereuses. Je ne retrouvai le bonheur qu'après plusieurs années d'attente anxieuse, de douloureuses péripéties. Il n'en est pas moins vrai que la prédiction de la Muse se réalisa de point en point. Une ère de calme, de prospérité matérielle, d'absolue quiétude morale, succéda à de trop longues années de souffrances poignantes et cachées... et, pendant près de quinze ans, je goûtai à toutes les joies d'une vie retirée et utile, dans la modeste aisance et la paix du cœur reconquises, entouré de l'affection des miens, à la campagne, près des fleurs et près de Dieu.

∴

La Muse m'a souvent donné des preuves de sa présence réelle à mes côtés. Elle n'est pas seulement, pour moi, une fiction poétique, une personnification nuageuse résumant les inspirations plus ou moins soutenues que nous recevons de l'Au-delà : j'ai conscience qu'elle est un être vivant, un esprit sans doute « désincarné », ayant appartenu à l'humanité terrestre.

Quand elle me dicte des vers intimes, pour me consoler des maux de ce monde ou m'éclairer sur tel ou tel point obscur de la destinée qui m'est faite, ces vers coulent sans prétention, sans recherche aucune, et gardent une allure particulière, un cachet de spontanéité, de fraîcheur et de simplicité qui me font facilement reconnaître cette chère compagne de mes rêves. Alors elle signe : Elisa.

C'est ainsi qu'à diverses époques, elle m'annonça les volumes de poésie que je devais successivement écrire. Elle me prévint, entre autres, de façon très nette, que j'aurais à composer un long poème philosophique, et, peu de temps après, les premiers vers de *La Muse irritée* résonnaient, pour ainsi dire d'eux-mêmes, dans mon âme.

Un jour, me trouvant en compagnie du médium américain Lacroix, celui-ci fut soudainement « entrancé » et me dit qu'il voyait au-dessus de moi un être fluidique au gracieux visage.

— C'est votre muse, ajouta-t-il. Elle est vraiment belle. Elle me dit son nom, que j'ai quelque peine à saisir. Est-ce Louise? Non : c'est Elise.

Or, je n'avais jamais dit à personne que ma muse signait : Elisa ses œuvres médianimiques non destinées à la publicité.

Etait-ce simplement une transmission de ma pensée qui se faisait jour dans le cerveau du médium? Je préfère croire que l'esprit de ma chère inspiratrice, qui avait eu le pouvoir de se révéler à la vue psychique de mon ami Lacroix, avait eu également celui de faire entendre son nom à ce médium expérimenté.

***

La Destinée, après les jours ensoleillés, nous réserve encore et toujours des orages. Les douleurs suivent les joies. Le sort ne se lasse pas de frapper nos âmes pour les assouplir, les perfectionner et leur montrer que le vrai but de l'existence n'est pas ici-bas. J'ai donc payé de nouveau de larges tributs à la souffrance morale.

Que me réserve l'avenir ? C'est le secret du Destin. Mais voici ce que, hier encore, la Muse me faisait écrire :

Je viens te sourire, ô Poète !
Dans l'or du soir,
Rassurer ton âme inquiète,
Chanter — fût-ce dans la tempête —
L'amour, l'espoir.

Mon espérance est infinie
Comme l'azur
Dont tu crois la nappe obscurcie
Mais où ma prière attendrie
Voit le ciel pur.

Ici-bas, la route est glissante,
Dur, le chemin
Dont chaque pierre est meurtrissante,
Où l'âme pleure — aveugle errante —
Sur son destin.

Mais au pays bleu des étoiles,
Jamais le mal,
Araignée aux horribles toiles,
N'étend ses ombres et ses voiles
Sur l'idéal !

***

Oui, je le sais, ton âme ardente,
Lasse d'errer
Sous l'épreuve lâche et constante,
Voudrait fuir sa tâche accablante,
Et respirer.

Paix à ton âme, à ta pensée !
Joie à ton cœur !
Souris: l'épreuve commencée
Par Dieu lui-même est effacée.
Place au bonheur !

***

Demain, refleuriront les roses
Au doux satin;
Tu chanteras l'âme des choses,
Les fleurs du soir, dans l'ombre écloses
Sur ton chemin.

Si, de bonne heure, la souffrance
Vint t'éprouver,
Presque au déclin de l'existence,
Tu vas renaître à l'espérance,
Aimer, rêver !

**Pourquoi ne croirais-je pas aux promesses de la Muse, qui m'a toujours dit vrai lorsqu'au milieu des pires souffrances morales, elle m'inspirait de riantes peintures d'avenir et ranimait mon courage au souffle de son espoir ?**

**Et cependant !...**

**Mais ne faiblissons pas. A l'heure où le ciel redevient sombre sur notre route tourmentée, regardons en face le mal qui s'acharne. Restons jeune par le cœur, c'est-à-dire toujours prêt à croire et à espérer, quand le doux ange qui vient marcher à nos côtés et étend sur nous la main, nous offre, avec son égide, des fleurs d'espérance et d'amour fraîchement cueillies dans les jardins du ciel !...**

A. Laurent de Faget.

## Groupe spirite du Mans

### Communications médianimiques

**Notre ami M. Labrousse, officier principal d'administration en retraite, président du groupe spirite du Mans, a bien voulu nous communiquer quelques-unes des dictées médianimiques obtenues dans son groupe et que nous reproduisons plus loin.**

**Nous ne pouvons mieux présenter à nos lecteurs le groupe spirite du Mans et son dévoué président qu'en publiant d'abord**

la lettre que nous avons reçue de M. Labrousse en réponse aux questions que nous lui avions posées :

Le Mans, 14 avril 1909.

Cher Monsieur et F. E. C.,

Vous pouvez très bien dire que les communications émanent du groupe du Mans. Je ne vois non plus aucun inconvénient à ce que vous donniez mon nom, comme président de ce groupe. Je n'ai aucune raison pour m'en cacher.

D'autre part, je dois vous dire que la formation de ce groupe remonte à 5 ou 6 ans, mais que les résultats obtenus n'ont commencé à être réellement intéressants que depuis un an. C'est vous dire que les débuts ont été difficiles et que notre patience a subi de rudes épreuves !

Mais, comme rien n'est perdu ici-bas, et que tout effort vers le bien, si petit soit-il, est tôt ou tard récompensé, nous avons eu la joie de voir peu à peu les fruits de notre persévérance.

Il est juste de reconnaître que nous avons été constamment aidés et encouragés par un excellent guide, Valentin Tournier, qui nous a entourés de son affection et qui surtout n'a cessé de nous conseiller la charité, en nous inspirant sans cesse de ces belles paroles du Christ : « Aimez-vous les uns les autres. »

Aussi, lui sommes-nous extrêmement reconnaissants de sa chère protection à laquelle nous devons certainement les quelques progrès accomplis.

Nous ne pensons plus aux peines de nos débuts, ni aux soucis des nombreuses mystifications du passé; notre unique pensée aujourd'hui est de continuer la route dans laquelle nous sommes engagés, persuadés qu'elle nous conduit à la vérité et que les souffrances qu'elle nous réserve ne feront que hâter notre évolution et nous rapprocher des chers aimés auxquels nous rattache tout un passé de luttes, d'épreuves et d'affections !

Je souhaite de tout mon cœur que ceux de vos lecteurs, qui jusqu'ici n'ont pas osé étudier sérieusement notre belle et consolante philosophie, se décident, de bonne foi, à y consacrer quelques loisirs. Bientôt ils se sentiront réconfortés et, dans les vastes horizons qui s'ouvriront à leurs yeux, ils découvriront le champ immense où se déroule si justement notre destinée.

Mais, vous le savez mieux que moi, il faut *lire*, *étudier* et *méditer* beaucoup. Les expériences ne sont qu'un tout petit côté du spiritisme. — Elles sont utiles, consolantes et encourageantes, sans doute, lorsqu'on s'y livre avec prudence et concurremment avec les études. Mais je les considère comme extrêmement dangereuses pour ceux qui sont inexpérimentés, c'est-à-dire pour ceux qui s'y livrent sans étude préalable et dans un but d'amusement ou de simple curiosité.

Dans ce cas, c'est, vous le savez, ouvrir la porte à des voyageurs, d'autant plus dangereux qu'ils sont invisibles, et qu'on n'est pas armé pour se défendre de ceux qui ont de mauvais desseins.

Il ne me reste plus, cher Monsieur Laurent de Faget, qu'à vous renouveler mes sentiments bien fraternels et absolument dévoués.

LABROUSSE.

**Séance du 2 décembre 1908**

M. L. donne lecture d'un article du *Progrès spirite* d'octobre 1908 où le docteur Arnoux exprime son étonnement de ce que le Christ n'ait pas désavoué ou condamné tout le fatras dogmatique dont les prêtres ont surchargé sa doctrine et notamment le dogme de la divinité. — L'auteur de l'article ne comprend pas que les guérisons miraculeuses de Lourdes puissent s'opérer au milieu des cérémonies pompeuses du Catholicisme qui les proclame comme la preuve des vérités qu'il enseigne.

M. L. demande au guide du groupe (1) de vouloir bien donner son avis sur cette question.

Réponse: Qu'y a-t-il de commun dans les actes du Clergé avec la belle doctrine du Christ ? Dans les enseignements du Christianisme, tout est amour. Le pauvre comme le riche a droit de s'asseoir à la table... *A ce moment un autre Esprit, que nous allons désigner par la lettre X, se substitue au guide et vient dire :* Reprenez une attitude respectueuse envers les personnalités qui sont dignes de tout respect. — M. L. — Je suis surpris, mon ami, de cette observation, car nous avons justement pour principe de ne jamais manquer de respect envers qui que ce soit. Nous sommes ici réunis pour nous instruire et, malheureusement, nous sommes forcés de reconnaître que les enseignements de l'Eglise sont entachés d'erreurs et incapables de satisfaire aujourd'hui les esprits avides de lumière et de vérité.

(1) Le guide du groupe est Valentin Tournier.

X. — Je défends une Ecole (l'Eglise catholique) qui s'affaiblit et qu'il faut ramener au temps glorieux d'autrefois.

M. L. — Nous vous plaignons d'avoir une si mauvaise cause à défendre, car il faut bien reconnaître que si l'Eglise s'affaiblit, elle ne fait que récolter ce qu'elle a semé. Ses propres fautes, seules, sont la cause de son affaiblissement.

X. — Vos doctrines sont des charmeuses pour les hommes d'aujourd'hui qui ne veulent que des religions scientifiques. Nous, catholiques, nous voulons être écoutés sans contrôle. Réfléchissez et moi je ferai de même.

**Séance du 16 décembre.**

X. — J'ai réfléchi et peut-être pourrons-nous nous entendre si chacun veut faire des concessions. Le clergé a eu bien des torts, je vous l'accorde, mais sa morale est parfaite lorsqu'on sait l'interpréter selon la parole du Christ. Il faut laisser de côté tous les défauts humains des ministres de l'Eglise pour ne s'attacher qu'aux belles maximes qu'ils enseignent.

M. L. — Nous reconnaissons que l'Eglise a rendu de grands services dans le passé. Certes ses enseignements convenaient bien à des esprits ignorants, incapables de raisonner et tout disposés à lui obéir aveuglément. Mais aujourd'hui il n'en est plus de même. L'évolution qui marche sans cesse, a apporté un peu de lumière dans les esprits, et ceux-ci, autrefois si dociles et si confiants, se refusent à accepter des enseignements d'un autre âge et ne cherchent qu'à s'affranchir d'une domination qui les étreint depuis des siècles.

X. — Je vous l'accorde, mais si l'Eglise n'est pas maîtresse de ses sujets, vous lui enlevez tout son prestige et c'est là sa force et sa grandeur aux yeux de tous les peuples chrétiens.

M. L. — Pourquoi voulez-vous que l'Eglise soit maîtresse de ses sujets? Pourquoi toujours cet esprit de domination? Il nous semble que son rôle et sa mission seraient infiniment plus grands et plus respectables si elle se bornait à répandre dans les âmes une notion plus juste de Dieu, véritable source de justice, d'amour et de charité.

Croyez-vous, par exemple, que ce soit bien juste et bien charitable de dire: « Hors l'Eglise, pas de salut! » Vous, mon ami, qui paraissez un esprit intelligent et sérieux, vous serez le premier certainement à blâmer une pareille maxime qui est incompatible avec la justice et la bonté divines. Songez donc que s'il en était ainsi tous les peuples qui ne sont pas catholiques, et qui représentent l'immense majorité de la population du globe, seraient condamnés à ne jamais connaître le Ciel. Avouez qu'il est difficile d'admettre une pareille iniquité. Ne faut-il pas croire plutôt que le bonheur céleste est accessible à tous les êtres, à quelque religion qu'ils appartiennent, et à la condition toutefois que tous aient fait le bien.

X. — Tous les hommes que leur religion conduit vers le bien, sont aimés de Dieu. Je vous l'ai dit, nous arriverons à nous entendre.

M. L. — Voilà un aveu qui nous fait plaisir, car il nous montre que sur beaucoup de points nous sommes d'accord, et que bientôt vous partagerez tout à fait nos croyances.

Sachez bien que, nous aussi nous croyons en Dieu, non pas en un Dieu petit, étroit, mesquin, un véritable justicier condamnant à des souffrances éternelles de pauvres âmes égarées qu'il faut plaindre plutôt que blâmer. Non, notre Dieu à nous est toute justice, tout amour, et donne à tous ses enfants, même aux plus coupables, la possibilité de s'élever jusqu'à lui.

Pour nous, ce Dieu est partout et, le véritable temple où nous pussions le mieux l'adorer et le prier, c'est notre cœur, c'est notre conscience, plutôt que ces Eglises où le recueillement n'est pas possible et où se marmottent de longues prières où le cœur n'est pour rien.

X. — Pour les hommes de bien, oui, les Eglises sont inutiles. Mais pour les arriérés il en faut où l'on enseigne la morale. L'enfant sans instruction religieuse, qu'en faites-vous? Les parents n'ayant pas eux-mêmes la morale suffisante pour les guider, il faut bien des âmes dévouées pour remplacer les parents ignorants de leurs devoirs envers Dieu et envers leurs semblables.

M. L. — Nous sommes de votre avis sur ce point. Mais nous voudrions que les enseignements que l'on donne à l'enfant fussent acceptables par la raison et de nature à éclairer les âmes sur leur origine et sur leur destinée. Tandis que les enseignements actuels cessent d'être acceptés dès que finit l'adolescence et font place à toutes les incrédulités d'où est né le matérialisme.

X. — Réformez la religion, mais ne la supprimez pas.

M. L. — Nous ne voulons pas suppri-

mer la religion. Nous désirons simplement voir le Christianisme dépouillé de tous les dogmes qui obscurcissent son éclat et altèrent sa beauté.

X. — Vous, spirites, vous manquez d'églises, c'est ce qui me choque. Bref, tout cela me rend bien perplexe. Enfin! je vais encore réfléchir.

Le Guide. — Mes chers amis, l'Esprit qui vient de se communiquer est rempli de bons sentiments, mais il est encore imbu des enseignements catholiques. Un peu intransigeant, mais honnête, il arrivera vite à partager nos croyances. Bientôt il reconnaîtra que le catholicisme a changé, pour ses besoins matériels, toute la belle doctrine chrétienne pour la réduire à l'état de marchandise vendue au nom de Dieu et de ses saints. Tout s'achète dans les Eglises catholiques : les indulgences, les prières. En un mot, le riche seul peut se payer le ciel.

Pourtant j'accorde à l'esprit qui vient de s'entretenir avec vous, que des réunions, pour moraliser l'enfance. seraient d'une grande utilité puisque l'école lui refuse la croyance en un être suprême.

**30 décembre**

Le Guide. — Mes bons amis, avant de traiter la question qui vous intéresse, laissez-moi vous remercier de toute l'attention que vous avez apportée aux conseils que je vous ai donnés pendant l'année qui finit. Notre cœur et toutes les connaissances de notre faible esprit vous appartiennent. Vous êtes pour moi la famille. Guidés par un chef qui vous aime, vos progrès intellectuels et surtout moraux sont une branche à sa couronne. Mes souhaits, mes amis, seront l'espoir que vous ferez encore des efforts plus grands pour votre évolution.

Après quelques paroles de remerciements prononcées par M. L., le Guide traite la question posée dans le *Progrès spirite* d'octobre, question qui n'a pu être traitée à la séance du 2 décembre. Il commence ainsi :

Qu'y a-t-il de commun dans les actes du clergé avec la belle doctrine du Christ? Dans les enseignements du christianisme, tout est amour. Le pauvre comme le riche a droit de s'asseoir à la table de vérité. Les fruits qui la couvrent sont ceux qu'il a récoltés sur le bon arbre — figure donnée par le Christ. Les mauvais arbres ne peuvent donner que de mauvais fruits. C'est pourquoi le catholicisme ne donne que l'hypocrisie. Tout est à la surface et le cœur est sec et froid comme les paroles qui sortent de sa bouche. Quant aux manifestations erronées du clergé, Christ ne peut pas plus les empêcher qu'il ne peut arrêter toutes les fautes et même les crimes qui s'accomplissent sur votre planète.

La divinité du Christ est une erreur enseignée par l'Eglise. Le Christ est fils de Dieu au même titre que toutes ses créatures ; c'est un esprit qui a progressé par les luttes et toutes les épreuves pour arriver à la perfection ; alors, dans son grand amour de l'humanité, il s'est dévoué pour elle jusqu'à la mort. Considérez-le comme un grand prophète, mais ne voyez jamais en lui rien de divin.

Les miracles de Lourdes ont une cause naturelle facile à expliquer. Cette foule, venue de tous les pays, constitue un élément fluidique qui enserre le malade et lui inocule ce germe de vie qui redonne la santé à ceux qui ont encore assez de vitalité pour s'assimiler ces fluides bienfaisants.

Le clergé s'empare de tout ce qu'il peut pour se l'approprier. Se rendant compte que son prestige lui échappe, il fait tout pour le ressaisir et aussi pour remplir son escarcelle qu'il ne trouve jamais assez pleine.

Tous ces vices humains sont la conséquence de l'infériorité de votre planète et le Christ ne peut les empêcher, malgré que toutes ces bassesses se fassent en son nom.

*A ce moment l'esprit X, avec lequel nous nous sommes entretenus à la séance précédente, vient donner la communication suivante :*

X. — Je trouve que votre guide est trop dur pour le clergé ; n'y aurait-il pas un peu de parti pris pour accabler ainsi des hommes qui ne sont pas là pour se défendre. Je veux vous dire bien doucement, et sans colère, que votre guide m'a fait de la peine. Mais il me répond que nous allons discuter ces théories dans l'espace. J'accepte cette discussion qui nous donnera à tous deux, je l'espère du moins, la lumière. A notre prochaine réunion je vous rendrai compte de mes impressions.

En attendant je vous offre mes souhaits fraternels et amicaux, car malgré nos différences d'opinion, nous sommes tous d'honnêtes gens.

(*A suivre.*)

## DIEU ET SATAN

### Essai Philosophique

D'après les dogmes de quelques religions, Dieu, l'Etre absolu, Créateur et Maître de toutes choses, est représenté sous des aspects bien différents : à côté de la bonté infinie se glisse une soif de vengeance bien caractérisée, ou encore une colère farouche. Ainsi, on dit : « A chaque méfait des hommes, ceux-ci n'échapperont point à la colère de Dieu ! » ou : « à la vengeance du ciel ! » ce qui est absolument la même chose. A côté de la Justice divine, on met en évidence la partialité de Dieu. Tel esprit est né dans une religion opposée au catholicisme : il est voué aux flammes de l'Enfer. Un humain nie l'existence de Dieu, cet humain est reconnu comme un suppôt de Satan !

En fait de perfection, les dogmes nous montrent (involontairement) que Dieu ne serait pas parfait, et surtout tout-puissant. En effet, on ne peut admettre que Dieu ait son antithèse dans un être qu'on appelle Satan, être qui est, ou qui paraît être, une puissance aussi formidable que Dieu. Ce qui est représenté par les forces du Bien et du Mal.

Cette grave question a fait couler des flots d'encre et prononcer des paroles de juste indignation A côté des opinions outrancières des défenseurs des dogmes si erronés, d'autres opinions, non moins outrancières, ont été cause de bien des malheurs humains. Mais à côté de ces luttes, à travers l'évolution lente de notre pauvre humanité, des penseurs philosophes, sur les différents points du globe, ont toujours apporté une note de tempérance dans leur esprit critique, il ont toujours éclairé leur passage par un peu de lumière spirituelle, servant ainsi de modérateurs entre les deux opinions antagonistes : Catholicisme et Matérialisme.

La science moderne s'appuie actuellement sur un ensemble de faits psychiques et de découvertes qui, seuls, peuvent faire dévier la boussole des irréductibles, si nous citons simplement la photographie des radiations humaines, Dr Baraduc, Blondelot et Charpentier ; la télépathie comparée aux ondes hertziennes : le dégagement de l'être du corps physique, expériences du colonel de Rochas, des magnétiseurs célèbres, depuis Mesmer jusqu'à nos jours : Puységur, Lafontaine, Dupotet, Cahaguet, etc., etc., La liste de ces chercheurs consciencieux et infatigables serait trop longue si je voulais citer tous ces pionniers de notre globe qui ont consacré une longue carrière aux expériences magnético-spirituelles.

Avec les données positives que nous possédons là-dessus, nous pouvons déduire : 1° que si l'être humain est un esprit emprisonné dans un corps physico-chimique, il n'y est que temporairement, puisque chaque fois que nous dormons, nous sommes dégagés de l'étreinte de la matière organique ; 2° que puisque l'esprit ne s'est pas créé tout seul, il lui a fallu un créateur, et que ce créateur doit être grand à l'infini, puisque, selon toute évidence, il doit peupler les mondes sans fin qui gravitent dans l'espace infini ! Donc, par analogie, nous voilà en présence de Dieu !

Voyons si, à travers le voile d'Isis, nous pourrons lire les vrais attributs de la Souveraine Puissance ; si nous pourrons, à l'aide d'une analyse sévère, éclairée par la raison, comprendre Dieu dans toute l'acception du mot, comme Maître absolu de l'Univers, ou si nous devons lui laisser un rival appelé Satan.

Si nous considérons Dieu comme l'indique l'inflexible logique, nous devons lui reconnaître tous les pouvoirs et toutes les vertus : pouvoirs de création, d'harmonie, d'équilibre dans les lois cosmogoniques en général, qui régissent tous les systèmes solaires, lois d'évolution dans tous les règnes existants dans chaque globe humain. Ceci dit, ajoutons le côté moral : qualité de bien, esprit de justice, d'amour et de perfection. Maintenant, nous nous demandons si Dieu, pourvu de tous les pouvoirs et qualités divins a besoin d'un auxiliaire pour accomplir son œuvre. Je suis persuadé que tout être sensé répondra : non ! Et dès lors, pourquoi introduire sur la scène de l'Univers une puissance égale mais opposée au Père générateur de tout, puissance qu'on appelle Satan ? Admettre une pareille hypothèse, ce serait faire injure à la raison et blasphémer contre le Maître de la Nature.

Examinons encore à la lueur de la sagesse, ce que les anciens gnostiques ont voulu dire en parlant de Satan. Considérant les peuples dans leur enfance, les sages philosophes des plus vieilles antiquités, ces grands instructeurs de notre humanité, savaient fort bien que les hommes des troisième et quatrième races n'étaient que de grands enfants (aujourd'hui encore notre cinquième race n'est pas beaucoup plus

élevée sur l'échelle de l'évolution) et que, figés dans leurs organes très lourds, l'intellect encore peu développé, ils n'avaient de la vie que les soucis matériels du corps, plaisirs des sens grossiers; en un mot, ces hommes ne pouvaient se faire qu'une idée bien rudimentaire de ce que nous appelons l'âme, l'esprit et Dieu. Il fallait aux éducateurs moralistes de ces temps reculés, des moyens d'instruction en rapport avec les intelligences qui devaient recevoir ces enseignements. Il est évident que pour servir de frein moral aux appétits et aux vices grossiers de ces anciens peuples, les maîtres se servaient d'une méthode comme celle qu'emploient nos professeurs de l'école primaire, l'instruction par l'image, et rien d'étonnant que l'invention d'un être fantastique fût faite pour le besoin du moment. Cet être a pu avoir différents noms selon les temps et les pays : Lucifer, Belzébuth, Diable, Satan, etc. Je vais plus loin, si l'invention de Satan a été faite pour le besoin de la cause morale, elle a dû produire d'heureux résultats.

De même que l'image d'un Croquemitaine, la terreur des enfants, peut produire des effets salutaires sur la généralité, de même la vue d'un Satan à l'aspect redoutable devait produire des effets analogues.

Il reste bien une au re possibilité, pour donner créance à l'existence de Satan. Pour cette démonstration, je prie le lecteur de me suivre très attentivement sur un terrain que je lui ai fait visiter un peu dans mon article : « Le plan astral et le plan physique », paru dans le *Progrès Spirite* de février 1908.

Le plan astral dans sa plus basse subdivision, est le réceptacle de tout ce qui est inférieur, impur, méchant et grossier. Il existe non seulement des esprits, très bas et méchants, qui peuvent à leur gré se montrer à un voyant sensitif comme des êtres dont la vue glace d'épouvante; véritables prothées fluidiques, ils paraissent et reparaissent à volonté, toujours hideux et terrifiants. A côté de ces êtres qui jettent l'épouvante, il y a tout le monde des formes, toutes les pensées malsaines, criminelles, représentant ce que l'on appelle les péchés capitaux : ce sont les projections cérébrales des incarnés, et spirituelles des plans inférieurs. Tout cela grouille pêle-mêle, dans les courants astraux, comme un fleuve sphérique sans fin autour de la terre.

Voilà encore, je pense, où l'on peut voir l'origine de la mise en scène du trop fameux Satan, qui, de nos jours, trouble encore un grand nombre d'êtres humains, encore courbés sous la tyrannie de dogmes absurdes et surannés.

Mais aujourd'hui, il faut à l'homme plus évolué une lumière nouvelle, ou plutôt de la vraie lumière. Il ne faut plus que l'être humain soit rivé à la foi aveugle imposée par telle ou telle religion ; il faut que sa raison s'éclaire de la lueur de l'esprit, qu'il sache d'abord qu'il n'est pas son propre créateur, qu'il n'est pas le résultat d'un ensemble organique, mais qu'il est en tant qu'esprit, une parcelle atomique de l'Esprit Universel : Dieu ! et partant qu'il doit évoluer plus spirituellement que matériellement ; il faut qu'il sache que ses actes bons et mauvais sont le tissage de la toile qui doit les envelopper dans une incarnation future. Ce que l'on a appelé « Jugement dernier », « Tribunal de Dieu » ne sont que l'examen et la revue de toute une incarnation, lorsqu'on a quitté le corps de chair, de sorte que nos bonnes actions nous élèvent, et nos mauvaises nous font déchoir. Grâce à nos frères instructeurs de l'Au-delà, nous prenons notre part d'instruction morale comme incarnés et comme désincarnés. C'est par eux que les esprits du plan astral inférieur finissent par comprendre la raison de leur imperfection et la voie qu'il ont à suivre pour continuer leur ascension spirituelle.

En résumé, nous ne devons comprendre qu'une Puissance Souveraine dont nous sommes tous issus comme étincelles divines, bien que la loi d'évolution, d'amour et de sacrifice nous oblige à nous revêtir de matière.

La puissance du mal n'est qu'une allégorie ; le mal ne réside que dans les imperfections de l'homme. C'est lui qui peut tour à tour être ange ou esprit de ténèbre. C'est à lui de ne vouloir faire que le bien s'il ne veut pas rester trop longtemps le prisonnier de ses vices ou imperfections. Qu'il sache bien que toute pensée, tout acte mauvais ont leur contre-partie astrale qui s'enveloppe autour de son âme comme une tunique de Nessus, et dont la vue sera pour lui un tourment plus ou moins long dans son séjour au Plan Astral.

On voit par là que la sagesse divine, pleine d'amour et de sollicitude pour ses créatures, n'a pas voulu créer une puissance égale à la sienne pour détruire son œuvre, en cour d'évolution.

Le bien représente l'harmonie, l'œuvre accomplie ; le mal, la discorde, tout ce qui est inharmonique. Cela n'implique pas que nous devons à notre gré faire le mal ni

le vénérer : non, mille fois non! au contraire, nous devons bannir le mal de notre cœur, et faire en sorte que nos frères s'en éloignent de plus en plus, pour qu'ils puissent trouver la félicité de l'âme par le devoir accompli.

Laissons donc dormir du sommeil de l'oubli le légendaire Satan, et n'ayons pour idéal suprême, à l'horizon de l'avenir, que le Père de l'humanité, unique puissance qui crée les mondes et les êtres, la seule qui remplit l'Univers : Dieu !

A. Mazin.

## UN MÉDIUM A LA COUR DE RUSSIE

(*Fin*) (1)

### REMARQUABLE SÉANCE DE PSYCHOGRAPHIE AVEC LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES

Après un instant d'intervalle pour prendre le thé, toujours prêt, commença cette seconde et importante séance qui restera peut-être historique. Cette fois, nous n'étions que quatre en dehors de moi : l'empereur, l'impératrice, le grand-duc et la grande-duchesse Serge.

Nous tentâmes diverses expériences dont une a été souvent faite. On demande que quatre nombres soient écrits en différentes couleurs, chaque assistant choisissant la sienne, cela réussit parfaitement (2). Alors vint le point culminant de la séance. Après avoir obtenu plusieurs réponses aux questions posées, l'empereur mit deux ardoises intactes l'une contre l'autre, et lui, l'impératrice et moi, nous les tînmes au-dessus de la table. Bientôt on entendit le son de l'écriture et, en séparant les ardoises, on trouva que l'une d'elles était couverte d'une écriture qui m'est bien connue. Je ne puis pas donner ici le contenu de cette déclaration, mais comme cela est su en Russie, et de quelques personnes ici, je puis dire au moins qu'elle avait rapport à un événement qui se passa quelques jours plus tard, et qui est aujourd'hui un fait historique. Cette ardoise, qui a été conservée, sera pour les générations futures un exemple frappant de la puissance de prophétie que possède l'esprit. Leurs Majestés impériales furent très émues de cette communication et un silence pénible suivit. Heureusement que le grand-duc Vladimir avait confié à l'empereur une enveloppe cachetée qui contenait un billet de banque, cela me permit de rompre le silence en proposant de demander le numéro de ce billet. Le Czar prit une ardoise, la Czarine choisit un crayon rouge. L'empereur et la grande-duchesse posèrent leurs mains sur l'ardoise. Après que le bruit de l'écriture se fût fait entendre, nous ouvrîmes l'ardoise, le nombre 716.990 était écrit dessus. La vérification fut faite, c'était bien le numéro du billet contenu dans l'enveloppe (1). L'empereur se leva de son siège, et me serrant fortement la main, il me dit : « Tout ceci est vraiment extraordinaire et je vous remercie d'avoir été l'occasion de me faire voir ces manifestations. » Tous étaient ravis et moi surtout, quoique je fusse attristé des événements de la soirée et terriblement fatigué. Une demi-heure de conversation avec Leurs Majestés impériales termina cette importante soirée et vers le matin, je rentrai chez M. Aksakof en emportant les ardoises qui avaient servi aux expériences et que je distribuai à mes amis en souvenir de cette circonstance.

Comme aucune restriction n'a été faite par rapport à la séance que je viens de raconter, sauf ce qui relève de mon tact et de mon jugement, je n'éprouve aucune hésitation à en donner le récit au public ; il n'en est pas de même pour d'autres entrevues dont je ne parlerai pas. J'ajouterai qu'avant de quitter la Russie, je reçus deux paires de solitaires en diamant et en saphir que je porte en souvenir des événements que je viens de raconter, et à cause de l'honneur qui y est attaché.

### ENCORE PLUS DE DEMANDES

Comme on peut le supposer, lorsque la nouvelle de cette séance se répandit, on me réclama plus que jamais. Le grand monde suit ses chefs comme un troupeau de moutons. Au plus fort de la saison de Londres, et dans un pays qui m'est bien connu, je n'ai jamais reçu une pareille quantité d'invitations, de vingt à cinquante par jour. C'étaient toujours des demandes de séances. Les prestidigitateurs eux-mêmes me firent des compliments indirects sur mon succès ; l'un d'eux, Beautier de Kolta (cousin et ancien barnum du Beautier de Kolta de l'Eden), me rendit visite

(1) Voir notre numéro d'avril.

(2) L'ardoise et les crayons choisis pour cette expérience par Leurs Majestés se trouvent dans les salons de l'Alliance spiritualiste à Londres.

(1) Cette enveloppe peut aussi être vue dans les salons de l'Alliance spiritualiste à Londres.

dans le but de m'offrir d'être mon barnum. Il sembla fort étonné lorsque je lui dis qu'aucun médium n'a besoin d'un directeur et que je voyageais et travaillais sans associés ni appareils. « Ah ! reprit-il, c'est un comble de perfection auquel nous ne sommes pas encore arrivés. » Ce fut peut-être une erreur de la part de mon ami, M. Aksakof, d'avoir, dans les circonstances où j'étais, organisé une série de séances avec des savants à la tête dure, car j'éprouvais alors une fatigue excessive, qui était encore plus pénible par suite d'un accident que j'avais eu au pied gauche et qui me forçait à boiter avec une pantoufle. Au lieu de remettre ses séances à une époque plus favorable, Aksakof voulut saisir cette occasion d'entraîner ces hommes dans une veine d'investigations. Nous eûmes donc une série de séances. Les résultats ne furent pas brillants, mais cependant ils confirmèrent des expériences faites l'année précédente avec quelques-unes de ces mêmes personnes.

#### AUTRES SÉANCES DANS DES PALAIS ROYAUX

Le lendemain du jour de ma première séance avec l'empereur, j'en donnai une au palais du grand-duc Serge ; les personnes présentes étaient la grande-duchesse, le comte Stenbock, le colonel Stepanoff, le comte Soumaratiff, etc.

Les résultats furent aussi satisfaisants que ceux des séances précédentes. Le grand-duc Alexis me fit encore une fois l'honneur de m'inviter à son palais ; il y avait ce jour-là le grand-duc et la grande-duchesse Vladimir, le grand-duc Alexis, Leurs Altesses royales le prince et la princesse de Mecklembourg-Schwerin, etc., etc. Dans cette occasion également nous eûmes un complet succès et je reçus de chaleureux remerciements de toutes les personnes présentes.

Le grand-duc Alexis assista en tout à quatre séances dont la plus intéressante fut celle qui eut lieu chez l'ambassadeur espagnol, marquis de Camposagrado, et où plusieurs phénomènes se passèrent à la table du souper. Avant de quitter la ville, je reçus de Son Altesse Impériale une splendide coupe en vieil argent d'un travail exquis, qu'il me pria d'accepter « en souvenir de lui ».

#### SÉANCES AVEC M. DE GIERS ET LA GRANDE-DUCHESSE VLADIMIR

Un des plus charmants incidents de mon voyage en Russie est, sans nul doute, ma rencontre avec M. de Giers, le ministre des Affaires étrangères. M. de Giers est un spiritualiste de longue date, ses deux fils sont médiums et essayent, avec quelque succès, d'obtenir des photographies spirites, c'est donc une conséquence naturelle de ma destinée si j'ai reçu dans ce palais un accueil cordial, et je conserve les plus charmants souvenirs de cette famille si remarquable, des soirées musicales et des conversations privées où nous traitions librement de toutes les questions. Si je devais énoncer mon jugement sur ce grand homme, je dirais qu'il est trop honnête pour être ministre. Politiquement parlant, un diplomate ne peut se permettre cela, et de là les attaques du parti Katkoff contre lui, quoique Katkoff lui-même, à ce que je tiens de bonne source, soit depuis longtemps un spiritualiste.

Les séances se succédaient avec des Altesses de tous rangs et la grande-duchesse Vladimir m'honora sept fois de sa présence. Une chose curieuse à noter, c'est que, dans nos réunions, l'élément militaire dominait, mais peut être ceci n'est-il que le résultat du fait que la Russie ayant une très grande armée, les officiers sont très nombreux. Une des séances les plus intéressantes eut lieu à la résidence du général Gresser, le chef de la police qui a arrêté de sa propre main un homme portant une bombe destinée à tuer le Czar.

W. EGLINTON.

## Vers l'Au-Delà

Extrait de *La Dépêche de Toulouse*, du 6 avril.

Paris, 5 avril. — Le grand journaliste anglais, M. T. Stead, s'est toujours préoccupé de savoir ce que nous devenons après notre mort. Il semble croire qu'il existe une survie, et il vient de publier dans « la Revue », sous le titre : « Comment communiquer avec l'au-delà ? » un article qui a provoqué une certaine sensation. M. T. Stead est, en effet, une personnalité universellement connue et respectée. C'est un homme d'un grand caractère et d'une haute conscience. Il fut toujours et contre tous le champion et le missionnaire vénéré de la paix. On se rappelle la tournée qu'il a faite, il y a quelque temps, auprès des souverains des principales puissances pour plaider en faveur de la limitation des armements. Il obtint, il fallait s'y attendre,

peu de résultats pratiques, mais il sût se faire entendre et les monarques le reçurent comme un ambassadeur de l'humanité.

Auparavant, M. T. Stead avait étonné le monde par un acte d'héroïsme calme et hautain. C'était pendant la guerre anglo-boër. Ami de Cécil Rhodes, le Napoléon du Cap, qui avait déchaîné cette catastrophe sanglante, Stead n'hésita pas à prendre parti pour les Boërs assaillis. Il écrivit en leur faveur des articles inspirés d'une juste indignation. Il réclama la prison pour Cécil Rhodes. Or, celui-ci, son ami, l'avait institué son légataire universel pour une fortune de quelque cent millions. Stead aima mieux voir déchirer ce testament que d'envelopper ses idées dans un silence prudent et intéressé. Un tel homme ne prend donc pas sa plume pour tracer d's mots vides ou créer du merveilleux et du mensonge. Et, quand M. Stead nous parle de l'au-delà, et des phénomènes étranges qui paraissent éclaircir un peu le mystère de la vie, il faut, tout en faisant certaines réserves, l'écouter avec respect. D'où nous venons, où allons-nous? sont les deux problèmes qui ont le plus passionné l'humanité de tous les temps. D'où nous venons? Chaque jour la science accomplit un progrès nouveau vers la solution de cette énigme. Dernièrement encore, deux prêtres, ironie du sort, ont découvert dans une grotte le crâne d'un homme primitif qui vivait il y a sans doute 25.000 ou 30.000 ans. Sa mâchoire allongée, ses dents féroces, ses arcades sourcilières proéminentes, sont encore d'un singe. On arrive petit à petit à retrouver les chaînons qui nous permettent de remonter à notre origine.

Le commencement de l'espèce hmaine sort des ténèbres. Mais la fin, la destinée de l'homme reste obscure. Les morts ont conservé le secret de la transformation des forces humaines, après que le cœur a cessé de battre. Pourquoi ne pas essayer d'entrer en rapports avec les morts. Pourquoi ne pas communiquer avec l'au-delà?

M. Stead s'est soucié d'entreprendre cette aventure, et il a effectué quelques découvertes intéressantes au cours de son voyage dans l'inconnu. L'écrivain anglais possédait déjà un avantage pour réussir. Il a le don de l'écriture automatique. Il lui suffit de rendre son esprit passif, et de poser sa main et sa plume sur le papier. Bientôt ses doigts tracent des messages qui lui sont adressés par des amis. Ces communications lui viennent soit d'amis vivants, soit d'amis décédés. Dans le premier cas, notre éminent confrère vérifie toujours auprès de ses correspondants l'authenticité de la pensée transmise. Voici un exemple assez curieux de cette télépathie que cite M. Stead. Une de ses amies, qui se trouvait à 50 kilomètres de Londres, devait venir déjeuner avec lui le mercredi. Le lundi, dans la soirée, il voulut savoir si elle était encore dans sa villégiature ou si déjà elle était partie? Il se posa cette question et mit sa plume sur le papier. Sa main écrivit la réponse suivante : « Je suis bien fâchée de vous dire qu'il m'est arrivé quelque chose de fort ennuyeux que j'ai presque honte à vous raconter. J'avais quitté Nalsmere, à 2 h. 27 de l'après-midi, dans une voiture de 2e classe, où il y avait avec moi deux dames et un monsieur. A Godalwing, où le train s'arrêta, les dames descendirent et je restai seule avec le voyageur. Il quitta sa place et vint s'asseoir à côté de moi. J'eus peur et le repoussai. Il refusa de s'en aller et voulut m'embrasser. J'étais furieuse. Nous en vînmes aux mains. Je m'emparai de son parapluie et l'en frappai. Le parapluie se cassa et je commençai à craindre d'avoir le dessous, quand le train stoppa avant d'arriver à la station de Guilford. L'homme se troubla, me lâcha, et avant que nous eussions atteint le quai de débarquement, il s'élança dehors et s'enfuit. J'étais très émue, mais j'ai gardé le parapluie. »

La dame, quand elle vint déjeuner, confirma ce récit. Toutefois, il y avait une erreur. C'était son parapluie et non celui de son agresseur qui lui avait servi d'arme.

Ce phénomène de télépathie est plus curieux encore, quand il se manifeste au delà de la tombe. Stead avait deux amies très attachées l'une à l'autre. Elles s'étaient promis que celle qui mourrait la première reviendrait et apparaîtrait à l'autre pour l'informer des choses de l'au-delà. La première qui mourut s'appelait Julia. Elle trépassa à Boston. Quelques semaines plus tard, son amie la vit, la nuit, à Chicago, dans sa chambre, où elle resta une demi-heure, le visage rayonnant de joie. Puis elle se dissipa en brouillard léger. Quelque temps après, Julia se montra encore à son amie, revenue en Angleterre. L'amie demanda alors à Stead d'obtenir un message de Julia. La main du journaliste écrivit cette réponse de la morte:

— Dites-lui de se rappeler ce qu'elle m'a dit, quand nous nous sommes vues pour la dernière fois chez Minerve.

Ce nom de Minerve n'était-il pas ridicule en cette occurrence? Stead le crut,

mais l'amie lui en donna l'explication. Julia et elle appelaient Minerve miss Willard, la fondatrice de l'Union de tempérance des femmes.

De Julia, Stead obtint d'autres communications, la morte rappela même à la vivante des souvenirs qui s'étaient effacés de la mémoire de celle-ci. Le journaliste anglais affirme que, pendant quinze ans, il put ainsi converser avec Julia, qui, plusieurs fois, lui prédit les événements.

Stead cite encore le cas d'une morte, qui est revenue plusieurs fois visiter des vivants et a été photographiée.

On sait que des expériences de photographie des esprits, plusieurs fois tentées par des personnes convaincues, ont donné lieu à des truquages habiles, opérés par des gens sans foi dans les sciences du mystère. Tel médecin célèbre a connu en Algérie cette mésaventure. Aussi M. T. Stead prend-il des mesures pour garantir ses clichés contre les entreprises irrespectueuses. Il les marque d'un signe et les développe lui-même. Il affirme que ses photographies sont authentiques, d'abord parce qu'elles donnent le portrait reconnaissable d'une personne défunte, ensuite parce que, au moment où se découvre l'objectif, aucune forme n'est visible pour le photographe qui opère. Seule, la personne en communication avec le mort le voit. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, puisque, à Alger, dans une famille riche qui se livrait à l'évocation des ombres, un cocher indigène était chargé de jouer les Abd-el-Kader ressuscités.

On n'est pas forcé de croire que M. T. Stead soit en communication avec l'au-delà, et les expériences auxquelles il s'est livré ne prouvent rien. Néanmoins, on peut les étudier de près, les examiner scrupuleusement, elles sont intéressantes même si elles ne doivent révéler que des phénomènes d'auto-suggestion ; il est un point sur lequel aucun doute n'est permis, c'est l'absolue sincérité de l'éminent publiciste anglais ; son grand caractère et sa haute probité attirent l'attention sur ses essais étranges. Nous devons les considérer sérieusement ; d'ailleurs, de toute expérience sincère, il sort toujours un lambeau de vérité. Les expériences de Stead analysées scientifiquement nous feront sûrement connaître quelque chose pour ou contre la science du mystère. Il faut donc se garder de les traiter par le dédain.

Paul Pottier.

## La charité, idéal divin — l'égoïsme, son antithèse

La charité constitue l'écho de l'immense amour des hommes vertueux pour leurs semblables. C'est un sentiment éthéré qui nous fait aimer notre prochain pour l'amour de Dieu, centre de tous les amours.

La vraie charité embrasse, dans une sublime inspiration, tous les hommes dans une même affection et dans une même pensée de tendresse ; elle soulage toutes les souffrances et toutes les tribulations ; elle est le baume bienfaisant de toutes les blessures et de tous les maux de la vie ; elle unit dans un même élan d'amour fraternel ceux qui souffrent et qui ont besoin d'appui et de secours, à ceux qui ont reçu la fortune et les faveurs de la vie terrestre.

La charité bien comprise est douce, patiente et désintéressée ; elle espère toujours l'amélioration du sort des malheureux, parce qu'elle est tout amour, toute tendresse et toute confiance en l'amélioration morale et sociale.

Mais partout où la charité n'existe pas, l'égoïsme étroit y règne en souverain ; il isole les hommes dans des tendances exclusives, limitant leurs aspirations en eux seuls.

Réunissons donc nos efforts pour inspirer et propager la charité, cette reine des vertus ; plaçons-nous sous son étendard et unissons-nous à la noble phalange des esprits bienfaisants de l'humanité ; aimons notre prochain ; mais que cet amour pour les déshérités ne soit pas stérile et purement spéculatif ; qu'il se manifeste par de bonnes œuvres.

Que tous les hommes éclairés et dévoués à l'humanité, s'efforcent de lui être utiles, en lui enseignant les vérités morales et en lui montrant le chemin du véritable bonheur, qui consiste dans l'amour du prochain ; car le propre du véritable amour, c'est de se dévouer pour ses semblables malheureux.

La véritable charité, fille de Dieu, relève le courage des âmes délaissées et de tous ceux qui plient sous le poids de la souffrance et des tribulations de la vie.

La véritable bienfaisance vient partout et toujours au secours du malheur. Émanée de la compassion, elle s'attache à multiplier les œuvres charitables.

Toutefois, le précepte d'aimer ses ennemis ne nous commande pas d'avoir pour eux la vivacité d'affection que nous ressentons pour nos amis.

Mais à côté de cette sublime vertu se place l'ignoble passion de l'égoïsme, qui paralyse toutes les bonnes aspirations de l'âme, tous les bons sentiments et tous les élans généreux des cœurs compatissants envers l'humanité souffrante ; car l'égoïsme c'est l'amour de soi, ne vivant que pour soi, se préférant, dans tous les cas, au devoir humanitaire envers autrui. C'est le refus brutal que fait l'égoïste d'accomplir les obligations qui lui sont imposées par sa destinée, à l'égard de ses semblables malheureux.

Cette passion vile est la plus impénétrable, la plus tenace qu'il existe ; elle se montre partout comme une lèpre hideuse ; elle est insaisissable car elle a des formes trompeuses, hypocrites, qui cachent toujours la dissimulation.

L'égoïste ne pratique l'amitié qu'en vue du bonheur qu'elle peut lui procurer ; car les sacrifices qu'il fait pour autrui ne lui sont inspirés que par le profit qu'il pense en retirer.

Ce vice est devenu une science parmi les exploiteurs de l'humanité, qui consiste à savoir profiter de toutes les occasions pour satisfaire leurs convoitises et leurs appétits inavouables, cacher leurs défauts et leurs vices, manifester des qualités qu'ils n'ont pas. L'égoïste se montre sous de fausses apparences. Il sait au besoin sacrifier ses goûts, ses désirs et même ses intérêts immédiats, quand il a besoin de dissimuler un appât de nature à servir des intérêts futurs plus considérables. Ayant déchiré le voile du cœur humain, il sait pénétrer les plus secrètes pensées de ceux qu'il veut exploiter, supposant toujours que les autres ne possèdent qu'un vernis, qu'un semblant de vertu généreuse ; il salit les plus nobles actions de dévouement et de bienfaisance. Sa froide raison pèse le mérite et la vertu au poids de l'intérêt personnel. Pour lui l'abnégation en faveur d'autrui est une folie stupide, et la charité une faiblesse qui ne peut exciter que la pitié. Cherchant sans cesse à pénétrer la pensée d'autrui, l'égoïste rend la sienne impénétrable. Il est en guerre continuelle avec le genre humain. Sa conviction intime consiste à croire que le plus habile est le plus sage et que le plus hypocrite est le plus intelligent.

La société est pleine d'égoïstes trompeurs et perfides, de spéculateurs sans conscience et de philanthropes avares et sans entrailles qui dissimulent leur rapacité sous des dehors fourbes et trompeurs.

L'égoïste viole sciemment tous les beaux sentiments que la nature a inscrits dans le cœur de l'homme, il foule aux pieds tous les devoirs de la société. N'aimant que lui, il ne connaît pas la pitié ni les angoisses de l'humanité souffrante ; car son cœur n'est accessible à aucun malheur d'autrui.

Si l'égoïste cherchait à connaître sa véritable destinée, ses yeux finiraient par s'ouvrir à la lumière spirituelle et son cœur au repentir.

La société actuelle, malgré son égoïsme outrancier, son pharisaïsme inconsidéré et son individualisme tenace, finira par comprendre les grandes vérités semées, par le spiritisme, dans le monde actuel.

Sous l'impression de ces belles pensées, le riche, pénétré de ses obligations essentielles, deviendra plus bienfaisant à l'égard de l'indigent. Le pauvre ainsi soulagé ne maudira plus le riche, devenu charitable. Alors, tous les hommes se sentant unis par une bienfaisance réelle, cesseront de haïr et de maudire les possesseurs de la fortune.

Dans cette espérance pleine de charme, il y a tout lieu de croire que cet exclusivisme anormal qui divise les hommes s'atténuera, et avec le temps, finira par disparaître. Alors la fraternité deviendra effective.

Mais pour parvenir à ce beau résultat, il faudra qu'une morale élevée vienne amener les peuples à des sentiments plus confraternels. Cette amélioration capitale ne pourra s'accomplir que lorsque les enseignements absurdes et stupides du cléricalisme auront fait place à une croyance plus parfaite, dégagée de toute intervention humaine et de toute exploitation de l'homme par l'homme.

Le spiritisme, cette sublime croyance, qui constitue l'élément le plus puissant de consolation et de bonheur, peut seul amener les âmes, imbues de faux principes, dans la voie de la vérité divine.

Cette belle croyance est destinée à régénérer la société et à la guider dans la voie de l'immortalité. Elle éclairera la marche de l'humanité dans la succession de ses existences, gravitant vers les mondes supérieurs.

Ah ! combien est pleine d'une douce espérance la pensée enchanteresse qui nous montre la vie renaissante et perpétuelle s'épanouissant à nos regards, s'avançant triomphalement de monde en monde, de

sphère en sphère, parcourant le splendide azur que nous admirons au firmament.

Le spiritisme est un soleil radieux qui éclaire, réchauffe et console l'âme affligée et la remplit d'une douce poésie qui l'enthousiasme et l'élève au delà de cette terre de souffrance.

Il est doux de pouvoir aimer ceux qui nous ont devancés dans la tombe.

Mais malheureusement les vérités si belles, si séduisantes qui servent de base à la morale du spiritisme, sont généralement méconnues par les égoïstes, qui ferment les yeux à la lumière et les oreilles aux appels des hommes de cœur et de dévouement qui comprennent les beautés et les splendeurs de ce sublime enseignement.

On est toujours à se demander quand les égoïstes, revenus à la lumière, deviendront plus éclairés et plus dévoués à la cause que soutient le spiritisme, qui seule peut faire leur bonheur.

Quand donc les égoïstes, prenant à cœur la destinée, se rallieront-ils au spiritisme qui seul peut leur donner toutes les consolations désirées?

Le spiritisme a pour principes : Aimez-vous les uns les autres ; tous les hommes sont frères en Dieu, leur père commun ; pardonnez les offenses; faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait, ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez qu'on vous fasse, etc.

Formons des vœux pour voir arriver le jour où la charité et l'égoïsme feront alliance sous l'égide du spiritisme qui leur servira de guide et d'étendard.

Ce progrès, comme tous les autres, suivra la marche du temps et viendra de la force des choses.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

---

## La Ferme aux Esprits

*Brest, 28 février, dépêche particulière du* MATIN

Depuis longtemps, dans la région de Morlaix, en France, on racontait qu'à côté de Pleyberchrist il y avait une ferme hantée où chaque soir, la nuit venue, les *esprits* menaient un terrible sabbat. Ames errantes ? loups-garous? poulpiquet? on ne savait... Un reporter s'est rendu à la ferme de Ker-Rolland et voici ce qu'il raconte :

Située sur la route de Commana, sur le versant nord d'un vallon profond et pittoresque, à deux kilomètres du bourg de Pleyberchrist, la ferme est tenue par M. Olivier Quémener, âgé de soixante ans, et sa femme. Ils sont aidés dans l'exploitation des terres par leur fils Jean-Yves, vingt-huit ans, sa jeune femme et un garçon de ferme. Les jeunes époux ont quatre enfants, dont l'aîné a six ans.

Voici la conversation que j'eus avec eux:

Le père Quémener. — Voilà dix-neuf ans passés depuis la Saint-Michel, que j'habite la ferme et, presque chaque soir, nous entendons du bruit; tantôt on remue la clef de l'armoire qui, tout à coup, s'ouvre à deux battants, et une main invisible heurte les battants l'un contre l'autre avec un bruit épouvantable. Je lance parfois mon sabot contre l'armoire, mais, quelques minutes après, le sabbat recommence.

— N'avez-vous pas cherché à savoir ce que c'était?

Le père Quémener. — Mais si. Plusieurs fois j'allumai ma chandelle. Mais à peine était-elle allumée que je percevais distinctement un souffle, comme celui sortant d'une bouche humaine, qui l'éteignait.

— Et vous n'essayiez pas de la rallumer?

Le père Quémener. — Si, mais quand je cherchais mes allumettes je ne les trouvais plus. L'esprit les avait enlevéés et le bruit recommençait. Je lançais de nouveau mon sabot ou un autre objet. Il y avait un instant de silence et ça recommençait. Nous ne pouvions pas dormir.

Le fils Quémener. — Moi, le soir, j'ai senti plusieurs fois comme deux mains qui s'appuyaient sur mon ventre, au point de m'arrêter la respiration.

— Et vous n'essayiez pas de voir ce que c'était?

Le fils Quémener. — Si ! J'étendais les mains, mais elles ne rencontraient que le vide.

La bru. — Depuis que je suis arrivée en la maison, j'entendis bien du bruit. La nuit surtout. On frappait à la porte comme avec un marteau.

— Et vous n'avez pas peur?

La bru. — Ma foi, non ! Ça empêche souvent mon mari, mon beau-père et ma belle-mère de dormir, mais moi je n'en fais plus de cas. Ils peuvent frapper tant qu'ils voudront. Ce n'est pas ça qui m'empêchera de dormir.

Le domestique. — J'ai souvent entendu du bruit dans la maison. Mais c'est surtout dans l'écurie. Celle-ci est située à trente mètres de la maison où je passe la nuit, à cause des chevaux, et j'entends des bruits de marteaux, comme si on enfonçait des pointes dans le bois.

— N'avez-vous pas cherché à vous rendre compte de ce que c'était ?

Le domestique. — Pourquoi faire ? On m'aurait éteint ma chandelle, comme à mon patron.

— Et vous pouviez dormir ?

Le domestique. — Ma foi, pas trop. J'ai passé souvent de bien mauvaises nuits. Mais encore pas comme mon frère. Il a travaillé pendant quelque temps à la ferme avec moi et a couché quelquefois, seul, à l'écurie, mais il n'a pu y tenir, et il a quitté définitivement cette ferme, où il disait qu'il s'y passait des choses qui n'étaient pas naturelles.

Le père Quémener. — Notre voisin de la ferme de Kergoat-Bihan, qui touche nos terres, est venu passer une nuit dans la chambre, où nous l'avons laissé tout seul. Pendant que nous. nous couchions en bas. Le lendemain matin, il est descendu tout pâle, la chemise toute trempée de sueur et, avec une voix entrecoupée par la profonde émotion que lui avait causée son séjour d'une nuit dans la chambre, il nous a dit : « Vous me donneriez tout l'or du monde, que je ne voudrais plus recommencer. J'en tremble encore ! C'est épouvantable ! »

— Les bruits continuent ils toujours ?

Le père Quémener. — Oui, presque tous les jours. Mais, maintenant, c'est dehors qu'ils se font entendre.

— Comment ça ?

Le père Quémener. — Oui. Le vicaire, M. Merbet, est venu. Depuis, les esprits ont quitté la maison. Il les a exorcisés. Il a dit quelques prières et ils sont partis. Ils ne font plus du tout de bruit, dans la maison, non ! Ils se contentent seulement de frapper du dehors, à la porte sud, pendant la nuit.

— Et vous ne faites pas revenir le vicaire pour les faire partir définitivement ?

Le père Quémener. — Pourquoi faire ? Puisqu'ils ont quitté la maison !

— Et vous ne songez pas à quitter la ferme ?

— Le père Quémener. — Oh ! non ! nous sommes habitués maintenant ! et puis si les esprits sont bruyants, en tout cas, ils ne nous ont jamais fait de mal. A part mon fils. Si l'on peut appeler mal, lui avoir pressé un peu le ventre !

(*Le Matin* de Paris, du 1er mars 1909.)

---

Nous avons reçu de notre F. E. C., M. Kerwenc, une réponse aux objections que nous avions formulées sur la doctrine de Roustaing, relative à la fluidité du corps de Jésus quand il vivait sur la terre.

Nous nous ferons un plaisir de publier cette réponse dans notre prochain numéro.

---

# ÉCHOS ET NOUVELLES

### Cartes postales de propagande

Un de nos amis de Lyon a eu l'heureuse idée de faire imprimer des cartes postales illustrées représentant le Maître Allan Kardec, avec des extraits de ses ouvrages. Ces cartes, finement gravées, peuvent être employées pour la correspondance personnelle, tout en propageant la science spirite et en sollicitant les indifférents à la recherche des découvertes que la philosophie du « Moderne spiritisme » offre à l'esprit humain.

Nous engageons tous les groupes et sociétés à propager cette carte et à s'en servir eux-mêmes.

Elle se vend 1 fr. 70 le cent chez M. Malosse, 23, rue des Capucins, Lyon. Ajouter 0 fr. 20 pour le port.

### La revue « L'Auréole »

On nous signale l'apparition d'une nouvelle Revue littéraire qui a pour titre *L'Auréole*, rédaction et administration, 34, rue Saint-Louis-en-l'Ile, à Paris. Abonnement annuel : 9 francs.

Notre jeune confrère, de tendances très libérales, offre l'hospitalité de ses colonnes, sous la responsabilité de chacun, à tous ceux qui sont désireux de se faire connaître, quelles que soient leurs croyances et les idées qu'ils défendent. Nous avons constaté avec plaisir que *L'Auréole* publie, dans son premier numéro, les Statuts de la *Société Spirite Expérimentale de France*.

Nous souhaitons à notre confrère tout le succès qu'il mérite.

### Vision

Voici un cas attesté par trois personnes, dans une lettre au professeur Hyslop. Nous laissons la parole au narrateur :

« En août et septembre 1864, avant le mariage de mon père et de ma mère, qui eut lieu au mois de décembre suivant, cette dernière fut atteinte de la fièvre typhoïde. Sa mère était décédée au mois d'août. Vers la fin de septembre, le Dr S..., médecin de la famille, avait perdu tout espoir de voir guérir la malade. Un jour, pendant une de ses visites, remarquant que ma mère tenait ses regards fixés au plafond de la cham-

bre, il lui demanda ce qu'elle regardait. Elle répondit : « Oh ! docteur, ma mère vient de se présenter à moi et m'a dit que je n'allais pas mourir et qu'elle viendrait de nouveau lorsque je serais près de la mort. »

Quelques instants plus tard son père rentra en disant : « Docteur, Mottie (sa fille) ne va pas mourir, car au moment où j'allais entrer, j'ai entendu, partant du coin de la maison, la voix de ma femme aussi nette qu'elle le fut jamais pendant sa vie, et qui me disait : « Mottie n'est pas en danger de mort. » Le Dr S..., fut très frappé par ce double phénomène se produisant presque simultanément devant deux personnes qui ne se trouvaient pas ensemble. »

### Songe prémonitoire

Mme Mattie Clay écrit à Hyslop :

« En 1863 mon père était malade et nous (ses enfants) le veillions à tour de rôle. Ma mère était morte en 1854. Un jour ma sœur Elisa, qui était mariée, avait passé la nuit et était rentrée chez elle pour prendre du repos. A peine endormie, elle rêva qu'elle se trouvait dans le cimetière devant la tombe de ma mère, près de laquelle se trouvait celle de mon père, portant l'inscription suivante : « James R. S... décédé à l'âge de soixante-douze ans, six mois et neuf jours. » Portant ensuite ses regards autour d'elle, elle vit mon père, en fut fort surprise et lui dit : « Comment, papa, je croyais que vous étiez mort ! » Oui, Elisa, je suis ce que vous appelez mort. » Reportant alors ses yeux vers la tombe, elle lut de nouveau : « James, R. S..., à l'âge de soixante-douze ans, six mois et neuf jours. »

« Le lendemain ma sœur Elisa nous raconta son rêve, en présence de mon mari et du Dr Stitt. Elle le fit connaître également à mon père, en lui disant : « Papa, vous avez encore six ans à vivre ! »

Mon père lui répondit qu'il était convaincu qu'il allait guérir, ce qui se produisit effectivement. Quant au Dr Stitt, comme ce récit l'avait frappé, il en prit note aussitôt, pour voir ce qu'il en adviendrait. Il ne croyait pas cependant que mon père pût vivre encore plus d'un ou deux mois, au maximum. »

« Je me rappelle nettement que mon père avait coutume de dire : « J'ai encore tant d'années à vivre et je sais que je mourrai dans ma soixante treizième année. » Ce fut en effet ce qui arriva, car il mourut à l'âge de soixante-douze ans, six mois et *quinze* jours. La prédiction fut donc réalisée avec l'écart insignifiant de six jours.

Hyslop fit une enquête qui confirma ce récit de tous points.

Traduit par le Dr Dusart.

*(Revue scientifique et morale du Spiritisme.)*

---

## LIVRES NOUVEAUX

*Docteur* Faivre, Professeur de Clinique à l'Université de Poitiers. — *Comment on défend son Epiderme.* Lutte pour le bon fonctionnement de la Peau. In-18 de 60 pages. 2e Edition entièrement nouvelle, avec 6 figures. 1 fr., *Librairie du Magnétisme,* 23, rue Saint-Merri, Paris.

Ouvrage de propagande admirablement écrit, non seulement avec le talent du professeur, mais aussi avec le tact du praticien qui connaît depuis longtemps tous les secrets de son art et qui sait se mettre à la portée du lecteur le moins instruit.

Après avoir décrit le rôle de l'épiderme et montré quelles sont les causes de ses affections, il indique le traitement qui convient à chacune d'elles, les moyens hygiéniques à suivre pour les éviter, les soins de la peau en général, des mains et des ongles en particulier, ainsi que les soins du visage chez la femme.

C'est un petit ouvrage qui devrait être dans les mains de tous.

*Docteur* Faivre, Professeur de Clinique à l'Université de Poitiers. — *Comment on défend son Larynx.* Lutte pour le bon fonctionnement de la parole et du chant. In-18 de 48 pages. 2e Edit., avec 8 fig. Prix : 1 fr. à la *Librairie du Magnétisme,* 23, rue Saint-Merri, Paris.

Ouvrage du même auteur, aussi précieux pour l'organe de la voix que le précédent pour les dermatoses.

---

## Caisse de Propagande

Reçu de :

| | |
|---|---|
| Mme Fabre, Paris . . . . . | 15 francs. |
| Anonyme . . . . . . . | 2 — |
| M. Emile Bos, Saint-Julien | 5 — |

---

## Caisse de Secours

| | |
|---|---|
| M. D. Roussel, Marly-les-Valenciennes . . . . . . | 1 — |
| Mme E. Coste, Paris . . . . | 4 — |

*Le Directeur-Gérant* : A. Laurent de Faget. Mayenne, Imprimerie Ch. Colin

# Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

15e Année. — N° 8 Août 1909

LE

# PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

Rédacteur en chef, A. LAURENT DE FAGET, Fondateur

*Le journal paraît le 20 de chaque mois.*

## Les Esprits et leurs manifestations

Notre excellent F. E. C., M. G. Bernery, nous a posé les questions suivantes, auxquelles nous avons eu le regret de ne pouvoir répondre en juillet. Nous le prions de bien vouloir nous en excuser.

Nantes, le 1er juin 1909.

Cher Monsieur et Frère en Croyance,

Nous avons eu à Nantes, il y a quelques jours, une conférence faite par un avocat, M. Antoine, sur le spiritisme et l'occultisme.

Il nous a expliqué que beaucoup de phénomènes dits spirites ont une cause autre que l'intervention des esprits. Je suis d'accord avec lui sur ce point, mais il y a beaucoup d'autres phénomènes qui ne peuvent s'expliquer que par les esprits. Pour lui ces autres phénomènes ont une cause toute autre que les esprits, mais pour le moment nous ne la connaissons pas. Où est la vérité? Quelle troublante question!..

Il y a aussi un point que je ne m'explique pas dans le spiritisme. Un enfant, un homme mûr, un vieillard meurent. Leur âme, qu'est-elle? Possède-t-elle le raisonnement d'un enfant, d'un homme mûr, ou d'un vieillard?

Quand ces âmes se matérialisent, elles revêtent un corps semblable à celui de leur vie terrestre afin, paraît-il, que nous puissions mieux les reconnaître. Soit, mais comme esprits, quel raisonnement, quel âge ont-elles ?

Lorsqu'elles se manifestent, leurs écrits, leurs pensées sont ceux qu'elles avaient sur terre. Elles ont donc toujours et conservent dans l'Au-delà la même maturité d'esprit que sur la terre.

Alors un enfant de 10 ans conserve l'esprit de 10 ans éternellement dans l'Au-delà, jusqu'à ce qu'il se réincarne.

Il faut avouer que tous ces points sont bien embrouillés, et je vous demande cher Frère en Croyance, vos lumières sur ces questions.

Dans l'attente, cher Monsieur et F. E. C., de lire vos lignes si intéressantes, je vous prie d'agréer mes meilleurs sentiments, et ma respectueuse considération.

G. Bernery,

C'est toujours avec plaisir que nous voyons nos lecteurs, non seulement s'intéresser vivement à toutes les questions spirites, mais étudier avec sang-froid et impartialité celles dont la solution leur paraît encore douteuse.

Qu'ils le fassent sans fanatisme d'aucune sorte, mûs uniquement par l'amour de la vérité, et nous sommes persuadé qu'ils n'auront pas de peine à asseoir leur conviction définitive sur des bases raisonnées qui la rendront inébranlable.

Nous dirons à ces amis que cette façon de procéder est vraiment kardéciste, bien plus vraiment kardéciste que la méthode respectueuse, mais aveugle et puérile, qui consiste à ne rien analyser, à ne rien discuter, par crainte de faire injure à l'autorité du Maître.

Nous sommes d'ailleurs convaincu que les études les plus sérieuses que l'on pourra faire de la doctrine spirite ne feront que mettre de plus en plus en lumière le rare bon sens, la logique impeccable d'Allan Kardec.

Mais que cela n'empêche pas les investigateurs sagaces de soumettre au contrôle

de leur raison, de leur jugement, de leur expérience, les théories énoncées en spiritisme, et de repousser — jusqu'à plus ample informé — celles qui ne leur paraîtraient pas en pleine concordance avec la leçon qui se dégage des faits spirites patiemment et scrupuleusement observés.

Nous sommes à une époque où la foi ne suffit pas, où on n'impose plus une croyance par l'autorité d'un homme, si grand et si respecté qu'il soit.

Laissons donc étudier les faits avant d'en dégager une théorie. Je suis persuadé, pour ma part, que cette théorie ne fera que confirmer l'enseignement d'Allan Kardec. Mais je crois que nous pouvons laisser les nouveaux venus à nos doctrines essayer de voler de leurs propres ailes, c'est-à-dire étudier le spiritisme par une méthode qui leur soit personnelle. Ne leur imposons pas de dogmes qui les rebuteraient peut-être au début. Ils s'apercevront bientôt que leur raison et leur foi ne peuvent que s'élargir et se fortifier en s'appuyant à la raison et à la foi du Maître en spiritisme.

Ne faisons pas d'Allan Kardec un fétiche, mais respectons-le et aimons-le comme un précepteur vénéré.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Donc, un avocat, M. Antoine, a fait, à Nantes, une conférence sur, ou plutôt, contre le spiritisme.

M. Antoine ne croit pas à une intervention des Esprits dans les phénomènes spirites. Mais à quoi croit-il ? A rien encore. Il attend, sans doute, que la science se soit prononcée à ce sujet. Pardon, il croit aux phénomènes, mais il en recherche toujours les causes. Il pourra les rechercher longtemps encore s'il persiste à ne pas voir le monde invisible pénétrant le monde visible, les Esprits agissant sur la matière.

Mais, puisque M. Antoine ne connaît nullement la cause productrice des phénomènes qu'il constate comme nous, comment peut-il affirmer que leur facteur occulte intelligent ne saurait être un *Esprit?* Qu'en sait-il ? Où a-t-il expérimenté le Spiritisme ? Quel compte tient-il des innombrables travaux qui ont donné à notre doctrine, par la puissance du fait mille et mille fois constaté, son impérieuse raison d'être et sa force d'expansion toujours plus grande ?

Venir nous dire que ces phénomènes « ont une cause toute autre que les Esprits, mais que, pour le moment, nous ne la connaissons pas », c'est vraiment faire bon marché de la bienveillance de ses auditeurs !...

Si vous ne la connaissez pas, qu'en pouvez-vous dire ? Et nous, qui croyons la connaître — et qui la connaissons certainement — comment n'affirmerions-nous pas, avec plus de logique, devant votre négation dénuée de preuves et d'arguments, que les hôtes du monde invisible peuvent agir sur la matière terrestre comme sur l'esprit humain, et produire, ainsi qu'ils l'ont tant de fois déclaré eux-mêmes, la plupart des faits psychiques connus, par l'intermédiaire des médiums choisis par eux ?

Aucune autre théorie ne saurait mieux s'appliquer à ces phénomènes multiples, étonnants, déjouant parfois tous les calculs de la science, toutes les probabilités humaines, et que les plus savants investigateurs ont minutieusement contrôlés sur toute la surface du globe...

Du reste, j'ai voulu revoir les admirables réponses faites par Allan Kardec à toutes les objections qui furent présentées de son temps à la doctrine spirite et qui sont absolument les mêmes que celles qu'on ne fait guère que reproduire aujourd'hui.

J'ai relu l'*Introduction au Livre des Esprits.*

Si le phénomène eût été borné au mouvement des objets matériels, il pourrait, dit Allan Kardec, s'expliquer par une cause purement physique. Mais l'impulsion donnée aux objets n'est pas seulement le produit d'une force mécanique aveugle ; il y a dans ce mouvement, à n'en pouvoir douter, l'intervention d'une cause intelligente.

Puis, que d'autres effets intelligents produits au moyen des médiums voyants, auditifs, écrivains, dessinateurs, à incorporation, etc., etc. !

Toutes ces manifestations, attribuées aux Esprits, ne seraient-elles autre chose que des effets magnétiques donnant un développement anormal et temporaire aux facultés intellectuelles ou à la force psychique du médium, qui serait, en réalité, le seul producteur des phénomènes ?

Ou bien le médium, source des manifestations, au lieu de les puiser en lui-même, les puiserait-il dans le milieu ambiant, c'est-à-dire, selon les cas, dans les pensées ou les fluides des assistants ?

Allan Kardec combat victorieusement ces deux hypothèses, par une argumentation logique et serrée qu'il serait malheureusement beaucoup trop long de reproduire ici, mais à laquelle nous renvoyons ceux qui veulent voir la correction et la clarté au service du style, et la logique

triomphante au service de la vérité méconnue.

Voici, du moins, comment se termine cette magnifique *Introduction au Livre des Esprits :*

« Des astronomes, en sondant les espaces, ont trouvé dans la répartition des corps célestes, des lacunes non justifiées et en désaccord avec les lois de l'ensemble ; ils ont soupçonné que ces lacunes devaient être remplies par des globes échappés à leurs regards ; d'un autre côté ils ont observé certains effets dont la cause leur était inconnue, et ils se sont dit : Là il doit y avoir un monde, car cette lacune ne peut exister, et ces effets doivent avoir une cause. Jugeant alors de la cause par l'effet, ils en ont pu calculer les éléments, et plus tard les faits sont venus justifier leurs prévisions. Appliquons ce raisonnement à un autre ordre d'idées. Si on observe la série des êtres, on trouve qu'ils forment une chaîne sans solution de continuité depuis la matière brute jusqu'à l'homme le plus intelligent. Mais entre l'homme et Dieu, qui est l'alpha et l'oméga de toutes choses, quelle immense lacune ! Est-il rationnel de penser qu'à lui s'arrêtent les anneaux de cette chaîne ? qu'il franchisse sans transition la distance qui le sépare de l'infini ? La raison nous dit qu'entre l'homme et Dieu il doit y avoir d'autres échelons, comme elle a dit aux astronomes qu'entre les mondes connus il devait y avoir des mondes inconnus. Quelle est la philosophie qui a comblé cette lacune? Le spiritisme nous la montre remplie par les êtres de tout rang du monde invisible, et ces êtres ne sont autres que les Esprits des hommes arrivés aux différents degrés qui conduisent à la perfection : alors tout se lie, tout s'enchaîne, depuis l'alpha jusqu'à l'oméga. Vous qui niez l'existence des Esprits, remplissez donc le vide qu'ils occupent ; et vous qui en riez, riez donc des œuvres de Dieu et de sa toute-puissance ! »

Nous laissons le lecteur impartial méditer ces pensées profondes...

Nous répondrons, dans notre prochain numéro, à la seconde question posée par notre correspondant et ami, M. Bernery.

(*A suivre.*)

A. LAURENT DE FAGET.

## ÉVOLUTION ET CIVILISATION

(*Suite*) (1)

Est-il besoin de continuer cette énumération ? Ces quelques exemples pourraient suffire pour démontrer que nos sens moraux ne sont autre chose que la quintessence même des facultés instinctives de notre espèce. Tant que ces facultés instinctives restent les mêmes, les sens moraux qui se confondent avec elles ne peuvent changer. Par conséquent, depuis que l'humanité présente les caractères sous lesquels nous la connaissons, comme espèce, sa mentalité est restée la même.

On objectera peut-être que nous avons néanmoins atteint un degré supérieur, vu le développement de notre cerveau. Je n'y vois pas autre chose qu'un organe qui a augmenté de volume sous l'influence de l'exercice, comme tous les organes se développent par le travail. D'ailleurs, cet accroissement a porté presque exclusivement sur la partie antérieure de notre cerveau, celle où la phrénologie place les sens appelés généralement sens supérieurs et qui sont ceux atteints par la civilisation. C'est donc le développement de ces facultés-là qui a transformé notre crâne au point de rendre l'angle facial de plus en plus ouvert.

On considère comme un progrès la suppression du servage et de l'esclavage. Je me demande si, moralement parlant, nous avons gagné quelque chose sous ce rapport. L'indifférence est l'ennemie de l'altruisme ; il y a, sans contredit, aujourd'hui entre le maître et les serviteurs plus d'indifférence qu'autrefois, où, d'un côté, le maître avait intérêt à conserver son esclave qui avait une valeur intrinsèque, et où, d'un autre côté, l'esclave avait du moins son lendemain assuré. Aujourd'hui, des milliers d'individus ont leur existence compromise par le constant souci du lendemain ; c'est le poids de leur liberté qui les écrase.

Une institution des plus humanitaires et qui a toute l'apparence d'un progrès moral est celle de la Croix-Rouge. Il s'agit, cependant, de ne point en exagérer la portée. Autrefois, la guerre était un combat corps à corps, et lorsque son adversaire était à terre, le vainqueur lui donnait le coup de grâce. Aujourd'hui, l'effet des armes est plus anodin. Par conséquent, la logique la plus élémentaire nous dit qu'il

(1) Voir notre numéro de juillet.

y a intérêt à guérir les hommes qui peuvent redevenir valides. Qu'une ambulance soigne indistinctement nationaux et ennemis, il n'y a là autre chose qu'une convention, puisque l'adversaire est engagé à faire de même. Mais que cet adversaire vienne à manquer à cette réciprocité, l'autre se croira, du coup, dégagé de toute obligation. Il n'y a donc, en tout ceci, qu'un intérêt bien compris, mais aucunement un progrès moral.

On pourrait être tenté de donner aussi comme un progrès moral la liberté de la pensée. Là encore, il convient d'être réservé. Les générations passées nous ont transmis tant de systèmes différents que nous devons en conclure que la liberté d'exprimer sa pensée a toujours existé dans une certaine mesure. Sur ce que vaut, sous ce rapport, notre époque, l'avenir seul pourra se prononcer. Si l'on ne brûle plus les hérétiques, c'est que la puissance dominatrice n'est plus concentrée comme dans les temps passés, mais les moyens de supprimer un adversaire ne manquent pas plus aujourd'hui qu'autrefois.

Cet aperçu pourrait être augmenté d'une foule d'autres considérations qui ne modifieraient en rien ce résultat que tous nos progrès tiennent uniquement du domaine de la civilisation, mais n'ont pas amélioré notre état moral. Tel il fut autrefois, tel il est aujourd'hui ! D'ailleurs, il suffit d'un coup d'œil sur un journal pour se convaincre que les peuples civilisés, s'ils ne sont pas moralement inférieurs aux sauvages, ne se montrent, en tout cas, pas supérieurs à ceux-ci.

Il peut être intéressant de mettre en parallèle avec la mentalité moderne les enseignements que Christna donnait à ses contemporains aux Indes, il y a 6.000 ans. En voici quelques spécimens : « Les hommes qui n'ont pas d'empire sur leurs sens ne sont point capables de remplir leurs devoirs. Il faut renoncer à la richesse et aux plaisirs, quand ils ne sont pas approuvés par la conscience. Ce qui est au-dessus de tout, c'est le respect de soi-même et l'amour du prochain. Il faut s'abstenir de la colère et de tous mauvais traitements même envers les animaux, qu'on doit respecter dans l'imperfection que Dieu leur a assignée. Il ne faut jamais se rendre coupable de médisance, d'impostures et de calomnies. Il faut éviter de nuire en quoi que ce soit à autrui ; aimer son semblable, le protéger et l'assister, c'est de là que découlent les vertus les plus agréables à Dieu. »

Ces exemples, que l'on pourrait continuer à l'infini, nous montrent que l'enseignement moral de notre temps n'a rien de meilleur à nous offrir. Une réflexion toutefois s'impose : c'est que, si la moralité avait été parfaite aux Indes, ces sublimes leçons auraient été superflues, et Christna aurait pu se passer de les donner. Il faut donc supposer qu'à l'époque en question le rapport entre la théorie et la pratique dans le domaine moral était à peu près le même que de nos jours.

Il est également intéressant de jeter un coup d'œil sur les conditions de la femme depuis le temps de Christna. Actuellement, la femme jouit d'une certaine indépendance ; rien ne prouve, cependant, qu'elle ait acquis avec cela une sérénité d'âme de même valeur. Malgré cet esprit d'indépendance, beaucoup de femmes redoutent de rester seules dans la vie. A ce propos, la polygamie avait du bon, soit que la femme trouvât plus facilement à se marier, soit que, devenue veuve, elle pût exiger d'être épousée par le parent le plus proche de son mari ; elle manquait donc moins souvent d'un protecteur légitime. On a beaucoup critiqué la polygamie, on en a peut-être aussi beaucoup exagéré les mauvais côtés. Elle devait, en tout cas, réduire à un minimum les infidélités entre époux.

Dans l'ancienne Rome, le mari était maître absolu chez lui, mais sûrement, déjà en ces temps reculés, les femmes avaient le secret de faire passer leurs volontés avant celles des dieux. N'empêche qu'il y avait dans cette situation de maître absolu pour le sentiment de dignité du Romain un stimulant dont nous n'avons pas l'équivalent dans notre vie moderne. La femme, en devenant libre, n'a pas gagné autant que l'homme a perdu. Elle lui a disputé toutes les places, elle est devenue son égale. Dans les sports, ses dehors et allures permettent à peine de la distinguer de son partenaire du sexe fort. Où nous conduira ce mouvement qui a déjà ôté à la femme cette réserve et cette candeur qui, en Orient, lui donnaient une situation supérieure au point d'en faire un objet de culte ? Jugez-en d'après ces lignes tirées des livres sacrés de l'Inde : « Celui qui méprise une femme, méprise sa mère. — Les larmes des femmes attirent le feu céleste sur ceux qui les font couler. — Malheur à qui se rit des souffrances des femmes. — Les femmes doivent être entourées de soins et comblées de présents. — Il n'y a pas de crime plus odieux que celui de persécuter les femmes et de profiter de

leur faiblesse pour les dépouiller de leur patrimoine. — On ne doit jamais confier à la femme les durs travaux des champs. »

Les sentences de ce genre sont fréquentes dans les livres sacrés de l'Inde. C'est bien, si vous voulez, de la théorie qui n'avait plus la même valeur dans la vie de tous les jours, mais le fait est que nous autres qui plaçons nos femmes bien au-dessus de celles de l'Orient, n'avons, à leur adresse, pas même en théorie, de pareilles attentions. En pratique, ce sont encore les femmes qui paient le plus de leur personne, surtout à la campagne. C'est assez pour nous prouver que nous ne sommes guère en progrès sur l'an 4000 avant Jésus-Christ.

Cette antiquité, en idéalisant la femme, c'est-à-dire en la plaçant à un niveau qu'elle ne justifiait pas toujours, savait donner de la poésie au foyer. Nous autres, modernes et surtout pratiques, nous n'avons pas le temps de poétiser la vie. Deux mots et tout est dit : le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari ! — Encore de la théorie ! Cela ne fait de mal à personne, et dire qu'il y a des gens qui trouvent que c'est encore trop, puisqu'on a proposé, ces jours, à Paris, de supprimer cette formule surannée dans la cérémonie du mariage!

Ces quelques réflexions permettent de déduire que la qualité morale de l'humanité n'a pas progressé depuis les époques lointaines dont nous tirons nos premières notions de philosophie. Les progrès accomplis sont du domaine intellectuel, de la civilisation. Mais, ainsi que l'a dit un philosophe : la civilisation est une lumière qui éclaire le chemin, mais ne donne pas les moyens de le traverser.

(*A suivre.*)

G. Wolfrum.

## SUR LA PUISSANCE DE DIEU

Un grand nombre d'incrédules ne craignent pas d'affirmer que si Dieu existait, il aurait créé l'homme plus heureux et ne l'aurait pas soumis aux lois douloureuses de l'évolution. Pour parler ainsi, il faut n'avoir jamais bien réfléchi sur ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Ils sont très nombreux ceux qui tiennent ce raisonnement et qui nient mordicus l'existence de la Providence, parce qu'elle n'a pas agi à leur guise.

Je sais qu'il est difficile de convaincre ces matérialistes entêtés qu'ils sont dans l'erreur et qu'ils ont tort de parler ainsi ; mais comment leur faire comprendre que le Créateur a agi absolument au mieux des intérêts de ses créatures ?

L'homme, dans sa grande ignorance, admet souvent des choses fausses, mais, s'il était plus clairvoyant, il n'accuserait pas la Divinité de ses souffrances ; car Dieu a certainement créé le meilleur des mondes et a fait les meilleures lois qu'il lui fut possible de faire.

Toutefois certaines choses ne s'expliquent bien que si l'on comprend que l'Être suprême lui-même n'a pu agir autrement.

Je me souviens que feu M. Chevalier, autrefois président du groupe spirite de Perrache, me disait en plaisantant : « Dieu ne peut pas faire un bâton à un seul bout, ni un cercle carré ; donc il ne peut pas tout » ; mais cela ne nous empêchait pas de croire fermement à sa toute-puissance. Ce n'est donc pas sans l'appréhension d'être mal compris que je viens ici affirmer qu'il y a des choses dont la réalisation est impossible à Dieu lui-même. Il me faut d'abord donner l'explication du pourquoi de certains états misérables que toute l'animalité et surtout l'humanité sont obligées de subir pour progresser et s'améliorer. Malgré l'infinie bonté de notre Père céleste, il ne peut en être autrement. C'est une grave erreur de croire que Dieu aurait pu faire mieux les choses. Vous avez sans doute remarqué comme moi que, parmi les mécréants, il s'en trouve pas mal qui osent critiquer le Maître de la Nature d'avoir fait ceci ou de n'avoir pas fait cela ; quelques-uns même poussent l'outrecuidance jusqu'à prétendre lui donner des leçons, et vous disent sans balbutier : « Moi, à sa place, j'aurais procédé de telle façon », sans un seul instant chercher à savoir si l'idée qu'ils préconisent est réalisable ou non, et si elle ne va pas à l'encontre des lois éternelles. D'autres encore croient vous embarrasser en vous disant, par exemple : « Pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas créés parfaits, heureux et exempts de besoins, c'est-à-dire tout évolués, savants, sans être astreints aux terribles et inéluctables lois de l'évolution ? » Mais la réponse est facile : c'est tout simplement parce que le contraire de ce qui est, n'est pas possible.

— Mais, dira-t-on, il y a donc quelque chose d'impossible à Dieu ? — D'abord, il lui est impossible de mal agir, c'est-à-dire de ne pas agir pour le mieux ; mais il y a d'autres raisons. Réfléchissez donc que la création parfaite, toute évoluée, ne peut

pas être réalisée, parce que ce serait un fait anormal et instantané, ce qui fait deux impossibilités. L'anormal est contre les lois établies, et l'instantanéité est une impossibilité absolue, car Dieu, dans son ouvrage, procède forcément comme l'homme, en allant du simple au composé ; toute la nature nous le dit.

Maintenant, voyons ce que c'est exactement que l'instantanéité. Pour le commun des mortels, c'est un laps de temps extrêmement court ; mais, aussi court que cet instant puisse être, on peut toujours en supposer un plus court encore. Donc, l'instantanéité est aussi impossible à réaliser que de faire un carré rond ou un triangle en spirale. C'est donc en réalité un mot vide de sens et pas autre chose.

Cette condition *sine qua non* de la création telle que nous pouvons la voir, nous est une preuve que l'histoire d'Adam et Eve est un mythe, imaginé par des philosophes primitifs ignorant certaines lois aujourd'hui connues. Non pas que l'Eternel n'eût pas pu créer ces deux échantillons humains en un instant à l'âge adulte, et même les faire parler comme des automates, mais il n'aurait pas pu leur donner l'éducation qui ne s'acquiert que par l'expérience des choses de l'existence ; ces deux êtres aussitôt créés, mis en face l'un de l'autre, se seraient regardés absolument comme deux idiots, au cerveau sans idées, leur regard n'aurait manifesté aucune *intelligence*, leur individualité, leur moi, n'ayant pas eu le temps d'en acquérir expérimentalement ; en d'autres termes, ils n'auraient pas pu vivre. D'où je conclus qu'ils n'ont jamais existé, et que c'est le transformisme qui a raison, car le germe de l'âme ne commence pas à l'homme. D'autre part, il me paraît de toute évidence que si le Créateur a fait des lois immuables, c'est pour s'y conformer, et non pour les violer. Les êtres ne sont donc pas créés les uns d'une manière et les autres d'une autre ; ce qui signifie qu'il n'y a point d'exception, pour aucune créature, dans la manière d'être créé.

Quant à notre rudimentaire intelligence, elle va progressant lentement au cours de la vie ; tout contribue à son développement : les événements, le travail et l'étude, en un mot l'expérience, sans laquelle nul ne peut avancer moralement et intellectuellement. Voilà donc encore une preuve très forte de la pluralité de nos existences planétaires, qui fait bien comprendre pourquoi les uns sont bornés, quand d'autres ont l'air de posséder toute la science infuse susceptible d'être dévolue ici-bas à la créature humaine.

Si la création instantanée, sans besoin, d'évolution, pouvait être réalisée, qu'en résulterait-il ? Il en résulterait que toutes les créatures se trouveraient au même degré d'avancement et de perfection. Il n'y aurait plus les diverses variétés de toute sorte que nous voyons. Du moment que nous tendons tous au même but, qui est le parfait bonheur par l'amour, si nous y arrivions tous d'emblée, il n'y aurait plus aucune différence entre les toutes récentes générations et les plus anciennes. Ce serait l'uniformité universelle, ce qui ne saurait être et ce qui n'est pas. Mais inférer de ce fait que Dieu n'est pas tout-puissant, serait certes aller beaucoup trop loin.

D'ailleurs avouons que la faiblesse de notre intelligence ne nous permet pas encore d'apprécier comme il faut Celui auprès duquel nous ne sommes que des insectes plus ou moins prétentieux.

Urbain Ginestet.

Comme on le voit, notre ami et correspondant, M. Ginestet, a des idées sinon toujours nouvelles, du moins toujours originales. Ce n'est pas nous qui l'en blâmerons, nous qui (au point de vue artistique tout au moins), n'aimons guère les sentiers battus. Mais si, du domaine de la poésie, nous passons sur celui de la philosophie, nous avons le devoir d'être très prudents.

Sur ces graves sujets, il est bon de ne pas s'en tenir à son propre jugement et d'étudier ce qu'en ont dit les maîtres de la pensée ; il est sage aussi de rechercher l'écho du vrai éternel dans la conscience universelle.

Déjà, l'article de M. Urbain Ginestet : *Sur la peine de mort*, paru dans le *Progrès Spirite* de juin, nous avait attiré l'observation suivante d'un de nos meilleurs frères en croyance :

« Je ne crois pas que la vérité soit mieux contenue dans cet article, favorable jusqu'à un certain point à la peine de mort, que dans le précepte de Moïse qu'il met en avant : « Tu ne tueras point ! » (*Exode*, XX, 13) En tout cas, je ne crois pas cet article bien conforme à l'enseignement spirite (*Livre des Esprits*, n° 760 et suivants).

Sur cette question si grave de la peine de mort, nous sommes nous-même — nos lecteurs ne l'ignorent point — d'un avis contraire à celui de M. Ginestet. Nous ne croyons pas que la Société ait le droit de faire tomber — judiciairement — la tête d'un homme... c'est-à-dire de se modeler

sur les assassins pour les punir. Mais cela ne nous a pas empêché de publier l'article de M. Ginestet, contraire à nos vues personnelles. Nous n'avons pas l'outrecuidance de penser que nous avons toujours raison, et nous nous en voudrions de barrer la route à la moindre parcelle de vérité qui voudrait se faire jour par des voies qui ne sont pas les nôtres. Nous discutons, mais nous ne proscrivons pas.

A. L. de F.

## Faits Médianimiques

Cher ami Laurent de Faget,

J'ai le plaisir de vous faire part d'un nouveau fait médianimique, de la manifestation d'un Esprit très sympathique, pour lequel je ressens une amitié profonde.

En 1904, je fis connaissance, à Frontenac, d'une petite fille qui n'était que depuis quelques jours au monde. Nous étions voisins. Une bonne amitié naquit bientôt entre nous, se cimenta de plus en plus et devint une affection profonde et réciproque.

Au bout de peu d'années, elle dut quitter sa nourrice pour aller vivre à Bordeaux, auprès de ses parents.

Notre séparation fut triste, véritablement douloureuse de part et d'autre.

Mais les parents, excellents pour moi, voyant la sincérité de notre affection mutuelle, me prièrent d'aller les voir à Bordeaux.

Combien la joie fut grande, à chacune de ces visites, dans nos âmes si intimement liées ! — Nous allions nous promener, la main dans la main, comme un grand père avec sa petite-fille.

Mais il fallait bientôt se séparer, car je devais aller reprendre mon travail, et ces séparations étaient de nouveau bien tristes.

Un jour, la veille de mon départ de Bordeaux, dans une de nos promenades, nous fûmes nous asseoir sur un banc, à l'ombre de platanes presque séculaires qui faisaient l'ornement d'une belle place près de la rivière.

Etant assis tous les deux, elle m'enlaça le cou de ses petits bras, et, m'embrassant tendrement, me dit ces paroles touchantes et sérieuses :

« Tu sais, Chatelier, il faut rester ici : je ne veux pas que tu t'en ailles. Maman Julia fait de bonne soupe !.. Tu sais, si tu t'en vas, je vais bientôt mourir. Je m'en irai dans le ciel, et tu ne me verras plus !.. »

Aussitôt, nous nous mîmes à pleurer comme deux enfants. Elle avait, alors, à peine trois ans...

J'allais la voir deux ou trois fois chaque année. La dernière fois, ce fut le 23 février dernier, fête du mardi-gras. Comme j'allais la quitter, j'entends une voix céleste me dire : « Tu ne la verras peut-être plus. »

Mais je pensai que c'était à moi de partir le premier, puisque j'avais 70 ans, et cette pensée me calma.

Un mois s'était à peine écoulé, cependant, que je reçois la lettre suivante, m'apportant une bien pénible nouvelle !

Bordeaux, 17 mars 1909.

Cher Ami,

C'est avec la plus grande désolation que je viens vous faire part que notre Nénette est au plus mal. Aujourd'hui, nous avons eu deux docteurs en consultation: l'un et l'autre ne donnent guère d'espoir.

Nos amitiés,

JULIA LARRÈGUE.

A cette nouvelle, si accablante pour moi, je voulus partir, mais mon état ne le permettait pas : j'avais alors un rhumatisme à l'épaule, qui m'empêchait de m'habiller.

Ma douleur morale fut profonde.

Le 19, je recevais une deuxième lettre, m'apprenant le départ pour l'Au-delà de ma petite amie bien regrettée.

Malgré ma foi en l'immortalité de l'âme et ma certitude de la survie, je ne pouvais surmonter ma peine, car — je dois l'avouer — je n'ai jamais aimé personne comme cette petite fille. Cela s'explique, d'après l'avis que j'en ai reçu de mes guides, par deux réincarnations de l'Esprit de Nénette dans ma famille, avant de se réincarner, la troisième fois, chez Mme Julia Larrègue.

Après sa désincarnation, j'attendais des nouvelles de ma petite amie. Sept jours s'étaient écoulés depuis son départ pour l'Au-delà. Le 25 au soir, profondément recueilli, dans un moment de peine extrême, j'élève mon âme vers Dieu, le suppliant de permettre au cher Esprit disparu de me témoigner son immortalité. Aussitôt je sens une divine flamme me pénétrer ; elle ranime et console mon âme.

Le 26, après mon premier sommeil, j'entends une mélodie et comme le caquetage d'une perruche. Je me lève sans bruit et me dirige vers l'endroit d'où partaient les sons. Le silence se fait aussitôt : j'étais devant une caisse en planches, contenant des papiers.

Je reviens à mon lit ; le gazouillement

recommence. Le matin, je pousse la caisse dehors pour me rassurer.

Le 27 au matin, même répétition. Je me lève. J'entends dans ma bibliothèque une nouvelle mélodie, rappelant le chant d'un canari. Alors, à ma grande surprise, je me *vois* en face de ma petite amie Nénette.

Le 28 mars, après minuit, j'entends encore un gazouillement harmonieux. Combien ma joie était grande, malgré ma peine! Trois jours se passent encore pendant lesquels je n'entends plus rien.

Le 31, j'étais dans une peine des plus profondes, je ne pouvais surmonter la douleur de cette séparation momentanée. Je versai des larmes toute la journée. L'Esprit de ma petite amie, voyant ma profonde affliction, revient le 1er avril ; puis le 3, de 4 à 5 heures du matin, j'entends un air mélodieux de clarinette. Ma joie était au comble, car jamais je n'avais entendu de phénomène si agréable.

Cher ami de Faget, si vous jugez le fait utile pour l'insérer dans le *Progrès spirite*, vous pouvez le faire en assurant la sincérité de mon récit et de ma conviction bien fondée (1).

Agréez, cher ami, pour vous et votre famille, l'assurance de mes sentiments bien fraternels.

F. CHATELIER,
Carrier à Daignac, par Espiet (Gironde).

## Renaître et Progresser

J'ai pleuré, j'ai souffert, j'ai joui de la vie;
J'ai reconnu partout la divine harmonie
Qui, du mal, fait naître le bien...
Quel être conscient n'en eut en lui des preuves?...
De mes joies envolées, espoirs déçus, épreuves,
Mon âme ne regrette rien !

Mais ma pitié s'émeut au contact des misères,
Des ombres, des erreurs où croupissent nos frères,
De leur fatal aveuglement :
Je souffre de leurs maux et de leur ignorance;
Le voile ténébreux leur cachant l'Espérance
Est pour moi le pire tourment.

Ils regardent, sans voir, la divine Nature;
En leur âme, jamais nul écho, nul murmure
D'en haut... ni jamais nul reflet...
Je les vois s'agiter fiévreusement dans l'ombre
Et, de leurs passions dévorantes, sans nombre,
Etre, hélas ! le triste jouet !...

Sans boussole, sans but, quelle est leur existence?
Quel est leur idéal, leur suprême Espérance?...
Est-il destin plus douloureux?
Rien ne chante en leur cœur, ne sourit à leur âme;
Pour eux, jamais ne luit la radieuse flamme,
L'azur du ciel est ténébreux!...

O Dieu compatissant ! tu leur feras connaître
Tes décrets éternels, en les faisant renaître
Doués de sensibilité,
Modestes, justes, bons, indulgents, charitables...
Conscients, désormais, des seuls biens désirables,
Et riches pour l'Eternité !

J. THÉO.

## *VISION ESTHÉTIQUE*

**Révélant l'idéal réalisé de la vérité.**

L'homme, sur la terre, vit dans deux mondes séparés, dont l'un est intérieur et l'autre extérieur. Ces deux mondes sont formés de l'éveil et du sommeil.

Lorsque, pendant le sommeil, l'homme entre dans son monde intérieur, les formes du monde extérieur s'évanouissent ; mais lorsqu'il se réveille, il revient au monde extérieur. Alors, les impresssions reçues dans l'état intérieur se dissipent à leur tour, ne laissant que des ombres incertaines, vagues et indéterminées, sauf toutefois les cas de somnambulisme naturel ou provoqué.

Les idées conçues pendant le sommeil cessent d'être idéales ; car, saisies par la matière, elles deviennent mortelles. Tout ce qui est matériel est destiné à disparaître parce que la forme n'est que passagère et changeante. Les qualités intellectuelles, les produits de l'imagination, les diverses théories, les désirs, les passions éventuelles, les pensées de toute nature passent ou se transforment. Le souvenir s'oublie avec le temps et les événements.

Dans le kaléidoscope de la nature universelle, l'idéal, les désirs et les illusions de la vie changent ou disparaissent continuellement ; car ce qui apparaît aujourd'hui sagesse, prudence et discernement, peut être envisagé demain comme absurde et irrationnel. Rien donc n'est permanent dans l'ordre et les choses matériels de la nature. Dieu seul et la vérité sont immortels et immuables.

La méditation sur ces vérités constitue une élévation de pensée qui ramène l'âme vers son créateur.

Dieu doit être adoré en lui-même, comme principe éternel et incompréhensible de toutes choses. Mais connaître la vérité dans sa plénitude, c'est vivre en dehors du monde matériel ; car la voix de la vérité ne peut être entendue que par les

(1) Remarque : Le père de Nénette, dans ses moments de loisir, sifflait très bien des airs d'oiseaux.

âmes épurées, dont les sublimes aspirations les rattachent au centre de la perfection.

Dans ces heures de ravissement, elles entendent la voix de la vérité comme un écho sommolent de sons éloignés. Quoi qu'il en soit, la vérité divine plane au-dessus de toutes les théories, de tous les événements et de tout ce qui existe dans la nature. Reposant sur le calme de la Majesté divine, elle ne peut être altérée, ni changée ; car elle a toujours été et elle reste éternellement la même. L'homme peut toujours se rendre aveugle devant la vérité, la méconnaître même ; mais il ne peut ni la modifier ni la voiler. La vérité brille à tous les regards ; mais elle n'illumine de tout son rayonnement que les âmes réellement pures de toute souillure et en raison de leur avancement moral.

Rien n'étant plus grand que Dieu et la vérité, l'homme ne doit jamais perdre de vue ces sublimes visions, qui sont un écho de l'Au-delà.

Mais aussi longtemps que l'homme sera incapable de discerner l'idéal vrai et supérieur de celui qui lui montre de fausses visions, il marchera dans les ténèbres.

Comme l'idéal supérieur produit seul le bonheur éternel, chacun doit s'efforcer de se rapprocher de son rayonnement. Tous les hommes ont le même droit d'arriver à cette élévation supérieure; il importe que chacun montre l'énergie nécessaire pour y parvenir. Tout dépend donc du travail de chacun.

Savoir tout aimer et être aimé et estimé de tous nos frères constitue une condition d'existence qui peut être pressentie intuitivement, mais dont la possibilité ne peut être affirmée que par une âme grande, noble et épurée, dont toutes les aspirations sont dirigées vers l'infini.

L'homme qui arriverait à un tel degré d'avancement aurait un avant-goût des mondes translucides où le bonheur est réellement sans mélange et sans trouble.

Le désir le plus élevé d'un mortel consiste ou doit consister à soupirer après un idéal rêvé, rempli de charmes et de félicités, car un homme sans idéal serait inutile dans l'ordre de la nature.

Les véritables grands hommes sont ceux dont les enseignements tendent à agrandir les horizons humains et à pousser les peuples en avant sur la route incertaine de la vie ; car l'humanité, véritable amphibie de la terre et du monde universel, a besoin de courage pour naviguer sûrement de monde en monde afin d'accomplir sa destinée.

Quand l'homme, enivré des faveurs de la terre, perd de vue la voie qu'il doit suivre et se jette tête baissée dans la fange des voluptés, il perd de vue les horizons qui peuvent seuls le conduire aux régions célestes. Il doit s'efforcer de revenir à la voie de la vérité ; car, ayant pour but l'idéal infini, pour orientation des régions sans bornes et sans limites, pour guides la raison et la conscience, destinées à lui montrer la vérité qu'il doit suivre pour arriver au port désiré, il doit prendre l'idéal qui doit lui servir d'étoile polaire de la vie et qui lui montrera sa destinée.

L'homme ne faillirait pas s'il ne perdait de vue son idéal ; car l'idéal vrai est un fil électrique qui rattache l'humanité terrestre à Dieu.

L'idéal est non seulement au-dessus des nationalités, mais encore il est l'unique et grande voix de Dieu, se révélant sans cesse aux hommes ; elle parle différents langages, selon les temps et les lieux, et sa puissance invincible pousse l'homme vers le progrès ascensionnel des êtres et des mondes.

L'avenir renferme l'idéal duquel l'humanité s'approche sans cesse davantage ; car l'idéal, c'est le règne de Dieu sur la terre; c'est l'harmonie universelle; c'est l'ordre de Dieu dans l'humanité.

Nos âmes, en s'élevant par la pensée épurée vers la source du sentiment et de l'être immortel, renaîtront, se ranimeront et puiseront une vie plus pure dans ces diverses incarnations. Dans cet ordre d'idées élevées, et en face de ces considérations morales, qui nous montrent notre destinée, telle qu'elle existe, nous devons nous efforcer de remplir toutes nos obligations envers Dieu et le prochain. Mais pour goûter une parcelle de bonheur réel, il faut savoir trouver la réalité de l'idéal, écho de l'infini.

Quoi qu'il en soit, le vrai idéal de l'homme doit être Dieu partout et toujours, parce que Dieu est seul l'idéal de tous les effets dont la cause nous échappe.

Toute science, toute pensée, dépourvues d'idéal, ne sont qu'un bloc de matière sans âme, sans vie et sans beauté.

L'homme ne peut trouver le vrai idéal du bonheur que dans la pratique de la charité, car les puissances terrestres ne sont que des hochets que la réalité détruit.

Une pensée ardente, allumée au foyer du cœur ; un sentiment brûlant jallissant

de l'explosion des sublimes inspirations de l'Infini ; un cri de l'âme, éveillant par ses accents touchants, la vérité divine, peut inonder tout un siècle et pénétrer les hommes les plus endurcis. La pensée, dans ses aspirations ne peut être emprisonnée ; car elle finit toujours par s'émanciper. Il est donc essentiel de bien la diriger.

Les œuvres de la pensée sont comme celles de la nature ; car elles n'atteignent leur maturité qu'avec le temps et les efforts de chaque individu. La raison ne crée pas la vérité, mais elle la développe. Et puis, la vérité ne doit chercher sa force qu'en elle-même ; car elle est comme un soleil qui se lève pour toutes les âmes, mais n'éclaire de sa lumière que ceux qui sont en mesure de recevoir la lumière.

Pour l'âme inconsciente qui n'écoute point le signal du réveil des êtres, la vie est un rêve éveillé ; car les fleurs de la vie croissent aussi dans les ronces et les épines.

Il faut donc extraire de l'âme tous les sentiments qui sont de nature à la troubler.

Le sourire de l'esprit et la tendresse du cœur constituent la physionomie de l'âme humaine, qui subit généralement les tergiversations des tendances qui l'environnent. Il est certain que les bons sentiments attirent la paix, la pratique de la charité attire l'amour, la sincérité attire la vérité, la foi en Dieu cimente la force morale et affirme la confiance en l'espérance, qui rayonne de l'Infini.

Les âmes doivent s'efforcer de progresser sans cesse et de diriger leurs efforts vers la perfection.

Dans tous les événements de la vie, élevons notre cœur vers le dispensateur suprême de tous les biens, afin qu'il nous accorde le courage et l'appui qui nous sont nécessaires.

Les jouissances, pouvant seules constituer le bonheur terrestre, n'appartiennent qu'à ceux qui sont détachés des étreintes matérielles, et qui vivent surtout de la vie de l'esprit. Pour arriver à ce degré d'avancement, il faut avoir passé par toutes les épreuves et les avoir supportées avec patience et résignation.

L'homme qui considère la vie humaine dans toute sa réalité, travaille avec courage et vaillance ; connaissant le fruit de ses œuvres, il est heureux de progresser sans cesse, en vue de son arrivée dans les mondes supérieurs, but de tous ses efforts.

Ah ! combien l'homme, ainsi convaincu, aime à s'élancer sur les ailes de la pensée, dans les régions translucides de l'espace infini et à planer loin de ce monde livré à toutes les fureurs et à tous les débordements de l'ambition et de la discorde ! Il aime surtout à s'élever de planète en planète et à parcourir le monde universel où l'âme, après avoir subi de longues épreuves, montera vers les régions sereines du bonheur sans mélange.

L'homme sérieux et réfléchi, qui cherche la vérité ésotérique dans toute la splendeur divine, s'efforce de bien se pénétrer de la pensée pure et de saisir l'insaisissable et de reporter toujours ses visions éthérées vers l'Être suprême, centre de tout rayonnement esthétique. Mais celui qui est animé de pensées vraiment divines, doit reporter tous ses regards vers l'idéal réalisable, lui montrant les perspectives infinies et l'objet de son bonheur.

Les tendances immortelles de l'âme, les déboires de la vie, les désirs non satisfaits de l'humanité doivent se confondre avec les aspirations de l'au-delà vers les beautés des mondes supérieurs.

Cette ascension de l'âme vers le vrai idéal divin des mondes translucides entrevus, émane de pensées épurées qui l'élèvent vers les régions meilleures où elle doit trouver son bonheur.

Mais les beautés humaines ne sont inaltérables que lorsqu'elles sont une émanation de la divinité. Alors elles sont un reflet des splendeurs infinies.

Il importe donc que les hommes soient bien pénétrés des visions pleines de charmes des éléments supérieurs, qui constituent le domaine des mystères de la nature, destinés à devenir le connu de l'avenir.

Il y a dans l'humanité trois forces principales : ce sont les philosophes, les poètes et les penseurs.

Les philosophes ésotériques rehaussent la morale et élèvent l'âme vers les beautés infinies. Leurs enseignements montrent à l'homme la voie qu'il doit suivre pour arriver au bonheur.

Les poètes portent en eux-mêmes le feu divin de l'inspiration qui les élève au-dessus des simples humains : ce sont les rois des sublimes sentiments et les prêtres des belles pensées.

Les penseurs sont souvent absorbés dans des idées exclusives qui les retiennent captifs. Dans leurs préoccupations, ils doivent donc s'efforcer de s'habituer à bien peser leurs pensées et de les passer

par le creuset de la raison et de la conscience.

L'âme, après avoir rampé et évolutionné sur la terre, arrive enfin dans les mondes supérieurs où elle est appelée à remplir des missions plus élevées ; car lorsque nous quittons la vie terrestre, nous rentrons dans le séjour du monde invisible.

L'humanité marche vers le progrès et la perfection sans jamais s'arrêter. Ses visions ont pour perspective le bonheur des mondes avancés.

Ah ! quand habiterons-nous ces sphères sereines où la vie s'écoule dans la paix et la douce harmonie de la nature ?

Quand séjournerons-nous enfin à perpétuité dans ces mondes splendides où tout est beau ; dans une atmosphère où règnent tous les charmes et un printemps perpétuel et au milieu d'un monde idéal où les jouissances les plus délicieuses ne font que s'accroître et s'embellir, où le chagrin n'existe pas, où l'union, l'amitié et l'amour règnent dans toutes leurs beautés et leurs splendeurs éternelles ?

Dans cette situation pleine de charmes, tous les échos des régions éthérées répètent aux mortels, fidèles aux inspirations divines, la douce assurance de la joie et des félicités que la mort procure à ceux qui connaissent le bonheur de l'au-delà ; car la mort est l'ange béni qui apporte à l'homme qui a rempli fidèlement sa mission terrestre toutes les délices qu'il peut désirer.

Mais pour éviter toute déception, il est sage de ne pas confondre les beautés idéales qui rayonnent de l'infini, avec les illusions chimériques et trompeuses qui font quelquefois cortège aux esprits faibles, qui ne savent pas distinguer la vérité de l'erreur.

DÉCHAUD,
publiciste à Oran.

## CORRESPONDANCE

Marseille, le 10 juillet 1909.

Monsieur le Directeur,

M. Mazin, notre ami commun, m'a fait part du léger scrupule que vous vous faites de publier mon modeste travail sur une découverte importante qui dissipe une double erreur, l'erreur jennérienne et l'erreur variolique.

Votre hésitation est très compréhensible, Monsieur le Directeur ; elle ne me surprend pas ; car le corps médical, à part de rares exceptions, en fait autant. Cela tient à l'erreur variolique elle-même, à laquelle on croit ; parce que tout le monde y croit, ou a l'air d'y croire.

En effet si quelqu'un, en plein paganisme, s'était permis de crier publiquement que, en commençant par Jupin, tous les dieux de l'Olympe étaient des mythes inexistants et fabuleux, il aurait été écharpé ou lapidé par la populace.

Socrate, le Christ des anciens, n'a-t-il pas été obligé de boire la ciguë pour avoir dit et enseigné, contrairement aux croyances de ses contemporains, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, que l'âme est immortelle ? etc., etc.

Eh bien ! toutes proportions gardées, la situation de celui qui veut détruire l'erreur jennérienne et l'erreur variolique, est à peu près la même. Il lutte contre des habitudes invétérées, mais erronées, il lutte contre l'aveuglement universel.

Et pourtant cela ne peut pas durer ; parce que le progrès marche, et que toutes les erreurs doivent disparaître les unes après les autres pour faire place à la vérité. Voilà pourquoi des Esprits Supérieurs sont venus dire que le moment de la disparition de la variole est venu.

En effet les sciences positives, les arts industriels et tous les arts en général ont fait de tels progrès qu'il me paraît impossible que la science médicale seule reste en arrière ; et que les médecins, gens d'ailleurs fort intelligents, continuent à croire et à enseigner qu'injecter du pus dans le sang est chose utile ; ou en d'autres termes que, en semant du pus, on récolte la santé. Je n'ai pas besoin d'ajouter que c'est le contraire qui est vrai.

Dans les brochures que j'ai publiées sur la variole, j'ai démontré scientifiquement, et expérimentalement surtout, que cette maladie, si redoutée, n'est rien ou presque rien, pour celui qui sait à quoi s'en tenir sur son étiologie. Malheureusement on ne me croit pas ; ou plutôt on dirait que quelque chose empêche mes confrères de voir cette vérité naturelle, pourtant si simple.

Et vous, Monsieur le Directeur, n'étant pas médecin, vous avez quelques raisons de vous refuser à traiter une question qui, de prime abord, paraît être d'ordre purement médical. Mais si l'on va au fond des choses, il est permis de penser autrement ; car la question que je pose, et qui se trouve heureusement résolue, relève moins de l'enseignement médical proprement dit, que de l'évolution sociale. Et c'est pour ce motif que mes confrères ont tant de peine à me comprendre.

Je ne parlerai pas de toutes les erreurs qui ont encore cours en médecine; parce que, bien que leur inutilité soit pressentie par des esprits transcendants, elles ne sont pas encore assez mûres pour être dénoncées. Mais l'erreur que je signale est si grossière qu'elle ne peut pas aller plus loin. Ceux-là mêmes qui prônent le plus l'enseignement classique sur cette maladie aussi répugnante qu'imaginaire, sont en contradiction avec eux-mêmes; car, depuis longtemps et bien avant moi, ils ont, inconsciemment et sans le vouloir sans doute, condamné cette erreur, en disant ce qu'il faut faire dans des cas pathologiques analogues.

Et en effet, qui ne sait pas que le devoir le plus strict du médecin, lorsque du pus s'est formé quelque part, est de débarrasser l'organisme, le plus tôt possible et par tous les moyens en son pouvoir, de cette pourriture, de ce déchet organique qui peut, à bref délai, être cause d'une septicémie mortelle? En conséquence si, par une imprudence inexpliquée et inexplicable, ils injectent du pus dans le sang, cela ne saurait provenir d'un manque de savoir, mais tout simplement d'un retard dans l'évolution humanitaire de ceux qui commettent ces actes de lèse-Nature.

Et quelle est la science, Monsieur le Directeur, qui est le plus apte à développer chez l'homme le progrès social? N'est-ce pas celle que nous professons vous et moi? Oui, tant que les lois de la Nature n'éclairent, ne guident et n'inspirent l'intelligence humaine, l'homme, né *imitateur*, ne peut, s'il veut créer, qu'enfanter, enseigner et même imposer des créations mort-nées qu'il tire de son cerveau, et qu'il prend pour des vérités. Il *impose* sa loi pendant un temps plus ou moins long, mais toujours limité; tandis que les lois de la Nature ont un caractère permanent; et, quoi qu'on dise ou qu'on fasse, elles *s'imposent*.

Or vous qui savez tout cela, vous qui êtes un pionnier du Progrès social, puisque vous dirigez si intelligemment le *Progrès Spirite*, cette sorte de chaire, dressée entre le visible et l'invisible, d'où des initiés expliquent aux pubères, aux hommes de l'Ere Nouvelle, les vérités présentes et futures; vous, dis-je, en vous plaçant à ce point de vue humanitaire, n'avez-vous pas le droit et même le devoir de dire à ceux, médecins ou non, qui sont dans l'erreur:

« Mes amis, injecter du pus dans le sang et l'infecter avec des déchets organiques est chose contraire aux lois de la Nature. » Voilà d'une part pour l'erreur jennérienne.

« Vous poursuivez en tous lieux, mais en vain, le germe inexistant de la variole, et vous ne vous apercevez pas que celui qui est atteint de ce mal, est puni justement pour avoir manqué à un principe *d'hygiène naturelle* qui lui enjoint, à ses risques et périls, de tenir, en bon état de fonctionnement, les émonctoires de ses téguments externes et internes, par lesquels sortent naturellement les déchets organiques que la machine humaine ne cesse jamais de produire. » Et voilà d'autre part pour l'erreur variolique.

Vous voyez donc, Monsieur le Directeur, qu'il n'est pas nécessaire d'être médecin pour dénoncer une erreur, même médicale; et que le devoir de tout bon citoyen est de faire entendre sa voix pour protester contre les mesures et les actes inconscients et inconsidérés de ceux qui portent atteinte à la santé publique, tout en croyant la protéger et la préserver.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

A. AURIGO.

Après cette lettre de notre F. E. C. le Dr Aurigo, nous ne croyons pas pouvoir hésiter plus longtemps à publier son étude sur la variole et la vaccination. On la trouvera donc ci-après.

Si le docteur spirite est dans le vrai, nous aurons rendu service à la société en lui dévoilant une erreur médicale qui peut avoir les plus regrettables conséquences.

Si, au contraire, c'est M. Aurigo qui est dans l'erreur, que ses confrères le lui démontrent. Nous ouvrirons bien volontiers nos colonnes aux réponses qui pourraient lui être faites, car le *Progrès spirite* est, avant tout, au service de la Vérité, quelle qu'elle soit.

N. D. L. R.

## LA VARIOLE
### jugée par l'Au-delà

Depuis que je m'occupe de médecine, je n'ai jamais pu comprendre que du pus de brebis, de chèvre, de cheval, de génisse, de lapin et même d'âne (le dernier en date) puisse préserver l'être humain d'une maladie quelconque. Le pus, de sa nature, infecte, et l'Ecole en a fait un soi-disant préservatif de la variole.

Aussi pour me convaincre de l'ineffica-

cité et des dangers de ce pus, je me suis attaché tout particulièrement à l'étude de cette maladie. Pendant plus de vingt ans, je l'ai observée attentivement au lit des malades; et j'ai fini par découvrir la cause vraie de cette maladie dégoûtante.

Elle est due à la présence dans le sang de déchets organiques qui ne sont pas autre chose que nos propres toxines.

Ces déchets, qui auraient dû être expulsés de l'organisme en temps opportun par les émonctoires de nos téguments internes et externes, créés tout exprès pour débarrasser la machine humaine de ses scories, sont, je le répète, la cause réelle des désordres dits varioliques.

Et si ces déchets se trouvent dans le torrent circulatoire, à qui la faute? La faute en est tout entière à celui qui est atteint de ce mal.

*Il est donc puni justement; parce qu'il a manqué aux lois de l'hygiène naturelle qui lui commandent de tenir tous ses émonctoires en bon état.*

Cette loi, que j'ai eu l'honneur de mettre en évidence, est l'œuvre de Dieu. Et chaque fois que nous y manquons, elle ne nous manque pas; car elle nous punit, en nous donnant la variole.

Nous avons beau brûler des désinfectants, ou nous injecter sous la peau du pus de génisse, de lapin ou d'âne, rien n'y fait; car les lois de la nature sont immuables.

Mais ne dirait-on pas que ceux qui enseignent l'erreur variolique, sont atteints d'une sorte de démence? Eh quoi! ils enseignent, d'une part, que le pus est un déchet organique dont il faut se hâter de débarrasser l'organisme, en cas d'abcès ou autrement, de crainte qu'il n'y produise des effets sceptiques mortels; et, par une sorte d'aberration scientifique, ils ordonnent, d'autre part, d'introduire ce même pus dans le sang pour y produire des effets bienfaisants.

Comprenne qui pourra ce langage contradictoire et enfantin.

Il est inutile, je le vois maintenant, que je continue à expliquer une chose naturelle à des savants qui, humainement parlant, ne sont pas en état de me comprendre. La génération qui grandit, y verra plus clair: attendons!

Mais, comme ma découverte peut rendre des services immédiats à l'humanité souffrante, je vais la prêcher dans un autre camp, où je suis sûr d'être compris et entendu; parce que depuis longtemps on y condamne l'erreur que je signale, erreur qui ne devrait plus exister au XX[e] siècle. Et, comme je n'ai vu aucune part qu'on ait trouvé le moyen de la guérir et de s'en préserver, mon devoir est de faire connaître ce moyen. Et je le fais connaître dans ce milieu d'élite où se trouve le suprême espoir de l'humanité; où des initiés scrutent sans cesse les lois de la nature, qui sont les lois de Dieu, pour y découvrir toujours des vérités nouvelles qui augmenteront le patrimoine de la science naturelle.

Dans ce milieu-là, on ne met pas la lumière sous le boisseau; au contraire, tous ces initiés rivalisent d'ardeur pour améliorer le sort de leurs semblables, en s'appliquant à dissiper les ténèbres de l'erreur, et à pénétrer les mystères qui nous enveloppent de toutes parts en deçà et au delà.

Et lorsque ces pionniers de l'avenir sauront que la soi-disant variole n'est due, je ne cesserai de le répéter, qu'à l'inobservation d'une loi naturelle, ils ne manqueront pas de répandre cette grande vérité, en connaissant surtout tout le mal qu'a produit et que produit l'enseignement erroné, mais inconscient, de l'Ecole.

Et pour les affermir dans la voie de la vérité, je vais citer le témoignage des plus grands Maîtres de la science, qui m'ont fait l'honneur d'approuver, sans que je le demande, mes récents travaux sur la variole.

Ce témoignage éclairé et désintéressé a, quoi qu'en disent certains esprits forts, une allure de véracité autrement grande que l'approbation des corps constitués, Académie de Médecine, Académie des Sciences, Institut, etc., auxquels je me suis adressé en vain; car l'approbation des hommes est presque toujours entachée d'erreur, parce qu'ils sont hommes. Et, ce qui est encore plus grave, elle est quelquefois influencée par un esprit de favoritisme qui provient lui-même de préférences et d'intérêts humains inavouables. Mais jetons un voile sur ces faiblesses humaines que l'âge et l'imperfection de l'homme social excusent; et écoutons le langage élevé de ceux qui, planant dans des régions supérieures, sont pour toujours affranchis des ténèbres de l'erreur...

Aussi, plein de respect pour ces hauts témoignages, je les cite, sans rien y changer, dans leur ordre chronologique.

Je venais de publier ma première brochure sur la variole: « *La variole jugulée en moins de deux jours* », lorsque mon vénéré maître et ami, M. le D[r] A. F..., m'approuva en ces termes:

*Première Communication.*

Je m'intéresse beaucoup à tes travaux. Quant à tes demandes à l'Académie de Médecine, elles ne sont pas près d'aboutir ; car les sommités qui la dirigent sont trop infatuées de leurs lauriers, gagnés sur les cadavres de leurs victimes.

L'orgueil dont ils sont pétris leur voile l'esprit de jugement ; mais qu'importe ! travaille toujours, nous sommes là.

Bonsoir, mon ami,

A. F...

(Le 1er octobre 1906. Médium M...)

Deux ans après, le 10 octobre 1908, comme je me préparais à envoyer au corps médical ma seconde brochure sur la variole : *Désormais plus de variole*, j'ai eu, par voie médianimique, la communication collective suivante :

*Deuxième Communication.*

Nous sommes venus tout exprès pour dire que le moment est venu d'éclairer les dédales d'erreurs anciennes dans lesquels beaucoup trop de nos frères sont perdus.

C'est pourquoi nous donnons, à notre frère le docteur, notre assentiment moral pour la garantie du bon chemin que fera son idée, en dissipant une erreur qui ne doit plus exister. Et nous seconderons tous ses efforts pour le bien de l'humanité.

Hippocrate
Galilée
Claude Bernard
et Nous Tous.

(Le 10 octobre 1908).

Six jours après, me trouvant chez une amie commune avec M. M..., médium écrivain voyant, qui n'avait pas assisté à la séance du 10 octobre, cette amie insista auprès de M. M... pour qu'il nous confirmât, si possible, la communication médianimique du 10 octobre 1908, donnée par un médium écrivain de passage ; et elle mit sur la table du papier et des crayons.

Après un moment de recueillement M. M... s'exprima ainsi :

« Je viens de voir entrer par cette porte un homme d'une stature au-dessus de la moyenne, portant toute la barbe, coiffé d'une sorte de bonnet d'astronome, mais tronqué, et vêtu d'une longue robe allant jusqu'à terre. Il s'est avancé vers nous, et a décrit, en étendant les mains, un ample geste de protection. »

— Vous venez de faire le portrait d'Hippocrate, lui dis-je.

Le médium prit le crayon et il écrivit aussitôt la communication suivante :

*Troisième Communication.*

Soyez heureux, mes amis, car vous avez parmi vous Hippocrate. Malheureusement il ne peut pas se servir de votre médium pour ce soir ; je tâcherai d'être son interprète.

En ce qui concerne l'ami le docteur, il vient pour confirmer les paroles qu'il a fait écrire samedi dernier. Oui, il affirme que l'heure a sonné pour que les nuages de l'erreur (la variole), conservée jusqu'à aujourd'hui si précieusement, soient dissipés, en attendant que d'autres nuages, sur d'autres points non moins importants, se dissipent à leur tour.

Ton guide,

Winceslas.

(16 octobre 1908).

Mes modestes travaux sur la variole, envoyés dans toutes les directions, ont eu des résultats divers.

Ils ont été approuvés par beaucoup de médecins indépendants ; par des personnes éclairées, mais en dehors de la médecine ; et surtout par beaucoup de gens du peuple qui ne comprennent pas que, en injectant du pus sous la peau, on puisse faire du bien.

Mais ce qui a surtout flatté mon amour-propre, ce sont les manifestations de l'au-delà que je viens de citer et auxquelles j'étais loin de m'attendre. Et cela continue.

Le 2 avril 1909 j'ai reçu, par l'intermédiaire d'un médium nouvellement formé, et successivement les trois communications suivantes:

*1° Communication d'Hippocrate.*

Hippocrate au médium qui est étonné de la présence du père de la médecine : « Je sais que ça t'étonne, parce que tu es au début de ta médiumnité ; mais c'est bien moi. »

Je suis venu dire de prendre courage ; que les choses avancent dans le bon chemin ; que dans tout il faut avoir patience ; que les vérités ne se font pas jour de suite ; mais que tout arrive.

Je suis tes travaux, et je m'y intéresse. Ce que tu as fait est bien, et suis toujours l'intuition que tu as; car nous sommes là qui veillons sur toi.

Ne t'inquiète pas, tout passe, et la vérité se fera jour.

Je vais vous quitter, et toujours courage.
Au revoir !

2° *Communication de Claude Bernard.*

Je suis venu ce soir pour pouvoir dire, comme Hippocrate, qu'il ne faut pas perdre courage, parce que nous sommes là.

Ce soir je ne dirai pas grand'chose, mon prédécesseur a parlé pour moi. Mais moi, je veux être aussi de la partie, quand il s'agit de faire le bien pour son prochain et pour l'humanité.

Au revoir !

3° *Communication de Pasteur.*

Je suis bien heureux de rencontrer sur la Terre que j'ai quittée, il n'y a pas longtemps, un homme qui a mes idées.

Et moi, si Dieu ne m'avait pas si vite rappelé à lui, j'aurais encore travaillé pour le bien de l'humanité ; mais il faut me remplacer. Et quand je vois que l'on peut faire du bien à ceux qui souffrent, je suis très heureux.

Ce qui fait que je suis venu ce soir, c'est que je cherche toujours à faire du bien dans ma partie. Et je viens dire que je ferai mon possible pour que la vérité sur la variole soit reconnue ; et ce sera un grand avancement pour ceux qui ont tant peur de ce mal.

Et toi, ami, ne te décourage pas, je veillerai sur toi, je te le promets.

Si tu savais, comme j'aime toujours ma carrière : elle est si noble !

Maintenant je vais partir, et je reviendrai quand je pourrai, toujours avec plaisir.

Adieu !

En proclamant une vérité naturelle, j'ai été ignoré et rebuté par les puissants du jour ; mais des Maîtres dont l'enseignement a fait et fait encore autorité, sont venus approuver mes travaux. Je n'en demande pas davantage, et, du fond du cœur, je leur dis : merci !

Merci ! non pour moi qui ne suis rien ; mais merci pour l'humanité souffrante qui est en droit de compter sur la science des vrais médecins.

F. Aurigo.

Nous croyons devoir faire une légère réserve au point de vue spirite. Il est bien évident que de grands savants comme Claude Bernard et Pasteur, que Galilée et Hippocrate lui-même ne peuvent que s'intéresser au développement normal de toutes les sciences. Il n'est pas douteux qu'ils souhaitent ardemment les progrès de la médecine, qu'on nous a toujours représentée, jusqu'ici, comme peu évolutive.

Nous ne contestons pas leurs signatures, apposées au bas des communications médianimiques qu'on vient de lire.

Cependant, nous eussions aimé que ces dictées de l'au-delà, au lieu d'être de simples exhortations, eussent revêtu un caractère plus grand d'authenticité par quelques pensées profondes, quelques données savantes à l'appui de la thèse du Dr Aurigo.

N. D. L. R.

## ÉCHOS ET NOUVELLES

### Phénomène d'ordre physique

Mme Noémie Grasse, le délicat poète spirite que nos lecteurs connaissent et apprécient, nous communique le fait suivant :

Depuis Pâques, j'ai été, chez moi, témoin d'un fait inexplicable que je voulais vous communiquer de suite ; le manque de temps m'a empêchée de le faire plus tôt.

Ma jeune bonne fourbissait un objet de cuivre devant une grande table, sur laquelle se trouvait une carafe à moitié pleine d'eau, bouchée par un bouchon de verre de la grosseur d'un bouchon d'huilier. Je la regardais faire lorsque tout à coup, sous nos yeux, le bouchon a jailli en l'air et est venu se briser sur les briques servant de plancher à la cuisine. Aucun fait n'est plus probant. Vous pouvez l'insérer dans le *Progrès spirite* si vous le jugez à propos.

Agréez, etc.

Noémie Grasse.

### Le Spiritisme et la Douane

Est-ce une fantaisie ?
Est-ce une réalité ?

Un de nos amis de New-York veut bien nous adresser la coupure d'un journal d'Amérique relatant, sous ce titre, le curieux procès suivant :

Un procès peu commun est engagé entre la douane australienne et M. T. W. Stanford, spirite américain, frère du fondateur de la Stanford University, en Californie.

M. Stanford est allé à Melbourne pour y donner des séances d'occultisme ; il est accompagné d'un médium remarquable, doué d'une puissance extraordinaire de « matérialisation ». Il suffit de lui suggérer

l'idée des choses les plus lointaines pour qu'aussitôt et par la seule vertu de son fluide magique, il les fasse apparaître aux yeux des spectateurs.

Les expériences attiraient un monde fou et le succès se matérialisait en recettes superbes quand un journal spirite, publiant le compte rendu de ces belles séances, y joignit l'énumération des plus rares objets venus de l'au-delà à l'appel du médium.

Cette liste tomba sous les yeux d'un employé de la douane ; il y remarqua des manuscrits de Babylone et de Ninive, des papyrus d'Egypte, des oiseaux inconnus, des serpents exotiques, et vingt autres articles de provenance étrangère qui ne peuvent franchir gratis les barrières d'Australie.

L'employé somma M. Stanford d'acquitter les droits prévus par les tarifs, M. Stanford répondit que ces marchandises échappaient à la douane, n'étant point importées au sens propre du mot, mais attirées d'Asie et d'Afrique à Melbourne par la seule force de la pensée.

L'employé a fait un rapport à l'administration qui, se refusant aux distinguo subtils, prétend que les papyrus, les parchemins, les serpents, les oiseaux, doivent payer la taxe, par cela seul qu'ils viennent du dehors et quel que soit leur mode d'entrée.

Les tribunaux d'Australie vont avoir à juger cette espèce nouvelle. Ils décideront sans doute en faveur de la douane, dans la crainte que le commerce ne se fasse spirite et ne demande la franchise pour tous ses arrivages, en alléguant la matérialisation.

### Accomplissement d'une promesse faite avant la mort.

Les faits de ce genre ne sont pas rares ; mais le suivant, relaté par le *Light* d'après *Atlanta journal*, est certifié par de notables autorités et présente des circonstances spéciales qui nous portent à le faire connaître à nos lecteurs.

M. Harrisson, président, et M. Houchin, vice-président de l'*Atlanta Psychological Society*, avaient convenu que le premier décédé s'efforcerait de se manifester au survivant. M. Houchin mourut. M. Harrisson se trouvant près d'un médium en transe, lui présenta un couteau de poche ayant appartenu à M. Houchin. Le médium affirma qu'il voyait ce dernier et le décrivit exactement. Jusqu'ici rien de probant : on peut supposer que le médium a lu dans la pensée du consultant. Il n'en est pas de même pour la suite.

Le médium ajoute : « Il veut vous parler. Il dit : « Je suis heureux de pouvoir me communiquer à vous, comme je l'ai promis. J'ai éprouvé comme un choc lorsque je quittai mon corps. Mais maintenant me voilà acclimaté et je me trouve au milieu de mes amis. J'ai retrouvé ici mon fils et ma petite-fille, qui m'avaient précédé. Je vous prie d'aller trouver la mère et de lui dire de ma part qu'elle ne se tourmente pas à propos des livres et des magazines ; mais puisqu'ils l'embarrassent, qu'elle les brûle. »

Par le titre de mère, il indiquait sa femme. M. Harrisson se rendit près d'elle et la trouva fort préoccupée de ce qu'elle devait faire des livres et magazines, traitant de psychologie, laissés par son mari.

Deux points sont à signaler dans ce fait : 1° M. Harrisson affirme qu'il ne savait pas que son ami avait perdu un fils et une petite-fille ; 2° il ne connaissait pas les préoccupations de la veuve, et surtout le décédé a fait preuve de *la connaissance d'un fait survenu depuis sa mort.*

Dr Dusart.

(*Revue scientifique et morale du Spiritisme.*)

## ERRATA

Dans notre numéro de juin, page 84, 9e ligne (article de M. Wolfrum), au lieu de : « dans la *nature* de ses moyens », lire : « dans la *mesure* de ses moyens ».

Dans notre numéro de juillet, page 110, 9e ligne (article de M. J. Théo), au lieu de : « *signatures* », lire : « *signataires* ».

## Caisse de Propagande

Reçu de :

| | |
|---|---|
| Mme Calendini, Paris | 5 fr. |
| Un spirite d'Argenteuil | 4 — |
| M. Ed. Varnier, New-York | 4 — |
| Deux spirites de Saint-Amand-de-Vendôme | 5 — |
| « Un anonyme », Lyon | 2 — |
| Mme Fayat, Penge (Angleterre) | 4 — |
| M. Mazin, Marseille | 1, 25 |

*Le Directeur-Gérant* : A. Laurent de Faget.

Mayenne, Imprimerie Ch. Colin

# Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

15e Année. — N° 10 Octobre 1909

LE

# PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

*Le journal paraît le 20 de chaque mois.*

## LES COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Allan Kardec nous a dit bien souvent, dans ses œuvres, qu'il ne fallait pas juger les communications d'Esprits d'après les signatures qui les terminent, mais d'après leur contenu, car des Esprits inférieurs peuvent usurper de grands noms pour nous dire des banalités, et il ne faut accepter ces grands noms, au bas des communications obtenues, que si celles-ci sont dignes d'être attribuées à des Esprits vraiment supérieurs.

Dans le cas qui nous occupe — il s'agit des communications reçues par le Dr Aurigo au sujet de la variole et que nous avons publiées dans notre numéro d'août — nous n'avons nullement douté des Esprits qui ont signé ces communications, bien qu'elles n'aient rien de particulièrement scientifique, et nous croyons encore qu'Hippocrate, Galilée, Claude Bernard, Pasteur sont bien venus eux-mêmes encourager le Dr Aurigo dans sa lutte contre ce qu'il considère comme une colossale erreur de la médecine.

Mais nous disions que ces communications eussent gagné, au point de vue de leur authenticité, si ces illustres savants désincarnés, sans prendre directement parti, au moyen d'arguments personnels, dans la lutte engagée, avaient bien voulu nous donner des preuves de leur identité par quelque remarque digne d'eux, quelque pensée capable de les faire reconnaître.

C'est d'ailleurs ce que paraît avoir compris l'Esprit qui a signé : *Claude Bernard* la communication qu'on lira avec plaisir à a suite de cet article, ainsi que la lettre du Dr Aurigo, qui l'accompagne, intéressante comme toutes celles qui sortent de sa plume.

Nous ne ferons à cette dictée médianimique qu'une courte et respectueuse observation :

« Pour prouver mon identité, nous dit l'illustre physiologiste, on ne voudrait pas me faire descendre dans un laboratoire de chimie, et me faire faire un cours sur les principes de certaines maladies, et notamment celle de la variole et de ses congénères. On ne voudrait pas non plus que je me fasse une chaire pour vanter ou désapprouver le vaccin, *si funeste à l'humanité.* »

Non, cher et éminent Esprit, nous ne demandions pas tant que cela de vous, et vous devez lire dans notre pensée que tel n'était pas notre désir.

Nous souhaitions seulement que le premier venu, étranger à nos doctrines et lisant ce qu'écrivent nos médiums sous l'inspiration d'un Esprit supérieur, ne pût dire, comme tant d'incrédules l'ont fait si souvent, non sans quelque apparence de raison :

« Cette communication, signée d'un grand nom, pourrait l'être également d'un Esprit ordinaire, puisqu'elle ne renferme rien qui signale un auteur de mérite. Décidément, les hommes illustres deviennent bien inférieurs à eux-mêmes quand ils entrent dans l'Au-delà ! »

Voilà ce que nous voulions éviter. Et nous vous remercions d'être entré, cette fois, dans le vif de la question traitée, pour mieux établir votre identité.

Nous croyons utilement servir les intérêts de notre doctrine en demandant aux Esprits qui veulent bien se communiquer à nous, de donner plus de force à l'ensei-

gnement spirite en se montrant autant que possible, dans leurs écrits, à la hauteur de leur réputation terrestre.

Il est vrai que, en thèse générale, ils doivent compter avec le plus ou moins de développement des médiums qu'ils emploient. Ces instruments sont parfois incomplets, et les Esprits éminents qui s'en servent ne peuvent toujours les utiliser à leur gré. Mais si le style de leurs communications n'est pas comparable, pour cette raison, à celui qui contribua à les illustrer ici-bas, nous sommes convaincu qu'ils peuvent toujours inspirer à leurs médiums — si simples que soient ces intermédiaires — des pensées justes et sages, quelquefois originales et profondes, qui permettent d'établir l'identité des Esprits supérieurs qui les ont émises.

A. LAURENT DE FAGET.

## La Variole jugée par l'Au-delà

*(Suite)*

Monsieur le Directeur et cher F.E.C.

En voyant tout ce qui se passe autour de nous, on dirait que, dans l'au-delà, des esprits amis suivent tous nos mouvements avec un intérêt visible.

Ainsi je venais à peine de terminer la lettre que je vous ai écrite pour vous remercier d'avoir publié mes modestes travaux sur la variole, ainsi que les approbations précieuses des maîtres vénérés de la science ; et je vous disais pour quels motifs les Esprits supérieurs qui nous protègent, ne peuvent, d'après moi, en dire davantage; lorsque Hippocrate, le père de la médecine, est venu donner son avis, avec autant de justesse et d'à-propos que s'il avait entendu mon raisonnement.

Mais voici qui est plus fort encore.

Claude Bernard répond par anticipation à la lettre que je viens de recevoir de vous. Et je pense que la Rédaction du *Progrès spirite* et vous serez satisfaits, lorsque vous connaîtrez cette communication qui répond d'une part au doute que vous paraissez avoir exprimé sur l'authenticité des communications médianimiques, et d'autre part au désir légitime que nous avons tous de ne pas être trompés par l'Au-delà, comme cela arrive si souvent malheureusement ; sans oublier d'approuver, de nouveau et sans restriction, la nouvelle méthode sur la maladie, *dite variole*.

C'est au commencement de la séance de samedi soir, 28 août, que le célèbre physiologiste français s'est manifesté à nous, par l'entremise de M. Mazin.

Cette communication est intéressante à plus d'un point de vue : 1° parce que la plupart des membres de l'Académie ou de l'Institut ont connu Claude Bernard (il est mort en 1878 à l'âge de 65 ans) ; 2° parce que le médium qui a écrit cette communication n'entend absolument rien à la médecine, puisqu'il m'a demandé de lui expliquer certains termes, employés par Claude Bernard, qu'il ne comprenait pas ; et 3° parce que le langage précis et serré du Maître fait bien comprendre qui il est.

Mais à quoi bon commenter les paroles de notre ami de l'Au-delà, nous ne ferions que les amoindrir ! Je les cite donc textuellement :

« Je vous présente mes plus sincères sa-
« lutations à tous, mes chers frères amis.

« J'ai eu l'occasion de venir en ce lieu
« pour donner mon appréciation morale
« sur les travaux du frère Aurigo, travail
« très intéressant, dont j'aurais dû m'oc-
« cuper un peu lors de mon existence de
« docteur.

« A ce moment-là j'avais à cœur de faire
« un travail spécial pour faire des démons-
« trations sur certaines physiologies du
« corps humain ; et cela m'avait considé-
« rablement absorbé, si bien que je n'a-
« vais pas le temps de soupçonner cette
« question qui concerne la maladie, *dite*
« *variole*.

« D'autre part je suis très heureux de
« la tournure que prennent les choses du
« travail en question. Mais il y a un point
« particulier qui me concerne, c'est le doute
« émis sur l'authenticité de ma personna-
« lité, en tant qu'appréciateur du travail
« du docteur.

« Je pense bien cependant que, pour
« prouver quelque chose sur ce point, on
« ne voudrait pas me faire descendre dans
« un laboratoire de chimie, et me faire
« faire un cours sur les principes de cer-
« taines maladies, et notamment celle de
« la variole et de ses congénères. On ne
« voudrait pas non plus que je me fasse
« une chaire pour vanter ou désapprouver
« le vaccin, *si funeste à l'humanité*. Je sor-
« tirais de mon rôle d'esprit désincarné
« dont les occupations diffèrent complète-
« ment du rôle d'homme terrien.

« Que puis-je vous dire? pas grand'-
« chose; sinon que l'origine de toutes les
« maladies organiques a pour genèse l'in-
« fluence de fluides pernicieux, agissant
« sur *le corps astral* du corps physique,

« et, par voie de conséquence, la création
« d'une infection organique de tout ordre.
« Je sais bien que ce langage ne sera pas
« du goût des médecins, docteurs classi-
« ques, qui ont pour but de s'incliner de-
« vant un travail dont ils ne prennent pas
« la peine *d'envisager les conséquences.*
« Soyez sans crainte, *le voile se déchire*
« *sur bien des choses.* Vous pensez bien
« qu'il en sera ainsi pour la question qui
« vous occupe.
« Vous verrez que la pierre lancée ne
« sera pas toujours tombée dans une marre
« à grenouille.
« Travaillez et espérez. »

CLAUDE BERNARD.

Marseille, le 28 août 1909.

Je vous prie, Monsieur le Directeur et cher F. E. C., d'agréer l'expression de mes sentiments les plus fraternels et les plus dévoués.

F. AURIGO.

---

## UN DOCUMENT SUR L'AU-DELA
### émanant de Victor Hugo

C'est un argument bien connu contre l'étude des angoissants problèmes du mystère que les niaiseries débitées par de prétendus esprits et les fariboles des tables tournantes. Jamais, affirme-t-on, les voix de l'inconnu n'ont parlé un langage digne d'être écouté. Les faits semblent généralement donner raison à cette critique. Il n'empèche que nous possédons, encore inédit il est vrai, un document incomparable émanant de la personnalité peut-être la plus haute du siècle passé.

Comme Gœthe — Gœthe, le plus équilibré sans doute des génies — Victor Hugo fut, pendant plusieurs années, hanté par ce qu'on est convenu d'appeler l'au-delà. Il eut même, je puis le dire, son Sinaï à Jersey. Moïse redescendit de la montagne avec les Tables de la loi; le poète exilé revint de son rocher avec une révélation nouvelle apportée par des tables aussi, mais qui, pour n'être que de simples guéridons, n'en eurent pas moins une influence décisive sur sa carrière littéraire et philosophique, et par contre-coup sur l'esprit de la seconde moitié du XIXe siècle.

Oui, pendant plusieurs années, à Marine-Terrace, Victor Hugo interrogea les tables et crut fermement correspondre avec la plupart des grands morts du passé. Au cours de ces expériences, il se persuada encore que des forces intellectuelles, autres pourtant que les âmes des morts, habitent l'Invisible, pouvant converser avec nous et particulièrement avec lui, Hugo.

Les procès-verbaux de ces séances mémorables existent ; ils n'ont pas encore été publiés. En écrivant cet article, j'ai sous les yeux l'étrange cahier qui relate ces troublants phénomènes. Là, minutieusement, jour par jour, furent notées, de la main de Hugo lui-même ou d'Auguste Vacquerie, les questions posées par les exilés de Marine-Terrace à ces autres exilés aussi que sont les morts, mais qui peut-être ont rejoint leur véritable patrie. Ceux-ci répondent à ceux-là, et c'est un dialogue extraordinaire, un chaos rempli d'éclairs avec de très rares trivialités, des réponses qui enthousiasment et effarent, des éclats de rire qui alternent avec des pages de la philosophie la plus haute, la plus consolante et la plus belle, des poèmes signés par les défunts les plus illustres, toujours remarquables, souvent égaux par leur inspiration et leur forme à ceux de Victor Hugo, parfois — chose presque inconcevable — supérieurs. (Tel fut du moins l'avis de Sully-Prudhomme, consulté par Paul Meurice et moi.) Et aux « Esprits » viennent se mêler les idées. Après Eschyle et Shakespeare, le Drame lui-même anime le guéridon. La « Dame blanche » qui sort des brumes de la mer alterne avec la Blague qui revient sans doute des cafés du boulevard. L'ânesse de Balaam fait prophétiser le pied du guéridon où tout à l'heure le lion d'Androclès rugira en beaux vers. Et ils passent en trombe, les plus grands, les plus maudits, les plus fantasques, Luther et Loyola, Mandrin et le Masque de fer, Molière et Dante, Torquemada et Nemrod. Ils se choquent, se bousculent, se supplantent, toujours imprévus, souvent admirables, retenant pendant des heures autour d'un meuble qui s'agite et frappe le parquet ce public d'élite angoissé et frémissant.

*
* *

Auguste Vacquerie, qui avait assisté aux plus importantes séances et qui même, plusieurs fois, « se prit de bec » avec les Esprits, me convia le premier, après une lecture de *Satanisme et Magie*, pour étudier ces procès-verbaux uniques en leur genre. Auguste Vacquerie admettait les « Esprits de Jersey ». « Ils sont exceptionnels, me disait-il, baroques, capricieux. Qu'importe ! Je crois en eux comme je crois aux onagres. »

Le dépouillement de ces procès-verbaux,

commencé avec Auguste Vacquerie, je le continuai avec Paul Meurice qui me fit signe à son tour. Vacquerie était allé rejoindre les invisibles partenaires de Jersey. « Je sais, me dit Paul Meurice, la confiance qu'il vous a témoignée ; je veux vous la continuer. » Meurice m'expliquait l'ambiance, le milieu, la psychologie des expérimentateurs, parmi lesquels, en dehors de Hugo, de sa famille et de ses plus illustres amis, on comptait Téléki, le libertaire hongrois, le général Le Flô, monarchiste impénitent, Jules Allix et quelques autres.

En somme, voici comment les évocations commencèrent :

***

Mme de Girardin, férue de spiritisme, arriva à Jersey le mardi 6 septembre 1853. Les premiers essais furent infructueux. La table carrée « contrariait le fluide ». On acheta dans un magasin de jouets d'enfants une tablette qui ne bougea pas davantage.

Hugo, croyant, mais incrédule, répugnait aux premières séances qui lui semblaient une parodie presque sacrilège.

Mme de Girardin s'entêta : « Les esprits, dit-elle, ne sont pas des chevaux de fiacre qui attendent le bon plaisir du client ; ils sont libres et ne viennent qu'à leur heure. »

Enfin, le petit meuble s'anima : « Devine le mot que je pense », lui demanda Vacquerie. La réponse fut juste. « Traduis maintenant le mot qui est dans ma tête ». Le guéridon répliqua : « Tu veux dire souffrance. » L'interrogateur pensait: amour. On s'intéressait, de plus en plus. « Qui es-tu ? » demanda-t-on à l'esprit. Il épela : « Léopoldine. »

Au nom de la fille que Victor Hugo venait de perdre, il y eut une émotion inexprimable. Mme Hugo pleurait, Charles questionna sa sœur. La nuit fut vite passée en un dialogue où la curiosité alternait avec la joie, l'espérance et l'angoisse. A Léopoldine succédèrent d'autres personnages historiques ou fabuleux. On consulta le guéridon même pendant le jour. Les esprits donnaient des rendez-vous à heures fixes. Tant que brillait la lumière du jour, la table était envahie par les « Idées ». La nuit, fidèles à la tradition qui nous montre l'essaim frileux des ombres préférer les ténèbres, du fond des siècles accouraient vers la table hospitalière de Hugo philosophes, poètes, criminels, pitres, héros, prophètes, messieux, rois et tribuns.

Les poètes s'exprimaient en vers, les autres en prose. Chacun exigeait d'être questionné à sa manière. Hugo, qui ne doutait pas de l'identité de ces visiteurs, prenait la peine d'improviser pour eux des strophes ou des paragraphes...

— Mais, dira-t-on, il y a eu là un simple phénomène d'illusion. Hugo se jouait à lui-même, sans s'en douter, une comédie lyrique et dramatique. Nous savons comme les tables sont dociles aux mouvements inconscients. Hugo faisait à la fois des questions et des réponses.

Je vous arrête. L'objection ne tient pas debout, car Hugo n'est jamais à la table ; même il n'est pas toujours dans la chambre. Quand il assiste aux séances, il se contente de reproduire passivement et à leur suite les lettres qu'indique par coups frappés le meuble. Sauf pour les demandes, il n'est qu'un secrétaire machinal. Bien mieux, les réponses du trépied moderne sont si indépendantes de lui qu'il les désapprouve parfois, ne les comprend pas, discute avec elles. Il leur arrive de lui donner de rudes leçons, mais Hugo les traite toujours avec le plus grand respect.

Quel était donc le médium ?

Car pour toute expérience de spiritisme, il faut un médium, c'est-à-dire quelqu'un qui serve de transmetteur aux messages de l'invisible, comme l'employé du télégraphe enregistre les lettres et les mots qui lui sont adressés aussi par quelqu'un qu'on ne voit pas.

Le médium fut quelquefois Mme Hugo, surtout Charles, son fils. On peut même dire que celui-ci (en consultant le programme des séances, on s'en rend compte) est presque indispensable aux manifestations.

Vous allez me dire : « Pourquoi ne pas supposer que Charles s'est amusé à faire parler la table ? Il avait de l'esprit et même du talent ; les cahiers de Jersey sont ses œuvres. »

Avec Auguste Vacquerie et Paul Meurice, nous avons examiné cette objection et nous avons conclu que la tricherie était improbable et impossible.

Improbable, car il faudrait admettre que ce fils très admirant se fût moqué non seulement d'un père très vénéré, mais aussi de la douleur de sa mère. Songez que c'est sa sœur Léopoldine, morte récemment, qui a parlé la première à la table et amené avec elle le cortège des autres ombres.

Impossible, car il eût fallu préparer dans l'intervalle des séances les très belles réponses en vers ou en prose que la

table improvisait. Et l'on se serait vite aperçu de la supercherie. D'autre part, Charles était l'indolence même. Combien de fois il se plaint de lassitude au milieu des séances... Minuit a sonné, il a fait des armes toute la journée, il demande grâce. Mais dans la table l'esprit s'acharne, les assistants haletants supplient ; Charles se résigne.

Une anecdote entre mille démontrera que Charles était bien l'inconscient médium de ces messages et non pas leur auteur conscient :

Un jeune Anglais qui fréquentait la maison appela, un soir, lord Byron. Celui-ci se refusa à parler français. Charles, ne sachant pas un mot d'anglais, fit l'observation qu'il lui serait difficile de suivre les lettres. Alors Walter Scott se présenta et, comme pour jouer un tour au médium, répondit ce qui suit :

*Vex not the bard, his lyre is broken*
*His last song sung, his last word spoken.*

— Je n'y comprends rien, dit Charles après avoir épelé.

Le jeune Anglais expliqua :

Ne tourmentez pas le barde, sa lyre est brisée,
Son dernier poème chanté, sa dernière parole [dite.

La table avait parlé dans une langue inconnue du médium. La preuve était faite : la table avait parlé.

JULES BOIS.

(*Le Matin* du 14 septembre).

# Vision éthérée de l'Au-delà

## MORALE DU SPIRITISME

La vision éthérée de l'au-delà constitue une perspective et une assurance grandissante des beautés du monde universel. Elles nous fait saluer le couchant de la vie terrestre avec joie et bonheur ; car les réalités invisibles de l'au-delà grandissent, à mesure que notre horizon terrestre se développe.

La paix et la joie sont toujours proportionnées à notre bonne conduite. On trouve plus de bonheur dans l'exercice de la charité et de la bienfaisance que dans les plus tendres affections. S'il est assurément des jours heureux, ce sont ceux que nous employons à faire le bonheur des autres ; car une journée sans utilité est une journée sans soleil ; c'est une nuit de l'âme.

Le passé vient comme une ombre refléter sa pâle image sur le présent ; car le souvenir de nos mauvaises actions ternit nos plus douces joies.

L'existence actuelle n'est un bienfait qu'autant qu'elle est bien employée.

Le combat de la vie est perpétuel. Mourir pour vivre dans le monde invisible et renaître pour mourir encore, telle est la marche du monde universel.

Car s'il est vrai que la grossière enveloppe des êtres est détruite par la mort, il est certain aussi que la partie intangible de l'être survit à son enveloppe, parce qu'elle seule est immortelle.

La forme humaine s'use et périt ; mais l'âme reste impérissable et rayonnante des lueurs de l'infini.

Tout, en effet, dans la nature universelle, disparaît. Les cités, dont les splendeurs paraissaient éternelles, ont disparu sous les sables du désert, tandis que l'âme immortelle plane au-dessus de toutes les transformations et de toutes les vicissitudes humaines.

Quoi qu'il en soit, en contemplant le passé et le futur dans l'éternel présent, on voit que tout disparaît avec le temps, mais que tout renaît, suivant la transformation du monde universel.

Sur les ruines du passé renaissent de nouvelles générations, qui perpétueront le monde terrestre. Dans le présent renaît le passé ; car tout dans la nature glorifie l'éternité dans la pensée divine du Créateur.

L'humanité vivante de la terre se confond avec celle plus vivante encore du monde invisible, dans un éternel recommencement.

L'homme qui sait envisager l'humanité dans toutes ses périodes d'existence, espère avec confiance et attend sans impatience les événements qui lui sont réservés. Dans les fluctuations de la vie, tout passe et tout se détruit, mais les beautés éternelles vivent dans une durée indéterminée et sans limites.

Le présent repose sur le passé et prépare l'avenir.

Les principales vertus qui doivent soutenir l'humanité et l'unir dans ses aspirations, sont la foi et la confiance en Dieu, qui donnent à l'humanité la force et le pouvoir de vaincre les difficultés de la vie terrestre ; l'espérance qui console dans les adversités et les épreuves des jours sombres de l'existence humaine, et la charité véritablement bienfaisante, qui panse toutes les plaies et toutes les douleurs de

la vie, unit toutes les classes de la société dans l'amour et la paix universelles, et cimente la solidarité fraternelle dans l'amour donné au prochain.

L'union dans l'initiative de l'action humaine, solidarisant toutes les libertés bien ordonnées dans leur accomplissement, équilibrant tous les intérêts, constituerait un acheminement vers l'entente sociale et le bonheur de tous les individus.

La loi d'amour dans l'humanité unie par la fraternité, doit être le but et la synthèse de toutes les aspirations des hommes, qui tendent vers le bonheur de tous les êtres; faire du bien aux autres, c'est s'en faire à soi-même. Les belles âmes, trouvent toujours leur bonheur dans celui qu'elles procurent aux autres.

L'homme qui est bon, qui pratique le bien et l'amour de ses semblables, regarde la mort sans frémir et sans la craindre; Il reste fort au milieu des ruines de ses joies, de son bonheur et de ses espérances déçus. Il sent son immortalité.

Aujourd'hui, les passions humaines se heurtent aux intérêts divisés et à la fortune accaparée par la spéculation sans vergogne et sans pitié pour les déshérités, qui souffrent de cette situation anormale. Mais quand le progrès moral et social dominera la société, alors le ciel, lavé de ses impuretés par la tempête, reconquerra son azur perdu par suite de la cupidité des hommes.

Dans ces heures bénies par d'apaisantes clartés, qui ensoleilleront le ciel rembruni, des horizons nouveaux viendront apporter le calme et la paix parmi les habitants de notre pauvre sphère où règnent souvent les divisions intestines.

L'héritage du passé, les brillantes éclosions du présent et les douces perspectives de l'avenir s'uniront par des liens indestructibles.

L'humanité entière a besoin assurément d'un idéal de bonheur réalisable. Ces espérances promettent aux hommes des jours meilleurs.

Le progrès continu des peuples succédant aux peuples, se perfectionnant, l'humanité marchera vers des horizons pleins d'avenir. Chaque race, chaque peuple laissant derrière lui sa pensée, ses travaux, qui seront mis à profit dans l'intérêt de la civilisation, ces germes pleins de sève féconderont l'avenir.

Chaque renaissance ou incarnation forme un creuset où l'âme s'épure, se fortifie et se perfectionne. Chaque épreuve constitue un instrument que la Justice suprême nous impose pour accélérer la marche du progrès que nous devons accomplir.

L'élévation morale constitue la règle et le diapason du mérite de chacun.

On peut avoir été grand sur la terre sans être un grand esprit et une intelligence supérieure.

L'homme s'élève par ses œuvres. Le beau suprême s'unit au bien suprême. Mais la beauté objective se confond souvent avec la force intellective de l'idée.

Il y a toutefois une grande différence entre l'esprit moteur et la matière mue; car l'esprit qui constitue le fluide vital est présent partout; il embrasse tout l'univers. Il donne à la matière un mouvement continuel, que nos sens grossiers ne peuvent percevoir.

A travers le temps et l'espace, l'humanité gravite vers l'idéal du beau, du bon et du bien, qui ne peuvent devenir des réalités vraies et des éléments de bonheur, de joie et de félicités que par le triomphe de l'éternelle vérité.

La pensée humaine ne peut vivre sans écho. Dans la solitude, elle erre tristement à l'aventure; elle se fatigue vainement à traverser les espaces imaginaires; elle semble s'amoindrir dans le désert de la vie.

Tous les hommes cherchent le bonheur; mais hélas! il se montre rebelle à leurs appels.

L'histoire des peuples ressemble à une table mortuaire, sur laquelle sont inscrits les noms de ceux qui nous ont précédés dans le monde terrestre. La terre ne nous représente que des ruines et les débris du triste temps qui s'enfuit. Les beautés terrestres, que nous admirons, nous représentent la fragilité humaine.

Mais au milieu des ruines du passé, la pensée attristée, se remémorant les âges lointains, nous rappelle le souvenir des illusions qui ont fait place à la triste réalité.

Les âges passés virent des Etats célèbres, des guerres meurtrières et la ruine de ces puissants Etats. Toutes ces gloires évanouies aussi bien que les siècles qui les ont vues éclore sont engloutis dans le néant. Le temps, ce terrible destructeur des œuvres humaines, entraîne pêle-mêle les cités célèbres, les royaumes et les empires. Mais l'homme, enivré par l'appât des plaisirs frivoles et trompeurs, parcourt dans une insouciante indifférence les jours et les ans. Lancé du sein de l'éternité, il frémit sans cesse devant la mort, qui finit enfin par l'atteindre.

Mais n'oublions pas que ce monde n'est

qu'un pays d'apparitions éphémères et les hommes de vains fantômes, qui courent après l'ombre fugitive.

Quoi qu'il en soit, n'exagérons pas les angoisses du passage du monde visible dans le monde invisible. N'oublions pas surtout que la mort, c'est la délivrance et le retour dans la patrie commune.

Ah ! que la mort est belle, quand elle est bien envisagée. La main qui déploie le voile d'azur du firmament, qui donne au soleil des rayons d'or, n'est-elle pas la même main qui créa la poussière du tombeau ?

Oui, la mort est un songe ; car la vie, qui paraît éteinte dans la nuit de la tombe, reparaît plus radieuse d'avenir, d'espérance et d'immortalité.

Dieu n'a pu faire de ce monde une dérision. L'avenir affermira la réalité de notre destinée ; car la mort est l'aurore des jours sans fin et de la lumière infinie.

Soyons donc vertueux et charitables et attendons la mort comme un ange de délivrance.

DÉCHAUD.
Publiciste à Oran.

## FRANCE ET RÉPUBLIQUE

*LA TERRE ET L'ESPACE*

**(18 discours de Gambetta par télégraphie sans fil.)**

*Médium : A. Laurent de Faget.*

### AVANT-PROPOS

Je ne viens pas, dans une phraséologie sonore, esquisser des vérités depuis longtemps reconnues, c'est-à-dire, avec plus de vanité que de raison, faire de l'art pour l'art. Ecrire sans nécessité est une tâche décevante que je n'ai jamais aimé accomplir.

Que chaque parole révèle donc ici une pensée ; que chaque pensée indique à mes lecteurs un chemin à parcourir, une épreuve à dignement supporter, une espérance à recueillir et à étendre, une conviction à fortifier.

En politique, en sociologie, en histoire, dans l'individu comme dans la collectivité, sans haine, sans parti pris, sans intolérance d'aucune sorte, n'envisageons que le vrai, n'étudions que l'utile.

Disons aux retardataires, inconscients ou non, dans la marche en avant de toute l'humanité, que l'immobilisme tue, avec le Progrès, tout secours venu de plus haut que l'homme ; qu'il anémie peu à peu les forces vives que la Nature a mises en nous au service de la raison pour l'accomplissement du devoir sous toutes ses formes.

Disons aux violents, aux exaltés qui se targuent de conquérir tout d'un coup l'immense domaine où s'accomplit, de siècle en siècle, l'évolution majestueuse et lente de l'humanité, que leurs rêves sont fous et illusoires, et que l'avenir appartiendra sûrement aux plus sages, qui ne sont pas toujours les plus ardents.

Portons aux vieux dogmes d'intransigeance et d'orgueil, aux autoritarismes sans règle et sans frein, des coups qui puissent être décisifs, qui puissent être mortels. Activons résolument le Progrès. Par le calme et consciencieux travail de la pensée repliée sur elle-même, de la réflexion scrutant les mystères complexes de la vie, de la raison et de l'expérience marchant ensemble à la conquête de la Vérité, résolvons les graves problèmes qui s'imposent, de nos jours, aux politiciens et aux philosophes. Soyons avant tout de notre temps : aimons la clarté, la précision, sans tomber toutefois dans ce réalisme à outrance qui, à force de disséquer les questions qu'il étudie, n'en montre plus qu'un squelette sans grâce et sans vigueur. Enfin, respectons, dans les traditions vieillies, les rayons de lumière qu'elles comportent encore.

Voilà bien la tâche que nous nous plaisons à assumer ; telle est, du moins, la pensée qui nous guidera dans cet examen impartial des doctrines et des faits sur lesquels repose le monde moderne en quête d'assises nouvelles, de réformes profondes et d'immortels espoirs.

Nous demandons aux influences souveraines qui, du sein de la Nature, actionnent les hommes et les événements, de bien vouloir veiller sur nous et sur notre œuvre, et de nous soutenir, nous inspirer, afin que notre tâche ne reste point stérile, que nos efforts tendant au bien de l'humanité soient appréciés des esprits qui jugent, et, surtout, utiles aux petits, aux déshérités, aux souffrants.

Que tous ceux qui rêvent le bonheur de l'homme sur cette terre si inférieure encore, où tant de maux l'assaillent et le déconcertent, où tant d'épreuves le menacent et le font frémir : que tous ceux qui travaillent, dans la paix de leur conscience et l'indépendance de leur esprit, à la réalisation la plus large possible du progrès par la pratique du Bien, l'amour du Beau, la soif inextinguible de l'Idéal, soient avec

nous et encouragent nos efforts de leurs vœux ardents !

Paris, 27 avril 1909.

LÉON GAMBETTA.

## I

### Le Cléricalisme, voilà l'ennemi !

Quand j'ai prononcé cette parole véhémente, que certains m'ont si amèrement reprochée, je l'avais pesée dans mon esprit et dans ma conscience, et je dois dire qu'elle n'a aucunement dépassé ma pensée.

Je connaissais trop l'influence exercée par le Cléricalisme sur la politique et les mœurs de mon pays pour éprouver la moindre hésitation devant la proclamation de cette formule libératrice.

N'avais-je pas étudié, d'ailleurs, dans l'histoire de presque tous les peuples, la marche sournoisement envahissante de ces hommes qui, se disant pénétrés de l'esprit de Dieu, acceptent aveuglément la mission de détruire Dieu dans les âmes en y étouffant la raison sous l'empiétement du dogme ?

Ne les avais-je pas vus, se substituant partout aux rois, aux conducteurs de peuples, gouverner occultement les masses ignorantes, à genoux et courbées devant leurs grotesques idoles ? Ne les avais-je pas vus établir, au nom de l'Evangile d'amour qui est au fond de toutes les religions, le règne de la foi aveugle et du despotisme sanguinaire que nos pères ont connu, pour leur malheur, et que nous connaîtrions encore, nous, si le sang des martyrs, versé à flots pour la cause de la Liberté, n'avait fait naître et grandir dans le cœur du peuple une fraternelle pitié pour les victimes, suivie d'une profonde indignation contre leurs bourreaux ?...

Je savais que ces hommes, qui font de l'autel un comptoir où se vendent les bontés divines, où les indulgences se distribuent contre argent comptant ; je savais que ces hommes d'un autre âge ont toujours la prétention de régenter l'humanité en atrophiant son intelligence, et d'asseoir leur domination sur les ruines de la pensée libre et de la raison souveraine.

Je n'avais pas pour but d'arracher aux croyants naïfs la foi enfantine qui les soutient, ni de détruire l'espérance que le pur sentiment religieux entretient dans les belles âmes. Je voulais limiter l'action du Clergé aux pratiques du culte, et le combattre seulement quand il mettrait le pied sur le terrain politique, où il n'a que faire. Je voulais l'empêcher de mettre obstacle à l'établissement de la République, dont l'installation fut si difficile, grâce à lui, et dont l'épanouissement graduel et le définitif triomphe rapprocheront fraternellement les hommes, que la religion outrancière divise, sépare en deux camps violemment rivaux : les croyants et les incroyants, au mépris des principes de fraternité et d'amour du grand républicain Jésus.

L'idéal de la République est de donner aux hommes des lois sages, de protection et de salut plus que de répression, qui leur permettent d'atteindre à la liberté sans avoir à souffrir de la licence, et de réaliser de plus en plus le gouvernement du peuple par lui-même, à l'abri des révolutions et des réactions sanglantes, dans le calme développement des institutions et des lois qu'il s'est librement choisies ou qui ont été librement votées par ses représentants officiels.

L'idéal de la Religion devrait être d'améliorer les hommes par l'enseignement de la vertu, de les faire converger vers le progrès moral, pure essence, raison d'être de toutes les religions qui ne mentent pas à leur origine ; enfin, de les amener à comprendre qu'ils sont frères les uns des autres, n'ayant qu'un même Père, qui est au ciel. La religion vraie ne devrait demander à ses fidèles que la foi en Dieu et l'amour du prochain, au lieu de pousser les croyants à la haine d'autres croyants qui n'ont pas exactement les mêmes symboles et les mêmes Ecritures. Elle devrait inciter les uns et les autres à mieux comprendre et apprécier le fond même de leur foi, au lieu de s'en tenir, le plus souvent, aux trompeuses apparences qui sont d'invention humaine, tandis que Dieu réside et rayonne au fond même de chaque religion, dans les principes de charité et d'amour qui en forment la base essentielle. Enfin, une religion digne de ce nom devrait inviter les croyants du monde entier à s'unir pour travailler d'un commun accord à l'avancement moral de l'humanité, au lieu de perpétuer les luttes entre les cultes rivaux.

Malheureusement que voit-on, partout ou presque partout où s'exerce l'empire des âmes ? Des prêtres présomptueux et fanatiques, une caste sacerdotale éprise de bien-être, avide de pouvoir temporel, dont l'ambition n'a souvent d'égale que l'ignorance des droits et des besoins de notre époque. N'est-elle pas, dès lors, l'ennemie naturelle de toute initiative généreuse en

faveur du progrès? N'étouffe-t-elle pas, dans ses colères, la voix du grand Crucifié qui priait pour tous les hommes, les aimait tous et pardonnait à ses bourreaux ?..

Pauvre Eglise!... Ses dogmes déraisonnables et puérils, sa prétention à l'infaillibilité, lui font voir un adversaire déclaré et déterminé dans toute âme qui s'émancipe, dans tout esprit élevé qui veut communier avec l'Invisible sans le secours du prêtre.

« Hors de l'Eglise pas de salut ! » telle est toujours la devise de ceux qui continent Dieu dans un sanctuaire, l'emprisonnent dans un tabernacle, et font de la religion — qui pourrait être si pure et si belle — un ensemble de pratiques puériles, de cérémonies fastueuses et stériles et de mensonges pieux dont les enfants eux-mêmes commencent à sentir le ridicule et l'inefficacité.

Il faut donc combattre ces faux serviteurs de Dieu ; il faut les combattre au nom de la raison humaine, qui ne s'accommode pas de dogmes inventés par la sottise ou l'arrogance pour discipliner les esprits crédules et tâcher de terroriser les rebelles ; il faut les combattre au nom des principes qu'ils proclament eux-mêmes sans y croire et y obéir : au nom de la vraie doctrine chrétienne, issue des flancs du peuple comme une protestation contre les pouvoirs despotiques et la tyrannie sacerdotale. Il faut les combattre enfin au nom de ce Dieu de miséricorde et de pardon dont ils n'ont su faire qu'un Dieu de haine, et qui ne peut bénir l'ostracisme courroucé, la superstition absurde voulant arrêter, comprimer, anéantir la révolution morale de la raison et de la liberté !

Mais pourquoi prononcer le mot combattre? Pourquoi parler de lutte dans les communications d'un Esprit que doivent avoir mûri les événements auxquels il a été mêlé, et qui, parvenu à la vie spirituelle et voyant la Terre à travers le tombeau, ne devrait plus songer qu'à aimer tous ses frères sans distinction ?

Ne serait-il pas mieux à lui d'éclairer, d'essayer de convaincre ses adversaires? Pourquoi ne démontrerait-il pas, en s'appuyant à la science et à la raison, le danger, l'inopportunité, l'impossibilité de dogmes qui voilent la face du Dieu de bonté au lieu de la faire resplendir? Pourquoi ne dirait-il pas aux thuriféraires du passé : Voyez les défectuosités de votre foi, les vices de vos institutions ; croyez à une religion nouvelle, plus vaste et plus vraie, plus logique et plus vivante ?

Mais hélas! quand il jette un regard sur le passé, le penseur attristé constate que beaucoup d'intelligences élevées, de cœurs généreux ont vainement essayé, à travers les temps, de convaincre l'Eglise, qui ne veut pas être convaincue. Ceux qui ont entrepris de l'éclairer se sont généralement brisés au roc de son intransigeance, à l'écueil de son fanatisme, à ses dogmes puérils, réputés intangibles et sacrés.

Et nous ne parlons pas seulement de ces anciens héros de la civilisation et du progrès, qui ont comblé de leurs chairs pantelantes, de leurs membres broyés ou calcinés, les abîmes sanglants du passé ; nous ne parlons pas de ces martyrs qui ont arrosé de leur sang les routes ténébreuses où la Libre-Pensée devait surgir un jour pour éteindre les bûchers, briser les instruments de torture et faire rayonner la Vérité ; nous ne parlons pas des innombrables et saintes victimes de l'Inquisition, des penseurs torturés comme des criminels, des savants humiliés, emprisonnés, forcés de désavouer la science, de se courber sous les menaces de l'Eglise insolente dans sa suprématie. Ces temps odieux sont, Dieu merci! loin de nous.

Nous voulons parler, surtout, des prêtres éclairés et respectables qui ont voulu, jusqu'au temps où nous sommes, rappeler à l'Eglise les vrais principes de son fondateur, et qui, excommuniés, honnis, expulsés du sein des fidèles, ont jeté dans la société moderne d'utiles ferments de discorde, de multiples éléments de controverse, mais y ont également semé, dans beaucoup d'âmes, le doute né de leur antagonisme avec le pape et les évêques, et tous les désenchantements de leur cœur ulcéré, toutes les amères déceptions de leur âme angoissée, violemment sacrifiée aux rancunes de l'Eglise, à sa soif de domination, à sa haine des vérités qui montrent l'inanité de ses dogmes.

Et que deviennent ces missionnaires du Vrai, aux prises avec leurs détracteurs intéressés, avec cette Eglise fanatisée et despotique qui ne compte pour rien les exigences naturelles de la raison, les cris ds la conscience outragée, les revendicatione légitimes de la pensée libre? Prêtres, ils le sont toujours à leurs propres yeux, mais ils n'exercent plus, ne peuvent plus exercer leur ministère, à moins d'une rétractation solennelle de leurs prétendues erreurs... et ils végètent, ils languissent dans l'impuissance, ils meurent... grandis par leur conscience satisfaite, par leur âme d'autant plus pure qu'elle a été plus éprouvée, mais abreuvés d'outrages par leurs anciens co-

religionnaires, méconnus souvent de la foule, vaincus par l'adversité.

Ce serait une grave erreur de croire qu'on peut demander à l'Eglise de revenir sur ceux de ses enseignements que condamne la conscience moderne. Elle se prétend immuable. Les temps peuvent changer, les générations se succéder dans la mort et dans la vie, le progrès, arbre magnifique, étendre de plus en plus sur le monde ses rameaux touffus et rayonnants, la Science, source féconde de prodiges, prendre, à notre époque, un développement inouï : l'Eglise reste stationnaire. Elle se glorifie de son passé, qui eut des heures de grandeur, mais des heures aussi de sombre défaillance et de véritable déchéance morale. Elle y reste invinciblement attachée; elle croit et proclame sa « vérité, une et éternelle » !

Toutes les tempêtes humaines peuvent bien ébranler les empires qui se désagrègent, les castes privilégiées qui s'effondrent, bouleverser le vieux monde destiné à périr, balayer comme des fètus de paille les textes morts des religions expirantes, faire flotter sur presque toutes les nations des drapeaux bénis par la liberté naissante : tout l'effort moderne, toute la libre-pensée actuelle viennent expirer aux pieds de cette Eglise qui se meurt, drapée dans son orgueil irréductible comme dans un manteau royal. Jésus lui-même ne pourrait la convaincre que ses dogmes sont absurdes, qu'elle ne comprend pas le monde moderne, qu'au lieu de recruter des âmes à Dieu, au spiritualisme vraiment chrétien, elle creuse de plus en plus le fossé qui la sépare de la science de la Terre et de la vérité du ciel !

Elle croit être celle qui « vit dans tous les temps, toujours semblable à elle-même, comparable à Dieu ! »

Cependant, elle ne tient plus le monde entier sous sa tutelle. Elle ne peut plus décréter, comme autrefois, que les hommes n'auront d'autre vouloir que son vouloir, d'autre foi que sa foi. Serait-elle la seule à ne pas s'apercevoir de sa décadence ? Serait-elle la seule à ne pas comprendre que notre époque positive demande une foi nouvelle, basée sur la raison et sur le fait, et que la religion deviendra scientifique ou cessera d'exister ? Toujours est-il que les temps ont marché et que Dieu a agi. Formidable édifice d'oppression, l'Eglise, malgré des siècles de puissance souveraine, malgré le nombre considérable de ses prêtres et la fidélité hardie de ses partisans, l'Eglise s'écroule peu à peu depuis que la liberté, sonnant la diane du genre humain, s'est levée sur le monde nouveau, émancipant les esclaves de la pensée, dotant les hommes de lois plus équitables ; c'est-à-dire depuis que les vrais principes de Jésus ont commencé à se répandre, rosée céleste, sur les âmes sincèrement religieuses.

Les grands missionnaires de la vérité, ces hautes entités spirituelles qui, de l'espace, dirigent notre planète et président à l'évolution morale de l'humanité, ont condamné la vieille Eglise, routinière, aveugle et méchante, à disparaître devant eux comme le brouillard fond à l'approche du soleil : cette Eglise disparaîtra donc, rayée de la conscience universelle par la main même de Dieu.

Mais, à l'heure où nous sommes, ses prêtres, ses défenseurs les plus autorisés, encore aveuglés par leur fanatisme, qu'ils confondent avec la vraie foi, s'opposent et croient devoir s'opposer aux réformes sociales utiles et à l'extension du progrès moderne ; ils s'insurgent contre les conquêtes de la science, qu'ils sont cependant obligés de subir peu à peu et qui troublent si profondément leur sérénité. Ils craignent les surprises de l'avenir, qu'ils voudraient empêcher d'apparaître à l'horizon des peuples comme une promesse d'émancipation définitive, de religion pure, de complet accord entre l'homme plus éclairé et Dieu mieux compris.

Voilà pourquoi ces hommes imbus de préjugés indéracinables, victimes d'un enseignement qui annihile leur propre raison, nous demandent sans cesse de fouler la raison aux pieds et de nous incliner docilement devant leurs mystères. Le jour où la raison humaine prévaudrait définitivement contre la fausse lumière divine qu'ils propagent avec ardeur, tout le fatras des dogmes obscurs et inacceptables s'écroulerait lamentablement.

Ah ! s'ils pouvaient ressusciter à leur profit l'empire sans contrôle des âmes ; s'ils pouvaient retrouver leurs anciennes prérogatives, et exercer de nouveau les violences légales d'un passé heureusement disparu, comme ils écraseraient dans l'œuf tout idée prête à surgir et qui ne correspondrait pas étroitement aux dogmes dont l'Eglise est la gardienne vigilante, la dépositaire trop fidèle !...

Cependant la raison humaine, dressée contre ce qu'on appelle à tort le droit divin — et qui n'est, à notre avis, que le droit de déplaire à Dieu — la raison humaine, de même que ce républicanisme,

vigilant lui aussi, qui veut et doit assurer à la nation la paix dans la liberté, ne peuvent laisser les mandataires de Rome organiser la résistance aux lois de notre pays. Nous ne pouvons tolérer de nouvelles croisades contre l'esprit moderne, qui a charge et mission de réparer les désastres d'un passé de violence et de haine, en mettant dans tous les cœurs l'Evangile nouveau : Liberté ! Egalité ! Fraternité !

La Liberté? L'Église autocratique l'étouffe sous ses dogmes, sous ses menaces d'excommunication, sous sa discipline de fer. Aucune âme ne peut se dire libre dans le sein de l'Eglise.

Ses croyances, elle les impose. Il faut croire à tous ses « articles de foi » sous peine de l'éternel Enfer. Il faut lui obéir, les yeux fermés, quelles que soient les protestations de la conscience. Et c'est pourquoi, de nos jours, tant d'âmes soucieuses de vérité et de liberté secouent son joug et s'évadent de son ombre, aspirant à la lumière divine. En vain l'Eglise voudrait les retenir ; en vain elle appelle à son secours les imprécations sacrées qui lui sont familières: le temps n'est plus où la terreur du dogme paralysait les consciences, où la crainte de l'Enfer était le frein redouté des âmes.

Cependant l'Eglise, mal inspirée, condamne toujours les aspirations de la raison, au lieu d'élargir ses textes, de les rendre acceptables par les intelligences éclairées. Elle n'a plus le pouvoir temporel, mais elle rêve le retour d'un autocratisme gouvernemental qui serait la négation, la suppression de toutes les conquêtes de liberté assurées par l'esprit humain à travers les siècles.

L'Egalité? L'Eglise l'accepte devant Dieu, l'honore dans ses prêches et la combat dans ses actes.

Elle établit dans son propre sein une hiérarchie sacerdotale qui ne doit rien à l'élection, sauf pour son Pontife suprême, et qui met à une si grande distance les prélats des simples prêtres, que ceux-ci ne sont plus que les vulgaires et mécaniques rouages, sans volonté, sans initiative, de la lourde machine de compression que représente l'Eglise.

La Fraternité? L'Eglise l'enseigne comme Jésus : mais comment la conçoit-elle? comment l'applique-t-elle? Elle anathématise tous ceux, grands ou petits, qui ne pensent pas absolument comme elle. Elle proclame que nul ne peut être sauvé hors de son sein, et considère les autres cultes comme d'indignes adversaires, réprouvés de Dieu. Elle affirme que, pour gagner le ciel, il faut être chrétien, c'est-à-dire catholique, et croire à tout ce qu'elle enseigne. Les autres religions lui apparaissent comme des contrefaçons de la vérité, d'absurdes légendes ou des hérésies abominables. Elle seule a reçu du ciel la vérité divine. Elle seule doit gouverner le monde des âmes.

La haine coule à pleins bords de la chaire catholique, où le passé se dresse, enfiellé et menaçant. Nous n'exagérons rien. Qu'il revête la robe du moine, la soutane du prêtre, le camail du prélat, le passé ressuscite dans l'âme étroite du sectaire qu'épouvante la marche glorieuse du progrès. Il ne voit pas le doigt divin dans cette ascension continue de l'humanité vers un idéal de justice et d'amour. Il ne voit que le désaveu infligé à ses dogmes, à son enseignement; il ne voit que l'ombre descendant sur l'Eglise pendant que la science élargit continuellement sa place au soleil. Et la haine lui monte au cœur: haine contre les autres cultes, qui, d'après l'Eglise, n'enseignent et ne peuvent enseigner que le faux, puisqu'elle seule est, à l'entendre, dans les secrets de Dieu, qui n'a confié qu'à elle la direction des âmes; haine contre les matérialistes, qui nient sans preuves ce que l'Eglise affirme sans preuves; haine plus implacable encore contre les esprits élevés qui, ne voulant appartenir à aucun culte, planent haut au-dessus des mystères insondables et des dogmes insoutenables, pour adorer Dieu dans la libre expansion de l'âme, de la conscience et du cœur.

La formule républicaine : Liberté ! Egalité ! Fraternité ! ne saurait donc être celle de l'Eglise, malgré les affirmations contraires de quelques-uns de ses prêtres, plus éclairés que les autres, mais impuissants à réagir contre les égarements funestes du Cléricalisme. Il serait seulement à souhaiter, pour les républicains, que cette belle formule sortît davantage des conventions purement écrites et gagnât vraiment le cœur et l'âme de tous ceux qui disent admirer les immortels principes de 1789.

Nous n'avons jamais eu de parti pris, pas plus sur les questions religieuses que sur les questions politiques ou sociales. Là où la vérité jette un rayon de lumière, nous allons vers ce rayon, car nous sommes, partout et toujours, pour la vérité. Nous reconnaissons donc volontiers, nous affirmons même avec ardeur, nous aussi, que le Christianisme pur — non celui des

prêtres, mais celui de Jésus — a puissamment servi l'émancipation humaine, la cause généreuse du progrès, la cause sacrée de la liberté.

Mais, précisément parce que nous vénérons et aimons le grand missionnaire d'un Dieu clément et miséricordieux ; précisément parce que nous acceptons son Evangile de pardon et d'amour, nous luttons de toutes nos forces contre ces disciples égarés du Maître qui refusent de reconnaître que les temps ont changé, que l'Enfer ne peut plus être un épouvantail pour l'humanité adulte, que l'heure est enfin venue de donner aux hommes conscience de leurs droits en même temps que de leurs devoirs ; en un mot, qu'il faut — non pas détruire — mais épurer la religion, l'appuyer à la science, la rendre capable encore d'instruire et d'améliorer les âmes.

Nous estimons que le vrai chef de la chrétienté, Jésus, serait avec nous s'il revenait sur terre, si, avec l'autorité et le charme de sa parole révélatrice, il pouvait encore enseigner aux hommes les préceptes sacrés des religions les plus anciennes, dont le Christianisme fut, dans sa bouche, l'écho vibrant et attendri.

Dès lors, quelle importance pouvons-nous attacher aux anathèmes fulminés contre nous, spiritualistes indépendants, par des sectaires qui nous menacent de leur ridicule cule Satan chaque fois que nous dévoilons leurs menées ambitieuses, chaque fois que nous nous efforçons de prémunir les hommes, nos frères, contre cette discipline monastique au moyen de laquelle les soutiens de l'infaillibilité papale essayent encore de lancer leurs bataillons à l'assaut de la société moderne !

Toutefois, nous croyons devoir souligner l'antagonisme qui existe entre la pensée de l'Eglise et la pensée républicaine ; nous croyons devoir affirmer que les théories et les pratiques de l'Eglise sont en opposition directe, irréconciliable, avec les pratiques et les théories républicaines, qui cependant, prises dans leur essence, peuvent se réclamer du Christianisme le plus pur : nous croyons devoir affirmer encore qu'il était temps d'obliger les ministres des diverses religions à réintégrer leurs temples, à s'y comporter comme de véritables pasteurs des âmes, au lieu d'y lever sans cesse l'étendard de la révolte et d'y semer des haines aussi vigoureuses qu'injustifiées contre nos institutions politiques, dont le principal but est de réaliser l'idéal fraternel qui fut celui de Jésus.

Certes, les prêtres ont droit au titre de citoyen comme les laïques, mais leur mission, leur caractère devraient-ils leur permettre de se répandre en brouillons dans la société civile, d'y constituer un parti politique actionné par le fanatisme religieux ? Cela n'est-il pas contraire à l'enseignement du Maître qui disait : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » ?

Les prêtres chrétiens ne devraient-ils pas rester étrangers à toute politique, pour accomplir dignement leur ministère ? Ne doivent-ils pas consoler, réconforter tous ceux qui souffrent, à quelque opinion que ceux-ci appartiennent ? Comment le feront-ils si, introduits chez des républicains et se laissant dominer par l'esprit de parti, ils ne voient plus que des ennemis dans ceux qu'ils ont le devoir de considérer comme des frères ?

La séparation de l'Eglise et de l'Etat ne légitime pas les violentes attaques du Clergé ne voyant dans la République qu'une citadelle de l'irreligion et la combattant ouvertement. Religion et politique sont deux termes qui s'excluent réciproquement. La politique ne saurait vouloir fermer le chemin du ciel aux âmes croyantes ; la religion ne saurait vouloir échanger son pouvoir spirituel contre une souveraineté temporelle qui serait, comme elle l'a été jadis, la condamnation même de son principe et de son but.

Arrière aux fanatismes démodés, aux intransigeances ecclésiastiques, aux fantômes d'un passé qui ne peut revivre ! Place à la pensée spiritualiste libre, à la claire intuition des vrais principes religieux !

« Il n'y a plus, me direz-vous, de Borgias et de Torquemadas au monde ! » Pardon, il y en a encore. Il y a surtout, en France même, une dernière armée de fanatiques qui obéissent au mot d'ordre de Rome avec une passivité dangereuse. Ces hommes aventureux, que rien ne rebute, combattent la société actuelle, qu'ils croient liguée contre Dieu, le Dieu cruel et absurde qu'ils adorent. Il faut toujours craindre leurs invasions coutumières sur le terrain politique, leurs coups de main audacieux, et ne pas dédaigner de s'armer contre eux, car ils s'arment contre nous.

Ne laissons pas les partisans de l'obscurantisme s'emparer de l'âme naïve du peuple, tenir l'homme par l'enfant et par la mère, continuer l'Inquisition matérielle abolie, par cette Inquisition morale renouvelée : l'asservissement des consciences.

Tant qu'ils ne voudront pas la paix, maintenons-nous sur le pied de guerre, et,

résolus à la défense de nos institutions de liberté, ne cessons pas d'éclairer le peuple en lui criant comme autrefois : le Cléricalisme, voilà l'ennemi !

*
* *

Nous conservons cette formule, en souhaitant l'amender aussitôt que ceux qui se présentent comme nos adversaires le permettront par une attitude plus conforme au vrai sentiment religieux et plus équitable envers nous, qui ne venons pas combattre la religion, mais l'ultramontanisme visant à détruire nos libertés si chèrement acquises.

Spiritualistes libres-penseurs, nous allions dans nos âmes le culte de l'idéal éternel, de la Divinité, à la revendication du droit humain, éternel lui aussi.

Loin de nous, d'ailleurs, la pensée de comprendre dans ce terme : *Cléricalisme*, les légitimes aspirations des âmes vraiment religieuses, qui suivent sans fanatisme, sans bigoterie, les pratiques d'un culte, regardant plus haut que ce culte pour adorer Dieu dans le rayonnement de la Bonté, de la Sagesse et de la Puissance infinies ! Honneur à ces âmes pieuses et droites qui restent saines et dont la foi s'unit à la raison !

A quelque culte que ces sincères croyants appartiennent, ils ont droit à notre respect et à notre fraternité.

(*A suivre.*)

## LES FANTOMES DE VIVANTS PEUVENT COMMUNIQUER

M. Fernand Girod, un jeune expérimentateur, vient de faire une série d'expériences sur la communication à distance à l'aide de sujets dédoublés.

Ces expériences ont fait l'objet d'un rapport spécial à la Société magnétique de France.

Nous sommes heureux de pouvoir donner, d'après l'auteur lui-même, un extrait de ses comptes rendus.

Deux sujets servent aux expériences : M<sup>lle</sup> Louise B..., à Bordeaux, jeune fille ignorant tout des phénomènes du magnétisme ; M<sup>lle</sup> Edmée, sujet personnel de M. Girod, qui servit à H. Durville pour ses premières recherches sur le fantôme des vivants, restée à Paris, aux mains de M<sup>me</sup> Stahl, sa directrice.

Contrôle rigoureux, les comptes rendus sont attestés de part et d'autre par les personnes assistant aux expériences.

Dans une première expérience, Louise, sans être prévenue de quoi que ce soit, voit apparaître, alors qu'elle était dédoublée, un fantôme semblable au sien. « C'est le fantôme d'une femme, dit-elle. Elle est plus petite que moi, plutôt blonde. Elle me parle, mais c'est curieux, on dirait que son fantôme est plus habitué que le mien à se trouver ainsi ; il est moins gêné et beaucoup plus lumineux que le mien.

« Mais je reconnais cette personne, dit Louise après un instant ; je l'ai déjà vue quelque part.

— Où l'avez-vous vue ?

— L'autre jour, quand vous m'avez envoyée à votre cabinet pour voir ce qui s'y passait, j'ai vu cette personne... mais oui, c'est bien elle.

A la même heure Edmée, dédoublée à Paris, envoyait son fantôme à Bordeaux et rapportait de son côté ses impressions :

« J'ai vu une jeune fille brune, assise dans un fauteuil, et un fantôme comme le mien se promener dans la pièce. Nous nous sommes dit bonjour et je lui ai serré la main »

Ce fait avait été également signalé par Louise.

Dans deux autres expériences, Louise a pu répéter mot à mot des phrases qu'Edmée avait dites tandis qu'elle était dédoublée dans une précédente expérience.

Ainsi, une phrase dite par Edmée le mardi était retrouvée intégralement le jeudi ; une autre, dite le jeudi, était retrouvée le samedi.

M. Girod s'appesantit beaucoup sur cette particularité de la persistance des clichés.

A cette même expérience du samedi, Louise a prononcé plusieurs fois une phrase dont le sens a été parfaitement interprété par Edmée.

Elle a pu faire la description exacte d'Edmée et de l'opérateur (M<sup>me</sup> Stahl): physionomie, coiffure, toilette, Elle a pu décrire jusqu'aux moindres détails de l'appartement et a fait notamment la description d'un livre qui se trouvait à ce moment dans le salon où l'on opérait à Paris.

Plusieurs expériences ont été ensuite tentées pour tâcher de faire lire un mot inscrit sur une pancarte placée dans la pièce où devait se rendre le fantôme visiteur. Un mot écrit à Bordeaux devait être lu de Paris et vice-versa.

De part et d'autre, les sujets, sans être prévenus. ont fort bien vu qu'ils avaient un mot à lire, ils ont pu dire le nombre de lettres composant le mot, mais n'en ont traduit que quelques-unes sans pouvoir dire exactement quel était ce mot.

Les expériences se poursuivent dans cet ordre d'idées. Signalons enfin, pour terminer, une expérience faite cette fois de Versailles à Paris et antérieure à toutes les précédentes.

Un sujet dédoublé à Versailles se met ainsi en communication avec Edmée qui, elle, se trouve en somnambulisme. Edmée voit parfaitement le double qui la consulte sur plusieurs affaires à lui personnelles. Elle entend distinctement les phrases dites par le double, les répète et y répond.

Plus tard on sut que les phrases dites par le double étaient concordantes à celles qu'Edmée avait traduites.

Ces diverses expériences jettent un jour nouveau sur les phénomènes si contestés et pourtant si fréquents de la télépathie. Nous ne pouvons qu'encourager fermement les auteurs de ces tentatives à persévérer dans la voie qu'ils viennent de tracer, afin qu'ils puissent nous donner, sur le problème des communications psychiques à distance, le plus de lumière possible.

## *MANIFESTATION D'UN ESPRIT*

Voici un fait, qui, pour l'homme indifférent ne signifie pas grand'chose, tandis que pour celui qui cherche le pourquoi des choses, l'explication des faits, il y a matière à réflexion.

C'était en 1873 à Annonay (Ardèche). J'avais alors trente et un ans. Il m'arrivait assez souvent après le repas du soir d'aller faire un tour de promenade, tandis que ma femme confectionnait courageusement des bonnets en linge à la maison pour la vente au marché.

La mère de ma femme, que nous aimions beaucoup, vivait avec nous et préparait nos repas. Un jour elle se sentit fatiguée, elle s'alita et mourut au bout de quelques jours de maladie. Voilà qu'un soir, environ une douzaine de jours après le décès de notre mère, ma femme me pria de supprimer ma promenade du soir, sous le prétexte qu'elle entendait depuis plusieurs jours, des bruits insolites et des coups sur les murs de la chambre où elle travaillait et que ça lui faisait peur. Je faisais le sceptique alors, car en ce temps-là, je ne connaissais pas encore la doctrine spirite, j'en avais seulement entendu parler, et je m'étais laissé dire, sans savoir au juste ce qu'il fallait en penser, que les âmes des morts qu'on appelle aussi esprits, viennent parfois se manifester de diverses manières. On comprendra que ces bruits pouvaient bien effrayer ma femme quand elle se trouvait seule à la maison.

Comme mes sorties à la fin de la journée n'avaient rien d'utile, j'obtempérai facilement à la prière de ma femme et ne sortis plus pendant un certain temps. Voilà que le premier soir que je lui tins compagnie, elle faisant son ouvrage et moi lisant le livre de Flammarion : *Dieu dans la nature*, il se produisit, au bout de quelques minutes, un fait extraordinaire qui nous abasourdit littéralement : Nous entendîmes deux coups suivis et frappés avec vigueur, comme un homme pourrait le faire avec un solide gourdin, sur la table même à côté de laquelle nous étions assis. Nous nous regardâmes avec stupeur, et ma femme prononça : « Eh bien ! tu as entendu cette fois?... »

J'aurais voulu pouvoir lui affirmer que c'était un meuble qui avait craqué, mais la confusion n'était pas possible, les deux coups avaient été trop violents et entendus de trop près pour s'y méprendre ; je me contentai de répondre que je ne pouvais pas expliquer cela, mais que ce n'était pas une raison pour s'en effrayer, puisqu'on n'avait pas tapé sur nous.

Les jours suivants nous nous attendions à d'autres manifestations, mais elles se terminèrent là, nous n'entendîmes plus rien par la suite ni dans les murs ni sur la table. Et voici pour quelle raison :

Lorsqu'en 1881, je m'initiai au spiritisme, je voulus avoir l'explication de ces deux coups frappés. Comme je me doutais un peu que ce pouvait être la mère morte depuis peu qui pouvait en être la cause, je la fis évoquer en la priant de vouloir bien répondre aux questions que j'avais écrites sur un papier mis sous enveloppe, que je remis à un bon médium. La réponse ne se fit pas attendre. La voici dans son esprit : « Oui, c'est moi qui ai frappé, parce que je ne pouvais pas comprendre pourquoi vous faisiez semblant de ne pas me voir et ne répondiez pas à mes questions. Alors la colère m'a prise et j'ai frappé aussi fort que j'ai pu sur la table, pour que vous me répondiez ; je n'ai pas réussi, mais ayant causé de cela à des personnes que j'ai trouvées sur mon passage, elles m'ont fait comprendre qu'il était inutile d'insister, attendu que mon âme avait quitté mon corps terrestre et que j'étais morte pour vous. »

Il faut conclure de ceci que cet esprit ne se rendait pas compte de son changement d'état, même plusieurs jours après sa mort.

Les spirites savent très bien qu'après la

mort du corps, certains esprits restent longtemps dans un état d'hallucination ou de trouble qui les maintient dans la croyance qu'il sont encore au nombre des vivants et qu'ils croient s'occuper toujours des mêmes travaux qu'ils faisaient sur la terre.

Comme mon questionnaire ne contenait pas des demandes à l'esprit sur son état d'âme d'alors (huit ans après sa mort) il ne me parla que de ce que je désirais savoir. Pour obtenir des détails sur sa situation spirituelle, il m'aurait fallu être moi-même médium pour pouvoir le questionner à volonté; on peut encore communiquer avec les esprits au moyen de la typtologie, ce qui est toujours plus probant pour les incrédules étrangers au spiritisme. Mais les meilleures preuves, ce sont les diverses matérialisations d'esprits dont on a pu obtenir des épreuves photographiques, sûrement indemnes de toute hallucination; ces preuves-là sont tout à fait incontestables et rendent vraisemblables celles dont on pourrait douter.

Je comprends très bien que cette correspondance de l'Au-delà soit toujours beaucoup plus convaincante pour l'évocateur que pour toute autre personne. Il en est toujours ainsi pour la personne que la communication concerne, parce qu'elle se rend bien mieux compte de la preuve d'identité contenue dans le message de l'esprit que quelqu'un d'étranger.

URBAIN GINESTET.

## Congrès international de Psychologie expérimentale

### Appel à tous les spiritualistes

La *Société magnétique de France*, adoptant la proposition de M. Hector Durville, a décidé l'organisation d'un grand *Congrès international de Psychologie expérimentale*, qui tiendra ses assises à Paris, à la fin de 1910.

Ce *Congrès* a pour but d'asseoir l'expérimentation psychologique sur des bases plus solides et moins discutables, et d'établir les bases d'une *Psychologie* véritablement scientifique. Il resserrera plus étroitement les liens de sympathie, de confraternité et de solidarité qui unissent déjà les spiritualistes et leurs groupements. Il fera connaître, au moyen d'études spéciales, d'expositions, de concours, tous les progrès accomplis depuis dix ans dans le domaine de la *Psychologie expérimentale*.

Le *Congrès international de Psychologie expérimentale de* 1910 sera une manifestation plus grandiose que les Congrès précédents, qui ont pourtant donné des résultats très imposants. Il n'est pas organisé dans le but de favoriser une *Ecole*, une *Méthode* ou une *Idée*, car toutes les écoles y seront représentées, on étudiera toutes les méthodes, et les idées les plus opposées pourront y être discutées.

Désireuse de profiter de toutes les idées, la *Société magnétique de France* envoie un *Référendum* aux chefs du mouvement spiritualiste de France et de l'Etranger en leur demandant :

1° Ce qu'ils pensent du mouvement projeté, et s'ils jugent à propos d'en modifier l'organisation. La base de cette organisation consiste à diviser les travaux du *Congrès* en sections indépendantes : *Spiritisme, Magnétisme, Hypnotisme, Occultisme, Théosophie, Psychologues indépendants, Photographie transcendantale*, etc., etc.

2° Quelles sont les questions qu'ils voudraient voir traiter ou mettre au concours;

3° Quel doit être le taux de la cotisation exigée de tous les membres du *Congrès*;

4° Enfin, leurs observations motivées.

En novembre prochain, la *Société magnétique de France* réunira les personnalités du monde spiritualiste, dont beaucoup ont déjà promis leur adhésion, et fera connaître les réponses au Référendum. Le comité d'organisation sera constitué à ce moment avec des représentants de chaque branche des connaissances qui seront traitées au Congrès.

Les frais de l'organisation sont supportés par la *Société magnétique de France* qui, dans sa dernière séance, a voté un crédit dans ce but. Son président, M. G. Fabins de Champville, a encore montré son dévouement à la cause en invitant tous les chercheurs à se mettre résolument au travail pour que cette manifestation pose définitivement les sciences psychiques sur un terrain scientifique.

Toutes les communications doivent être adressées au siège de la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri, Paris, au nom de M. Henri Durville fils, chargé de rassembler les documents avant la nomination du Comité d'Organisation.

SOCIÉTÉ MAGNÉTIQUE DE FRANCE.

## Notre Caisse de Propagande et son fonctionnement

Nous sommes reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui veulent bien se souvenir de notre Caisse de Propagande et l'alimenter de leurs dons, se rendant compte de son utilité pour le bon fonctionnement du journal.

Mais, parmi nos correspondants, il en est qui nous demandent :

— A quoi la Caisse de Propagande vous sert-elle ?

Nous allons répondre à cette question, heureux d'avoir été mis à même de faire la lumière sur ce point.

*
* *

La Caisse de Propagande nous est très utile, à plusieurs points de vue :

D'abord, elle nous permet de servir le *Progrès Spirite* à un grand nombre de lecteurs qui, pour diverses raisons, ne peuvent souscrire d'abonnement. Parmi eux, se trouvent des personnes peu fortunées, qui ont soif des consolations du Spiritisme, et que nous ne voudrions pas priver de celles que leur procure la lecture du journal.

Puis, nous faisons échange avec bon nombre de revues et journaux spirites, français et étrangers, car le Spiritisme est, aujourd'hui, répandu sur toute la surface du globe.

Ce sont là des frais d'impression, de publication, d'envois, que la Caisse de Propagande nous permet de couvrir.

Enfin cette caisse, à certaines heures, peut nous être plus utile encore : elle peut, quand elle n'est pas trop abandonnée, trop oubliée, nous fournir l'appoint nécessaire au paiement de nos frais généraux d'impression, car nous ne vivons pas seulement d'idéal, hélas ! et nous devons compter avec les factures mensuelles de notre imprimeur.

On voit que le rôle de la Caisse de Propagande a son importance, sa grande utilité.

*
* *

Maintenant que voilà nos lecteurs renseignés, nous n'hésitons pas à engager vivement nos fidèles abonnés et tous ceux que le journal intéresse, à soutenir notre Caisse de Propagande de leurs dons — si minimes soient-ils — se rappelant, suivant la familière et si juste expression d'un de nos donateurs, que « les petits ruisseaux font les grandes rivières. »

Ils contribueront ainsi, dans la mesure de ce qui est possible à chacun d'eux, à assurer au *Progrès spirite* sa vitalité, sa durée et le pouvoir de faire quelque bien.

De notre côté, ne faisons-nous pas effort pour rendre le journal aussi intéressant et instructif que possible? Nous recevons de nombreuses lettres qui nous donnent satisfaction à ce sujet. Nos chers correspondants veulent bien y constater que, grâce à nos collaborateurs, les articles que nous publions savent généralement parler à la raison, élever l'esprit ou toucher le cœur.

Marchons donc avec confiance vers l'avenir meilleur que nous entrevoyons, heureux des sympathies qui nous entourent, forts de l'appui de nos guides et protecteurs invisibles qui, sous la plume de la Muse, de Gambetta et d'autres esprits éminents, nous donnent tant de conseils utiles.

Nous remercions de tout cœur ces guides bien-aimés qui viennent nous consoler dans nos peines, nous soutenir dans nos défaillances, nous exhorter au courage dans la lutte, à la fermeté dans l'épreuve ; nous les remercions de nous montrer la route à suivre pour atteindre, au milieu des difficultés, des obstacles et des périls de la vie, le but qui a été assigné à notre foi persévérante et à notre amour résolu !

Mais nous ne pouvons dédaigner le côté matériel de la publication du journal, les dépenses qui nous incombent de ce fait, et c'est à nous, non à nos guides, de faire face aux exigences de cette tâche mensuelle obligatoire.

Donc, chers lecteurs et aimables lectrices, n'oubliez pas notre Caisse de Propagande.

Toutefois, comme nous ne voudrions pas vous imposer, même un petit sacrifice, sans compensation, nous nous proposons d'expédier à ceux d'entre vous qui en feront la demande, en échange et selon l'importance de leur don, un ou plusieurs des ouvrages de notre Rédacteur en Chef, qui figurent à la 4e page de la couverture du *Progrès Spirite*.

Ainsi donc, chers lecteurs et lectrices, tout en acquérant des ouvrages dont nous n'avons pas à faire l'éloge, mais qui ne peuvent qu'éveiller votre sympathie en raison du nom de leur auteur, vous accomplirez une œuvre de solidarité fraternelle des plus utiles.

Nous comptons sur votre bon concours et vous en remercions à l'avance, de tout cœur.

*Le Directeur-Gérant* : A. Laurent de Faget. Mayenne, Imprimerie Ch. Colin

# Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

15e Année — N° 11 Novembre 1909

LE

# PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

*Le journal paraît le 20 de chaque mois.*

## DESTINÉE ET PROVIDENCE

« Il y a une destinée, mais il y a aussi une Providence ; et, quand la destinée est trop dure, la Providence intervient. »

De qui est cette phrase ? Je ne saurais exactement le dire. Cependant, ces paroles ont été murmurées à mon oreille, ou plutôt à l'oreille de mon âme, tandis que j'étais en courses à Paris, pour affaires, c'est-à-dire la pensée très éloignée de toute méditation philosophique. Et c'est précisément parce que j'étais absorbé, à ce moment, par des préoccupations d'ordre purement matériel, que cette phrase résonnant tout à coup dans mon for intérieur, j'en conclus tout naturellement qu'elle n'était pas de moi, puisqu'elle n'avait aucun lien avec ma pensée, aucun germe préexistant dans mon esprit.

Je remerciai donc l'intelligence étrangère qui avait bien voulu me la faire entendre, et, tout en continuant mes courses, je me pris à rêver, creusant le problème qu'elle venait d'exposer inopinément à mon esprit étonné.

« Il y a une destinée !... »

Oui, certes ! me disais-je, il y a une destinée ; je la crois en partie écrite pour chacun de nous, puisque nous sommes, parfois, prévenus par nos amis invisibles de certains événements qui doivent laisser dans notre vie une trace ineffaçable. Les grandes lignes de notre existence seraient donc ainsi marquées d'avance.

Je me représente la Destinée comme une vaste circonférence dans laquelle nous pouvons évoluer en tous sens, soit vers le bien, soit vers le mal, au gré de notre libre arbitre, mais sans pouvoir sortir, pendant cette vie, du cercle d'action qui nous a été tracé dès le berceau, par conséquent sans pouvoir écarter les événements majeurs qui doivent influer heureusement ou malheureusement sur notre cœur et sur notre esprit.

« Il y a une Providence !.. »

Qui en douterait en voyant l'ordre admirable établi dans cet immense univers où tout concourt au développement physique et moral de l'être, à l'accomplissement gradué de sa destinée ; où tout impose l'idée d'une direction infiniment sage et adorablement prévoyante? Qui en douterait en constatant que nos prières sont entendues d'une souveraine puissance dans laquelle sourit une inépuisable bonté ; que nos épreuves sont mesurées à nos forces et servent à notre avancement ; que le but de l'humanité est le définitif bonheur, acquis, il est vrai, par le travail, la lutte et la souffrance momentanés : mais ceux-ci façonnent l'être, le trempent, l'élèvent, le rendent digne des félicités suprêmes du cœur, de la conscience et de lesprit.

Ah ! ces félicités, il ne peut toujours les connaître ici-bas, où l'ombre terrestre passe si souvent sur la lumière divine ; où la beauté des rêves se fane, s'estompe et s'évanouit si souvent au contact des brutales réalités. Mais l'homme sent en lui qu'une force intelligente supérieure veille sur sa destinée, et que les joies qu'il ne peut encore goûter sur la terre, lui sont réservées en d'autres séjours qui l'attendent après la mort.

Un grain de blé qui germe, une feuille de rose qui rougit d'un baiser du soleil et en garde son vif incarnat, un enfant adoré, un petit enfant suspendu au sein de sa mère, promesse de bonheur réel et du-

rable au milieu des fictions et des désillusions de la vie; et aussi les majestueuses harmonies de la Nature, les intuitions géniales des grands poètes, les découvertes incessantes de la Science, les manifestations grandioses du progrès : tout indique, tout prouve que nous vivons sous des lois protectrices, que nous dépendons d'un souverain pouvoir qui ne nous éprouve que pour nous améliorer, et qui veut et prépare pour l'homme un avenir de lumière et d'amour dans la paix et la liberté!

∴

Il y a donc une Providence, il n'est pas permis d'en douter à celui qui a vécu en étudiant la vie, à celui qui a souffert et s'est senti soutenu bien souvent par cette force occulte bienfaisante que nul spirite ne saurait nier.

Mais la Providence peut-elle être amenée à corriger la Destinée? Celle-ci n'est-elle pas une des forces mêmes de Dieu ? Et, si elle n'est qu'une loi, comment se pourrait-il qu'émanant de la suprême Volonté, qui est aussi la Sagesse suprême, elle eût besoin, à certains moments, d'être revue et corrigée par son éternel auteur?

C'est là un problème qu'il ne nous appartient pas d'élucider, de résoudre. Mais nous pouvons l'étudier quelque peu, à la lueur de ce spiritisme qui éclaire tant d'ombres et dissipe tant d'incertitudes. Essayons donc de comprendre Dieu, sans prétendre, certes! à l'infaillibilité de notre jugement en pareille matière, et gardons en ceci la modestie qui convient aux créatures bornées qui osent se mettre un moment en présence de l'infini.

Allan Kardec nous dit qu'avant de venir en ce monde, nous avons entrevu dans le kaléidoscope de l'avenir, et, en quelque sorte, choisi nous-mêmes, le plus souvent, les épreuves qui doivent nous être imposées dans la vie terrestre, soit pour nous faire justement expier nos fautes antérieures à cette vie, soit pour faciliter, pour accélérer notre progrès moral.

Dès lors, c'est nous qui avons préparé dans l'au-delà, avant de naître à la vie matérielle terrestre, la destinée qui nous est faite en ce monde et qui nous impose sa loi, du berceau à la tombe, paraissant contredire et même nier notre libre arbitre actuel, mais n'étant, en définitive, que la résultante raisonnée et acceptée de notre libre arbitre antérieur.

Seulement, quand nous étions dans le pays des âmes, dans cette *erraticité* dont parle Allan Kardec et où l'Esprit se recueille avant de recommencer la lutte terrestre, avons-nous toujours choisi avec discernement nos épreuves futures? N'avons-nous pas, quelquefois, trop présumé de nos forces, de notre intelligence, de notre activité, de notre volonté pour le bien? N'avons-nous pas eu l'orgueil de croire que nous sortirions vainqueurs de toutes les épreuves, quelles qu'elles fussent? Et même, dans notre ardent désir d'arriver plus vite à la perfection, n'avons-nous pas demandé un sort trop rigoureux, une vie trop semée d'obstacles, de périls et de douleurs, vie que nous ne pouvons supporter, ensuite, quand nous avons repris l'enveloppe matérielle humaine ?

Et quand, dans l'existence actuelle, nous nous sentons accablés sous le poids de nos épreuves, que nous nous sentons prêts à abandonner la lutte, à déserter le combat de la vie, est-ce qu'un regard levé au ciel, un élan du cœur vers le Père suprême, n'auraient aucune influence sur notre destinée?

Quoi! nous succomberions presque à la tâche ingrate qui nous accable ; nous sentirions à notre cœur toutes les meurtrissures, à notre front toutes les rides de la pensée douloureuse, et nous ne pourrions rien, rien contre la loi fatale qui nous étreint, nous courbe et menace de nous écraser?

Il ne saurait en être ainsi, car ce serait la négation de la bonté divine et aussi celle de la justice de notre destinée. L'admettre, ce serait faire injure, en même temps, au Destin et à Dieu!

Croyez-vous le Destin une loi aveugle et Dieu un maître inintelligent?

Spirites, nous devons avoir confiance en la divine Sagesse qui conduit le monde à ses fins, et marcher avec sérénité au milieu des épreuves meurtrissantes dont la route terrestre est semée. Une main dirige la nôtre quand nous sommes dans l'obscurité ; un regard veille quand nous ne voyons pas.

Dieu n'a pas besoin de corriger la Destinée, qui obéit toujours à l'influx divin : mais il la voit, la suit, la complète et la sanctionne.

La loi de notre destin est parfois très rigoureuse; elle n'est implacable que pour ceux qui, abandonnant toute foi en Dieu, s'abandonnent eux-mêmes.

Réprimons donc nos mouvements de révolte contre la Destinée, acceptons-la malgré ses rudesses, et confions-nous à la puissance et à la bonté de Celui qui la

décrète, la mesure, et, en l'appliquant, la rend équitable!

Et travaillons nous-mêmes à notre destinée future, en la préparant dès ici-bas par nos travaux et nos vertus.

Pour moi, je veux toujours me rappeler les paroles de mon guide occasionnel, de l'Esprit qui a murmuré à mon oreille, dans les rues de Paris :

« Il y a une destinée, mais il y a aussi une Providence; et, quand la destinée est trop dure, la Providence intervient! »

A. Laurent de Faget.

## Vies passées. Vies futures

Il est très difficile actuellement de se faire une conviction absolument satisfaisante en matière philosophique ou religieuse. Les opinions les plus diverses, parfois même les plus opposées, sont défendues avec une égale ardeur par leurs partisans et s'appuient sur des arguments qui, souvent, nous déconcertent. Si vous sortez des sentiers battus, disons mieux: de l'antique ornière où le char religieux a roulé plus ou moins paisiblement pendant des siècles, monté par l'immense majorité des croyants, vous rencontrez de tous côtés des chemins nouveaux. Les uns sont déjà larges, aplanis, éclairés ; d'autres, encore mal tracés, sinueux, se cachent dans une ombre qui nous paraît mystérieuse et qui, par cela même, les rend extrêmement tentants ; d'autres encore s'offrent abrupts et raides, mais leur raideur même donne à penser qu'ils doivent conduire plus vite au sommet rêvé, que ceux qui s'en vont vers le même but lointain par d'interminables lacets, à travers champs, bois ou vignes.

Et, selon le chemin que vous avez choisi, votre idée a dû changer d'allure et de véhicule. Dans certains milieux, l'idée va en automobile et se précipite vers l'inconnu avec une vitesse déconcertante. Ailleurs, elle se contente du fiacre et du tramway ; elle avance, et elle est à la portée de tous. Ailleurs encore, on la dirait traînée par des bœufs au pas régulier et lent, comme les chars des rois fainéants du moyen âge. Si vous êtes des passants de la route neuve, partisans de l'automobile, vous ne comprenez plus les paisibles, les « pas pressés » qui se contentent d'aller leur petit bonhomme de chemin. Aux yeux de ceux-ci, par contre, vous paraissez dangereux ; ils ne voient que méfaits, ruines et catastrophes, pour eux et pour autrui, sur la voie où vous êtes engagés.

Tant d'inégalité dans la marche en avant nous confond au premier abord ; on se dit que si tout le monde allait du même pas, l'ordre règnerait, pour le plus grand bien de la société et du progrès. C'est là un souhait dont la réalisation serait peut-être fort décevante. De tout temps les inégalités qui nous choquent se sont produites, plus ou moins sensibles selon les cas et les époques, mais réelles. Le plus sage est donc d'accepter ce qui est, car nous pouvons être certains que les retardataires d'aujourd'hui seront, tôt ou tard, eux aussi, entraînés de gré ou de force, consciemment ou sans s'en rendre compte, dans le courant vertigineux qui est une des caractéristiques de notre époque, comme de toute période de transition.

Pour nous, bonnes gens qui avons encore la candeur d'admettre que nous possédons une âme, et la naïveté plus grande de croire à la survivance de cette âme, nous avons été jusqu'à un certain point entraînés par le courant, ou plutôt nous y sommes entrés le sachant et le voulant ; et si nous nous sommes arrêtés à une certaine limite, c'est qu'elle nous semble raisonnable. Nous avons dépassé sur la route les pèlerins guidés par la seule foi d'autorité ; nous avons rejoint, plus loin, quelques excursionnistes qui, comme nous, n'ont pas craint de s'aventurer sur un terrain nouveau et très accidenté! Nous avons admis certaines théories scientifiques datant de moins d'un siècle, donné notre adhésion à certaines hypothèses non encore entrées dans le champ de la certitude, mais qui sourient à notre cœur ou donnent satisfaction à notre raison.

Nous ne sommes donc ni des impatients qui se précipitent vers leur but comme si le temps risquait de leur manquer ; ni des indifférents qui suivent la voie dans laquelle ils ont été engagés, sans se douter qu'il y a à droite et à gauche, en avant et même en arrière, de belles choses à admirer ou des découvertes à faire ; mais nous ne sommes pas non plus, nous ne voulons pas être de ces traînards qui gémissent à chaque pas et à qui l'étape paraît interminable.

L'étape! voilà le mot que j'aurais dû choisir comme titre, aujourd'hui ; car, de quelque façon que nous accomplissions notre course à travers le temps et l'espace, ou seulement notre voyage terrestre ; que ce soit à pied, en chariot à bœufs, en tramway ou en automobile, toujours la ques-

tion de l'étape domine la course elle-même.

L'étape! c'est-à-dire à la fois le lieu où l'on s'arrête dans le cours d'un déplacement successif, et la distance qui sépare deux de ces points d'arrêt; l'étape: àla fois le but prochain que l'on poursuit, le repos auquel on aspire, et l'espace à franchir pour y arriver.

Vies passées, vie présente, vies futures, autant d'étapes inégales sur la voie de l'éternité. Mais étapes qui se tiennent, qui s'enchaînent, qui se succèdent nécessairement.

« Dans la sphère scientifique, dit quel-« que part M. Charles Wagner, comme « dans celle de l'expérience intérieure, « comme dans le monde de la conscience, « chaque fait pousse à une conséquence, « chaque détail nous presse vers l'en-« semble. Tout ce qui se révèle à nous an-« nonce une suite. Les choses connues « nous sollicitent vers les inconnues. Plus « nous éprouvons de réalités dans les di-« vers domaines que notre humanité nous « ouvre, plus nous devenons familiers avec « la loi profonde qui fait que tout se tient « et s'enchaîne. Peu à peu nous arrivons « à l'impression très nette que nous tenons « entre nos mains, dans l'existence qui « nous est faite, les fils d'un développe-« ment sans limites. Les prémisses qui « sont sous nos yeux appellent des con-« clusions qui nous dépassent », tandis que de leur côté, ajouterai-je, les résultats actuels supposent des causes antérieures qui nous échappent.

Si nous appliquons cette formule à une vie individuelle, nous sommes amenés logiquement à admettre que l'étape terrestre dans laquelle nous la rencontrons a dû être précédée de nombreuses, d'innombrables étapes inférieures qui ont été ses causes, et devra être suivie de non moins innombrables étapes futures qui seront ses conséquences.

Je voudrais, avec je ne sais quels yeux de l'esprit, saisir cette vie seulement dans l'étape terrestre; la découvrir à l'état latent dans le minéral, la suivre à travers la longue chaîne des deux règnes organiques et la voir évoluer à travers l'humanité jusqu'à son point actuel. Je m'imagine que dans les règnes inférieurs la vie *attend.* Elle subit les forces de la nature qui doivent être les agents de son progrès. Le rocher attend que les flots ou les torrents le désagrègent et entraînent ses petites parcelles en tel endroit où il deviendra une terre utile, un humus favorable à l'éclosion de la vie. Le brin d'herbe attend l'heure où il sera la plante, où il portera des fleurs, des fruits, des graines; mais en attendant, il s'élance vers la lumière qu'il sait déjà percevoir; il vit, dans ses diverses parties, d'une vie déjà très digne de ce nom; il travaille à son propre développement par l'ensemble de ses fonctions déterminées; il ne meurt pas tout entier: quelque chose de lui revit dans sa petite graine et perpétue de son mieux l'espèce qu'il représente.

Chez l'animal, ce qui frappe, c'est le développement graduel de l'instinct, puis de l'intelligence, en même temps que le perfectionnement et la spécialisation des organes. Mais l'attente est encore là, puisque nous la retrouvons chez l'homme, où il nous est plus facile de l'observer. Ne sommes-nous pas sans cesse préoccupés de l'avenir? Ne vivons-nous pas par la pensée dans cet avenir, bien souvent? Enfants, nous rêvons à la jeunesse et les années nous paraissent des siècles; plus tard nous vivons dans l'attente de l'amour, du bonheur, du progrès, de la fortune, de la paix; vieillards, nous regardons la fin, la mort, l'au-delà.

Qui sait? Cette disposition si générale de notre esprit est peut-être un legs de nos existences les plus reculées. Nous avons tant attendu et pendant de si longues périodes, que nous ne pouvons pas encore effacer cette empreinte et avons peine à comprendre que le présent est éternel.

Et nous voici arrivés au sommet de l'échelle des êtres connus, à l'homme, ce personnage que notre orgueil d'humains nous fait trouver si supérieur et qui est en réalité encore si grossier, si peu digne du titre de chef-d'œuvre de la création dont il a l'effronterie de se gratifier.

Depuis quand est-il sur la terre?

La science nous répond: Depuis le commencement du Quaternaire, c'est-à-dire, autant qu'il est permis d'évaluer les âges lointains, depuis 200 à 300 mille années.

Dès lors, par conséquent, les générations humaines se sont succédé sur notre petite planète, subissant avec elle les cataclysmes des mondes non encore solidifiés, se transformant à mesure qu'elle se transformait elle-même, et marchant à sa conquête en même temps qu'à leur propre développement. Il y a là, me semble-t-il, une preuve de la solidarité qui unit un monde et ses habitants. C'est pourquoi j'admets que les mêmes Esprits peuplent la terre pendant un temps absolument impossible à déterminer, et sont destinés à y revenir jusqu'à ce que tous et la planète elle-

même aient atteint, l'une par les autres et solidairement, tout le développement possible, et aient accompli toute leur évolution. Alors terre et terriens auront franchi leur étape et seront prêts pour une autre destinée.

Si nous acceptions avec certains savants que notre globe soit, par le fait de la précession des équinoxes, exposé tous les 25.000 ans à d'épouvantables cataclysmes, qui détruisent complètement hommes et civilisations, nous pourrions supposer aussi que ce laps de temps représente une évolution, une étape complète et qu'il y aurait une promotion spirituelle tous les 25.000 ans. Pour mon compte, je n'en sais pas assez long pour m'aventurer de ce côté, alors même qu'il me plairait assez de connaître une limite, une borne où fixer ma pensée. J'admets simplement comme terme, le summum du progrès possible de la terre et de son humanité.

Oh ! je sais bien ce qu'une telle supposition a d'étrange et d'un peu effrayant au premier abord. Je n'ai d'ailleurs pas la prétention de la faire accepter. C'est l'hypothèse par laquelle je réponds *actuellement* à la grande question des vies successives ; mais il se peut que dans vingt ans, plus tôt même, j'en préfère quelque autre ; car je suis de l'avis de James lorsqu'il dit, à la page 285 de son *Expérience religieuse* : « Il est impossible de fermer « les yeux sur la lente et radicale transformation que subissent les idées, les « sentiments, les besoins. Il serait absurde « d'affirmer, pour une quelconque de nos « théories contemporaines, que l'avenir « n'aura rien à y corriger. Dans cette mesure, on peut dire qu'une certaine dose « de scepticisme s'impose à tout penseur « sincère. N'est-il pas sage de s'avouer à « soi-même que les pensées fugitives et « les rapides intuitions que nous pouvons « avoir au cours de notre brève existence « ont nécessairement quelque chose de provisoire ? Le plus profond penseur, le critique le plus sagace, n'est au bout du « compte qu'un homme comme nous, qui « voit le lendemain ce qui lui avait échappé « la veille, dont les affirmations ne peuvent jamais être vraies qu'en gros, et « supposent toujours cette réserve : à « moins qu'un fait nouveau vienne à se « produire. Quand notre horizon s'agrandit, quand des vérités nouvelles apparaissent devant nous, il est bon que « nous puissions ouvrir notre esprit pour « les saisir sans être liés par nos affirmations antérieures. »

Prenez donc mon hypothèse pour ce qu'elle est, une opinion personnelle, et permettez-moi de répondre à quelques-unes des objections qu'elle soulève.

(*à suivre*) CH. CHAMPURY.

# La croyance en Dieu

## Communication médianimique

Vous croyez tous en Dieu, j'en suis convaincu ; mais tous les hommes n'y croient pas. Il y a des incrédules, oui il y en a, il y en a encore, il y en a toujours ! C'est triste de le dire ; c'est plus triste encore de le constater, car les conséquences en sont désastreuses.

Essayons de classer les incrédules.

Je crois que nous pouvons les diviser en trois classes principales :

1° Ceux qui nient Dieu de parti pris, qui ne veulent admettre aucun raisonnement et qui semblent, au contraire, rechercher avec amour-propre l'occasion de manifester leur négation.

2° Ceux qui croient en quelque chose, par intermittences, et qui suivent le flot de la masse ; ils croiraient, au besoin, si tout le peuple croyait aussi ; ils croiraient, si cela devait servir leurs intérêts matériels ; mais dans le cas contraire, ils essaient, eux aussi, de faire les *esprits forts*, se targuant de ne pas moins faire que les plus réfractaires.

A tous ceux-là, il n'y a pas grand chose à dire ; il n'y a qu'à attendre que la loi évolutive du progrès les enserre et les fasse revenir à de meilleurs sentiments.

Mais à côté de ces deux classes, il y a des hommes de bon sens qui ne croient pas en Dieu, parce qu'ils pensent avoir raison de ne pas le faire.

On leur a présenté la Divinité sous des formes si peu acceptables, qu'ils ont détourné les yeux, avec une conscience révoltée, qui ne pouvait s'accommoder de l'idée d'un Dieu vengeur, et surtout d'un Dieu condamnant ses créatures à des châtiments éternels !

C'est vers ces hommes-là que vous devez tourner les yeux, vous tous, ô spirites ! en essayant de leur faire comprendre ce qu'est Dieu en réalité ; c'est-à-dire non point un Etre méchant, mais au contraire bon sans limites, et toujours accessible aux pécheurs vraiment repentants.

Ces hommes-là disent : Dieu ! ! mais qui l'a vu ?. qu'on nous le montre, et nous y croirons ensuite.

Ici, nous paraissons embarrassés pour leur répondre, car nous savons très bien que Dieu ne tombant pas sous nos sens, il nous est impossible de le voir sous une figure tangible. Dieu étant infini ne peut être considéré que comme une personnalité absolue n'ayant pas de forme matérielle pas plus qu'il n'a de limites.

Mais vous pouvez répondre à ces hommes qu'il y a deux grands livres dans lesquels tout être de bonne volonté peut lire clairement pour y découvrir la Divinité: le livre de la conscience et le livre de la nature; le premier, d'ordre tout intime, le deuxième, composé d'innombrables feuillets que l'on peut tourner et compulser à volonté.

Nous essaierons prochainement de lire sur ces pages.

Je suis heureux du zèle et de l'assiduité dont fait preuve ma bonne protégée; je puis l'assurer que le Seigneur lui en tiendra compte.

Mes amis, merci de votre recueillement, et au revoir.

SIGNÉ: CHATEAUBRIAND.

Nîmes (groupe Copernic), le 31 août 1909

## *LA PEINE DE MORT*

### DICTÉE MÉDIANIMIQUE

Pour justifier leur opinion à l'égard du maintien de la peine de mort, les partisans de ce maintien font valoir que des exemples sont nécessaires pour frapper l'esprit des criminels.

En cela, mes vues sont parfaitement semblables aux leurs, mais elles diffèrent sensiblement sur la nature des exemples.

Et d'abord, ce qui est atroce, est-il bien nécessaire ? Je n'ose le croire ; pas plus que ce qui est infâme dans l'acte et dans l'instrument.

En trempant ses mains dans le sang, alors même que ce sang est celui d'un criminel, une société civilisée me paraît commettre une méchante action. Je dirai même que ce qui est inspiré par un sentiment de vengeance ne peut produire de salutaires effets sur l'esprit des masses.

La véritable force, celle qui a ses racines dans le domaine moral, a sa source dans l'Idéal divin et laisse de côté tout ce qui peut renfermer le moindre esprit de vengeance.

La société française actuelle, avec tous les progrès qui la caractérisent, devrait, plus que toute autre, avoir conscience de sa force et laisser absolument de côté tout ce qui peut contenir le moindre grain de méchanceté.

Et puis, pourquoi marquer du sceau de l'infamie les membres de toute une famille en conduisant un des leurs sur l'échafaud? Car, vous savez malheureusement trop que l'infamie, qui devrait exclusivement retomber sur la personne du condamné, rejaillit sur tous ceux auxquels il est attaché par des liens de parenté.

Enfin, la sentence irréparable prononcée par des juges susceptibles d'erreur, n'est-elle pas de nature à faire dresser les cheveux sur la tête ? Les juges, en effet, avec la meilleure foi possible, peuvent se tromper, n'est-il pas vrai ?

Ne faut-il pas redouter aussi que le meurtre de l'homme par la société ne porte une grave atteinte au principe de l'inviolabilité de la vie humaine ?

Je sais bien que des voix paradoxales s'élèveront pour contester mes vues ; ces voix qui, attribuant à Dieu la soif du sang, de ce sang qu'elles considèrent comme expiatoire et régénérateur ; ces voix qui glorifient les bourreaux en préconisant la guerre, ce meurtre en masse, comme une œuvre providentielle, et aussi sous le prétexte qu'il faut diminuer le nombre des habitants de la planète terre, et établir ainsi un équilibre, nécessaire, disent-elles, entre la production et la consommation.

A tous ces paradoxes, la nature répondra par son horreur du sang, la société par son instinct de la morale, et enfin l'esprit religieux, par la sublimité de l'Evangile, tel que l'a enseigné le Christ.

Fort satisfait de la constance de ma protégée, je l'assure, une fois de plus, de toute ma sollicitude, et à vous tous, frères et et sœurs, merci et au revoir.

Signé : LAMARTINE.

Nîmes (Groupe Copernic), le 24 août 1909.

## CORRESPONDANCE

Lyon, le 22 août 1909.

Cher Monsieur Laurent de Faget,

Je viens de lire dans le dernier numéro du *Progrès Spirite* qu'un de vos meilleurs frères en croyance a critiqué mon article sur la peine de mort. C'est son droit. Il cite la bible contre moi. Je réponds que je ne crois pas à la bible. Mais admettons un instant sa véracité, ce n'est pour cela que votre ami aurait raison : car un peu plus loin que le précepte cité: Tu ne tueras point, on peut lire, exode,

chapitre XXI, 12: Si quelqu'un frappe un homme et qu'il en meure, on le punira de mort.

Je ne veux pas citer tous les cas punis de mort insérés dans la bible, il y en a trop.

Dans mon article, vous avez pu constater que je ne suis pas allé aussi loin que Moïse dans la question de la répression des malfaiteurs.

Je voudrais savoir quelle est l'opinion de mon estimable opposant sur la chasse et la pêche et sur les nombreuses hécatombes que l'homme fait parmi les animaux ou insectes nuisibles. Mange-t-il parfois du gibier à poil ou à plumes ou seulement de la viande de boucherie; car n'oublions pas que manger de la viande implique la mise à mort d'une bête quelconque, et que la bête est aux yeux de Dieu aussi précieuse, je pense, que l'homme.

Si mon critique est réellement contre la peine de mort, il doit s'abstenir de toute viande pour être logique avec lui-même.

Enfin j'ai déjà dit que si on s'abstenait totalement de viande, la prodigieuse pullulation des animaux qui s'ensuivrait rendrait l'existence de l'humanité impossible, et c'est simplement par analogie que j'ai englobé l'homme malfaisant, quant au traitement, avec les bêtes de même acabit. Mais si vous croyez que l'homme doit faire exception, j'acquiesce.

Nul plus que moi n'estime et honore Allan Kardec, je crois à ses écrits plus qu'à ceux de la bible, et devant lui je m'incline profondément. Toutefois j'exprime ici le regret qu'il n'ait pas traité la question de savoir s'il est permis à l'homme de détruire les animaux pour s'en nourrir. A mon avis c'est une grosse lacune dans son œuvre si complexe, malheureusement ce n'est pas la seule; mais on peut faire comme lui, s'adresser aux doctes esprits quand une question nous embarrasse. Mais encore faut-il pour cela avoir de bons médiums sous la main, et être sincèrement rempli de bonne volonté pour aboutir; surtout si les esprits consultés se trouvent en opposition d'idées avec le questionneur. Il ne faut pas oublier que les Esprits ne sont pas infaillibles non plus; puisqu'ils sont en tout le reflet vivant et exact de l'humanité.

Maintenant j'avoue que j'ai un peu bluffé dans mon article sur la peine de mort; j'ai fait un peu comme les pères et mères envers leurs enfants, pour les empêcher de commettre certaines fautes; ils les menacent parfois de corrections terribles, qu'ils ne mettent jamais à exécution, cela se comprend. Puisqu'on dit que la crainte est le commencement de la sagesse, j'avais menacé pour qu'on soit sage.

N'était-ce pas un peu le procédé de Moïse? Quoiqu'il en soit, je remercie le frère en croyance de ses observations, puisque, grâce à lui, j'ai trouvé mon chemin de Damas.

Veuillez agréer, cher Monsieur de Faget, l'assurance de mes meilleurs sentiments de fraternité.

U. Ginestet.

## A Mr A. G.

### A propos d'une boucle de cheveux blancs

De votre père, hélas! voilà ce qui vous reste,
Avec le saint repos du devoir accompli.
Trésor humble et sacré que nul ne vous conteste
Envers le pauvre ami dont le sort est rempli.

Pensez souvent à lui, mais sans douleur amère;
Par vous, sa triste vie eut quelques rayons d'or;
Et quand il dépouilla cette vie éphémère
Son âme, en s'exhalant, vous bénissait encor!.

Vous faisiez, dans son cœur, la joie et la tristesse,
La crainte, l'espérance et la sécurité;
S'il n'avait, près de lui, senti votre tendresse,
On eût vu, sur son front, planer l'obscurité.

S'il voulait vous parler, sur sa lèvre tremblante
Alors que, sans écho, sa pensée expirait,
De quelle affection, idolâtre et touchante,
Son limpide regard aussitôt s'éclairait!

Et maintenant, ses yeux sont fermés à la terre;
Son oreille est inerte aux vains bruits d'ici-bas;
Sa place d'autrefois demeure solitaire;
Le sol n'a point gardé la trace de ses pas...

Mais, en s'affranchissant de sa prison d'argile,
L'âme a pris son élan vers d'autres missions;
Et le doigt de la Mort, sur ce front immobile,
A mis le sceau divin des transformations.

Sophie Rosen-Dufaure.

## COMMUNICATIONS DE GAMBETTA

### II

### La justice immanente

Il serait inexact de croire que, combattant les dogmes erronés des Églises, le mercantilisme des prêtres, les abus, les excès d'une caste militante dont le but est de dominer les hommes en les courbant sous une discipline monastique, nous ne reconnaissions aucune loi morale émanant d'un principe du Bien supérieur à l'huma-

nité et la dirigeant, à son insu, dans ses évolutions successives vers l'idéal.

Celui que l'on nomme Dieu n'est pas, à nos yeux, renfermé dans un tabernacle et contenu dans une hostie ; il ne prend point pour organes les théocrates, les défenseurs et les pontifes de l'intransigeance religieuse ; il ne se limite point à un nuageux symbole exposé sur un autel : il vibre avec toute la nature, qui le proclame et l'exalte ; il vit dans toute conscience honnête qui s'applique à le refléter.

Ai-je cru en Dieu pendant ma dernière incarnation terrestre ? Oui et non.

Je n'ai, certes ! pas cru à cette entité despotique et cruelle qui punit les enfants, jusqu'à la soixantième génération, des fautes de leurs ancêtres ; je n'ai pas cru au créateur du monde en six jours, qui s'est reposé le septième, comme un vulgaire travailleur d'ici-bas ; je n'ai pas cru à Celui qui arrêta le soleil, sur la prière de Josué, pour permettre à des combattants de s'exterminer davantage, odieuse conception, bien digne de la férocité de ceux qui devaient devenir des inquisiteurs ; je n'ai pas cru à ce Dieu, rival de Satan, puissance limitée, intelligence souvent bornée, qui vit dans un ciel imaginaire et crée un enfer impossible, un lieu indéfinissable de supplices éternels.

Mais j'ai cru à la responsabilité humaine devant la conscience universelle ; j'ai cru à cette « justice immanente » dont j'ai plusieurs fois parlé et qui réside dans l'homme et au-dessus de l'homme, gratifiant chacun selon ses œuvres, juste répercussion des actes de chacun et de tous dans la destinée individuelle et collective ; j'ai cru à cette justice immanente qui prépare la chute des trônes par l'émancipation progressive des peuples montant vers la dignité et la liberté ; à cette volonté qui assure la marche éternelle du progrès avec la même sûreté, la même régularité qu'elle mesure aux astres, dans l'étendue illimitée, le champ exact de leurs évolutions.

J'ai cru à l'idéal de la démocratie moderne, idéal de perfection et de beauté vers lequel elle doit toujours tendre pour réaliser de plus en plus son programme de réformes sociales, en vue du bonheur universel ; mais je n'ai pas fait de cet idéal une personnalité étroite et mesquine, un Dieu à forme humaine, exilé dans un ciel immatériel en dehors de l'univers habité ; j'ai voulu cet idéal vivant dans l'âme même du peuple, l'inspirant, l'appelant au progrès réalisable par toutes les voix du cœur, de la conscience et de l'esprit.

J'ai donc cru à une éternelle puissance qui n'a rien de commun avec le Dieu des Églises. J'avais admis, dans mon for intérieur, un principe préexistant et survivant à tout, pôle vers lequel tout converge, les âmes aussi bien que les mondes ; j'avais donc reconnu une Intelligence infinie, soutien de nos faiblesses, inspiratrice de nos pensées les plus élevées, de nos sentiments les plus purs.

Mais combien le Dieu inventé par les Eglises me paraissait banal, puéril et faux ! Combien je comprenais que les plus grands esprits, les génies dont l'humanité s'honore et qui ont brisé les moules étroits des croyances religieuses du passé, n'aient pas voulu s'incliner devant ce fantoche souverain, rempli de contradictions et de colères, qui trône sur des nuées, portant le seul petit globe terrestre dans sa main !

Croire en Dieu, pour nous, c'est croire à une justice éternelle, à une éternelle bonté, non à une Divinité triple et une, plus fantasque, plus bornée, plus autoritaire que le commun des hommes, et, parfois même, plus méprisable dans ses actes que les pires criminels d'ici-bas, rien qu'à en juger par le témoignage des Ecritures.

Croire en Dieu, c'est ne pas admettre que le hasard guide les pas des hommes et préside au mystérieux et merveilleux labeur de la Nature ; que les événements se déroulent sans lien entre eux, sans cause initiale, et, par suite, sans but précis et arrêté ; que le lent et continuel travail de l'homme sur lui-même et sur ses semblables, pour l'amélioration de tous, ne répond à aucune loi morale antérieurement établie ; que, par conséquent, les civilisations prennent naissance, se développent et disparaissent sans aucune règle fixe, n'obéissant qu'au jeu naturel de la machine humaine, sans aucun contrôle divin, sans l'impulsion de ce pouvoir occulte qui se fait parfois si vivement sentir à l'âme humaine, dont il augmente et accélère la volonté pour en faire jaillir, à l'heure prévue, le bienfaisant éclair du progrès.

Nous croyons à une volonté supérieure à celle de l'homme, s'imposant dans une certaine mesure à celle-ci sans détruire l'initiative née du libre arbitre humain ; nous croyons que l'homme n'est jamais seul dans ses luttes contre l'erreur oppressive et funeste, et que tout ce qui naît, évolue et meurt dans la Nature, a sa loi, à laquelle nul ne peut contrevenir sans apporter une perturbation momentanée dans l'ordre naturel ou moral. Or, l'auteur de

cette perturbation en reste responsable et il l'expiera tôt ou tard.

Croire en Dieu, c'est ne pas admettre que le tyran couronné qui désole ses peuples est aussi tranquille dans sa conscience que l'honnête homme animé du sincère désir de soulager, d'aider ses semblables dans leurs peines et leurs labeurs; c'est, surtout, ne pas croire que la religion est tout entière contenue dans des pratiques puériles destinées à masquer le vide des fausses conceptions religieuses.

J'ai toujours éprouvé, dans la campagne, en face d'un site merveilleux, d'un magnifique coucher de soleil, ce sentiment réfléchi et pur qui décèle à l'âme quelque chose du mystère de sa cause initiale et sacrée.

Amené par les circonstances, par les luttes de la politique républicaine, qui m'était chère, dans le tourbillon matériel où s'agitent les esprits positifs, je n'ai pas eu le temps nécessaire pour retremper et élever mon âme dans le culte d'une religion d'amour, de science et de liberté, comme fut celle des éminents philosophes dont la douce rêverie et la calme raison creusèrent les problèmes ardus de la métaphysique transcendante.

Mais je ne niais point que les destins du monde fussent prévus, enregistrés et dirigés par une souveraine Puissance qui, tout en respectant notre libre arbitre, actionne les événements et enflamme les hommes pour le Vrai, le Juste et le Beau.

J'en ai vu la trace à toutes les époques où l'histoire, écrite avec du sang, révéla le pouvoir mystérieux et infini qui prépare et décrète les révolutions nécessaires pour faire éclore, au temps voulu, les véritables progrès sociaux.

J'en ai vu la trace chez les pauvres et les petits, quand ils ne désespèrent point de l'avenir malgré les privations et les souffrances de l'heure présente; chez les humbles de cœur armés d'une sereine philosophie et qui, malgré les dédains des puissants qui les oppriment, l'amertume des épreuves, les maux accablants des déshérités de la vie, résistent victorieusement aux ardentes sollicitations de l'envie et de la haine; chez tous ceux qui, sur cette terre de poignantes déceptions et d'angoisses renaissantes, travaillent efficacement, dans l'ombre de leur destinée, sans ambition personnelle, sans égoïsme d'aucune sorte, à la réalisation graduelle du bonheur collectif, par leur dévouement éclairé et pur à toutes les œuvres d'émancipation sociale, de solidarité fraternelle, de progrès et de liberté.

Dieu n'est pas un mythe et un symbole. Il est une réalité vivante si, au lieu de l'adorer dans un ciel circonscrit et imaginaire, on le voit étinceler avec les majestueux soleils que la vie emporte dans les espaces sans fin et qui entraînent avec eux, de système en système et de ciel en ciel, la multitude infinie des globes habités. Dieu n'est pas un symbole, mais une réalité vivante, quand on le considère au sein de de ces infinement petits qui sont plus merveilleux encore peut-être, dans leur structure, leur vie, leur essor gradué vers des modes supérieurs d'existence, que les formidables planètes roulant dans l'éther avec leur faune et leur flore particulières et la diversité de leurs habitants.

Ah! s'il n'y avait point de base éternelle à notre édifice social transitoire et presque mouvant; si nos rêves de progrès tournaient seulement dans le cercle vide de nos abstractions et de nos espérances, pour aboutir, en définitive, à l'épouvantable échec du néant, quelle indigne comédie serait donc la vie de l'homme sur la terre!

Quoi! nous aurions traversé des siècles où la pensée était absente ou à peine éclose, où l'organisme social reposait tout entier sur la volonté tyrannique d'un seul; nous serions sortis vainqueurs des cataclysmes moraux et sociaux du passé; nous couronnerions de fleurs l'image du progrès réalisé par nous, de la liberté si chèrement conquise par nos pères... et tout cela pour aboutir à la suppression totale et définitive de l'homme, à la décomposition cadavérique, à la tombe éternelle, à l'éternelle négation du sépulcre à jamais fermé sur nos âmes?...

Non, mille fois non : progresser pour mourir sans renaître serait un leurre de notre destinée; émanciper l'âme du peuple, l'éclairer de plus en plus, la rendre apte à une vie supérieure où des devoirs plus hauts confèrent des droits mieux acquis, lui donner conscience de son rôle dans le monde, de sa destinée glorieuse...pour la conduire à cette chute finale, à cet enfouissement nauséabond après lequel l'homme ne serait plus que poussière et néant... ne serait-ce pas souverainement illogique? ne serait-ce pas monstrueux?

Ce tableau de l'humanité peinant et souffrant en vue de son amélioration progressive et de l'avenir plus heureux qui doit en découler, jetant chaque jour les bases de nouvelles réformes, de nouveaux progrès, et ne trouvant, pour prix de ses ef-

forts soutenus et éclairés, que la lamentable débâcle de la mort sans lendemain... cet effroyable tableau ne saurait être la peinture du vrai.

J'en atteste les révoltes de la conscience alarmée devant le trépas, mais qui ne peut le croire sans terme ; j'en atteste la pensée de tous les philosophes spiritualistes qui ont pesé la cendre du néant et conclu à l'immortalité de l'âme ; j'en atteste même l'ordre de la Nature qui crée sans cesse et ne laisse mourir les fruits de ses œuvres que pour les faire renaître au cours des saisons ; j'en atteste enfin cette intuition profonde du vrai qui repose en chacun de nous et s'élève parfois à la conception du vrai grandiose et éternel : notre âme ne saurait périr ; le *moi* qui a aimé, lutté et souffert ne saurait disparaître à tout jamais. S'il en était autrement, Dieu n'existerait pas lui-même ; l'animal serait plus heureux que nous, car il n'aurait pas, du moins, ce pressant besoin d'infini qui nous tourmente.

Non, la vie ne saurait périr tout entière ; ce qui aime, sent, travaille, prie et espère, n'est pas condamné à la mort sans retour. Croire au néant, c'est insulter à cette divine Sagesse qui a voulu faire éclore nos progrès de nos douleurs et ne saurait nous imposer celles-ci sans compensation.

Il y a autre chose que la matière ; il y a autre chose que les appétits de la bête humaine. Nous sentons en nous une force vitale supérieure, une âme pure que les mauvaises passions peuvent momentanément ternir, mais qui ne peut être anéantie. Cette âme communie avec la sphère des âmes, avec ce monde invisible éternellement agissant autour de nous et d'où nous viennent nos inspirations les plus hautes. Cette âme communie avec la mentalité supérieure et sacrée qui régit tous les mondes et pénètre toutes les âmes.

Elle en garde le reflet en soi. Elle voit, dans les événements qui s'accomplissent ici-bas, la marque indéniable d'une souveraine Puissance, Bonté infinie, Justice immanente qui, à travers les maux, les deuils, les éclipses de la vérité et de la liberté, poursuit son but sans se lasser, guidant les hommes vers le mieux par la conscience, inspirant les orateurs et les écrivains, ouvrant à l'art et à la science leurs voies les plus belles et les plus sûres, mettant, avec le rêve, son infini dans le regard des hommes, et complétant le progrès par la vertu.

Salut à toi, divine Puissance dispensatrice de tout bien, Force inconnue mais éternellement vivante et vibrante dans la Création, toi que j'ai nommée sur terre « Justice immanente », et que j'appellerai désormais l'Ame de la Nature, la Cause éternelle increée, la vraie et éternelle Justice, l'adorable et éternel Amour !

Médium : A. L. de F.

## SPIRITISME

LONDRES 4 *octobre*. — Dépêche particulière du « MATIN ». — *Les milieux spirites semblent développer depuis quelque temps une activité très grande. Voici qu'un millier de spirites viennent d'avoir l'idée hardie de fonder un grand « club international de spirites » dans le quartier le plus aristocratique de Londres, le Pall Mall.*

*Ce nouveau club, qui offrira à ses adhérents les avantages ordinaires de tout autre club social, leur procurera en outre les plus grandes facilités pour la recherche et l'élucidation de ces problèmes si profondément intéressants que suggèrent les phénomènes mentaux et psychiques.*

*Nous avons pu rencontrer cet après-midi M. Dudley Wright, l'éminent rédacteur en chef des* Annals of Psychical Science, *et auquel revient l'initiative de la fondation de ce club original. M. Dudley Wright a bien voulu nous faire l'amabilité d'écrire l'article que voici pour les lecteurs du* Matin :

Est-il possible d'entrer en communication avec les esprits des morts ? Bien que par suite d'une expérience en la matière qui a duré dix ans et de longues études sur ce sujet je puisse répondre par l'affirmative, je ne saurais cependant ranger sous le nom de spiritualisme tous les faits que l'on prétend tels.

Prenons, par exemple, les conversations en état cataleptique et l'écriture automatique. Souvent des conversations sont tenues par des médiums en catalepsie qui s'expriment alors d'une manière très supérieure à leurs connaissances et à leur intelligence. A leur réveil, ils ne se souviendront ni de ce qu'ils ont dit, ni de ce qu'ils ont écrit.

Or, on a cependant vu des cas où le médium a corrigé des erreurs qu'il prétendait reconnaître dans le texte du sténographe, assurant qu'il n'avait jamais prononcé telle ou telle phrase. Quant à moi, je n'ai jamais entendu parler d'un médium en état de catalepsie exprimant des opinions qu'il a niées après son retour à l'état normal.

Autre exemple. Les spiritualistes ne sont pas d'accord sur la question de la ré-

incarnation et cependant les opinions d'un médium en état cataleptique seront toujours en conformité avec ses croyances à l'état normal. Un grand nombre des réunions qui se tiennent à ce sujet non seulement ne servent à rien, mais encore sont nuisibles à la santé et à l'état général des individus qui y prennent une part active. En particulier, il existe une certaine catégorie de meetings destinés au développement de cette science (ou du moins qui le prétendent) et dans lesquels les individus influencés s'expriment en des langues qui non seulement leur sont inconnues lorsqu'ils sont à l'état normal, mais sont énigmatiques pour toutes les personnes présentes.

Il m'est arrivé plus d'une fois d'être présent à des réunions où plusieurs esprits parlant une même langue étrangère par la bouche de quelques-uns des assistants entretenaient entre eux une conversation fort animée. Cet entretien était peut-être des plus édifiants pour eux, mais il était fortement dénué d'intérêt pour ceux qui l'écoutaient sans y rien comprendre.

On ne pouvait avoir presque aucun doute sur la réalité du phénomène spiritualiste, mais on ne pouvait en avoir aucun sur son inutilité. Les médiums, eux-mêmes, à l'issue d'une telle séance, étaient prêts à s'évanouir.

Personnellement, je ne pense pas qu'aucun médium puisse se vanter de faire entrer le premier venu en relation avec un parent ou un ami défunt. C'est une erreur de supposer qu'un esprit quelconque se présente lorsque notre volonté l'appelle. L'appel, lorsqu'il a lieu, vient de l'autre côté de la tombe. Autrement dit, les vivants peuvent peut-être être évoqués par les morts, grâce à un médium, mais les morts ne peuvent certainement pas l'être par les vivants; c'est-à-dire qu'il nous est impossible de communiquer selon notre désir avec tel ou tel esprit qui a quitté le monde matériel (1).

Malheureusement, en Angleterre du moins, le spiritualisme n'est pas une force organisée, mais est, au contraire, livré au plus grand laisser aller. Pour parler en public ou faire des conférences a ce sujet, il n'est pas nécessaire d'avoir la moindre qualification. Quelle que soit l'insanité prononcée dans un discours, elle est exposée au monde comme une leçon de spiritualisme.

Bien entendu, il existe cependant quelques sociétés qui exercent un véritable contrôle sur ce qui se dit à leur tribune. Le spiritualisme, je le crois, est une force que l'on est obligé de reconnaître de plus en plus tous les jours. Mais c'est une force qui a besoin d'être organisée et contrôlée par des hommes capables, et il n'en manque pas parmi ceux qui s'intéressent à ce mouvement. Ces individus, sans agir d'une manière autocratique, seraient en position d'établir définitivement si certaines déclarations qui se produisent de temps à autre peuvent être véritablement reçues comme des leçons de spiritualisme.

DUDLEY WRIGHT.

(*Le Matin*, du 5 octobre.)

(1) Cette phrase est un peu confuse. Nous ne voyons pas trop les vivants évoqués par les morts ; quant à l'impossibilité de l'évocation des morts par les vivants, l'auteur veut dire sans doute que cette communication est soumise à la volonté des Esprits désincarnés, et que nous ne pouvons l'obtenir chaque fois que nous le désirons.

## HYPNOTISÉ

Nous avons reçu de M. Bonnet, l'actif secrétaire de l'Union Nationale des Masseurs de France, membre du Conseil d'administration de la Société Magnétique de France, une lettre indignée dans laquelle il proteste contre certaines exhibitions photographiques contraires à la vérité.

Il s'agit, en l'espèce, d'un film qui reproduit une scène où un magnétiseur, passant dans la rue, magnétise à distance une gentille petite femme en train de dîner agréablement avec son mari, l'attire dans la rue par la force du fluide et lui remet un paquet — du poison qu'elle doit mettre dans la boisson de son mari. Ce qu'elle fait, et ce qui rend libre l'entrée de la maison pour le magnétiseur malfaiteur.

L'auteur de l'histoire est un ignorant en ce qui touche le magnétisme... et aussi l'hypnotisme.

En magnétisme, à condition que le magnétiseur soit d'une force rare et que la petite femme qu'il convoite soit un sujet ou une nature grandement prédisposée, l'attirance est possible.

Pour le reste, c'est de la pure invraisemblance.

En effet, un sujet endormi magnétiquement, même de mœurs légères, à l'état de veille, devient, dans le sommeil magnétique, plus vertueuse, plus prude, et aucune force humaine ne lui pourrait faire commettre un crime. Même, si, sous la volonté du misérable, elle répondait oui, dès l'ins-

tant où elle s'apprêterait à faire ce qui lui aurait été dicté, elle tomberait en crise fort dangereuse pour sa vie, contracturée, anéantie, incapable de donner suite à l'infernal projet de son suborneur.

En hypnotisme, les faits changeraient. Pour que la femme quittât la table, il aurait fallu qu'elle eût été endormie hypnotiquement, qu'elle eût reçu, dans le sommeil, une suggestion fort nette à exécuter en état de veille : qu'à tel bruit, tel appel, telle vision, elle se lèverait et viendrait.

Voilà qui est pour rassurer les esprits timorés qui, avec des films du genre de celui que cite notre collègue, arriveraient bien vite à croire tous les crimes possibles et vivraient en des transes continuelles.

En magnétisme, c'est impossible. En hypnotisme, ce ne serait possible qu'avec une série de telles conditions que la chose offrirait de nombreuses difficultés.

Mais ce qui est bien établi, c'est que le véritable sommeil magnétique ne prédispose qu'aux nobles actions, qu'aux pensées généreuses et altruistes ; c'est une régénération morale et physique, c'est l'organisme qui assimile la force que lui communiqua le magnétiseur avec son fluide, et c'est ce qui explique que tant d'améliorations subites dues au magnétisme prennent figure de miracles.

L'hypnotisme, au contraire, dont la dominante physiologique est la congestion localisée d'abord, générale ensuite, des lobes cérébraux, ramène l'individu au rôle de la bête. L'instinct seul domine. D'un instrument, le sujet hypnotisé n'entrevoit que le côté barbare ; le magnétisé ne pense qu'à son emploi utile.

Un hypnotisé peut fort bien commettre un crime par suggestion pure, avec cette grave complication qu'avec certains modes d'obtenir l'hypnose, le véritable criminel serait introuvable. Admettez qu'il ait suggestionné son sujet ainsi : « Si on veut savoir qui t'a endormi, ni en état de veille, ni en sommeil tu ne le sais pas. Si tu étais sur le point d'avouer, tu tomberais paralysé ou mort. » Et cette terrible suggestion s'accomplirait.

Nous pensons avoir remis les choses au point. L'effroi peut donc cesser pour certains spectateurs du cinématographe qui s'effrayent bénévolement.

De plus, la science neurologique est moins connue, même des médecins, qu'on ne le pense ; quant au magnétisme, c'est une science qui est connue à fond par quelques-uns, mais que la plupart des professionnels, médecins ou profanes, n'ont pas approfondie.

Et puis, n'est pas magnétiseur puissant qui veut. C'est une étude, un entraînement et une science. N'est pas bon sujet magnétique et hypnotique qui veut. Il y a donc, tant du côté du magnétiseur que de l'hypnotiseur, du sujet magnétique ou du sujet hypnotique, tant de conditions à remplir que les dangers présentés par la vision cinématographique restent, heureusement, dans la majorité des cas, dans le domaine de l'imagination.

G. Fabius de Champville

## QUELQUES SÉANCES AVEC EUSAPIA PALLADINO

EXTRAITS

« Les séances eurent lieu dans la chambre que j'occupais au cinquième étage d'un hôtel. A travers un coin de la pièce nous pendîmes, sur demande du médium, deux légers rideaux noirs formant une cachette triangulaire qu'on apelle « cabinet », de quatre pieds environ de profondeur dans le milieu. Derrière le rideau nous plaçâmes une petite table ronde, et sur elle divers jouets que nous achetâmes à Naples : un tambourin, un flageolet, un petit piano d'enfant, une trompette, etc.

« Si vous me demandez de défendre la raison de ce procédé, je puis dire seulement que, comme les phénomènes qui ont lieu en présence d'Eusapia consistent surtout — bien que non exclusivement — en mouvements et transports de menus objets dans un certain rayon autour d'elle, il fallait bien placer là quelques objets, quels qu'ils fussent. Quant au rideau, tout ce que je puis dire, c'est qu'Eusapia croit qu'un espace fermé aide à concentrer la « force » et que, comme la plupart des effets paraissent surtout partir du rideau, cela est bien possible.

« Eusapia ne regarda jamais derrière le rideau et ignorait ce qui y avait été mis.

« Hors du « cabinet » se trouvait une petite table oblongue de 0 m. 85 × 0 m. 48. Eusapia s'asseyait à l'une des extrémités de cette table, en tournant le dos au rideau ; le dossier de la chaise se trouvait à un pied environ du rideau. L'un de nous s'asseyait de chaque côté du médium, en tenant ses mains et en contrôlant ses pieds avec nos jambes et nos pieds, tandis qu'à certains moments, un troisième expérimentateur restait sous la table, en tenant des mains les pieds du médium.

« Devant Eusapia pendait du plafond,

à une distance de 6 pieds environ de sa tête, un groupe de quatre lampes électriques, de différents voltage et couleur, et par conséquent de différent pouvoir éclairant, qui pouvaient être modifiées, de la table du sténographe, au moyen d'un commutateur. La lumière la plus forte était suffisante pour permettre de lire de petits caractères, même à l'extrémité de la chambre, et naturellement mieux encore de nos places autour de la table, tandis que la lumière la plus faible permettait de voir les mains et le visage du médium. En de rares occasions, nous en fûmes réduits à une obscurité complète.

« Nous eûmes en tout onze séances dans quelques-unes desquelles nous fûmes seuls, alors qu'à d'autres nous invitâmes quelques-uns de nos amis et, à titre d'essai, quelques amis d'Eusapia. Les séances varièrent grandement. Il est digne de remarquer que parmi les pires séances se placèrent celles auxquelles assistaient les amis d'Eusapia, tandis que les meilleures furent parmi celles dans lesquelles nous étions absolument seuls. Comme règle générale, bien que non invariable, les phénomènes se classaient selon la force de la lumière ; c'est-à-dire que pour certains phénomènes, il semblait nécessaire que la lumière fût faible, tandis que pour d'autres, il était indifférent que la lumière fût faible ou forte. Au point de vue de la facilité de frauder, nous ne pûmes tracer aucune relation spéciale entre le degré de lumière et les phénomènes qui se produisaient généralement en ces conditions. Depuis la première séance jusqu'à la dernière, avec quelques reculs pourtant, il y a eu une progression graduelle de phénomènes, c'est-à-dire que dans les premières séances, ils furent de variété restreinte, bien que fréquents, alors que plus tard ils devinrent plus compliqués. Ils se produisirent parfois si rapidement, à raison de plusieurs dans une minute, que la dictée de l'un d'eux était constamment interrompue par la production de l'autre. Quelquefois, ils étaient au contraire intermittents. Alors Eusapia demandait que la lumière fût réduite, mais nous ne constatâmes pas que la réduction de la lumière eût aucune influence favorable sur la production des phénomènes. Au contraire, les séances qui eurent lieu dans une plus grande obscurité furent celles dans lesquelles on obtint le moins de manifestations.

« Les séances se passaient généralement ainsi : une demi-heure environ avant l'arrivée d'Eusapia, la chambre était préparée ; on emportait les meubles non nécessaires, on disposait les objets à l'intérieur du cabinet, et ainsi de suite. Alors, un ou deux parmi nous restaient dans la chambre, pendant qu'un autre descendait pour attendre le médium. Elle arrivait accompagnée de son mari qui s'en allait alors, et Eusapia était accompagnée seule jusqu'à nos appartements du cinquième étage. Elle s'asseyait immédiatement à sa place à la table, le dos tourné au rideau, derrière lequel, comme je l'ai dit, elle ne regardait jamais. Parfois, les manifestations que je vais décrire tout à l'heure, commençaient immédiatement à la lumière la plus forte ; d'autres fois au contraire nous devions attendre une demi-heure, une heure, même une heure et demie, avant que quelque chose se passât. Ces retards paraissaient venir d'une ou deux causes. Ou elle se trouvait dans un état de bonne humeur si flamboyante et elle parlait si abondamment, qu'elle ne pouvait pas songer à ce qu'elle devait faire ; ou bien alors elle semblait si mal disposée et si fatiguée, qu'elle paraissait incapable de faire quoi que ce soit. Dans le premier cas, il n'y avait rien à faire, si ce n'est d'attendre qu'elle fût fatiguée de sa propre conversation. Parfois elle commençait à bâiller. C'était là un symptôme favorable, et quand les bâillements étaient suivis de hoquets énormes et extraordinaires, nous savions que c'était le moment d'ouvrir les yeux, parce que c'était le signal qu'elle allait tomber en trance.

« Sa trance était de différents degrés. Elle n'était pas absolument nécessaire pour la production de phénomènes simples, dans deux ou trois séances elle resta absolument réveillée et garda un souvenir continué de ce qu'elle avait dit. Son état de *demi*-trance, qui était sa condition habituelle durant la production des phénomènes, ne pouvait être distingué de son état normal que par le fait qu'elle gardait une attitude plus tranquille et qu'elle déclarait ensuite ne pas se souvenir de ce qui s'était passé ; dans son état de trance *profonde*, qui ne survint pas souvent, mais qui, quand il se produisait, était presque toujours accompagné de phénomènes plus frappants, elle paraissait profondément endormie, gisant quelquefois immobile dans les bras de l'un des contrôleurs assis à côté d'elle, et qui l'entourait alors complètement de ses bras. Dans cet état, elle ne parlait que très peu, d'une voix faible et profonde en ne faisant allusion à elle-même qu'à la troisième personne, comme

« ma fille », ou le « médium », et nous tutoyait. Dans cet état, elle affirme être sous le « contrôle » d'un esprit auquel elle donne le nom de « John King », et qui prétend être le principal agent pour la production de ces phénomènes. Dans son état de demi-trance, il paraît y avoir une bataille continuelle entre elle-même et ce « contrôle », qui se manifeste par des coups ou des lévitations de la table, et, au moyen d'un code, donne des indications sur la conduite de la séance et le degré de lumière qui est permis, malgré quelquefois les protestations vigoureuses d'Eusapia elle-même. Ainsi, cinq coups de la table signifient moins de lumière. Eusapia insiste généralement pour que la lumière continue à être plus forte ; si on la diminuait, pour qu'on la relève. Mais la table persiste dans sa demande et Eusapia finit quelquefois par céder.

« Passons maintenant aux phénomènes eux-mêmes. Ils consistent en premier lieu en lévitations dela table autour de laquelle nous sommes assis, hors du cabinet. Généralement la table commence par s'agiter d'une manière qu'on peut expliquer par la pression ordinaire des mains. Elle s'élève ensuite d'une manière moins explicable, c'est-à-dire dans une direction différente de celle où se trouve le médium, pendant que ses mains restent légèrement sur le plateau de la table ; enfin celle-ci quitte entièrement le sol et s'élève rapidement à une hauteur d'un ou deux pieds, reste suspendue pendant un temps assez appréciable, puis elle redescend. Quelquefois, il y a bien un léger contact des mains sur la table, mais très fréquemment il n'y a aucun contact apparent, ses mains étant tenues par nous à une distance d'un pied ou deux de la table, soit sur ses genoux, soit au-dessus de la table. Ces lévitations furent parmi les phénomènes les plus fréquents et se produisirent à la lumière la plus forte. Aucune des précautions que nous prîmes ne diminua de la moindre manière l'effectuation de ce phénomène. Elle n'avait pas de crochets et nous ne remarquâmes jamais le plus léger mouvement de ses genoux ou de ses pieds. Nous gardâmes souvent nos mains libres sur ses genoux, pendant que ses pieds étaient contrôlés, ou par nos pieds, ou par l'un des expérimentateurs qui se tenait sous la table, et étaient généralement éloignés des pieds de la table, un espace libre étant visible entre elle et la table. Parfois, une lévitation partielle ou un frémissement de ce meuble durait longtemps — une demi-minute ou même une minute — durant lequel la table restait suspendue sur deux pieds ; si nous exercions une pression sur elle, elle allait et venait comme si elle était suspendue à des élastiques.

« L'un des phénomènes les plus fréquents était les mouvements du rideau derrière le médium. Pour cela, elle demandait presque toujours une réduction de lumière, celle-ci restant toutefois suffisante pour permettre qu'on aperçût nettement chaque mouvement d'Eusapia, même de l'extrémité opposée de la table. Le plus souvent, elle tendait alors vers le rideau, à la distance de 8 à 12 pouces de celui-ci, l'une de ses mains, tenue toujours par l'un de nous, ou serrant toujours la main de l'un de nous, et le rideau se gonflait alors vers nous. Le même effet était parfois produit si l'un de nous tendait ses mains vers le rideau, à sa demande. Le gonflement était rond, comme si les rideaux avaient été poussés de l'intérieur du cabinet. Si nous touchions soudain le gonflement, nous ne rencontrions aucune résistance. Rien n'était attaché à sa main, ainsi que nous le constatâmes sans cesse, en passant nos mains entre la sienne et le rideau. Quand même quelque chose y eût été attaché, cela n'aurait pu produire le même effet, puisque l'étoffe du rideau était si mince, que le point où un fil y eût été attaché aurait été vu immédiatement. En dehors des gonflements qui avaient lieu en réponse à ses gestes ou aux nôtres, il y avait des mouvements spontanés des rideaux, parfois très violents, et le rideau tout entier était fréquemment poussé au dehors avec une telle force que son extrémité inférieure allait couvrir l'extrémité la plus éloignée de la table. Ceci se passait, bien qu'Eusapia fût parfaitement visible et immobile, ses deux mains tenues et séparément visibles, sur la table, ses pieds écartés du rideau en face d'elle, sous la table.

« Un autre phénomène était constitué par des attouchements de quelque objet invisible ; c'est-à-dire que, pendant que la lumière était assez forte pour apercevoir la figure et les mains d'Eusapia, nous étions constamment touchés sur les bras, les épaules ou la tête par quelque chose que nous ne pouvions voir.

« Puis, il nous arrivait d'être saisis *à travers le rideau* par des mains. Lorsque je dis des mains, j'entends des mains vivantes, palpables, avec des doigts et des ongles. Elles nous saisissaient aux bras, à l'épaule, à la tête, aux mains. Ceci se produisit à des moments où nous étions abso-

lument sûrs que les mains d'Eusapia étaient tenues séparément sur la table, devant elle.

« La première occasion à laquelle cela m'arriva, prend place parmi les phénomènes qui sont restés gravés d'une manière plus vive dans ma mémoire. J'avais été assis à l'extrémité de la table, du côté opposé à Eusapia. M. Carrington et M. Baggally avaient accusé depuis quelque temps des attouchements par quelque chose qui venait d'au delà des rideaux. Enfin, je dis à Eusapia que j'aurais bien voulu sentir cela moi-même. Elle me demanda de me tenir à côté de la table et de mettre ma main contre le rideau sur sa tête. Je la tins en effet à une hauteur de deux pieds et demi ou trois pieds (de 80 centimètres à 1 mètre) sur sa tête. Immédiatement l'extrémité de mes doigts fut frappée à plusieurs reprises, un de mes doigts fut ensuite saisi par une main vivante, trois doigts au-dessus et le pouce au-dessous, et serré de façon que je sentis des ongles dans ma chair; la partie inférieure de ma main fut ensuite saisie et serrée par ce qui paraissait être la paume de la main. Les deux mains d'Eusapia étaient tenues séparément par MM. Carrington et Baggally, l'une sur la table et l'autre sur son genou. Si ces étreintes étaient frauduleuses, elles ne pouvaient être faites que par un compère caché derrière le rideau. Il n'y avait pas de compère derrière le rideau.

« Ces mains devinrent parfois visibles. Elles apparaissaient généralement, mais non pas toujours, entre la fente des rideaux, sur la tête d'Eusapia. Elles avaient des aspects différents, d'une couleur cadavérique, d'une blancheur de papier et de couleur naturelle. Je crois qu'une seule fois, il nous arriva qu'une main fut vue et sentie en même temps; cette fois la main venait d'un côté et non du milieu des rideaux; elle saisit M. Baggally et le poussa si vigoureusement qu'elle le renversa presque de sa chaise.

« J'ai suivi le développement général de ces mains au cours des séances, mais en attendant d'autres phénomènes se produisaient. D'habitude, après les mouvements du rideau, la première manifestation prenait la forme de bruits violents à l'intérieur du cabinet, comme si le guéridon qui s'y trouvait avait été secoué. Il était même parfois secoué si fort que les objets qui se trouvaient sur lui en tombaient. Le guéridon lui-même apparaissait alors sur l'épaule d'Eusapia et arrivait sur notre table horizontalement, savoir : avec le plateau posé sur notre table et les pieds dirigés vers le cabinet. Il semblait alors durant l'espace d'une minute, rester ainsi suspendu, sans doute supporté en partie par le bras d'Eusapia ou par les nôtres, comme nous lui tenions les mains, et s'efforcer d'arriver complètement sur notre table, ce qu'il ne parvint toutefois jamais à faire, car il retombait en arrière.

« Ce transport du guéridon se produisit à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'enfin, pour empêcher la chute des objets que nous disposions sur lui, nous primes le parti de le lier à l'intérieur du cabinet; il fut alors violemment secoué une ou deux fois, mais ne nous dérangea plus. Mais après cela, les objets que nous avions placés sur lui furent transportés vers nous un à un. Le flageolet me frappa à la tête, le tambourin sauta sur mes genoux, le petit piano d'enfant arriva sur la tête d'un de mes amis; la petite sonnette fut secouée et apparut en sonnant sur la tête d'Eusapia tenue par une main qui l'attacha promptement à ses cheveux, et, juste alors que j'allais employer ma main libre pour l'en détacher, réapparut, détacha elle-même la sonnette, la fit sonner de nouveau sur la tête d'Eusapia et la sonna sur la table des séances. Pendant que cela avait lieu, je tenais la main gauche d'Eusapia près de ma figure, pendant que M. Baggally avait sa main droite sous le rideau, de l'autre côté de la table, et la lumière était suffisante pour que le sténographe qui se tenait à sa table, à une distance de huit à neuf pieds d'Eusapia (3 mètres), pût voir la main qui portait la sonnette.

« L'un des plus intéressants transports d'objets a été celui d'une planche sur laquelle nous avions placé un gros morceau de glaise humide, dans l'espoir d'obtenir une impression d'une de ces mains. Je contrôlais à la droite d'Eusapia; M. Ryan, un ami que j'avais invité à la séance, à sa gauche, et par conséquent en face de moi. La main droite du médium était sous la mienne sur mon côté de la table; sa main gauche était sur celle de M. Ryan, de son côté : elles étaient toutes les deux immobiles et visibles. M. Carrington se tenait derrière moi. La glaise avait été placée sur le guéridon, à l'intérieur du cabinet, directement derrière Eusapia. A un certain moment, M. Carrington la vit apparaître de l'autre côté du rideau, derrière M. Ryan, et voyager en l'air, sur l'épaule de M. Ryan. C'est là que je l'aperçus pour la première fois. Je la vis glisser

doucement sur son bras droit, passer près de la main d'Eusapia qui tenait la sienne, traverser la table, se dirigeant vers moi, et s'arrêter sur ma main qui tenait la main droite d'Eusapia.

« Une autre classe de phénomènes consiste en des lumières, qui, au cours d'une séance, apparurent deux fois sur sa tête, une fois sur ses genoux, et une fois à l'extrémité la plus éloignée du rideau. Elles étaient de trois sortes : une lumière fixe bleu vert, une lumière jaune, et une petite lumière semblable à l'étincelle qui apparaît entre les pôles d'une batterie électrique.

« Outre les mains visibles, qui étaient nettes et distinctes, il y avait aussi des apparitions indescriptibles de différentes espèces, en elles-mêmes de la nature la plus douteuse : quelque chose de blanc qui semblait des poignées d'étoupe ; quelque chose de noir, comme des têtes perchées sur des corps semblables à des perches, qui émergeaient du milieu ou du côté des rideaux et s'étendaient sur notre table ; des ombres pareilles à des visages avec des gros traits, qui sortaient avec une grande rapidité et avec un silence parfait du côté du rideau.

« Il y eut aussi d'autres phénomènes, mais le dernier dont je parlerai, est celui constitué par les mouvements d'objets hors du cabinet, à une distance d'un pied à trois pieds d'Eusapia. Je rappellerai surtout un tabouret qui se trouvait par terre, à un mètre environ d'Eusapia. Elle tendit vers lui sa main, tenue par l'un de nous, et aussitôt le tabouret s'avança vers elle; elle fit alors des gestes de répulsion, et le petit meuble s'éloigna. Le sténographe qui, durant une partie du temps, était à côté du tabouret, passa sa main autour de lui à plusieurs reprises pour s'assurer qu'il n'était pas attaché, mais il continua à se mouvoir. Il y avait entre le médium et le tabouret un espace libre. La lumière était suffisante à me permettre de suivre les mouvements du tabouret, pendant que je me tenais à l'extrémité de la table, opposée à celle où était Eusapia.

« Je ne cherche pas, dans cette communication, de faire autre chose que décrire le genre des phénomènes qui se produisirent. Pour ce qui se rapporte aux précautions que nous prîmes, aux fouilles sur la personne du médium, au contrôle existant au moment de la production de chaque phénomène, et pour une discussion générale des possibilités d'erreur ou d'hallucination, il me faut vous renvoyer au compte rendu détaillé qui paraîtra plus tard.

« Je comprends parfaitement qu'au point de vue des preuves, les assertions que je suis en train de faire n'ont absolument aucune valeur ; je ne prétends d'ailleurs pas que les conditions dans lesquelles se déroulèrent les manifestations eussent la même valeur probative pour tous les phénomènes. Je dois, cependant, déclarer la ferme conviction de mes deux collègues et de moi-même que pour certains phénomènes, parmi lesquels se trouvent quelques-uns des plus remarquables, nous obtînmes des preuves d'une solidité inattaquable. Ensuite, s'il est vrai que nous devons considérer un grand nombre de ces manifestations, prises en elles-mêmes, comme manquant de preuves suffisantes, nous n'avons cependant aucune raison pour croire qu'aucune d'elles n'a été produite d'une façon frauduleuse...

EVERARD FEILDING.

(*Annales des sciences psychiques* 1er au 16 septembre 1909).

## Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :

| | |
|---|---|
| M. Couzinet, Toulouse . . . | 25 francs. |
| Mme Lévesque, Pertuis . . . | 15 — |
| Un spirite d'Argenteuil . . . | 4 — |
| «Une sœur en croyance», Paris. | 2 fr. 50 |
| Un facteur des postes . . . | 1 — |
| Mme H. Bouët, Saint-Cloud. . | 5 — |
| M. Pierre Téron, Paris. . . | 5 — |
| Mme L. G., Marseille. . . . | 2 — |
| Mme Dautier, Saint-Mandé. . | 5 — |

## Caisse de Secours

| | |
|---|---|
| Mme Zivy, Nancy . . . . . | 5 francs. |
| Mme Dautier, Saint-Mandé. . | 5 — |

## Crèche Spirite de Lyon

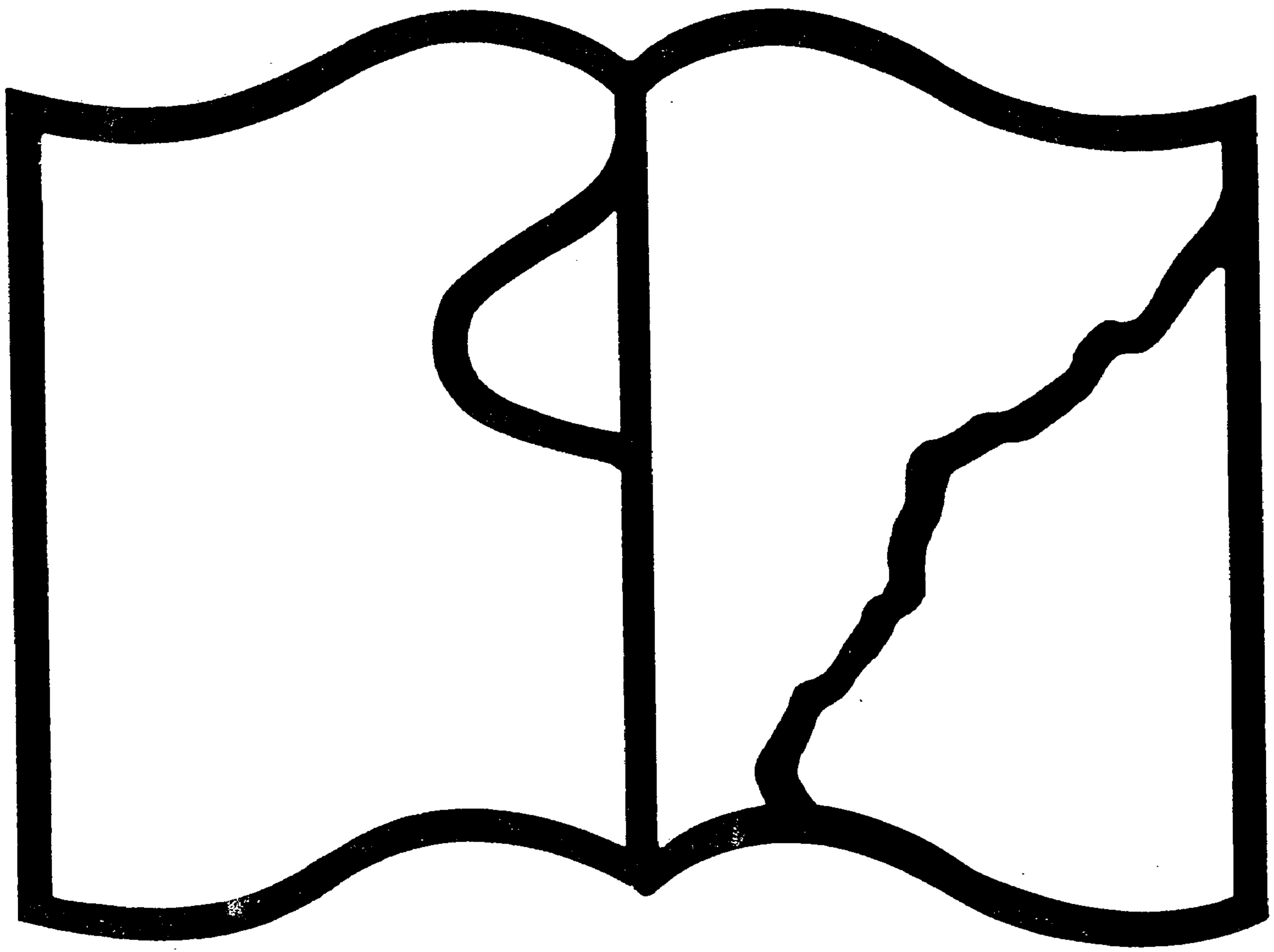
M. Pierre Téron, Paris . . . 5 francs.

*Tous nos remerciements à nos souscripteurs.*

*Le Directeur-Gérant* : A. LAURENT DE FAGET.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN

# Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle



Texte détérioré — reliure défectueuse

**NF Z 43-120-11**

15e Année — N° 1 40 centimes le numéro Janvier 1909



# LE PROGRÈS SPIRITE



Organe de la " SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES " de Genève
et autres Sociétés similaires

*Philosophie Kardéciste* — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

## Sommaire



ABONNEMENT D'UN AN :
Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

# Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

LE LIVRE DES ESPRITS (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . . . . . . 4 fr. 50

L'ÉVANGILE SELON LE SPIRITISME (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . . . . . . 4 fr. 50

LE LIVRE DES MÉDIUMS (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . . . . . . 4 fr. 50

LE CIEL ET L'ENFER, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . . . . . . 4 fr. 50

LA GENÈSE, LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . . . . . . 4 fr. 50

ŒUVRES POSTHUMES D'ALLAN KARDEC, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . . . . . . 4 fr. 50

**Abrégés**

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12 . . . . . . . . 1 fr. »

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . 0 fr. 20

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION SPIRITE. 0 fr. 20

RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES. . . . . . . . . . . . . 0 fr. 15

LES FLUIDES . . . . . . . . . 0 fr. 30

ESQUISSE GÉOLOGIQUE DE LA TERRE . . 0 fr. 30

**Crouzet.**

RÉPERTOIRE DU SPIRITISME, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . . . . . . 5 fr. »

BIOGRAPHIE d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40

DISCOURS prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20

PORTRAIT d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

**Bustes d'Allan Kardec :**

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 ». . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 ». . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

# Ouvrages divers

**Rufina Noeggerath**

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

**Camille Flammarion.**

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . . . . . . . . . . fr. 50

**Russel Wallace.**

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

**William Crookes.**

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

**Léon Denis.**

Pourquoi la vie ? . . . . . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . . . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . . . . . . . . . 2 fr. 50

**Bonnefont.**

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

**Mme Antoinette Bourdin.**

Pour les enfants. . . . . . . . . 2 fr. »

**Francis Guiller.**

Jeunes impressions (poésies) . . . . . 1 fr. 50

**Gabriel Delanne.**

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite; 5e édition. . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . . . 3 fr. 50

**Louis Gardy.**

Cherchons ! . . . . . . . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . . . . . . . 1 fr. »

**Daniel Metzger**

Essai de Spiritisme scientifique . . . 2 fr. 50
Le monde sera-t-il catholique ? . . . 2 fr. 50

**Loys de Rémora**

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

**Albert la Beaucie.**

Les grands horizons de la vie . . . . . 2 fr. »

**Divers.**

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . . . . . . . . 1 fr. 50

**Mme Crowe.**

Les Côtés obscurs de la Nature (Fantômes et voyants), 5 francs; port payé. 6 fr. »

**Henri-Constant (Général Fix)**

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . . . . . . . 2 fr. 50

**Noémie Grasse.**

Vapeur d'âme (poésies). . . . . . . 2 fr. 50

**Dr Pascal.**

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

**Mme Alexandre Moreau**

Lumière et Vérité . . . . . . . . . 3 fr. »

**A. Laurent de Faget.**

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . . . . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

Imprimerie CH. COLIN, Mayenne. — Téléphone.

15e Année. — N° 1 Janvier 1909

LE

# PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

Rédacteur en chef, A. LAURENT DE FAGET, Fondateur

*Le journal paraît le 20 de chaque mois.*

LE PROGRÈS SPIRITE

A SES LECTEURS ET ABONNÉS

1er Janvier 1909.

## LA CONSCIENCE MODERNE

### Devant les problèmes de l'infini.

(*Suite*) (1).

Qui éclairera, disions-nous, la conscience moderne aux prises avec les rhéteurs matérialistes qui nient l'âme et les fanatiques religieux qui s'exaltent dans leur foi absurde ? Qui donnera un but élevé à la vie humaine, livrée aux préoccupations banales, aux soucis matériels, ou séduite par le train-train enjôleur des affaires lucratives... souvent peu honnêtes ? Qui tournera les regards des hommes souffrants ou blasés vers cet infini qui stimule l'âme et peut la consoler de ses souffrances en rénovant sa foi ?

Nous ne prétendons pas que cette rénovation sera due à une école spiritualiste ou à un groupement spirite en particulier. Nous avons toujours été l'ennemi des égoïsmes de groupe comme des préjugés de caste. Personne n'est privilégié. La lumière divine ne vient pas à l'homme par un seul canal, fût-ce par le cerveau d'un homme de génie. La vérité est comme un soleil souvent voilé de brumes : estimons-nous heureux d'en voir briller quelques rayons dans notre sanctuaire préféré, et soyons convaincus qu'à côté de nous, d'autres croyants possèdent aussi quelques parcelles précieuses de la vérité.

Il convient donc d'établir une large et judicieuse synthèse de toutes les croyances spiritualistes raisonnées, c'est-à-dire affranchies du dogme, et cela sans aucune vanité puérile, sans aucune vaine dispute de pavillon ou de clocher. Se tendre franchement la main entre spiritualistes sincères, pour marcher ensemble à la conquête de vérités nouvelles capables d'accélérer le progrès moral, de donner plus de poids, plus de force à la science psychique de nos jours, n'est-ce pas le devoir de ceux d'entre nous qui ne veulent pas transiger avec la conscience ?

Nous devons marcher dans cette voie sans nous lasser jamais, quelles que soient les difficultés et la longueur de la route, déterminant peu à peu, assurant la victoire du progrès moral sur les insanités de l'heure présente, victoire sans laquelle notre humanité, restant inférieure, ne serait plus qu'un vaste corps sans âme digne de ce nom, un assemblage de molécules matérielles bien incapables de sentir et d'aimer le bien... j'ajoute : de vraiment s'enthousiasmer pour le beau !

Le spiritualisme élevé que nous rêvons, qui existe dans certaines âmes et que de courageux penseurs ont proclamé de siècle en siècle, au péril de leurs jours, ce spiritualisme, ennemi du dogme, ami de la raison, a déjà, par lui-même, de nombreuses réponses à faire aux négateurs de l'âme et de la vie future.

Il peut, en scrutant la Nature, en la surprenant dans ses manifestations les plus mystérieuses, les plus voilées, et même en l'étudiant dans celles qui éclatent aux

1. Voir notre numéro de décembre dernier.

yeux, arriver à reconnaître que rien n'est dû au hasard ; qu'une loi, admirablement juste, sage, prévoyante, est là, toujours là, présidant aux évolutions des êtres et aux combinaisons de la matière, produisant partout les merveilleux effets que nous constatons dans l'immense laboratoire universel.

N'est-ce pas cette même loi qui donne à chaque être, même à chaque rudiment organisé, une âme ou un embryon d'âme, pour ainsi parler, qui lui permettra de s'essayer à la vie, de correspondre à sa destinée, de remplir son rôle dans le fonctionnement universel des êtres et des choses ?

L'immortalité, c'est-à-dire, d'abord, pour ceux qui sont au bas de l'échelle, l'évolution progressive qui leur permettra de prendre rang, un jour, parmi les êtres évolués et responsables, l'immortalité paraît donc assurée à tout être appelé à la vie, quel que soit son rang dans la hiérarchie des espèces et des règnes.

Nous pouvons, nous, spiritualistes libres, à la recherche constante de la vérité, accomplir notre tâche de rêveurs et d'apôtres en nous appuyant, non seulement sur les données probables de la raison, mais encore sur les données plus certaines que la science nous fournit, et sur celles, plus certaines encore, que nous révèle la Nature. Nous pouvons, en assistant en quelque sorte à la germination des plantes, à l'éclosion des fleurs, à la croissance des arbres et à la vie végétative ou animale de tous les êtres de notre globe, nous livrer à une étude infiniment curieuse et variée, et probante aussi. Probante, car il est impossible de constater l'intelligent travail de la plante, de la fleur, puisant dans la terre, l'eau, l'air et les rayons du soleil, non seulement les atomes nécessaires à son existence, mais encore ceux qui conviennent à sa structure et à son coloris ; il est impossible, dis-je, de faire cette constatation sans se sentir pénétré d'admiration pour l'ensemble des lois géniales qui opèrent sur notre planète, et, de proche en proche, pour le Créateur luimême.

Nous comprenons alors que nous vivons tous, hommes, animaux et plantes, sous une loi tutélaire de prévoyance, de sagesse et de bonté, qui veille sur nos destinées grandissantes et en assure la perpétuité.

∴

Le spiritualisme éclairé peut encore, devant le magnifique spectacle des cieux constellés, devant l'ensemble lumineux, formidable et doux des mondes lancés à la suite des mondes, dans un ordre préconçu, à travers un ciel sans limites, reconnaître la toute-puissance d'un Dieu, sagesse infinie, intarissable bonté.

Il peut descendre dans la conscience humaine, y trouver le reflet certain, la trace irrécusable de la loi de justice qui régit le monde moral, comme le monde matériel est régi par des lois dont nul ne saurait douter.

Il peut demander à l'Art le secret de ses manifestations ; interroger les poètes, les musiciens, les peintres, les sculpteurs sur ces troublantes inspirations qui les dominent à certaines heures et sont comme le baiser du monde invisible au monde visible. Il trouvera là encore de puissantes raisons de remonter à la Cause dont tout émane et de bénir la souveraine Sagesse.

Un beau coucher de soleil, une fleur qui s'épanouit, un oiseau qui chante, un ruisseau qui gazouille en serpentant à travers les prés fleuris, et aussi une belle action accomplie parmi les hommes, une découverte utile au progrès de l'humanité: tout peut toucher notre âme en lui prouvant qu'une loi de bonté est vraiment au-dessus de nous, dirigeant la nature et inspirant l'homme, et que nous devons conformer nos actes au plan de la sagesse divine, et que nous ne devons jamais désespérer, même au sein des cruelles épreuves.

Nous avons vu ce que peut faire par ses propres forces le spiritualisme éclairé ; il nous reste à étudier quel appui lui apporte le spiritisme dans sa lutte contre les ténèbres de l'ignorance, dans les bienfaits moraux qu'il veut répandre sur notre monde désolé par le doute, irrité par la négation, ravagé par le mal, et dont la foi n'a pas eu jusqu'ici de base inébranlable.

A. Laurent de Faget.

(*A suivre.*)

## Conférence de M. Léon Denis à Lyon

Ainsi que notre journal, *La Paix*, l'avait annoncé, le 25 octotre dernier, nous avons eu le rare bonheur de pouvoir assister à une Conférence de Léon Denis, l'apôtre convaincu et le propagateur éminent du spiritisme en France.

Notre toujours dévoué Président, M. Bouvier, dont l'éloge n'est plus à faire, avait fait de son mieux pour que, avec l'entente des deux groupes spirites lyonnais, la salle

fût bien garnie. Et ses efforts furent si bien couronnés de succès que dès 2 h. 1/4 — bien que la Conférence ait été annoncée pour 2 h. 1/2 — il ne restait pas une place libre dans le vaste amphithéâtre du Palais des Beaux-Arts et qu'on s'entassait littératement aux trois portes d'entrée. Quelques auditeurs durent rester debout toute la durée de la Conférence et, obligé de sortir avant la fin, j'ai rencontré, dans le couloir et l'escalier, un bon nombre qui n'avaient pu pénétrer dans la salle. Cet empressement signifie à lui seul combien le public, le public intelligent et qui pense, qui réfléchit, est avide d'entendre ceux dont la parole autorisée, nourrie de faits beaucoup plus que d'idées imaginatives, peut les mettre sur le chemin de la vérité et apporter la lumière dans le dédale obscur de leurs hésitations et de leurs recherches.

Cette conférence — à laquelle assistaient presque au complet les Membres du Bureau des deux Fédérations spirites — était présidée par M. le Dr Bonnaymé.

Dans une petite improvisation, il parla en termes courtois et très élogieux du Conférencier en citant quelques-uns des ouvrages sortis de la plume de ce travailleur acharné. Il lut ensuite une lettre du Colonel de Rochas adressée à M. Jules Gaillard, ex-député de Vaucluse, conseiller à la Préfecture du Rhône, qui devait le remplacer à la présidence, mais empêché lui-même pour des raisons de service.

Nous nous faisons un plaisir de publier ce document:

« Cher monsieur et ami,

« M. Sausse m'écrit que vous voulez bien me remplacer dans la présidence de la conférence de dimanche.

« Malgré mon vif désir de donner ce témoignage d'estime à Léon Denis et de passer quelques bonnes heures dans cette intelligente ville de Lyon, capitale du spiritisme français, j'ai dû renoncer à l'honneur qui m'a été offert et auquel je suis très sensible ; mais mes 72 ans me rendent aujourd'hui les déplacements très pénibles.

« J'aurais voulu dire à notre ami combien tous ceux qui s'intéressent à nos destinées futures lui sont reconnaissants de son apostolat, où il se dépense sans souci de sa santé et de sa fortune, sans réclame tapageuse et sans lutter contre des adversaires autrement que par la méthode scientifique qui conduit aux mêmes conclusions tous ceux qui recherchent la vérité de bonne foi, quel que soit leur point de départ.

« Vous vous en tirerez certainement mieux que moi avec votre chaude éloquence et je me réjouis presque, dans l'intérêt de la cause, d'avoir été obligé de me retirer.

« Je crois qu'il convient d'insister sur ceci :

« Les recherches qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de métapsychiques ne sont point, comme certains le pensent, dirigées contre les croyances religieuses. Elles les confirment au contraire dans les points essentiels, en les mettant d'accord avec les progrès des autres sciences, comme les recherches géologiques ont confirmé les récits sommaires de la Bible.

« Elles ne sont pas non plus en opposition inconciliable avec les doctrines matérialistes puisque, d'après les théories les plus récentes, la matière n'est qu'une modalité de la force ou de l'esprit, de sorte que le dogme de son indestructibilité peut servir à prouver l'immortalité de l'âme.

« La vérité est comme une statue ; chacun la voit, à un moment donné, sous un aspect spécial et c'est de la combinaison de ces aspects que ressort le relief intégral, le même pour tous.

« En ce moment, le problème de l'au-delà est assez nettement posé pour qu'une foule de chercheurs s'efforcent d'en trouver la solution par des procédés différents.

« Les uns, les spirites proprement dits, sont comme des voyageurs qui ayant abordé un continent nouveau en interrogent les habitants pour connaître leur manière de vivre, leurs origines. Les autres, qu'on pourrait appeler les ingénieurs psychiques, se bornent à étudier les procédés permettant aux voyageurs de se transporter sans danger et le plus rapidement possible sur le continent en question. »

Après la lecture de cette lettre, le Dr Bonnaymé donna de suite la parole au Conférencier. Celui-ci commence en remerciant les membres des deux Fédérations dont il est heureux de constater la présence à ses côtés.

Cela est, dit-il, d'un très bon augure pour l'avenir.

Après nous y être employés, comme nous l'avons fait, nous sommes heureux de ce résultat et nous en acceptons aussi le bon augure. Lyon, dit-il, l'a déjà reçu et, il y a vingt-cinq ans (1) il est venu faire, à la Scala, une conférence sur le spiritisme. Car Lyon est une des villes de France où

1. Il y a exactement 21 ans, c'était en 1887 à la même époque.

l'on compte le plus de spirites, et de spirites sérieux.

Depuis vingt-cinq ans passés, beaucoup d'amis chers ont disparu ; mais cependant il est heureux de retrouver quelques visages amis, preuve certaine de la fixité de leurs convictions et de leur désir de connaître.

Dans beaucoup de conférences, faites un peu partout, il a essayé de répandre les vérités qu'il a acquises lui-même par la réflexion et l'étude.

Parlant des débuts difficiles du spiritisme, il se plaît à reconnaître que, mal vus à Lyon, ses premiers adeptes n'en furent pas découragés pour cela et suivirent, malgré sarcasmes et railleries, les leçons du grand maître Allan Kardec, qui était lui-même un Lyonnais.

Mais à cette époque — déjà lointaine— tout n'était que théorie et Kardec imposait pour ainsi dire ses idées, ses conceptions, tandis qu'aujourd'hui, les *faits*, des faits précis et rigoureusement contrôlés, viennent asseoir les théories et leur donner l'autorité de la science ou plutôt des sciences exactes basées sur l'observation et l'expérimentation. Mais expérimentation difficile, parce que les conditions de production des phénomènes sont parfois très dures à reproduire, et le phénomène essentiellement capricieux et mobile ne saurait se reproduire dans des conditions identiques, avec la même exactitude. D'ailleurs, un facteur d'insuccès — d'insuccès moral — intervient quelquefois dans la production du phénomène ; c'est la fraude.

Fraude consciente ou fraude inconsciente, voilà le grand mot lâché et le grand argument sur lequel s'appuient les détracteurs et les négateurs du spiritisme !

Comme si l'étude du spiritisme était la seule dans laquelle la fraude puisse se glisser et fausser les résultats.

Or, des savants renommés, même parmi les matérialistes et les néantistes, et Hœckel lui-même, ont pu être convaincus de fraude dans des expériences dont les résultats étaient *forcés* pour correspondre à des théories et à des idées préconçues !...

Aussi, n'est-ce pas l'annonce à grand fracas de la découverte d'une séance fraudée, qui éloigne les scientistes et les savants sincères de l'étude du spiritisme.

Et chaque jour, le monde scientifique donne une nouvelle et sérieuse adhésion à ce mouvement, dont la France est loin d'avoir le monopole. Car les Italiens Lombroso, Pio Foa, Morselli ; les Anglais Russel Vallace, Myers, Podmore, Oliver Lodge; le Russe Aksakoff, ont prouvé par les relations de séances auxquelles ils ont assisté ou des phénomènes qu'ils ont étudiés, que ces questions ne les laissent pas indifférents.

Mais en France, où ce mouvement a pris naissance au point de vue scientifique, il y a déjà deux écoles, ou plutôt deux classes de chercheurs : ceux qui ont déjà un passé scientifique et qui sont enchaînés par leurs travaux antérieurs et ne peuvent, malgré leur désir, paraître se convertir à des idées qu'ils ont combattues pendant une partie de leur existence.

Ceux de la deuxième catégorie sont les *jeunes*, ceux qui, sans idées préconçues, sans passé scientifique, sans attache à aucune école, sont simplement des chercheurs et parmi lesquels surgira fatalement quelque nouveau savant dont les travaux et les découvertes, non seulement feront sensation, mais encore permettront de dévoiler la vérité qui, si soigneusement, se dérobe à nos investigations.

Pour le moment nous devons nous en tenir à ce que nous ont légué nos devanciers et à ce que nous avons acquis nous-mêmes de certain dans la voie de la vérité.

Et cette obsession dont nous croyons être les seuls et les premiers atteints est aussi vieille que le monde.

De nos jours, avec les progrès et les découvertes de la science, les conditions d'existence ont totalement changé ; l'évolution des idées s'est faite vers plus de justice et de vérité, et, devant cette poussée formidable, beaucoup de croyances plus ou moins conformes au bon sens, ont disparu à tout jamais.

Mais au milieu du chaos de cet effondrement de croyances dogmatiques ou libres, il en est une qui subsiste, victorieuse, persistante et comme ancrée dans la nature même de l'homme : c'est le souvenir des morts.

Les restes des civilisations anciennes parvenus jusqu'à nous sont surtout contenus dans les monuments funéraires. Témoins les Pyramides d'Egypte, tombeaux géants, qui ont résisté depuis plusieurs milliers d'années aux injures du temps.

Eh bien, que sont devenus depuis ces époques reculées de l'histoire du monde, tous ceux dont les corps ont été enfermés dans ces royales sépultures, ainsi que tous ceux qui vivaient à la même époque et dont la dépouille mortelle n'eut pas l'honneur de demeures aussi somptueuses ?

Que sont devenus les innombrables disparus ?

Des réflexions salutaires s'imposent sur le problème du devenir, surtout à cette époque de l'année où la coutume a placé avant l'entrée dans le grand sommeil de l'hiver, la visite aux cimetières, aux nécropoles, séjours des disparus!...

De nombreux *faits*, en dehors de toute conception philosophique, prouvent l'existence et la persistance de quelque chose de spirituel en nous.

Ainsi dans le rêve, non pas le rêve produit par le souvenir plus ou moins précis d'événements récents ou par la fatigue de l'estomac trop chargé, mais le rêve ou plutôt le songe pendant lequel la partie spirituelle de l'individu séparée du corps et comme isolée, perçoit des choses qu'il n'aurait pas perçues pendant l'état de veille, dans cet état l'esprit se rend compte de choses exactes.

Et les rêves prémonitoires au sujet desquels les faits matériels viennent donner une confirmation absolue sont une preuve de la partie spirituelle qui existe en nous, de l'extériorisation pendant le sommeil de cette partie spirituelle.

Les expériences prouvent l'existence d'une sorte d'enveloppe fluidique, le *périsprit* ou *double fluidique*, capable de recevoir des impressions matérielles, lesquelles sont perçues et ressenties par le corps matériel.

C'est ce que les expérimentateurs appellent le *fantôme des vivants !*

De nombreux cas typiques de ce dédoublement des vivants ont été enregistrés et le sont encore journellement par des observateurs et des savants dignes de foi.

En France, un savant éminent qui, il y a quelques années encore était un incrédule, obligé de se rendre à l'évidence des faits, en a consigné un grand nombre, rigoureusement authentiques, dans un de ses récents ouvrages : *L'Inconnu et les Phénomènes Psychiques.*

En Angleterre, c'est la *Society for Psychical Researches* qui, elle aussi, a noté au fur et à mesure de leur production, un nombre de phénomènes suffisamment multiples pour former 22 énormes volumes.

Si nous pouvons avoir des preuves analogues et aussi solidement établies de la survivance du double périsprital des défunts, le problème de la mort se simplifie d'une façon étonnante.

Or, ces phénomènes existent et en très grand nombre. Et les revues qui les exposent et les étudient en les commentant, sont connues de tous ceux qui, à l'heure actuelle, s'intéressent à ces questions.

Ces phénomènes, très complexes en réalité, ne se produisent pas au gré de l'expérimentateur et n'ont lieu qu'en présence de personnes douées de facultés spéciales, qu'on appelle *médiums.*

Plusieurs médiums ont, ces dernières années surtout, été utilisés par les chercheurs, et les noms d'Eusapia Paladino et de Miller sont très connus des spirites.

Les séances obtenues en présence de Miller semblent être les plus sûres et sont les plus récentes. Quelques-unes offrent toute la précision désirable et leurs résultats ne peuvent être mis en doute.

Cependant, il ne faudrait pas croire que ces séances sont très faciles à organiser et que les phénomènes s'y produisent aisément.

Au contraire, elles sont hérissées de difficultés et les débuts sont entourés de tâtonnements nombreux inévitables à toute étude nouvelle.

Puis lorsque cette période des débuts est passée, peu à peu les opérateurs devenant plus habiles, les résultats deviennent eux-mêmes plus intéressants et plus précis.

Cependant les preuves les plus sérieuses sont exigées, et des observateurs consciencieux tels que Sir Oliver Lodge ont imaginé une sorte de contrôle matériel des faits : c'est ce qu'il a nommé les *Cross Correspondance !*

C'est donc par des expériences minutieuses, mille fois répétées, que ces nombreux savants ont réussi à faire du spiritisme une science d'observation et lui donner ainsi une base irréfragable sur laquelle il peut s'appuyer, lutter, grandir, vaincre et s'imposer.

. . . . . . . . . . . . . . . .

L'orateur en vient ensuite à parler de l'opportunité du spiritisme. A l'heure, dit-il, où les religions agonisent sous le poids de leurs dogmes et de leur intolérance, dans cette crise redoutable que nous traversons, où la foi, mal étayée, chancelle sous les attaques du matérialisme ; au moment même où la société corrompue et égoïste se rue à la conquête des jouissances passagères, semant dans sa course la haine et le désespoir au cœur des vaincus, il était nécessaire qu'une lueur réconfortante vînt éclairer notre horizon et nous montrer à travers le brouillard des passions déchaînées un peu de cet idéal toujours pur, espoir du faible et de l'opprimé, source de dévouement, d'abnégation et d'amour. C'est là la tâche du spiritisme, il arrive donc à son heure et dans son auréole naissante on peut lire déjà : Paix, Fraternité, Progrès.

Paix aux consciences que le doute torture, par l'apport de sa lumière vivifiante et bénie. Fraternité parmi les hommes, qui à sa clarté reconnaissent dans leurs semblables des frères évoluant comme eux à la conquête des mêmes destinées. Progrès du cœur vers l'amour, progrès de l'esprit vers la lumière, telle est la résultante de cette doctrine vraiment réconfortante et de laquelle découlent les plus douces consolations.

Et à ceux qui, aveugles devant ses rayons diront encore à quoi bon? à quoi cela sert-il ? nous répondrons : N'est-ce donc rien que de connaître le but de la vie et le problème de la destinée? N'est-ce donc rien que de pouvoir répondre à l'angoissante question de la mort, la parole qui console, fait vivre et espérer? A la mère devant le cercueil de son enfant, à l'épouse éplorée devant celui de l'être cher, à l'ami devant la tombe du cœur regretté, nous dirons: séchez vos pleurs, là ne viennent pas sombrer toutes vos affections, levez les yeux au ciel et voyez flotter radieux dans l'espace éthéré ceux dont le cœur vibra pour vous et dont l'âme vous conserve toujours les mêmes sentiments d'amour, de tendresse et de vénération. Ils ne sont point absents, quoique invisibles, ils vous voient, vous frôlent parfois dans un frisson mystérieux, vous encouragent et vous guident, vous soutiennent dans vos luttes et vos désespoirs. D'autre part, quelles perspectives sublimes que ces vies successives qui permettent à notre personnalité de se révéler et multiplier ses efforts vers le bien! Dans cette ascension continuelle vers un meilleur devenir, l'âme apprend à se connaître et à aimer. Elle voit dans la multitude d'existences qui côtoient la sienne, des esprits comme elle, évoluant, et de cette perception un sentiment de solidarité et de fraternité jaillit en elle, qui l'ennoblit, l'inspire et la guide.

Faire épanouir au fond des cœurs la douce fleur espérance ; faire germer dans l'âme l'idée de sa grandeur et de son immortalité, tels sont les bienfaits d'une doctrine de raison et d'amour. A son contact, les fronts sombres et courbés sur le dur chemin de la vie, verront s'auréoler d'un nimbe de lumière les épreuves de la douleur, et la foi triomphante courbera sous sa douce puissance les cœurs plus soumis et clairvoyants, les âmes souriant déjà à l'idéal de justice et de bonheur entrevu.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

S'il nous est possible de retracer ici les idées générales du sujet vraiment encyclopédique de cette conférence, il est une chose que l'on ne peut traduire par la plume : c'est d'abord cette conviction profonde de l'orateur qu'est M. Léon Denis, et qu'il réussit toujours par le charme de son élocution et de sa science à faire partager par ses auditeurs. Ce sont aussi ces superbes envolées où le conférencier nous entraîne à sa suite, dégageant pour ainsi dire notre âme des liens matériels pour la faire planer un moment dans le domaine le plus séduisant de la vie spirituelle.

Nul doute qu'il a su conquérir brillamment son public et que de cette soirée que nous voudrions voir se renouveler plus souvent, se dégagera de multiples bienfaits, tant au point de vue de chacun que de la cause spiritualiste.

*Le Secrétaire Général*,
FRANCIS BARUDIO,
Pharmacien de 1re classe.

*(La Paix Universelle.)*

## Rôle social du Spiritisme

Si le Spiritisme était sans rôle social, il ressemblerait à une belle plante stérile. Etant donc improductif, il serait, par cela même, sans utilité. Mais il est bon de rappeler ici qu'il faut juger l'arbre à ses fruits. Il faut voir le résultat pour connaître l'action. Le travail fécond peut s'opérer silencieusement. Et, bien souvent, tout ce qui fait du bruit, tout ce qui s'agite violemment et promet fertilité finit par disparaître sans laisser la moindre trace de sa production. On ne remarque souvent, au contraire, que des désastres. Rien ne peut mieux nous instruire sur son rôle fécond que la Nature elle-même dont le labeur est éternel.

*Le Progrès est la Loi de la Nature*, ou plutôt du Créateur, auteur de la Nature et de toutes les merveilles admirables que celle-ci renferme. Or, dans la Nature, c'est donc la marche en avant. Il n'y a pas de rétrogradation. Rien, non plus, ne reste stationnaire: le fleuve coule toujours et ne remonte pas à sa source, le chêne grandit sans cesse jusqu'à son complet développement, et ne redevient pas gland, l'insecte ne redevient pas larve, œuf, les espèces perfectionnées ne redeviennent pas les espèces d'autrefois. Tout cela est incontestable. Et, ce qui est non moins incontestable, c'est que, dans tout organisme, tout est merveilleusement disposé pour la réalisation de ces deux progrès : le développement de l'être vivant,

la durée de la vie. L'être vivant doit grandir. Et, par lui, d'autres êtres semblables naîtront et grandiront. Tout est donc disposé pour ce double but. Enfin, je l'ai dit, chaque être évolue. Tout va du simple au composé, de l'inférieur au supérieur. Mais on ne peut nier que tout suit une marche régulière et sûre. Supposons des degrés imperceptibles et que l'on serait tenté de croire insignifiants. Eh bien ! tous ces degrés devront être franchis successivement. C'est ce qui a été reconnu et exprimé par ces mots : La Nature ne fait pas de sauts(1).

Semblable à celle de la Nature, la marche du Spiritisme a été jusqu'ici une marche sûre et sans aucun arrêt. Et cependant, que d'obstacles ne rencontre-t-il pas sur sa route ? Au début de son apparition : railleries, calomnies, persécutions acharnées, rien n'est épargné ! Le Spiritisme avait et a toujours mieux à faire que de s'arrêter en chemin, de regarder ses adversaires, ses terribles ennemis, et de leur dire : Pourquoi me combattez-vous ? Pourquoi voulez-vous m'empêcher d'être ? Pourquoi détournez-vous vos regards de ma lumière ? Il s'applique à remplir son noble rôle. Et rien ne le détourne de sa noble et pénible tâche ! *C'est ce qui a fait et fera toujours sa force.* Et, on peut dire que la cause de l'évolution du Spiritisme est précisément le rôle que, depuis le Maître Allan Kardec et à l'exemple du Maître, n'ont cessé de remplir modestement, sans prétention, avec une ardeur infatigable, les apôtres de cette Doctrine consolante et vraiment émancipatrice. Ce rôle, loin de paraître avoir une limite tracée, ne fait que s'accroître chaque jour. On peut bien y ajouter le qualificatif de *social*. Il est appelé à opérer de grandes transformations dans la société. Celle-ci nous présente actuellement un triste spectacle. L'Eglise, ayant failli à sa mission en se figeant dans ses dogmes, voit son prestige et avec ce prestige sa tyrannie disparaître. L'âme sort alors de ce tombeau du dogme, et librement cherche à s'élever. Mais où ? Elle ne sait pas trop. Cependant elle croit encore en Dieu, mais au vrai Dieu qui a nom : Vérité, Justice, Sagesse, Puissance, Bonté. Elle marche... Mais des obstacles se présentent. Alors, elle se prend à douter. Une autre âme, sa sœur, lui présente un système. Puis une autre proclame qu'il faut revenir à la foi aveugle. Mais cela ne se peut : le progrès a fait son œuvre. On ne peut plus croire vrai ce qui est démontré faux. Alors, quel chemin prendre ? On cherche, on hésite, on doute. Et toutes ces faiblesses produisent la défaite. La moralité décroît et cela rapidement. Ne sommes-nous pas affligés de voir la Société actuelle soi-disant émancipée, soumise, en général, au pire esclavage, à l'esclavage moral ? Où peut-on trouver une énergie virile ? Qui sacrifiera tout, aujourd'hui, pour ses principes, pour sa foi ? Hélas ! l'égoïsme, la recherche des satisfactions matérielles : voilà ce qui domine partout ! Partout la passion d'acquérir, de jouir, de dominer ! On croit fermement au dieu Intérêt. On sacrifie tout à ce dieu. Et, si nous jetons les yeux du côté des heureux, des fortunés, que voyons-nous ? L'intérêt encore ! L'égoïsme ! Nous y voyons cet orgueil, fils du bien-être, terrible maladie de l'âme ! Avec cela peut-il y avoir place pour la fraternité ? Impossible ! Des malheureux souffrent, peu importe aux jouisseurs ! Ils tiennent à conserver leurs privilèges. Ils sont heureux ici-bas et travaillent à faire leur salut pour être heureux encore dans leur imaginaire Paradis. Le puissant est toujours soutenu par le puissant. Le petit est souvent écrasé. Il ne peut s'élever. Son rôle est de travailler, de souffrir ! Alors il se révolte. « Pourquoi, dit-il, tant de parasites ? tant d'oppresseurs ? Quand serons-nous donc vraiment libres ? » Mais aussi se fait entendre la voix de la Justice, de la Bonté...

Cet état de choses est dénoncé. Il faut des réformes. Plus de privilèges ! Plus d'injustices ! Cela est très bien ! Cependant quel est le guide qui nous conduira sûrement vers le mieux-être ? Et d'abord quel doit être ce mieux-être ? Par suite de l'immoralité qui règne en général partout, ce n'est encore que l'intérêt matériel que l'on recherche. On ne connaît que les jouissances matérielles. Et beaucoup ne craignent pas d'exciter les passions mauvaises, convoitises, haines, vengeance, envie, etc., de pousser aux pires excès. Il ne faut plus de discipline, il ne faut pas se soumettre aux lois. Eh bien ! c'est vouloir prendre encore la route de l'esclavage, de la misère que de se diriger dans cette triste voie. Ce qu'il faut rechercher, c'est le vrai bonheur que procure la vraie liberté. Il faut vouloir la souveraineté morale par la liberté morale, combattre tout ce qui fait obstacle à cette Liberté ; il faut enfin vouloir le

1. Lorsque la Nature résume son œuvre, elle reproduit rapidement cette longue évolution de l'être accomplie à travers les temps (évolution rapide de l'être vivant dans le sein de la mère, puis après sa naissance, jusqu'à son complet développement).

perfectionnement intellectuel et moral. Là, est le vrai bonheur pour tous.

Mais n'est-ce pas ce que nous enseigne le Spiritisme ? N'est-ce pas là son rôle ? J'ai donné un faible aperçu des êtres et de leur évolution. Mais je n'ai montré qu'un aspect ou plutôt qu'un côté, —le côté organique — de l'aspect physique de la nature. Cet aspect physique est dû à l'élément matériel. Ne voir dans l'Univers, n'étudier que cet élément, c'est être matérialiste.

La science matérialiste et positiviste a rendu, certes, de grands services. Les importantes découvertes et inventions de nos jours, appliquées à l'industrie, utilisées pour le bien public, en sont un éclatant témoignage. Cependant elle ne peut nous renseigner sur ce que nous tenons à savoir : ce que nous sommes, ce que sont tous les êtres, ce qu'est notre destinée. Elle ne peut expliquer pourquoi la vie se maintient au milieu du renouvellement continuel des cellules, pourquoi nous conservons la mémoire des choses passées... etc. Non seulement elle ne peut fournir de base à la Morale, mais elle ne peut, sans se renier elle-même, renier la Morale. Selon elle, tout, dans la Nature, est fatal, aveugle. Il n'y a aucun plan dans l'Univers infini. Il n'y a aucune idée directrice au sein des choses. Toutes les merveilles que l'on observe dans le règne végétal et le règne animal ne sont, en quelque sorte, que des accidents. C'est, pour ainsi dire, un heureux hasard qui les a produites. La question du progrès constaté par l'évolution des espèces, ne peut être résolue par l'enseignement matérialiste.

Il ne peut donc résulter de cette science qu'un savoir superficiel, incomplet. Les religions dogmatiques, ennemies de la raison, ne peuvent davantage nous montrer clairement ce que la science matérialiste est impuissante à percevoir. Alors, la Société éprouve, au point de vue intellectuel et moral, un profond malaise général. Elle traverse une crise redoutable. Sans but, sans règle, sans frein, l'Etre intelligent, responsable et libre, victime de ses passions, abdique sa volonté et se laisse écraser par la Matière. On ne voit généralement alors, et cela, malheureusement hélas ! du haut en bas de l'échelle sociale, que des mœurs dépravées. Mais la Providence, en ce moment même, fait jaillir dans l'obscurité un éclatant rayon de lumière. Ce rayon nous fait pénétrer dans le monde invisible. Le Spiritisme apparaît alors. Etant née du FAIT, cette doctrine repose sur l'observation, et est à ce point de vue, scientifique. Bien plus, le Spiritisme peut dire : Je ne suis pas venu détruire la science matérialiste et positiviste. Mais je suis venu détruire son orgueilleuse prétention d'être toute la science. Je suis venu enfin, à l'aide même de sa méthode positive, étendre son horizon. Elle ne connaissait, de la matière, que ce qui lui était révélé par les sens et les instruments. Je vais lui dévoiler d'autres moyens de perception. Je vais lui dévoiler aussi peu à peu, à l'aide de ces moyens, un Monde inconnu, lui faire connaître d'autres Lois, d'autres Phénomènes. Elle sera obligée alors de rétracter ses conclusions. Forcée de reconnaître l'agent qui agit sur la matière, *de reconnaître donc l'élément spirituel*, de constater l'évolution des âmes, l'Univers lui apparaît alors vraiment grandiose.

L'aspect visible de l'Univers, avec ses formes diverses et harmonieuses, n'est plus considéré que comme un Effet dont la Cause consciente ou inconsciente, soumise elle-même à la Loi infinie et éternelle du Créateur, est d'une essence spirituelle. La science positive devient alors spiritualiste.

Et de cette science découle et découleront les Principes de la vraie Philosophie spiritualiste qui sera la base de la vraie et pure Morale universelle et éternelle. Par son enseignement à la fois scientifique, philosophique et moral, le Spiritisme fait éclore dans chaque âme la vraie foi religieuse, foi vivante parce que rationnelle, n'ayant absolument rien de commun avec la foi aveugle et nécessaire autrefois, foi qui ne répond plus aujourd'hui au développement intellectuel et moral des peuples civilisés, foi qui n'est plus en harmonie avec les découvertes scientifiques. La foi, a-t-on dit, transporte les montagnes. Cette foi nouvelle, *cette Certitude plutôt*, transformera les lois en transformant les mœurs. La société ne pourra donc plus être ce qu'elle est aujourd'hui. Les vertus, exceptionnelles en notre siècle, seront la règle. Le travail, le respect de soi et des autres, la tempérance, la modestie, la justice, le vrai et pur amour procureront un bonheur réel et durable.

La nature humaine, s'étant de plus en plus épurée, aura développé en elle des facultés puissantes dont elle sera heureuse de disposer et *qui la mettront constamment en communion avec le Monde invisible devenu alors visible pour la plupart des âmes incarnées.* Ce sera alors le vrai et définitif règne de la Paix. De ce fait, un immense Progrès ou plutôt une grande Révolution sera accomplie.

Et ce bonheur social sera donc incontestablement dû au rôle important entre tous, indispensable, que n'aura cessé de remplir chaque jour, à toutes les époques, cette doctrine bénie : **Le Spiritisme.**

*Un facteur des postes.*

## LE CHRIST ET L'EGLISE

### Opinions de nos Correspondants

(*Suite*) (1).

Nîmes, le 16 novembre 1908.

Monsieur Laurent de Faget,

1° La question soulevée par M. le Dr Arnoux est, comme vous le dites, très haute et très grave.

Jésus de Nazareth est certainement le plus grand et le plus pur Esprit qui se soit incarné sur notre planète ; mais il n'était qu'un Esprit supérieur venu en mission, et si on l'a déifié, c'est parce qu'il y avait un abîme entre ses enseignements et ceux de ses contemporains.

Avec notre faible intelligence, pouvons-nous comprendre Dieu ? Comment pourrions-nous fixer la situation actuelle du Christ dans l'erraticité et savoir s'il peut ou non intervenir pour supprimer nos épreuves ou les alléger, pour nous indiquer de le prier de telle ou telle façon et de ne pas le prendre pour un Dieu ? N'oublions pas que tous les Esprits, quels qu'ils soient, sont soumis à des lois immuables comme celles qui régissent toute la Création.

Dans ces conditions peuvent-ils toujours intervenir quand ils le veulent ou le désirent ? Je ne le pense pas.

2° Les maladies et les infirmités qui affligent notre pauvre humanité sont des épreuves indispensables pour les patients et leur entourage et doivent concourir à leur progrès.

Nos prières leur apportent du soulagement, nos bons fluides convergent vers eux et leur donnent la force de supporter les épreuves de la vie terrestre ; quelquefois nous parvenons à obtenir leur guérison.

Votre distingué correspondant parle de Lourdes et des guérisons miraculeuses qui s'y produisent parfois.

Il n'y a rien d'étonnant, à mon avis, car ce que font des milliers de personnes à Lourdes, nous le voyons souvent chez nos médiums guérisseurs.

Combien de malades ont été soulagés ou guéris radicalement par M. Vigne, de Vialas (Lozère), par M. Romestant, d'Alais (tous les deux morts à la peine) par M. Fesquet, à Alais, et M. Bertrand à Nîmes.

C'est par centaines qu'on pourrait les citer.

Et je ne parle que d'une petite région où il serait facile de faire une enquête.

Seulement, personne ne s'en occupe : nos médiums donnent leur temps et leurs peines deux fois par semaine, sans rétribution aucune ; ils sont infatigables et vont soigner les malades, même la nuit, quand on les appelle ; ils ne cherchent que l'occasion de soulager leurs semblables et sans bruit ils rentrent chez eux...

N'envions donc rien à nos autres frères de la Terre, tous croyants comme nous, et soumettons-nous en toutes circonstances à la volonté de notre Père céleste qui ne voit en nous tous que des enfants chéris et ne veut rien connaître de nos divisions.

Veuillez agréer, Monsieur et cher frère en croyance, mes bien fraternelles salutations.

C. Hébrard,
34, Rue Madeleine.

Monsieur le Rédacteur en chef
du *Progrès spirite*.

Dans le numéro d'octobre dernier, le *Progrès spirite* publiait une correspondance du Dr Arnoux, dans laquelle cet honorable frère manifestait une certaine inquiétude relativement aux prérogatives et aux faveurs dont le clergé catholique romain semble jouir par rapport à certains miracles qu'il paraît posséder des manifestations de Jésus-Christ et de Marie, celle qui fut sa mère par le corps physique.

Le but que je me propose en écrivant ces lignes, n'est pas d'entrer en discussion sur l'authenticité des diverses manifestations en question, mais simplement d'essayer de dissiper le nuage d'inquiétude et de doute du Dr Arnoux.

Pour procéder avec méthode, il est nécessaire d'établir une petite comparaison : Lorsqu'un professeur de philosophie fait son cours devant ses élèves, il cherche à leur inculquer l'esprit philosophique par des figures matérielles ou allégoriques.

Mais qu'advient-il lorsque les élèves sont livrés à eux-mêmes, au milieu de la tourmente de la vie ? Ceci : les uns interprètent la philosophie un peu dans le sens

1. Voir nos numéros d'octobre, novembre et décembre 1908.

étroit et égoïste ; les autres, moins scrupuleux, la méconnaissent totalement, et, par leur fatal exemple, entraînent des masses dans la décrépitude morale.

Résultat : quelques degrés sous zéro.

Ainsi, à travers les siècles, depuis l'avènement du christianisme jusqu'à nos jours, les préceptes du grand et divin (1) philosophe ont été dénaturés, et trop pris dans le sens littéral ; de là, sont nés les dogmes stupides et monstrueux qui ont éloigné et éloignent les masses de la croyance à la survie.

Je passe à la question des prétendues faveurs dont le clergé semble bénéficier au sujet des manifestations spirituelles, ainsi qu'aux cures miraculeuses de Lourdes.

Qu'il me soit permis de faire remarquer qu'en fait de manifestations, elles ont lieu le plus souvent en dehors des lieux religieux, tels qu'église, couvent, etc., ce qui prouve, comme dit l'Evangile : « que l'esprit souffle où il veut, mais qu'on ne sait d'où il vient ». Quant aux cures dites miraculeuses, on peut les expliquer de plusieurs façons :

1° Par l'intervention des bons esprits, — peu importe qu'ils s'appellent Marie, Joseph ou Moïse, — distribuant leurs fluides bienfaisants sur certains malades devant être guéris. (Il est à remarquer que certains malades sont incurables parce que leur maladie ou infirmité peut relever d'une cause karmique, c'est-à-dire être la conséquence d'une incarnation antérieure. Exemple : un homme très orgueilleux parce qu'il possède une belle taille, qu'il est bien fait, possède un physique séduisant, si son existence a été consacrée à l'entretien de sa toilette et s'il a fait abus de son avantage sur ses frères, sera fatalement projeté dans une incarnation difforme pour l'obliger à s'humilier de son orgueil passé.)

2° Par les forces-pensées du bien qu'une foule nombreuse projettera sur le ou les malades. Les pensées forment une atmosphère fluidique, dont l'intensité peut produire des effets surprenants.

3° Enfin, par la grande foi que certains malades ont de guérir à tel ou tel endroit, ce qui constitue une forte auto-suggestion. C'est l'action de l'esprit sur la matière. Ceci est très rare.

Il reste maintenant à éclaircir le pourquoi du laisser-faire ou de la non-intervention de Jésus-Christ dans l'exercice du culte par les prêtres, puisque ceux-ci ne professent pas la philosophie chrétienne, telle que le Maître l'a enseignée.

A cet effet, je me servirai encore de la comparaison du professeur. Que fait celui-ci, lorsqu'il sait très bien qu'un bon nombre de ses élèves méconnaissent les bons principes reçus ? Il souffre moralement de constater que ses élèves ne profitent pas des bonnes leçons qu'il leur a données ; il souffre encore à la pensée que bon nombre de ses élèves payeront cher leur égarement. Mais ce professeur sera sans action vis-à-vis des élèves pervers. De plus, il les perdra de vue, parce que chacun d'eux prendra une carrière et une direction différentes.

Pour le grand philosophe Jésus, il n'en sera pas ainsi. A l'opposé du professeur cité plus haut, le Christ souffre des iniquités dont sont cause les prétendus disciples continuateurs de sa doctrine, pourtant si simple et si pure ! Il souffre parce que son amour est très grand pour ses frères de la terre, et que ceux-ci, trop enlisés dans leur état passionnel, ne vivent que pour le luxe et les satisfactions du corps.

Mais comme les êtres sont créés libres, le Christ ne peut que les suivre d'un œil inquiet lorsque, sourds à sa voix, ses frères se précipitent dans l'abîme !...

Le Dr Arnoux se montre presque convaincu que Jésus-Christ n'aurait pas terminé sa mission terrestre pour l'édification de sa doctrine. Il me paraît qu'une pareille opinion est mal venue en pareille circonstance. Quelle est la raison que l'on peut invoquer pour étayer cette affirmation ? Est-ce parce que Jésus a été crucifié en pleine force du corps ? Pour répondre à ce double point d'interrogation, il faudrait admettre que Jésus ne fut pas un Christ, et partant, qu'il fut un homme simplement au-dessus des autres par l'évolution, voulant se créer une popularité en fondant une doctrine de rêveur. Mais, à mon humble avis, ce n'est pas ainsi que nous devons juger le grand Crucifié. Une raison que nous devons considérer comme majeure, c'est que la tradition nous enseigne que Jésus s'est incarné pour apparaître comme un Rédempteur aux peuples de son temps, c'est-à-dire faire remonter par sa doctrine les peuples descendus trop bas sur la pente des vices terrestres, en les instruisant de la façon dont les hommes doivent se conduire entre eux pour se préparer à la vie d'esprit, ensuite à une nouvelle incarnation. « Nul ne peut pénétrer dans la maison de mon père,

1. J'ai écrit divin, parce que nous estimons que tout être est d'essence divine.

s'il ne renaît plusieurs fois.» Quoique voilée, la phrase est compréhensible.

Il est dit aussi que le « fils de l'homme sera sacrifié.» En effet, c'est ce qui s'est passé. Mais il faut ajouter que la parole du prophète indiquait sous voile que le Messie, ayant rempli sa mission, retournerait dans l'espace à l'état d'esprit.

Aussi, ce glorieux martyr d'un peuple féroce par son sectarisme, s'est élevé plus haut que sa croix de torture, on pourrait dire de la hauteur du ciel, lorsque, avant de quitter son corps physique il s'adresse au Père, lui disant : « Pardonnez-leur, mon Père, ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Cette phrase à jamais sublime prouve bien que Jésus-Christ ne se considérait pas comme Dieu, et combien il s'élevait au-dessus de notre humanité. Comme le bouton d'une fleur qui, après être éclos, doit répandre son parfum à tout ce qui l'entoure, de même le Christ répand le parfum du pardon et de l'amour, par ses paroles de paix, de solidarité et de fraternité universelles. En un mot, le Christ a tracé la voie aux humains de notre globe, pour qu'ils puissent faire leur évolution vers le bien. Ici, devait se terminer le rôle terrestre du grand Instructeur, du Messie, mais, après être sorti de son corps, il n'en demeure pas moins vivant, et travaillant toujours au progrès et à l'évolution de notre pauvre planète.

5 décembre 1908.

A. Mazin.

Rome, le 18 novembre 1908.

(Via Principe Umberto 198.)

Cher Monsieur de Faget,

Je viens de lire l'article de M. le Dr L. Arnoux et je m'empresse de vous écrire (puisque vous le désirez) que le docteur peut avoir une réponse à ses perplexités en lisant *La vie de Jésus dictée par lui-même au médium Mme X...* Voilà plus de vingt ans que je connais et étudie ce livre édité par René Caillié, et c'est sa deuxième édition que je viens de publier en italien. Je suis fermement convaincu (aidé par un fait matériel), de l'identité de l'auteur de ce livre, dicté par Jésus lui-même.

Je l'affirme dans une *préface* que je viens d'écrire pour cette deuxième édition.

Veuillez, cher Monsieur de Faget, accepter mes saluts bien cordiaux.

Votre dévoué,

Ernesto Volpi.

*(A suivre.)*

## SOUVENIRS DE 16....

Dans le salon de la spirituelle marquise de Sévigné on causait de tout, même des revenants. A ce sujet, certains souvenirs, puisés dans de vieilles lectures, me reviennent à la mémoire. C'était, si je ne me trompe, au château des Rochers, où Mme de Sévigné aimait particulièrement à se trouver, que les menus faits que je vais dire se sont passés. Mme de Sévigné aimait la campagne ; elle quittait volontiers Paris pour aller s'isoler dans ses grands bois de Bretagne, vivre dans son vieux château rempli pour elle de souvenirs bien chers. La solitude, du reste, n'était jamais de longue durée pour elle, car ses amis, attirés par son esprit et sa bonté, aimaient à venir la voir. On se promenait dans le parc le jour, et le soir le salon hospitalier de la marquise retentissait des gais propos d'une société brillante. L'esprit y régnait, ou, pour mieux dire, chacun, stimulé par l'aimable châtelaine, cherchait à en avoir afin d'en dépenser un peu.

Certain soir que quelques amis, venus de loin, s'étaient joints à son petit noyau de province, la conversation, après avoir effeuillé les faits légers du jour et de la veille, glissa, je ne sais par quelle pente capricieuse, sur la question des blancs fantômes, mais sans donner à la causerie cette allure sérieuse, cet effleurement de l'au-delà que la pensée de nos chers morts revenant nous visiter sait imprimer de notre temps à nos entretiens plus remplis de conviction. Les propos restèrent légers et badins! on croyait si peu à ce dont on parlait! on riait, on s'amusait, on parlait de châteaux hantés, de bruits imprécis, de fantômes vaporeux !... fantaisies, caprices de l'imagination faits pour séduire ou épouvanter les enfants !... rêves étranges mais rêves seulement... « Pourtant, disait d'une voix vibrante la duchesse de Chaulnes, je vous assure que j'ai gardé le souvenir d'une nuit épouvantable où mes terreurs ne furent point des songes ; c'étaient comme des froissements d'étoffes, des portes qui s'ouvraient ou se fermaient doucement. » — « Vos fantômes, duchesse, n'étaient probablement que des chauves-souris, repartit en riant M. de Coulanges. Le froissement de leurs grandes ailes imite à s'y méprendre le bruit des étoffes de soie; quant au reste, pure imagination; cette petite folle a des fantaisies étranges qu'elle présente comme des réalités... d'ailleurs vous dormiez certainement et tout cela ne fut qu'un songe. » — « Je vous jure, re-

prend la duchesse, que j'étais aussi éveillée que je le suis maintenant et je crois bien que les quelques cheveux blancs que j'ai déjà datent de cette nuit. » — « Enfin, vous n'avez pourtant pas vu de vos yeux les fantômes que vous supposez !... »

— «Moi, dit un vieux marquis, j'ai beaucoup entendu parler d'un très ancien castel de Picardie que les paysans du pays disaient hanté. Tous les soirs on voyait le château s'éclairer et des formes passer dans les pièces illuminées... » — « Ajoutez que l'on disait aussi, interrompit en souriant la marquise, que les fameuses ombres n'étaient autres que celles du gardien et de sa femme qui, pour jouir seuls du vieux domaine, en éloignaient ainsi les propriétaires... contes bleus, vous dis-je, que tous vos fantômes blancs. »

M. de Pomponne qui, jusque-là, n'avait presque rien dit, prit la parole : « Mesdames, dit-il, moi, je crois sérieusement aux revenants, écoutez ceci et jugez : il s'agit, comme toujours, d'un vieux château, c'est de rigueur, mais celui dans lequel j'ai vécu ce que je vais vous conter est particulièrement délabré, abandonné, inhabité depuis vingt ans, époque de la mort d'une de mes tantes que je n'ai pas connue du reste. J'y fus un jour, ou plûtôt un soir, et, malgré les réticences d'un vieux gardien dépositaire des clefs, je pénétrai dans cet antique manoir qu'on disait hanté toutes les nuits par la présence d'une forme féminine, l'âme errante, sans doute, de ma parente décédée. Très sceptique, comme vous, belle marquise, et nullement impressionné, j'entrai dans la vieille demeure. J'ouvris les fenêtres de la principale chambre, faisant craquer les branches des plantes grimpantes qui la muraient et envoler une bande d'oiseaux endormis, surpris qu'on osât troubler leur retraite à pareille heure. La lune inonda subitement de sa clarté douce la pièce dans laquelle je m'installai, songeur. Assis près de la fenêtre je me laissai pénétrer par le charme d'une belle nuit étoilée et je me pris à songer longuement à de très vieilles choses. Une heure peut-être se passa ainsi... Tout à coup, le bruit d'une porte qui s'ouvre doucement me tira de ma rêverie...je me retournai et restai pétrifié de surprise à la vue d'une jeune femme, vêtue de voiles clairs et flottants, la figure aux traits indécis encadrée par de longs et noirs cheveux ; elle vint vers moi, me frôla presque et alla s'asseoir à la table de toilette où elle sembla se coiffer lentement. Je ne pouvais distinguer son visage et ne voyais que ses cheveux qu'elle roulait et déroulait. Je confesse que les instants me parurent longs... enfin, l'ombre se leva, glissa plus qu'elle ne marcha vers la porte, et disparut sans le moindre bruit. Je restai un grand moment immobile de saisissement et, je dois le dire, de crainte. Par un effort de volonté je me déshabillai pourtant et me jetai sur le lit, me disant, pour me donner du courage : « Tu as dormi, c'est un songe. » Et cette idée de songe s'affirma le lendemain, au grand jour, lorsque le bon, le clair soleil eut chassé les vapeurs de la nuit ainsi que celles de mon cerveau... Mais quelle ne fut pas mon émotion lorsqu'en reprenant mes vêtements de la veille, jetés sur un meuble voisin de la toilette, je constatai sur l'un d'eux la présence indéniable de plusieurs longs cheveux noirs... »

A cet endroit de son récit M. de Pomponne s'arrêta, très pâle. Le silence régnait dans le salon. Envolés les jeux et les ris !... Non, vraiment, cette histoire était par trop impressionnante !... il fallait réagir, protester, rire de nouveau, tourner en dérision la folle aventure du marquis, se moquer du conteur... Les propos rieurs, prêts à éclore sur les lèvres des nobles assistants, s'arrêtèrent soudain...: des bruits étranges, des coups d'abord espacés et faibles, puis rapides et très distincts, se firent entendre avec autorité, semblant sortir des murs, des boiseries et des meubles... de ci... de là... Qu'est-ce donc,... que veut dire ceci?... on s'interroge du regard, anxieusement, avec effroi... La rieuse et vaillante maîtresse de maison fut la première à se ressaisir : « Ce diable de M. de Pomponne nous a ensorcelés, dit-elle, nous sommes le jouet de nos imaginations troublées, de nos nerfs surexcités... Lutins, esprits, démons, qui que vous soyez, vous ne m'effrayez pas et j'en veux avoir le cœur net : je coucherai seule ici ce soir, dans cette chambre, car je ne saurais manquer une aussi belle occasion de me trouver avec des revenants.» — « Ah, marquise, vraiment, c'est trop de courage, vous allez mourir de peur !... »

Mais M^me^ de Sévigné voulait bien ce qu'elle voulait, peut-être regretta-t-elle sa bravade, mais elle fit comme elle dit sans laisser deviner son angoisse secrète. M. de Pomponne l'avait impressionnée avec son histoire de cheveux ! un diplomate aussi avisé, auquel il arrive pareille aventure !... cela bouleversait un peu son bel équilibre... « Mais, pensait-elle, je veux être aussi courageuse que mon grand homme !... »

Les chroniques du temps ne nous disent pas comment se passa la nuit de la marquise. Ceci reste un mystère. Si de blancs fantômes lui apparurent, elle n'en dit rien. La sensibilité de son âme était excessive, son imagination était très active, mais son bon sens, qu'elle croyait parfait, coupait les ailes aériennes de ses pensées parfois profondes et fermait en elle les portes de l'invisible. Les doux fantômes entrevus par des yeux plus voyants que les siens étaient qualifiés par elle d'illusoires et d'hallucinatoires. A ses amis, au lendemain matin, elle racontait que son petit chien Froufrou était le seul revenant qu'elle eût vu et entendu, et quelques jours après, écrivant à sa fille, M^me^ de Grignan, elle disait : « Ah ! ma chère, que va dire votre belle raison !... croiriez-vous que M. de Pomponne croit aux revenants, comme une petite fille !... »

SYLVIA.

(*La Revue Spirite.*)

## CORRESPONDANCE

Monsieur Laurent de Faget,
Directeur du *Progrès spirite*.

Cher ami et F. E. C.

Je viens vous soumettre un phénomène physique, obtenu dans des circonstances très remarquables, manifesté par *l'esprit-montre*. Cet esprit s'annonce par le tic-tac d'une forte montre, depuis l'année 1867. Depuis cette époque je suis le témoin de ces faits psychiques, qui sont toujours le prélude funeste d'un malheur ou d'un fait désagréable qui doit arriver à moi, à mes parents ou bien à mes amis.

Voici les faits :

Le 17 juin dernier, après avoir déjeuné, vers 2 heures après-midi, les bras repliés sur la table, je suis pris par un engourdissement qui se change en profond sommeil, ce qui ne m'arrive jamais. En me réveillant, le tic-tac de la montre se fait entendre là, devant moi, parmi des livres et des revues pêle-mêle sur une petite table, entre la cheminée et le mur. Instinctivement mes appréhensions se portent sur une famille d'amis qui habite la ville de Bordeaux.

Le doute n'est pas la certitude ; néanmoins, au chantier, je fais part aux camarades d'atelier de ce qui m'arrive et je note le fait et la date sur le pilier d'une galerie souterraine en cas de contestation.

Le 28 juin, la même manifestation se produit ; mon inquiétude redouble ; tout de suite j'écris :

« Frontenac, le 28 juin 1908.

« Mes chers amis,

« Depuis le 17 juin je suis hanté par un pressentiment ; mon âme est prise d'anxiété ; tout me dit que votre père est malade mais je crains aussi que ce ne soit ma petite amie Nenette. Soyez assez bons pour me dire la vérité, ne me cachez rien.

« En attendant agréez, etc.

« CHATELIER FRANÇOIS. »

Le 2 juillet j'invite mon patron et ami à venir manger une côtelette avec moi. Matérialiste acharné, grand admirateur du professeur allemand Hœckel, il rit de mes déclarations. En rentrant chez moi, lui me suivant, je trouve une lettre ; je la lui fais voir. A ma grande stupéfaction, voici ce qu'il lit :

« Bordeaux, le 1^er^ juillet 1908.

« Cher ami Chatelier,

« Je viens vous faire part de la mort de mon cher père survenue ce matin à 8 heures. Nous n'avons pas eu le temps de le voir malade ni de le soigner comme je l'aurais voulu. Excusez-moi de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Voilà quinze jours qu'il était retombé paralysé ; avec cela il avait le cœur bien malade. C'est cela qui nous l'a pris si vite.

« Nenette se porte bien et pense toujours à vous.

« Je vous prie de croire, etc.

« JULIA LARREGUE,

« rue Achard, n° 21, Bordeaux. »

Maintenant, amis lecteurs et lectrices, voyez et jugez, d'après la lettre de M^me^ Larregue. Il y a cinquante kilomètres de Bordeaux à Frontenac, où j'habite. La déclaration de la maladie et de la mort du père de M^me^ Larregue coïncide avec les dates du 17 et du 28 juin : Voyez le départ de l'âme prenant sa liberté et laissant sa dépouille mortelle, forme éphémère.

En terminant je rends un profond témoignage de reconnaissance à *l'esprit-montre*, comme bon facteur.

Mes chers amis, la science humaine a trouvé et perfectionné la télégraphie sans fil ; la science divine fera la conquête de la télégraphie humaine entre le monde visible et le monde invisible, quand nous

nous serons rendus dignes de connaître les grands mystères.

Alors nous connaîtrons l'amour qui doit unir nos âmes fidèles, qui doit cimenter l'union et l'harmonie entre les peuples.

La vertu et la sagesse nous feront connaître les sentiments divins, d'où doit découler pour nous tous, un insatiable désir d'amour et de sympathie, qui doit nous faire progresser sans cesse.

CHATELIER FRANÇOIS,
médium à Frontenac (Gironde).

Nous, camarades et amis de François Chatelier, certifions que la présente lettre est conforme à la vérité.

Signatures :

PEYNAUD père ; PEYNAUD PAUL, fils ; HELEINE PEYNAUD, à Saint-Pierre-de-Bat (Gironde) ; CAMUS, représentant de commerce ; PIERRE VINCENT, matérialiste ; GEORGES BUTTE.

Le 6 septembre 1908.

*
* *

Lyon, le 1er décembre 1908.

Cher Monsieur L. de Faget,

Je vous ai promis la narration d'une guérison, non pas miraculeuse, puisque le miracle n'existe pas, mais je puis dire tout à fait extraordinaire et inattendue, parce qu'il s'agit ici d'une infirmité considérée par les médecins comme étant absolument incurable, et c'est pour cette raison que je l'attribue à l'intervention des esprits.

La voici dans toute sa simplicité.

Quand nous habitions Neuville, mon fils s'était lié d'amitié avec le fils de la veuve M..., jeune homme instruit et intelligent, âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans, et dont la mère était sincère et fervente croyante. Un jour il nous raconta le fait suivant, dont il était assez étonné.

—Ma mère, nous dit-il, avait une sœur qu'elle aimait beaucoup et qui se trouvait dangereusement malade. Elle prit la résolution d'aller à Lourdes dans l'intention d'y prier la Vierge et de lui consacrer quelques cierges, afin d'en obtenir la guérison de sa chère malade, qui ne pouvait pas bouger de son lit.

Elle effectua son pèlerinage avec la piété la plus sincère et, de retour à Neuville, on comprend qu'elle s'empressa d'aller rendre visite à sa sœur, pour s'informer de l'état de sa santé et savoir quel résultat avait produit son pèlerinage sur la pauvre malade. Hélas ! cette dernière n'allait pas mieux, au contraire elle était plus mal que jamais, et son décès eut lieu peu de jours après.

Mais Mme M... n'était pas femme à se récrier, à se plaindre de n'avoir pas été exaucée; elle se résigna doucement, sans murmurer contre la Providence, dont les arrêts lui étaient durs, car elle savait que le ciel est juste.

C'est alors qu'il advint une chose à laquelle Mme M... était loin de s'attendre et qu'on pourrait qualifier de miracle, si le miracle pouvait se produire, car elle fut radicalement guérie d'une ancienne hernie qui la faisait souvent souffrir et pour le traitement de laquelle elle avait maintes fois fait appeler le médecin, qui s'était toujours déclaré non seulement impuissant à la guérir, mais encore à la soulager d'une manière efficace. Cette guérison est bien de celles que les catholiques croyants appellent miraculeuses, parce qu'elle s'est produite après un pèlerinage, quoique cette guérison ne fût pas celle que l'on attendait, celle pour laquelle Mme M... avait fait exprès le voyage de Lourdes. Mais nous savons que si les mauvaises actions ont un choc désastreux en retour, il est tout aussi vrai de dire que les bonnes ont tôt ou tard un heureux résultat, et, pour exprimer toute ma pensée, j'ajoute que j'attribue pour ma part le plus grand nombre des guérisons obtenues par la prière à Lourdes ou ailleurs, à l'action puissante, quoique occulte, des esprits guérisseurs de l'espace, dont c'est la fonction spéciale. Ce fait s'est passé il y a une vingtaine d'années, la personne qui a été ainsi guérie et que j'ai revue il y a environ dix mois, n'a point rechuté depuis sa guérison, et continue, quoique vieille, à jouir d'une excellente santé.

Veuillez agréer, Monsieur Laurent de Faget, mes salutations les plus sincères.

URBAIN GINESTET.

## ÉCHOS ET NOUVELLES

### Un cas de Prévision

On lit dans les journaux romains, et avec plus de détails dans le *Messaggero*, que Mme Caroline Mastropietro, âgée de trente-quatre ans, femme du typographe Téofile de Carolis, était occupée le matin du 9 octobre courant, à préparer le café pour son mari, lorsque par un maudit hasard, elle approcha une allumette de la bouteille contenant l'alcool. Celui-ci s'enflamma en faisant éclater la bouteille de façon que la

malheureuse Caroline fut entourée par les flammes.

Les voisins accoururent à ses appels désespérés, essayèrent tout ce qui était possible pour la sauver, mais la pauvre femme subit de telles brûlures que cinq heures après elle mourut à l'hôpital du Saint-Esprit.

A peine était-elle morte, que sa mère arriva à l'hôpital.

Cette pauvre vieille est une campagnarde qui habite à Casteldi Guido, une ferme à plusieurs kilomètres de Rome, perdue dans l'immense plaine déserte, qui environne la ville.

Depuis quelques jours la vieille mère était obsédée, sans aucune raison plausible, par le pressentiment de quelque malheur qui devait arriver à sa Caroline bien-aimée.

Elle faisait des songes effrayants, où elle entendait des plaintes et des cris de sa propre fille, qui appelait désespérément au secours.

Dans la dernière nuit, peu d'heures avant la catastrophe, les songes avaient été si terrifiants, l'angoisse si aiguë, qu'elle s'était décidée à partir pour aller trouver sa fille; mais hélas ! il était trop tard !

La pauvre vieille, accablée par l'horrible disgrâce, se reprochait de ne pas être partie le jour précédent.

— Si j'étais venue, cela ne serait pas arrivé ! s'écriait la malheureuse.

Eh bien ! non, pauvre vieille mère. Je pense, au contraire, que ton arrivée n'aurait rien changé au destin, qui avait déjà signalé dans l'astral la fin de ta bonne et chère fille.

Nous sommes, hélas ! des brins de paille que le vent emporte de ci et de là, comme la feuille morte, mais qui toutefois, peut-être, exécutons tous ces mouvements, apparemment libres et sans but, selon un plan obscur et tout-puissant, contre lequel la lutte est inutile !

Je crois au Destin !

H. Carreras, Rome.
*(La Vie d'Outre-Tombe.)*

### Curieux cas de Télépathie

Un télégramme de Chicago au *Daily Express* relate un cas extrêmement curieux de télépathie. L'héroïne, miss Loganson, âgée de 19 ans, vécut en rêve le meurtre de son frère, Oscar, agriculteur à Marengo, ville située à plus de 80 kilomètres.

Depuis quelques jours, miss Loganson affirmait que son frère avait été assassiné par un cultivateur du voisinage. La famille ne prêta aucune attention aux déclarations de la jeune fille, mais pour calmer l'état nerveux dans lequel elle se trouvait, elle lui permit d'envoyer un télégramme. La réponse fut : « Oscar disparu ! » Dès lors, la voyante put partir avec un de ses frères pour la ferme de la victime. Elle mena directement la police dans une exploitation voisine, appartenant à un nommé Bedford. Là, tout était fermé et la porte dut être enfoncée par les policemen. Dans la cuisine, on découvrit des traces de sang ; mais miss Loganson ne s'y arrêta pas et se dirigea droit vers un poulailler, dont la cour était pavée.

— C'est là que mon frère est enterré, dit-elle.

La police fit remarquer que le pavage n'avait pas dû être changé depuis que le poulailler était bâti. Mais devant la terrible nervosité de la jeune fille, on consentit à faire des fouilles. Sous le pavage on trouva un paletot.

— C'est celui de mon frère ! s'écria-t-elle.

Continuant les recherches, on trouva le cadavre d'Oscar Loganson, à 1 m. 50 de profondeur.

Immédiatement, la police envoya le signalement de Bedford dans toutes les directions. Le meurtrier a été arrêté à Ellis (Nebraska).

Miss Loganson, interrogée, ne put donner aucune explication de sa découverte du crime. Elle dit simplement que l'esprit de son frère exerçait, depuis quelques jours, une influence sur elle.

## LE MARTYRE DE LA SICILE ET DE LA CALABRE

**28 décembre 1908.**

Messine ! Reggio ! Deux villes ? Non : deux tombes.
Lorsque l'heure a sonné des grandes hécatombes,
Le sol tremble et tout fuit... mais soudain, de la [mer,
Accourt, semant la mort, une vague irritée
Qui, sur la foule épouvantée,
Dresse une écume blanche où gronde un flot amer.

Et le sol tremble encor. Les monuments superbes
Chancellent, comme au vent l'on voit plier des [herbes ;
Déjà mille débris s'agitent sur les eaux ;
Les secousses, sans fin, ébranlent les deux villes :
Partout, sur ces plages fertiles,
L'homme, vaincu du sort, va trouver des tom- [beaux !...

Le sol tremble toujours, et les murs se lézardent ;
Au fond des cieux muets les dieux pensifs regardent
Messine et Reggio qui vont s'anéantir.
Une secousse encor, et tout croule ou succombe,

Car chaque muraille qui tombe
Couvre de ses débris des corps qui vont mourir!...

Où sont les fiers palais? où sont les toits modestes?
Des vestiges épars, de misérables restes
Boueux, sanglants — demain déserts, silencieux —
Rappellent les cités désormais disparues.
Des crevasses marquent leurs rues...
Que d'amoncellements sinistres sous les cieux!

Et comme tous les maux doivent frapper ensemble'
La tempête mugit sur la terre qui tremble,
Et, pour paralyser les suprêmes efforts,
L'incendie, au milieu des décombres, flamboie.
Ces feux, ce sont les feux de joie
Que le Destin barbare allume sur les morts!...

***

Cabanes de pêcheurs, et vous, riants rivages
Que dorait si souvent un soleil sans nuages;
Et vous, bois d'orangers qui réjouissiez l'œil,
Bords où l'olivier croît, champs où la vigne pousse,
Ravagés, désolés par l'affreuse secousse,
Vous n'êtes plus, hélas! qu'un immense cercueil!

Villages si coquets que frôlaient les navires,
Vous épanouissiez comme de gais sourires
Vos arbustes, vos fleurs, en des fouillis charmants...
Que voit-on près des flots, sur le flanc des col-
[lines,
Partout? L'entassement lugubre des ruines,
Des cadavres parmi les décombres fumants!

O Sicile! ô Calabre! ô régions frappées!
Ce n'est pas sous le choc flamboyant des épées
Que vos derniers martyrs ont leur dernier som-
[meil;
Ce n'est pas le canon qui broya vos murailles:
Vous n'avez pas besoin des humaines batailles
Pour teindre vos débris de flots de sang vermeil!

La Nature y suffit. La Nature... O marâtre!
N'est-ce pas ta beauté que ce peuple idolâtre?...
Toi qui lui prodiguas et l'or de ses moissons,
Et l'azur de son ciel, et ses fleurs embaumées,
Et ses bois ombrageant ses montagnes aimées
Où l'Etna fait parfois courir de longs frissons;

Toi si douce là-bas, si féconde, si belle,
Pourquoi te lasses-tu, nourrice universelle,
D'allaiter ces enfants qui meurent sur ton sein?
Pourquoi broyer soudain comme de viles choses,
Ces deux cent mille morts dont les paupières clo-
[ses,
A la vie, au bonheur, s'entr'ouvraient ce matin?

O Nature implacable en ta soif meurtrière,
Ne serais-tu qu'un bloc immense de matière,
Une œuvre de hasard, sans principe et sans but?
Ta force est-elle aveugle? Et donnes-tu la vie
Pour la briser avant qu'elle soit accomplie,
Comme un outil faussé que l'on jette au rebut?...

Non, non: tant que le ciel se couronnera d'astres,
Malgré le mal, la mort, malgré les grands désastres,
Je croirai qu'une loi régit les univers,
Que le corps seul pénètre en la tombe glacée,
Et que l'âme immortelle, orgueil de la pensée,
Sera victorieuse, un jour, des maux soufferts!

Si, quand le corps périt, tout devait disparaître,
Il faudrait nier Dieu, qui nous a donné l'être,
Nier l'ordre éternel de la Création,
Au lieu de le vider, briser notre calice,
Et jeter l'anathème à la loi créatrice,
Et vouer la Nature à l'exécration!...

***

Survivants Calabrais, Siciliens, nos frères,
Vous qui, d'un sort cruel, maudissez les colères,
Luttez!... Le monde entier, d'abord muet d'hor-
[reur,
Au récit de vos maux a senti son cœur battre:
La misère et la faim, il saura les combattre;
Rien ne l'a plus ému que votre grand malheur!

Oh! vous verrez longtemps passer dans tous vos
[rêves,
Vos aimés disparus sous la vase des grèves
Ou broyés sous vos murs croulant de toutes parts;
Vous pleurerez longtemps vos familles perdues:
Ces enfants affolés, ces femmes demi-nues,
Fuyant dans le désastre avec des yeux hagards!

Vous ne pourrez, de fleurs, orner leurs sépultures;
Vous garderez au cœur ces profondes blessures
Dont, quel que soit le baume, on ne saurait guérir;
Mais le temps passera sur vos douleurs austères,
Et, sans les dissiper, les rendra moins amères;
Les âmes de vos morts reviendront vous bénir!

Vous, Peuples! resserrez l'étreinte fraternelle
Qui doit vous unir tous à l'heure solennelle
Où le malheur s'abat sur un peuple éperdu.
Que de ce grand désastre un exemple surgisse:
Aimez-vous!... Par la loi d'amour et de justice,
A tous les malheureux que l'espoir soit rendu!

A. Laurent de Faget.

## Caisse de Propagande

Nous avons reçu de:

| | |
|---|---|
| Mlle Sardin, Arcis-sur-Aube . . | 5 francs |
| « Centro spirita Pelotense », à Pelotas (Brésil) . . . . . | 9 — |
| Une sœur en croyance de Barcelone . . . . . . . . | 20 francs |
| Mme Vve Gendron, Orléans. . | 25 — |
| Mme Poullain-Bouhon, Seignelay . . . . . . . . . . | 25 — |
| M. Labrousse, le Mans. . . | 2 — |
| M. Edouard Petit, Paris . . | 5 — |
| M. Couzinet, Toulouse . . . | 10 — |
| M. Desbois, Boiscommun . . | 5 — |
| Un frère en croyance de Genève . . . . . . . . | 12 — |

## Caisse de Secours

Reçu de:

| | |
|---|---|
| Mme Zivy, Nancy. . . . . . | 5 francs |
| Mme E. Coste, Paris. . . . . | 2 — |
| Mme Poullain-Bouhon, Seignelay. | 10 — |
| Mme Goudy, Fabrezan . . . . | 5 — |

*Le Directeur-Gérant*: A. Laurent de Faget. Mayenne, Imprimerie Ch. Colin

# Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

15e Année. — N° 2 Février 1909

LE
# PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

*Le journal paraît le 20 de chaque mois.*

## LA CONSCIENCE MODERNE

### Devant les problèmes de l'infini.

(*Fin*) (1)

Le spiritualisme élevé a existé de tout temps ; de tout temps, en dépit des cultes officiels — bornés et transitoires — il a indiqué à l'homme la véritable route de la vie, par la bouche des prophètes, des pythonisses, et même de ces sorciers qu'on brûlait autrefois parce qu'ils adoraient le vrai Dieu et qu'ils rêvaient pour l'humanité une ère de progrès matériels et moraux la conduisant peu à peu vers plus de justice et de bien-être, de sagesse et de bonheur.

Mais ce spiritualisme des Voltaire, des Jean-Jacques et des Victor Hugo, dont nous parlions dans notre premier article, n'est pas encore suffisant, malgré ses aperçus grandioses et ses sublimes aspirations, pour donner à l'âme humaine la certitude de ses destinées au delà de la tombe.

Il démontre par le raisonnement ; il ne prouve pas par le fait.

Et c'est pourquoi le Spiritisme est venu à son heure dessiller les yeux des moins clairvoyants, dissiper les ombres du doute et les ténèbres du dogme, remplacer les cultes moribonds par une foi vivante et éternelle.

Les faits sur lesquels il s'appuie, et qui ne sont pas niables malgré les supercheries, les fraudes des faux médiums ; l'enseignement moral qui en découle et qu'Allan Kardec a mis en pleine lumière, donnent une bien plus grande force au spiritualisme élevé et lui permettent de prendre sa vraie et large place au soleil de la vérité.

Oui, c'est toi, étincelle sacrée de l'infini, flambeau de la lumière divine moderne, révélation multiple et concordante ; c'est toi, Spiritisme, tant décrié à tes débuts, tant vilipendé et ridiculisé par les esprits forts, ces faibles esprits ; c'est toi qui, dans la faillite des religions et de la philosophie purement spéculative, comme dans l'ignorance actuelle de la science en ce qui concerne les choses de l'infini, c'est toi qui dotera peu à peu les hommes d'une foi positive, logique, d'accord avec les lois de la nature et celles de la conscience.

Tu n'as point de chapelles et d'autels, poin de prêtres et de thuriféraires salariés ; tu n'enseignes point de dogmes contraires à la science et à la raison ; tu profites de toutes les découvertes nouvelles pour enrichir ton patrimoine de vérités : tu es donc la religion scientifique de l'avenir, celle qui ramènera un jour l'homme à Dieu par la libre et de plus en plus complète connaissance du vrai.

Tu affirmes et tu prouves la vie future, que le matérialisme nie et que les cultes rendent bien invraisemblable par leurs exhibitions grotesques d'anges et de démons, leurs ridicules menaces d'enfer ou leurs illusoires promesses de paradis. Enfin, tu établis la pluralité des existences de l'âme comme unique moyen de progresser pour tous les êtres. Tu ne dis pas : « Beaucoup d'appelés et peu d'élus ! » Tu ouvres à tous les hommes, sans exception, à travers le temps et l'éternité et au fur et à mesure de leurs progrès respectifs, la route lumineuse de l'Au-delà, de ce monde invisible où nous trouverons un jour, dans la juste mesure de nos progrès individuels, la récompense de nos efforts en vue du bien particulier ou général.

(1) Voir notre numéro de janvier.

Sois donc béni de la conscience moderne, qui te devra de ne plus rester perplexe ; du cœur humain, qui te devra de ne plus rester troublé et sombre devant les problèmes de l'éternelle vie.

Rien ne consacre mieux que tes expériences répétées, ta philosophie pratique et positive, ta croyance raisonnée en l'Au-delà, ces magnifiques vers de notre chantre inspiré, le grand Lamartine :

Pour moi, quand je verrais, dans les célestes plaines,
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre ;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit,
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout, seul, malgré mon effroi,
Etre infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits, je t'attendrais encore !

Est-il rien de plus beau que cet admirable élan de foi d'un poète qui eut plus que tout autre la sublime vision des choses éternelles?

Le Spiritisme confirme, corrobore le noble espoir du grand écrivain, de toute la force de ses preuves expérimentales, de toute la netteté de sa philosophie rationnelle. Il s'appuie sur le fait multiple pour établir, avec l'immortalité de l'âme, la sagesse des lois divines qui président à ses évolutions successives à travers le temps et l'infini.

A. Laurent de Faget.

## Hier et Aujourd'hui

De tous temps, les explorateurs de l'Inconnu, les fidèles des sciences occultes, les spirites, grands chercheurs de causes, œdipes de l'énigme psychique, tous ceux que hanta et poursuivit l'angoissant problème de la survie et ses corollaires: la télépathie, la prescience et autres X, furent l'objet du mépris et des railleries de la foule de leurs contemporains par qui ils furent considérés comme des maniaques ou des mystiques ; car, depuis que le monde est monde, l'opinion publique, avec une persévérance que n'ont pas découragée les enseignements de l'histoire, insulte les promoteurs et, de toute son ignorance, repousse les propositions nouvelles, s'opposant avec ténacité à tout ce qui, de près ou de loin, tendrait à améliorer le sort de l'humanité. « Il est impossible de produire une lumière quelconque autrement qu'à l'aide d'une mèche trempant dans l'huile », fut-il répondu à Lebon, il y a cent ans, après qu'il eût surabondamment prouvé, par des expériences concluantes, les propriétés du gaz d'éclairage ! Le « e pur se muove ! » de Galilée, n'est pas si loin de nous qu'il ne soit toujours un peu, hélas ! d'actualité. Le ressentiment des foules s'est manifesté à toute époque à l'égard de ceux qui se sont avisés de voir mieux et plus loin que le commun des hommes. Malheur à celui qui s'écarte des sentiers où piétine la multitude des ignorants et des indifférents, troupeau innombrable de tous ceux dont l'esprit s'effare à toute idée nouvelle, à tout progrès, éternels ennemis de la nouveauté, qu'ils condamnent par principe, *a priori*, et de parti pris.

Cependant l'heure semble proche où les théories de tous ceux qu'a passionnés le grand problème de la survivance vont enfin sortir des petits groupes de partisans pour rayonner sur le grand public. En effet, la succession pour ainsi dire ininterrompue de découvertes dont nous sommes témoins, les phénomènes nouveaux qui surgissent des nouvelles expériences, les surprises constamment renouvelées de l'électricité, telle proposition, traitée hier de paradoxe, s'imposant aujourd'hui comme une réalité, les coups portés chaque jour aux lois en apparence les plus immuables par des expériences qui apportent chacune leurs éléments nouveaux et aussi leurs démentis, tout semble plaider en faveur des psychistes. Nous sommes familiarisés aujourd'hui, par l'usage journalier, avec des phénomènes dont la simple conception eût donné le vertige à nos pères et que nous avons pourtant domestiqués au point d'en trouver banal le maniement quotidien: l'usage et la pratique ont fait du télégraphe et du téléphone électriques une chose commune.

Cependant, ce moyen de transmission est surpassé — et de quelle façon ! — par la découverte de Hertz dont les nouvelles ondes, déconcertant les esprits, ont l'incroyable propriété de se propager à distance et sans contact. Ainsi, voici la pensée franchissant l'espace et se communiquant à des milliers de kilomètres ; puis, l'application de la téléphonie sans fil rend la chose plus saisissante encore,

Aujourd'hui, la faible voix humaine se joue des espaces et, sans aucun conduc

teur, se fait entendre à l'autre bout du monde.

Le côté invraisemblable, pour les profanes, l'apparence merveilleuse de ces phénomènes, ont réconcilié le public avec les psychistes; le merveilleux dans les sciences positives a accrédité de l'autorité de celles-ci le merveilleux dans les sciences dites occultes, et les phénomènes d'ordre spiritique en ont gagné d'autant dans l'esprit de la foule. Depuis que la radio-activité a ouvert ses horizons, les moins clairvoyants sentent obscurément le rapport étroit existant entre les acquisitions actuelles de la science et les phénomènes psychiques de toute nature. D'un côté, la transmission à distance entre deux appareils, ou télégraphie sans fil; de l'autre, transmission à distance entre deux êtres, ou télépathie.

Désormais, c'est la porte ouverte sur l'inconnu, sur cet inconnu entrevu seulement par quelques esprits avancés et dont l'étude se poursuit en dépit de tout et grâce aux efforts persévérants et passionnés de hardis combattants que n'ont pas rebutés l'indifférence de la plupart des savants et les railleries du public; grâce à la constante ténacité de tous les chercheurs consciencieux, de tous les écrivains, porteurs de bonnes paroles, grands semeurs de vérités, que n'a pas atteints l'hostilité méprisante du monde. Grâce à eux, les manifestations psychiques en général et le phénomène spirite en particulier, débarrassés des formules erronées, apparaissent lumineux à tous les yeux.

Ce qu'il faut offrir à la grande masse, c'est le phénomène produit dans des conditions scientifiques présentant toutes les garanties d'authenticité désirées, condition *sine qua non* de leur instructivité, car les cas, trop nombreux, hélas! où la supercherie remplaçait la conscience, ont mis les esprits en garde contre certaines manifestations dont un habile trucage faisait tous les frais. On ne saurait donc trop louer les travailleurs consciencieux qui, en dehors de tout sectarisme, ont compris que pour initier le public à la belle et grande philosophie spirite, il fallait d'abord le frapper par des expériences; et que le fait sera toujours l'argument parfait qui convaincra l'incrédule, mieux que le raisonnement le plus subtil.

Mais ce fait — le phénomène spirite — il faut le préseuter avec une clarté, une précision et — on ne saurait trop le répéter — des garanties qui mettent sa véracité hors de toute suspicion.

Pour cela, il faut la collaboration éclairée de tous les spirites convaincus.

CORTAILLOD.

## QUESTION GRAVE

Déjà M. de Vesme, dans les *Annales des Sciences psychiques*, avait élevé de nombreux doutes sur la réalité de la plupart des phénomènes obtenus par l'intermédiaire du médium Miller.

Mais les expériences de ce médium paraissaient si concluantes à nos amis de Nancy, de Bruxelles, de Paris, en un mot à tous ou presque tous les spirites qui ont vu Miller de près; tant de précautions avaient d'ailleurs été prises partout pour que sa bonne foi ne pût être suspectée, et les phénomènes qu'il obtient paraissant évidemment dus — au moins pour un grand nombre — non seulement à sa force psychique extériorisée, mais encore bel et bien à l'action des Esprits désincarnés..., nous taxions volontiers M. de Vesme d'exagération, sinon de parti pris, et certains parmi nous n'étaient pas éloignés de le considérer comme un observateur peu perspicace, ou même partial.

Il faut en rabattre.

Voici qu'un spirite avisé et profond, un des maîtres de la science spirite moderne — M. Léon Denis, — accuse carrément Miller de fraudes, dans l'article qu'on va lire et que nous aurions pu emprunter au *Messager* de Liège ou à la *Revue spirite*, si nous ne l'avions reçu nous-même de l'éminent écrivain spirite dont nous nous honorons d'être l'ami :

### Le Médium C.-V. Miller.

Lorsque j'assistai, pour la première fois sur l'invitation de « Bonne maman », à une séance de C.-V. Miller, je fus émerveillé. L'apparition simultanée, le 14 octobre 1906, de cinq formes de jeunes femmes, couronnées de nimbes lumineux et dont les mouvements semblaient indépendants, qui prononçaient des noms et dont l'une, au moins, fit un geste et me toucha, ces apparitions, dis-je, m'impressionnèrent fortement et ce fut avec enthousiasme que je parlai de Miller et de ses phénomènes

Quand il revint en juin dernier, à Paris, j'accourus à ses séances, y attirant, avec moi, des hommes respectables, appartenant à diverses confessions religieuses, à qui j'avais fait partager mon admiration.

Mon impression favorable persista après les premières séances de 1908 et ce fut alors que j'écrivis mon article sur la *Vie Invisible*, paru dans la *Revue spirite* de juillet dernier, tout en faveur du médium californien.

Mais, peu à peu, des doutes se glissaient dans mon esprit. Je surprenais des gestes suspects, des allures étranges, des mouvements insolites. Placé presque toujours près de l'ouverture des rideaux, je percevais, dans le cabinet de matérialisation, une agitation, des bruits singuliers. J'acquis bientôt la certitude que le médium, dans les cas où il n'a pas l'intention de reparaître vêtu, au cours de la séance, se déshabillait, ôtait ses chaussures, puis sortait quand l'obscurité était assez complète, passait et repassait devant nous, en faisant craquer le parquet sous ses pas. A la séance de contrôle, je vis distinctement sa tête ronde sortir des rideaux ; mais comme il tirait immédiatement l'un de ceux-ci, près duquel j'étais assis, cette apparition aussitôt masquée, ne dura pour moi qu'une seconde. Parfois on perçoit un tic-tac qui va s'accentuant, jusqu'à ce qu'une voix sortie de la tente, ordonne de parler, de chanter, évidemment pour couvrir ce bruit. Une fois, mais beaucoup plus tard, chez la baronne D..., le prétendu fantôme éternua.

Malgré tout, ma bonne impression, quoique ébranlée, persistait. Je me rendais bien compte qu'il y avait là un mélange de phénomènes fictifs et de phénomènes réels ; mais ces derniers étaient parfois tellement suggestifs — la sensation qu'on était en présence d'êtres de l'Au-delà aidant — qu'on se laissait aller à un enthousiasme exagéré. Dans ces réunions, l'étonnement, l'intérêt, l'émotion paralysent d'abord, dans une certaine mesure, nos facultés de contrôle. Ce ne fut qu'après une semaine d'observations que je me ressaisis. Mes doutes s'accentuèrent, prirent corps, devinrent certitude.

A l'une des séances tenues chez M[me] Noeggerath, une des amies de « Bonne maman », M[me] Hart, demeurant rue Flatters, 3, placée favorablement pour bien observer, alors que j'étais assis plus loin, vit distinctement Miller, dévêtu, n'ayant plus que son pantalon, accroupi, puis allongé sur le parquet et se relevant graduellement pour soulever le tulle flottant qui lui servait à imiter le fantôme de Lillie Roberts. Elle me fit part, le soir même, de ces constatations. Le lendemain, au cours d'une visite faite rue Milton, 22, M[lle] Marie Noeggerath, tout émue, m'entretint des observations, absolument semblables, qu'elle avait faites durant cette même séance. Or, ces deux personnes ne s'étaient pas revues depuis cette soirée et n'avaient pu échanger leurs impressions. Leur caractère parfaitement honorable, leur désolation, en me révélant ce fait, leur respect pour le souvenir de « Bonne maman», qui patronna si chaudement Miller, l'admiration enthousiaste de M[me] Hart pour celui-ci avant cette journée, tout cela était, pour moi, autant de garanties de leur sincérité.

J'écrivis alors un deuxième article dans la *Revue spirite*, ayant pour titre « A propos du médium Miller ». J'y exposais que les conditions des séances rendaient le contrôle presque nul.

J'énumérais ensuite les manifestations qui me paraissaient authentiques (je serais plus rigoureux aujourd'hui) et je concluais en déclarant qu'il y avait dans les expériences faites avec Miller, des côtés suspects qui prêtaient au doute, à la méfiance ; que certaines apparitions paraissaient factices, artificielles. Je me demandais, en terminant, par pur ménagement, s'il fallait attribuer ces dissonances à l'intervention des esprits inférieurs ou bien aux agissements du médium ; mais déjà mon opinion était faite et je m'abstins d'assister aux séances ultérieures, auxquelles je fus plusieurs fois invité.

Le 9 septembre dernier, je reçus de M. D..., spirite intègre et convaincu, dont la loyauté est au-dessus de tout soupçon et que je nommerai, s'il le faut, car j'ai son témoignage entre les mains, je reçus une lettre attristée au sujet d'une séance qui avait eu lieu chez lui. Il avait trouvé le lendemain matin, en défaisant le cabinet de matérialisation, un lambeau de tulle de soie, d'une grande finesse, qui semblait arraché et détaché d'un morceau plus grand. Ce lambeau me fut envoyé et je pus le comparer à celui que je possédais déjà et que j'avais recueilli dans les circonstances suivantes :

Lorsque, dans une des séances de juin, rue Milton, sous le nom du D[r] Benton, Miller, juché sur une chaise, simulait, dans l'obscurité, un phénomène de pesanteur, il nous appela successivement, Léopold Dauvil, Ch. Letort et moi, pour vérifier le soi-disant phénomène. Léopold Dauvil en profita pour couper, avec des ciseaux de poche, deux fragments du vêtement blanc du pseudo Benton. En regagnant nos places, il me les confia un instant. J'en avais

gardé la moitié et je pus comparer avec le lambeau recueilli par M. D.... L'identité était absolue.

On a beaucoup blâmé, dans le camp spirite, cet excellent L. Dauvil d'avoir commis cette infraction au règlement. Or, c'est à lui que nous devons d'avoir pu constater, matériellement, les fourberies de Miller, et nous l'en remercions hautement.

M. D... a retrouvé d'autres fragments de tulle semblables, sous la tente de la salle de la Société des Etudes psychiques, rue du faubourg Saint-Martin, 57, et en outre « un chiffon noir, assez long, fortement imprégné de cette odeur de santal et de rose, combinés, que l'on respire à certains moments des séances. Aussitôt entre mes mains, m'écrivit-il, je secouai cete loque et un dégagement de cette bonne odeur se fit dans toute la salle ». Remarquons qu'on ne sentit pas ce parfum — et pour cause — à la séance de contrôle.

Prétendra-t-on que des invités de mauvaise foi ont jeté ces objets sous les rideaux pour nuire à Miller ? Il me paraît bien difficile de combiner, à l'avance, exactement, le même parfum de rose et de santal que l'on perçoit. Quant au tulle-illusion, on le retrouve partout dans les séances du médium américain. Vingt personnes ont touché, palpé, embrassé cette fine mousseline qui peut offrir beaucoup d'étendue sous un petit volume et que l'on dissimule facilement sous des vêtements en l'enroulant autour du corps.

Depuis lors, d'autres témoignages, d'autres constatations sont venues s'ajouter aux révélations précédentes. Au cours de la tournée de conférences que j'accomplis en ce moment, j'ai pu recueillir, surtout à Bordeaux, où M. Maxwell a déclaré avoir vu Miller agiter autour de lui son tulle-fantôme, de précieuses indications. La vérité m'est apparue dans toute sa laideur et je crois devoir la faire connaître sans détours, afin de dégager la cause que nous servons, des basses promiscuités et des louches compromissions qui pourraient l'amoindrir, sinon la perdre.

Je persiste, il est vrai, à considérer Miller comme un puissant médium. Certaines apparitions, comme celle de Rose Debrus qui traversa le rideau, à nos côtés, chez M^me^ Cornély, les noms prononcés et les preuves d'identité données par divers Esprits et que Miller était dans l'impossibilité matérielle de connaître, d'autres manifestations produites lorsqu'il est encore en dehors du cabinet, par exemple la main qui vint me toucher à deux mètres de distance, chez M^me^ David, tous ces faits démontrent évidemment l'intervention des Esprits dans ces séances (1). Mais les phénomènes simulés sont beaucoup plus nombreux que les phénomènes réels, et ils jettent sur ceux-ci une ombre, un doute, un discrédit qui en affaiblit sensiblement la valeur et la portée.

Miller a possédé et possède encore une belle faculté qu'il est en train de perdre, pour des causes que nous n'avons pas à rechercher, et il y supplée par une habile mise en scène. Qu'on ne nous parle pas de fraudes inconscientes. Il y a là, au contraire, préméditation, combinaison, calcul. Le médium californien apporte sur lui des objets nécessaires aux simulations. Ce sera la fine vessie, facile à cacher au fond d'une poche de pantalon et qui, suivant les cas, gonflée par le souffle et entourée d'un mouchoir de poche en forme de bandeau, imitera une tête fantômale ou bien, enveloppée de tulle, deviendra la boule qui joue un si grand rôle à certaines heures. Ajoutez la longue baleine pliante qui sert à manœuvrer le tout, ou bien le masque de soie noire et les gants de couleur qui représenteront la négresse sympathique, le masque blanc et rose qui simulera la belle fille d'outre-mer dont, à l'occasion, il vous fera toucher les seins, car il est assez gras, paraît-il, pour donner encore cette illusion. Les ressources ne manquent pas à Miller. Son programme est riche et varié ; mais il est assez adroit, suivant le rôle qu'il a choisi, pour n'apporter qu'un petit nombre d'objets, de façon que ses poches apparentes n'aient jamais un relief anormal. Je pourrais dire beaucoup plus, mais il me répugne de prolonger ces détails écœurants.

Et maintenant, une question se pose. En raison des convictions que Miller a pu faire, devons-nous garder le silence sur ses fourberies ? Ce n'est pas mon avis. Avant toute autre considération, il faut placer l'honnêteté, la dignité, la sincérité. Notre cause n'a rien à gagner à de tels compromis. En nous taisant sur ces choses, nous ferions le jeu de Miller et nous deviendrions, moralement, ses complices. Il est fâcheux, sans doute, de perdre le bénéfice des phénomènes authentiques qui se trouvent mêlés aux supercheries ; mais tôt ou tard un scandale éclatera, fatalement, et les faits réels se trouveront entraînés, noyés dans la débâcle générale.

(1) Il faut ajouter les formes blanches apparues à la séance de contrôle.

Si quarante années de travail, de dévouement, de sacrifice à la cause du spiritisme ont donné à ma parole un peu d'autorité ou de crédit près de mes frères, je leur dirai : Prenez garde ! il y a là, pour notre croyance, un danger ; pour nous tous, des fondrières !

On annonce que Miller va revenir prochainement et donner d'autres séances, payantes, dit-on. Soumettez-le à une surveillance étroite, à un contrôle rigoureux. Le plus sûr serait de l'enfermer dans un sac, noué au cou, avec ligatures cachetées à la cire et empreintes. Mais il s'y refusera certainement. Demandez-lui alors de se tenir en dehors des rideaux, en demi-lumière, les mains bien apparentes sur ses genoux. Ce qu'on obtiendrait ainsi aurait plus de valeur.

Quant à moi, je répudie désormais toute solidarité avec cet homme habile, astucieux et dissimulé, qui se joue sans vergogne des sentiments les plus respectables et des intérêts les plus sacrés. Il ne mérite pas la confiance que nous lui avions trop facilement accordée, sur les dires de certains expérimentateurs plus enthousiastes que clairvoyants.

LÉON DENIS.
Marseille, 5 décembre 1908.

Comme on le voit, le réquisitoire est complet et il paraît décisif. M. Léon Denis, qu'avaient d'abord « émerveillé » — il le dit lui-même — les expériences de Miller, n'a certainement écrit qu'avec un profond sentiment de tristesse, et dominé par l'amour ardent de la vérité, ces pages où il revient absolument sur son opinion première, désabusé par une étude patiente, consciencieuse des faits et gestes du médium qu'il croit devoir démasquer aujourd'hui.

Certains reprocheront à M. Léon Denis — lui reprochent déjà peut-être — d'avoir dit si fermement ce qu'il pensait. Nous estimons comme lui qu'avant tout, c'est la vérité que nous devons servir.

Mais cela n'empêche pas Miller de présenter sa défense, s'il la croit possible. Le meilleur moyen, pour lui, de se justifier, serait précisément de donner de nouvelles séances dans lesquelles il accepterait les moyens de contrôle proposés par M. Léon Denis, ou tous autres analogues.

Le fera-t-il ? Nous le souhaitons dans son intérêt.

Quant à la Cause spirite elle-même, nous ne sommes pas de ces esprits timorés qui la jugent gravement compromise parce qu'un médium aurait manqué à ses devoirs en trompant le public par de fausses manifestations spirites. D'autres médiums à effets physiques, aussi célèbres que Miller sinon davantage, nous ont donné, à certaines heures, le triste spectacle de leurs honteuses supercheries. Le Spiritisme n'en a pas moins fait son chemin, corroboré par des milliers d'investigations sagaces, d'expérimentations probantes, affermi en plus par nombre de faits spontanés qui lui donnent chaque jour un relief plus considérable en établissant que, de tout temps (que nous le voulions ou non), le monde invisible a agi sur le nôtre, a exercé son action sur l'humanité.

Quelle que soit donc l'issue de cette question Miller, qui nous paraît passionner un peu trop ceux qui s'occupent aujourd'hui de recherches psychiques, nous resterons calme, quant à nous, certain que le spiritisme découle et dépend d'une loi naturelle qu'il n'appartient pas à l'homme de changer et qu'il ne saurait nier, pas plus qu'il ne détourne le cours des astres et qu'il n'essaye de nier l'harmonie de la Création.

A. LAURENT DE FAGET.

En nous envoyant l'article que nous avons reproduit ci-dessus, M. Léon Denis nous demande de rectifier le passage suivant du compte rendu de sa conférence à Lyon, que nous avons publié dans notre dernier numéro :

« Les séances obtenues en présence de Miller semblent être les plus sûres et sont les plus récentes. Quelques-unes offrent toute la précision désirable, et leurs résultats ne peuvent être mis en doute. »

M. Léon Denis ajoute :

« Cette appréciation n'est pas exacte. Je n'ai pas généralisé ainsi, mais seulement parlé de la séance de contrôle.

« Veuillez également dire que je ne fais pas partie de la rédaction de la *Vie mystérieuse*, et que l'article portant ma signature, paru dans son numéro du 25 janvier, a été emprunté à la *Revue spirite* d'août, époque où j'avais encore confiance en Miller. »

## L'Évolution du Christianisme

Depuis que les Esprits sont ostensiblement intervenus dans l'Humanité terrestre, leurs adeptes ont, naturellement, subi le cours ordinaire des choses. Comme Socrate en affirmant l'existence d'un seul

Dieu, Jésus, en proclamant la divine loi d'amour, fut accusé d'hérésie, de blasphème et condamné à mort pour avoir, soi-disant, séduit le peuple. La démonstration de l'Immortalité ne pouvait échapper aux attaques de l'ignorance fanatique et routinière. Aussi les assertions les plus injurieuses et les moins justifiées furent-elles lancées à la face des spirites. Aujourd'hui même, nous n'en sommes pas encore indemnes, bien que l'opinion publique se soit fort modifiée à notre égard ; mais si, d'une part, on reconnaît que les spirites sont d'honnêtes gens, comme les autres, et que, parfois, ils se montrent plus serviables que beaucoup de leurs détracteurs, d'autre part, on les accuse de battre en brèche le Christianisme que, dit-on, nos principes tendent à détruire. Il convient d'éclairer le public sur une question de cette importance ; une erreur, voisine de la calomnie, doit être signalée et réfutée au profit de la Vérité.

Avant de poursuivre, constatons un fait générateur de toutes les persécutions qui, au nom de Dieu, de notre Père a tous, fit couler des fleuves de sang sur notre pauvre globe.

Les fondateurs de religions et surtout les puissances sacerdotales, continuatrices de leur œuvre, voulant asseoir leur autorité sur une base immuable, se posèrent, devant les masses, comme les mandataires directs, infaillibles, de la Divinité, et décrétèrent ainsi l'immobilisme, j'allais dire la pétrification de leurs enseignements. La conséquence rigoureuse d'une telle prétention fut la condamnation, *à priori*, de toute idée progressiste, de toute lumière ultérieure. De là, les persécutions féroces exercées par le Paganisme contre les premiers chrétiens; puis, les horreurs de l'Inquisition en vue de supprimer l'élan de la pensée, les aspirations de l'âme, les protestations de la Raison. Cette œuvre fut celle du dogme immuable, absolu dès son origine, au mépris des lois de mouvement ascensionnel posées par la souveraine Sagesse aux bases de la Création, et qui, de même que dans le domaine physique, s'imposent aux sentiments et aux idées. Malgré la captivité, malgré le fer, le feu, les tortures de toute sorte, l'esprit humain a marché ; mais quoique nous ne vivions plus, aujourd'hui, sous les terreurs du moyen âge, nous en demeurons tributaires en ce sens que les opinions de cette époque engendrèrent l'intolérance à laquelle nous devons d'être appelés anti-chrétiens, tout en nous réclamant, au contraire, de la sublime doctrine du Christ. Notre devise est : « Hors de la Charité, pas de salut. » Ces mots seuls sont un programme, une profession de foi. Nous croyons, bien entendu, à l'avènement de tous ; mais nous savons, aussi, qu'il se produira par la solidarité fraternelle que proclama le divin Missionnaire. Est-ce là, chez nous, un symptôme d'antagonisme? Oh! comme on a peu compris, en général, les paroles du Maître, pourtant si simples dans leur grandeur : « Je suis le chemin, la vérité et la vie », éternels attributs de cette charité dont Il fut l'Initiateur et dont Il paya, de sa vie terrestre, la magnifique révélation. Oui, l'amour du Père pour ses créatures et l'amour de celles-ci entre elles sont le chemin et la vérité, d'où procède la vie de l'âme qui, sans ce double amour, subirait la mort spirituelle. C'est par le don de cette lumière que Jésus est vraiment notre Sauveur. Il nous a dévoilé, non seulement dans ses paroles, mais dans ses actes, l'élément primordial et générateur de l'Univers, œuvre d'un amour innommable, ne subsistant que par cet amour.

Nous, spirites, n'être pas chrétiens ! Mais nous le sommes de toutes les fibres de notre cœur, par toutes les aspirations de notre être, assoiffé d'affection illimitée ; car, la doctrine du Galiléen est la seule en laquelle nous puissions trouver cet idéal dont la poursuite est la plus chère occupation des nobles âmes.

Les Ecritures présentent des contradictions flagrantes, des obscurités, des appréciations inadmissibles ; elles ont passé par tant de mains humaines qui, forcément, y ont laissé leur empreinte ! Mais, dominant le tout, une splendeur vive et pure s'élève et rayonne de haut sur ces textes contestés ; tout disparaît, tout s'efface devant cet éclat surhumain. Les paroles, la vie de Jésus demeurent éblouissantes à notre horizon ; nul ne doute de leur divine origine, et les Esprits qui viennent nous instruire des choses de l'Au-delà sont unanimes à la reconnaître. Sans doute, ne partant pas du même principe que l'Orthodoxie, une nuance nous sépare. Pour nous, le *péché originel* n'existe pas. Nous connaissons nos commencements et l'on ne dira pas que nous les inventons à plaisir pour les besoins de notre cause : il est scientifiquement établi que l'homme est le couronnement de la Création terrestre, et le développement de l'embryon dans le sein de sa mère, en présentant les formes progressives de l'animalité, démontre clairement que nous avons passé par là et que

nous surgissons des règnes inférieurs. De nos jours, même, n'avons-nous pas sous les yeux des peuples sauvages encore si rapprochés de leur origine, qu'ils offrent plus de ressemblance morale et physique avec le singe qu'avec l'homme déjà évolué? Nous voilà donc bien loin de ce premier père créé, dès l'abord, libre, intelligent, et qui, par une désobéissance accomplie sciemment, se met en révolte contre Dieu. Or, le mal n'étant pas la conséquence du soi-disant péché d'Adam, le sacrifice du Christ n'a pas eu pour but de nous en purifier, et la douleur *nécessaire* au progrès de l'homme, devient une question d'éducation évolutive. Jésus a donc donné son sang à l'Humanité pour sceller de sa vie les vérités qu'il enseigna, et nulle part il ne fut plus extra-humain que sur la croix d'infamie. Mais, pendant près de deux mille ans, des hommes se disant mandataires de Dieu, se servirent de son nom pour imposer *leurs* propres idées à leurs frères, leur défendre de raisonner sur leurs destinées d'outre-tombe, précisément ce que nous avons le plus besoin de connaître, et fonder ainsi l'autorité des interprétations bibliques sous lesquelles étouffe et s'insurge, aujourd'hui, cette même Raison qu'ils croyaient avoir si bien tuée. Or, l'homme ayant pris, malgré tout, la permission de *penser*, d'interroger les constatations de la Science, d'observer les lois de la Nature, ne fut pas longtemps sans comprendre que l'être qu'on imposait à son aveugle adoration n'était pas Dieu. Le pur sang de Jésus, exigé par son père comme rançon de quelques élus tandis que les autres âmes humaines étaient, par milliards, vouées aux éternels supplices de l'Enfer, apparut au cœur humain comme la flagrante négation de l'impeccable Justice, premier attribut du vrai Dieu. Et dans cet effroyable écroulement de toute confiance, que devenait aussi la *bonté* suprême accomplissant des actes dont la cruauté nous faisait horreur ? Tout cela, pour la minime faute d'un seul, faute commise, il y a six mille ans, par un être ignorant et primitif? Que fit-on, aussi, de la toute-puissance divine qui ne put empêcher un tel bouleversement de toutes les lois morales et ne sut pas créer un état de choses plus en harmonie avec son absolue perfection?

Les dogmes ont régné et règnent encore sur le monde soi-disant civilisé. Ils purent avoir leur raison d'être, ils l'ont sûrement encore, pour certaines âmes, pour les peuples non évolués qu'on jugea devoir soumettre, par la terreur, à quelque puissance supérieure ; mais nul ne les imposera plus à ceux qui, pour connaître Dieu, le cherchent dans ses œuvres, et l'âme, une fois libérée de ces désolantes notions, non seulement n'y retournera pas, mais elle s'étonne et s'afflige d'avoir pu les admettre pour si peu de temps que ce fût.

SOPHIE ROSEN-DUFAURE.

*(A suivre.)*

## RÊVERIE

**Rêvée au pied de la croix de l'Ermitage.**

Murs croulants, vieux débris d'un antique ermitage,
Mon esprit parmi vous aime errer d'âge en âge,
Et, remontant le cours des siècles engloutis,
Voir renaître et fleurir des temps évanouis...
N'avez-vous point pour moi quelque touchante [histoire,
Récit mystérieux de terreur ou de gloire?
Combien, Jésus! combien de générations
Sont venues implorer tes bénédictions,
Emplissant de ferveur l'antique sanctuaire,
Qui dorment, maintenant... rêvant à toi, leur [frère !...
Leurs yeux ont contemplé ce splendide horizon
Que moi-même j'admire, envahi d'un frisson...
Mon esprit les revoit usant ces vieilles marches,
Enfants, adolescents, vénérés patriarches ..
Des âges écoulés remontant loin le cours,
Je ne vois que pécheurs implorant ton secours...
Ah! dans tout cœur chrétien l'Espérance était vive
En ces siècles de foi simple, douce, naïve.
Cette naïveté ne valait-elle pas
Le scepticisme affreux que professent tout bas
Les meilleurs d'entre nous, et qu'accentuent encore
Les ignorants... et ceux qu'un fol orgueil dévore?...
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Chastes vierges d'amour, plus fraîches qu'une fleur,
En qui j'eus captivé peut-être le bonheur !
Innocentes beautés, plus pures qu'un dictame,
A qui je me serais donné de cœur et d'âme,
Je revois avec vous le pasteur célébrer;
Vos cantiques pieux, je les entends vibrer!...
Le parfum de l'encens, de l'humble marjolaine,
Celui plus doux encor de votre douce haleine;
Les roses et les lis, l'odorant genêt d'or,
Tout me sourit, m'émeut et me captive encor!
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Lointaines visions, entités vaporeuses,
Vous buvez dès longtemps aux rives bienheureuses,
Aux sources enchantées où toutes les horreurs
Se transforment soudain en d'infinis bonheurs!...

J. THÉO.

## Un miracle d'amour au pays de la mort

(*Le Matin*, du 10 janvier).

NAPLES, 9 janvier. — *Dépêche de notre envoyé spécial.* — C'est un roman d'amour qui commence cette histoire de mort et de malheurs.

*Le Matin* a déjà raconté ce tragique épisode, mais il vaut mieux que d'être signalé par une brève dépêche.

Le soldat Francesco Gatto, se trouvant à Naples, avait connu autrefois une jeune Sicilienne, domestique chez le capitaine en retraite Facciola. Il l'avait aimée, et ce n'est que dans les larmes qu'il l'avait quittée pour venir à Naples terminer son service militaire; mais la distance n'avait fait qu'augmenter leur amour et ils attendaient le mois de mai pour se marier et voir leur bonheur accompli.

Ils s'écrivaient des lettres tendres mais graves, comme il sied à des gens qui vont commencer ensemble une nouvelle vie destinée à durer jusqu'à la mort. Ils étaient jeunes, sains et forts, et leur bonheur allait s'épanouir avec les roses nouvelles ; mais le tremblement de terre est venu casser les tiges des fleurs du désir.

Le soldat connut son malheur, à Naples, très tard.

Il envoya une dépêche pour demander des nouvelles de Menichella, sa fiancée, mais il attendit en vain une réponse. Du tombeau qui s'était ouvert sous les pieds d'une ville tout entière, aucune voix ne se leva pour lui répondre.

### Alerte !

Puis, la première alerte commença à sonner dans les rues d'Italie, lancée par le torpilleur *Spiga*, qui avait télégraphié une nouvelle lugubre. Le jeune homme frissonna, attendit encore une journée, enfin partit.

Après quarante heures, il toucha Messine.

Lorsque lui apparurent le morne paysage et les maisons écroulées, son cœur trembla. Etait-il possible que sa petite amie ait été sauvée? Peut-être était-elle une épave sur la mer des ruines !

Si Menichella l'aimait vraiment, elle devait avoir survécu. Il chercha, s'informant partout.

La maison du capitaine Facciola, rue Scotto, était tombée, détruite, les habitants morts, la bonne disparue.

Pendant des heures, il attendit sur les quais, espérant la voir passer avec son pas hautain et royal. Il explora les campements, il jeta des appels.

Dans la nuit noire, il n'eut que la réponse des chiens qui aboyaient, se régalant des cadavres. Elle était morte !

### Le Songe

Sa douleur éclata à la fin et il pleura comme un enfant. Il pleura longuement son bonheur perdu à jamais; il s'endormit ainsi, les paupières fatiguées de pleurer, les nerfs cassés. Et il rêva. La jeune femme était seule à une fenêtre, tandis que la maison brûlait. Il la voyait revêtue de la robe qui lui plaisait, les cheveux noirs en casque sur le front, et, voyant les flammes qui touchaient ses vêtements, elle appelait, épouvantée, son fiancé : « Au secours ! Francesco ! Au secours ! Sauve-moi ! »

Le pauvre amoureux se dressa tout à coup et il sauta du lit, sortit de la tente dans la nuit froide et noire, escalada les montagnes de plâtras, parmi les pierres qui s'écroulaient.

Il arriva au camp de la place San-Martino, alla à la tente du lieutenant, força la main à la sentinelle, réveilla le lieutenant Vittorio Gallo et lui cria : « Il y a encore un vivant, sauvez-le ! »

Puis, il conta son rêve avec des phrases entrecoupées par des sanglots, arrosées de larmes désespérées.

L'officier lui demanda : « As-tu frappé contre les ruines ? » Le soldat répondit : « Je n'ai entendu aucune voix, mais la jeune fille est là-dessous, mon lieutenant. J'en suis sûr. Pourquoi m'aurait-elle appelé ? Pour l'amour que vous avez pour votre fiancée si vous en avez une ! Pour vos enfants si vous êtes père, je vous en conjure, venez ! » Et il s'affaissa sans connaissance.

L'officier, ému, céda. Il releva Francesco Gatto et une équipe de secours partit, conduite par l'amoureux.

### Résurrection !

Ils arrivèrent devant la maison effondrée et le jeune soldat, en mettant tout son amour dans son cri, lança l'appel suprême : « Menichella ! au nom de notre amour, réponds-moi ! »

Du cœur des ruines, une voix, une véritable voix, sortit cette fois, prononçant les mots : « Je suis vivante ! Délivrez-moi ! »

Après sept heures de travail acharné, ils l'ont sauvée, mettant leur vie en danger ! Menichella Spadaro est sortie du tombeau

à midi précis. Elle était blanche et rose, comme si elle revenait d'une promenade; elle était en chemise et avait seulement les pieds un peu glacés.

En pleurant, elle a embrassé son fiancé et a raconté qu'elle se souvenait parfaitement du tremblement de terre.

Seulement, après l'événement fatal, elle avait perdu connaissance et n'était revenue à la vie que quelques heures avant.

A deux heures du matin, elle se souvenait avoir pleuré en se réveillant et avoir appelé son fiancé.

Ce merveilleux cas de télépathie a été contrôlé par les docteurs Spinelli Bonini et Calligaris, qui ont soigné la jeune fille.

Quand je suis parti, Francesco Gatto discutait avec animation et avisait avec Menichella Spadaro aux moyens de recouvrer quelques bribes du trousseau de sa fiancée, enseveli sous les ruines.

Antonio Scarfoglio.

## FACHEUX RETOUR

Le couperet a de nouveau, en France, fait couler le sang humain.

Avec tous les esprits élevés, avec tous les hommes sensés qui ont combattu et qui combattent encore la peine de mort, on ne peut que le regretter. Cette réapparition de la guillotine, cette tache sanglante à l'aurore de l'année qui commence, rejaillit comme une honte sur notre nation; elle apparaît comme un retour aux pires instincts.

On a tout dit contre la peine capitale. Je ne puis songer à rééditer ici les éloquents plaidoyers que ce sujet a inspirés aux plus nobles intelligences. Je veux seulement me livrer à quelques considérations.

Le regrettable retour (momentané, j'espère) aux mœurs du passé, semble dû à ce que quantité de jurys et nombre de conseils généraux ont réclamé instamment l'application de la peine de mort. On peut se demander si, en forçant ainsi la main au gouvernement dont le chef est théoriquement un abolitioniste, les membres de ces assemblées, honorables commerçants, industriels honorés, braves rentiers, tous, hommes exempts de besoins, soustraits à la misère, au cœur et à l'estomac satisfaits ; on peut se demander, dis-je, s'ils ont réfléchi à ce qu'il y avait de mesquin à se mettre à tous pour se venger d'un seul ; s'ils ont pensé à ce qu'il y avait de profondément injuste pour la société qui prend ainsi la vie d'un de ses membres, à commettre un acte irréparable, irrémédiable. Sont-ils bien sûrs que la Société a fait le nécessaire pour prévenir les crimes qu'elle punit par la suppression du coupable ; sont-ils bien sûrs qu'elle ait seulement donné la notion exacte de ses devoirs à l'homme qui a failli ?

Depuis quand la Société a-t-elle supprimé les injustices révoltantes, les inégalités criardes ; supprimé la misère et la faim ? Depuis quand a-t-elle donné du travail à tout le monde; depuis quand a-t-elle fourni à chacun la possibilité de vivre honnêtement ? Aurait-elle donc enfin effectué la réalisation des mots glorieux inscrits au fronton de nos édifices, mots restés jusqu'ici comme une amère dérision ?

Hélas ! la réponse est négative.

Si donc la Société n'a encore rien fait de sérieux pour prévenir les crimes, peut-elle s'arroger le droit de faire mourir ceux de ses membres qui s'en rendent coupables ?

Quant la Société aura organisé la chose publique de façon à ce qu'il n'y ait plus un déshérité, plus un ignorant, plus un être qui manque de nécessaire parce que d'autres ont trop de surperflu, on pourra lui reconnaître le droit, pour l'exemple, de prendre la vie d'un des siens. Jusque-là, non !

L'exemple ! J'ai dit l'exemple, pour parler comme les partisans du bourreau. Mais, est-ce que le spectacle de la guillotine est bien moralisateur ? Est-ce qu'il a pour résultat obligé de donner à réfléchir à ceux qui sont lancés sur la pente du crime ?

Les faits se chargent de répondre.

Qu'on se reporte aux scènes dégradantes auxquelles a donné lieu l'exécution de Béthune ; qu'on se rappelle les refrains des filles, la voix avinée des souteneurs, les plaisanteries des loustics, les acclamations au bourreau, le délire de la foule impatiente de voir tomber quatre têtes dans le panier, sa soif de sang pour tout dire, et l'on aura une idée de l'effet moralisateur produit. Qu'on dénombre, d'autre part, les crimes accomplis depuis cette exécution, exécution annoncée par les mille voix de la presse, mise sous tous les yeux par l'image ; qu'on compare ce nombre à celui d'une période précédente et l'on se rendra compte qu'elle n'a pas fait commettre un crime de moins. Voilà pour l'exemple.

Lorsque le couperet a lancé son éclair homicide, lorsque le sang a giclé chaud et vermeil, lorsque les têtes des quatre misérables sont tombées dans le panier, effrayantes de lividité, vous n'étiez pas là, bons

bourgeois, jurés ou conseillers généraux qui avez demandé le rétablissement de la guillotine ; vous avez laissé ce spectacle répugnant... à d'autres. Cependant, pourquoi n'iriez-vous pas assister à un spectacle que vous avez commandé vous-mêmes? Allez donc! Mais allez donc à la prochaine fois assister à une exécution. C'est le conseil que je vous donne avec le premier flic de France, dont je rapporte ici les propres écrits, alors qu'il n'était encore ni premier ministre ni premier flic : « *Que les partisans de la peine de mort aillent s'ils l'osent renifler le sang de la Roquette. Nous causerons après.* »

Les spirites, avec tous ceux qui s'occupent de sciences occultes, avec tous les gens de cœur, avec tous ceux qui savent que la vie d'un l'homme n'appartient à personne sur la terre, regretteront ce retour de la barbarie ancestrale ; ils le regretteront d'autant plus qu'ils savent qu'en supprimant un de ses membres, la Société commet un méfait dont elle aura à supporter la conséquence. C'est que ceux-là voient avec des yeux clairvoyants et pensent avec un cerveau avisé : ils voient là des entités spirituelles, précipitées dans l'au-delà dans les conditions les plus déplorables, et ils pensent avec tristesse au retour de ces entités sur la terre et à leurs représailles possibles et probables.

Toulon, Janvier 1909.

KERWENC.

On connaît notre manière de voir au sujet de la peine de mort. Comme l'auteur de l'article qu'on vient de lire, nous en souhaitons l'abolition. Mais nous connaissons des « gens de cœur » qui, pris de pitié pour les victimes, pleurant sur elles, demandent au couperet une intimidation pour les coupables futurs, afin d'éviter le retour de crimes qui déshonorent et désolent l'humanité.

Nous tenions à rendre hommage à ces gens de cœur, bien que différant entièrement d'opinion avec eux sur l'utilité et la justice de la peine de mort.

A. L. DE F.

## L'Esprit le Corps et l'Amour

### Essai philosophique.

Quel vaste champ d'étude que celui qui comprend les trois sujets de cet article! Pour donner l'étendue nécessaire à chaque sujet pris séparément, il faudrait une longue période d'observation, et surtout de profonde méditation. Je sais bien que les questions que je me propose de traiter ici ont été étudiées par les philosophes de toute école, à travers les longs siècles de notre pauvre humanité. Je sais aussi que des plumes autrement autorisées que la mienne ont écrit savamment à ce sujet leur impression et le résultat de leur observation. Mais, hélas! que d'appréciations diverses, que d'affirmations téméraires et insensées! que de lacunes et d'obscurités! Si nous prenons la philosophie de l'Inde interprétée par les prêtres des sectes différentes, nous nous trouvons dans un vrai labyrinthe, parce que, dans toutes les religions en général on méconnaît l'esprit pour ne s'attacher qu'à la lettre froide et incomprise. Partout, le même défaut de la cuirasse. C'est chercher une perle dans un océan d'eau trouble. Si nous jetons un coup d'œil sur la philosophie religieuse d'Occident, nous nous heurtons encore aux mêmes divergences d'opinion. En résumé, la philosophie religieuse ne nous sert que des mots, des emblèmes, des symboles et, surtout, des dogmes plus ou moins bien charpentés selon les temps et le besoin de leurs auteurs. Le tout doit être un acte de foi que l'on doit accepter sans discussion ni contrôle.

La philosophie matérialiste et scientifique est aussi intransigeante que les autres : c'est-à-dire que, croyant posséder la vérité sur les choses et les êtres, elle en déduit que tout ce qui ne relève pas de son domaine, n'est qu'une vieille chimère dont on n'a pas à s'occuper.

L'esprit, que l'on doit considérer comme le moteur de la matière organique, (corps animal) et inorganique (matière dite morte et fluides) agit sur les atomes chimico-occultes, qui sont dans un perpétuel mouvement et dont nous ne percevons pas le moindre frémissement. Cependant, les expériences d'observation démontrent clairement l'action de l'esprit sur la matière, comme l'électricité agit sur une dynamo. L'esprit se manifeste par les facultés de penser, vouloir, juger, aimer ou haïr. Il est superflu d'aller plus loin. Nous pouvons toutefois invoquer les expériences d'extériorisation de la personnalité (sommeil magnétique) pendant lesquelles on est témoin des phénomènes de léthargie et de catalepsie. Que fait alors le corps organique ? Pourquoi ne s'oppose-t-il pas à ce repos apparent ? — Mais tout simplement parce que son moteur est absent, et, partant, la machine livrée à elle-même est

impuissante à prendre une direction ordonnée. Je crois qu'il serait puéril d'y insister, car, que les maîtres du matérialisme le veuillent ou non, ils ne peuvent faire que les faits n'existent pas. Pour terminer sur ce point, je n'ai plus qu'à engager les matérialistes à chercher consciencieusement, et ils trouveront ce que nos prédécesseurs ont trouvé.

Maintenant, nous allons aborder le doux et grave problème de l'Amour. Avant tout, il importe de s'entendre sur le sens que l'on doit donner à ce mot. Pris dans le sens matérialiste, on a l'habitude de confondre avec le verbe aimer toutes les attractions des sens physiques, qui sont quelquefois si éloignées du sens profond et délicat de l'amour. Bon nombre de personnes mettent en parallèle les appétits physiques avec les vibrations d'âme à âme, qui constituent l'amour véritable.

L'amour vrai n'est, et ne peut être, en effet, que le sentiment de l'âme, exempt de toute spéculation des sens et de tout égoïsme. Ainsi dégagé de toutes les scories voulues et conventionnelles, l'amour est un levier puissant qui peut soulever les êtres et les mondes, par ses vibrations harmoniques : l'amour est une puissance comparable à l'attraction atomique et moléculaire des corps. Lorsque deux êtres du même degré d'évolution se rencontrent sur n'importe quel point du globe, ils éprouvent ce sentiment d'amour qui est le propre de l'esprit du bien.

Par quel effet magique, dira-t-on, sans se connaître, ces deux esprits peuvent-ils s'aimer réciproquement, de ce sentiment d'amour qui fait vibrer l'âme et le cœur à l'unisson ? Pour répondre à cette question, il nous est nécessaire d'en sortir un instant, et de dire qu'en physique, il est démontré que deux électricités de même nom se repoussent et que deux électricités de noms contraires s'attirent. Eh bien ! en amour, d'âme à âme, c'est l'inverse qui a lieu. Dans le premier cas, ce sont des éléments d'énergie matérielle obéissant à une loi qui nous est encore inconnue, et, dans le second cas, c'est la résultante d'une évolution parallèle de deux entités spirituelles. Quant au phénomène de l'affection réciproque spontanée, il réside dans la similitude des fluides spirituels des deux êtres, fluides qui, se rencontrant par le croisement des rayons, se communiquent à l'âme, qui en ressent une action bienfaisante selon le degré d'évolution spirituelle qu'elle possède. Deux comparaisons feront mieux comprendre ma pensée :

D'abord, supposons une personne dont le corps possède 35° de chaleur ; si cette personne prend un bain à 20°, elle éprouvera une sensation désagréable qui la fera frissonner ; mais si le bain est à 35°, il y aura équilibre, et, partant, plaisir et satisfaction.

Deuxième comparaison : Prenons deux lampes assez puissantes, à foyer de combustion d'égale intensité, rapprochons les deux flammes et faisons-les se heurter : nous apercevrons, par l'effet du choc, une augmentation de lumière. Voilà pour le côté matériel. La rencontre des deux esprits sur le plan physique leur fait éprouver ce que l'on appelle, un peu avec raison : *le coup de foudre !* dont le choc détermine le besoin de s'aimer. Dans un autre langage, on appelle cela la sympathie. Lorsque, par contre, deux êtres inconnus, différant beaucoup en évolution, se rencontrent, le plus évolué éprouve un sentiment de répulsion. Le phénomène, en ce cas, n'en demeure pas moins le même en principe, mais avec la différence que les fluides inférieurs, heurtant les fluides de l'être supérieur, celui ci est atteint dans sa sensibilité psychique. Le résultat s'appelle : Antipathie !

Ainsi va la progression ascensionnelle de l'amour, parmi les êtres en général, sur le plan humain. Si nous agrandissons notre point de vue sur l'amour, nous sommes obligés de convenir que, plus l'esprit s'enrichit en connaissance et en bonté, plus il étend son rayonnement d'amour sur ses frères inférieurs, jusqu'au point où, pareil à un Christ, connaissant Dieu le Père dans son essence, il embrasse toutes les Humanités qui baignent dans l'Océan Universel de l'Amour Divin !

A. Mazin.

## SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE GENÈVE

**Compte rendu des travaux de l'année 1908 présenté à l'Assemblée générale du 10 janvier 1909.**

Mesdames, Messieurs,

En vous soumettant, aujourd'hui, mon Rapport sur les travaux de cette année au sein de notre Société, je n'ai à vous signaler aucun événement important. Grâce à Dieu, nous n'avons point subi de ces départs vers l'Au-delà qui, moins douloureux pour nous, spirites, en vertu de nos convictions, creusent pourtant un vide profond dans nos rangs et dans nos cœurs.

Les séances du Comité, nos assemblées

mensuelles, ici-même, ont eu lieu régulièrement. Comme toujours, de nouvelles adhésions se sont produites, quelques démissions motivées ont été données. Vos mandataires ont continué d'apporter tout leur zèle, tous leurs moyens d'action à la bonne administration de la Société ; et, si nulle œuvre humaine n'est parfaite, nous pouvons cependant déclarer, ici, que les défectuosités reprochables à nos travaux émanent de conditions très humaines auxquelles on ne saurait échapper, et non de notre volonté.

Vous aviez, Mesdames et Messieurs, consenti à la formation d'un groupe d'études destiné *surtout* aux personnes *sincèrement* désireuses de se convaincre, par les faits, de la réalité des phénomènes spirites et, conséquemment, de celle du spiritisme.

Ce groupe marche à notre satisfaction. Nous ne possédons pas de médiums transcendants ; mais nos modestes résultats ont suffi, jusqu'à présent, à produire la conviction spirite chez nos membres. Je dois remercier chaleureusement, ici, deux personnes, — elles désirent n'être pas nommées — qui, pour m'éviter certains ennuis, tout en assurant l'existence de ce groupe, m'ont généreusement et spontanément déclaré qu'elles pourvoiraient aux frais du local — 10 francs par mois, sauf le temps des vacances — afin d'en décharger la Société et, par cela même, de placer nos séances hebdomadaires sous mes seuls auspices. Notre groupe n'en est pas moins ouvert à nos collègues de la Société d'Etudes psychiques, comme, du reste, il l'a toujours été. Les personnes désireuses d'assister à nos expériences n'ont qu'à m'en adresser la demande en mon nouveau domicile, rue Prévost-Martin, 14, Plainpalais.

Je renouvelle en cet instant l'expression de ma vive reconnaissance aux personnes, si éminemment inspirées, qui ont bien voulu me simplifier les choses en assurant l'existence de ce groupe. Les vingt abonnements au journal mensuel *Le Progrès spirite*, également consentis par la Société, ont été dépassés. Le rédacteur en chef, notre honorable frère en croyance, M. Laurent de Faget, y insère tout ce que nous lui envoyons. Toutefois, malgré les réclamations de deux ou trois de nos collègues qui voudraient la création d'un organe entièrement à nous, les articles correctement rédigés, intéressants et traitant d'actualités, n'abondent pas. Notre Société possède cependant des membres instruits, capables de rédiger, en bon français, le compte rendu de leurs expériences, leurs opinions philosophiques, etc. Nous faisons appel à leur zèle pour être favorisés de quelques travaux et soulager un peu ceux d'entre nous, — toujours les mêmes, — qui, placés sur la brèche, ne sont presque jamais relayés. On voudra bien, le cas échéant, m'adresser les manuscrits: je me charge, s'il y a lieu, de les faire parvenir à la Rédaction du *Progrès spirite*.

Avant d'aborder le compte rendu des études qui se produisirent en cette enceinte, au cours de l'an 1908, je dois accomplir un acte de réparation envers une dame de nos collègues, M^me^ Mégevand, dont je sollicite l'indulgence pour l'inexcusable étourderie qui m'a fait omettre, dans mon dernier Rapport, une très remarquable méditation due à sa plume. C'est l'essor d'une âme évoluée vers les ineffables splendeurs de l'Infini, dont l'auteur a su nous donner un avant-goût. Ce travail est d'un radieux idéalisme, et je prie l'auteur de vouloir bien accueillir le tardif hommage de mon admiration pour ces pages vraiment inspirées.

Passant maintenant aux séances mensuelles de 1908, nous trouvons, comme de coutume, celle de Janvier employée à la lecture des Rapports, puis aux questions administratives. Le Comité subit quelques modifications, mais la grande majorité demeure la même. M^mes^ Julliard et M^lle^ Hélène Champury s'en retirant, MM. Pauchard et Favas-Chavanne veulent bien les remplacer. M. Gardy, au grand regret de tous, se désiste de ses fonctions de trésorier ; M. Wolfrum est confirmé dans sa nomination, jusqu'alors provisoire, comme successeur de M. Gardy. M^me^ Rosen, réélue présidente par acclamation, en est d'autant plus touchée, qu'en acceptant ce titre, il y a cinq ans, elle ne pensait remplir qu'un intérim de courte durée.

La séance de Février nous favorise d'un très remarquable travail, dû à la haute compétence de M. Léon Martin, sur le corps astral (périsprit) et son extériorisation. Ses expériences, dans ce domaine, l'ont amené aux mêmes conclusions que les nôtres, également admises par des savants et des chercheurs de toute dénomination. Ce corps peut se dégager partiellement ou totalement de la personne physique. L'auteur groupe ce phénomène en quatre cas distincts, savoir : 1° extériorisation expérimentale ; 2° extériorisation involontaire ; 3° extériorisation volontaire ; 4° extériosation à distance. Au

moyen du sommeil provoqué par des passes magnétiques, on peut opérer l'extériorisation du corps astral. Elle se produit, d'abord, à la droite et à la gauche du sujet ; puis ces deux parties se réunissent et s'élèvent en avant, sans rompre le lien fluidique qui les rattache au corps matériel. Les sensitifs seuls peuvent voir le périsprit ; mais on constate sa présence et sa position par les impressions que subit le corps physique qui, tout insensible qu'il est devenu, ressent les contacts exercés sur le corps astral. La durée de l'extériorisation varie ; le périsprit se meut, perçoit des odeurs, s'éloigne même ; l'expérimentateur doit déployer une grande vigilance et veiller de très près sur cette tendance à s'enfuir. M. Martin a étudié ces phénomènes avec M. de Rochas. MM. André et Durville citent des faits analogues dans le *Journal du Magnétisme*.

L'extériorisation involontaire peut être partielle ou totale. Les sorciers produisaient autrefois l'extériorisation volontaire au moyen d'un onguent spécial ; mais d'autres, sans cet onguent, arrivaient au même résultat et produisaient des phénomènes de hantise. Si l'on frappe ou blesse le périsprit, le corps physique souffre, et ce fait constitue un danger réel. L'extériorisation à distance peut s'opérer par la volonté d'un magnétiseur ou par une action mécanique. Cette dernière s'obtient au moyen de narcotiques ou des corps radiants. Ces expériences ont pour but de démontrer l'existence, chez l'homme, d'un principe spirituel qui, le dirigeant durant la vie, le quitte à la mort. Le magnétiseur, au cours de ces études, a pleine autorité sur le périsprit et l'envoie où il veut. Ce n'est pas là de la clairvoyance, car, chez le somnambule, le corps spirituel reste dans le sujet. Cette recherche est difficile et dangereuse. Elle exige des assistants le plus grand calme. Quant au magnétiseur, il doit être absolument sûr de lui-même. Il peut arriver que la sensibilité extériorisée aille se loger en des endroits imprévus et s'emmagasine dans les choses. C'est ce qui doit être évité à tout prix. Le magnétiseur n'a qu'à souffler sur les objets pour en chasser le fluide.

L'extériorisation du corps spirituel est devenue une vérité scientifique. Sans doute tous ceux qui ont constaté ce fait ne l'attribuent pas à sa véritable cause ; mais le principal est que cette étude soit entrée dans le programme des savants, car la crainte que cette recherche inspire aux matérialistes en prouve la haute importance.

M. Martin signale, avec regret, les entraves qu'apporte la mollesse des spirites à l'extension de la Doctrine. Il déplore le manque de contrôle de leurs expériences, les petites rivalités des groupes, des médiums, les mesquines jalousies qui font des ennemis inconscients de ceux qui devraient s'unir étroitement pour répandre la Vérité. Il déclare et prouve que les savants travaillent mieux que nous. Ils consignent les phénomènes en des comptes rendus très détaillés, ce que nous ne faisons pas, et ils les publient. Nous devrions suivre ce bon exemple.

Après cette très intéressante lecture, M. Marius Achard nous communique un discours prononcé par M. le Rabbin Lévy, Docteur ès lettres, à l'inauguration du temple de l'Union libérale israélite, à Paris. L'auteur y fait énergiquement ressortir le caractère rationnel de la religion hébraïque et de ses trois principes fondamentaux, savoir : l'affirmation d'un Dieu vivant, de l'homme fait à l'image de Dieu et de la croyance au progrès par l'effort moral. Il a démontré que la Religion et la Science ne sont point opposées entre elles ; que l'homme se met en rapport avec l'Etre suprême par l'activité morale, puisant sa vie intime dans la prière. Ce discours, d'une grande élévation, contient une admirable conception du Très Haut, et l'on est heureux de constater l'influence de l'esprit nouveau qui se révèle aujourd'hui chez le monde israélite (1).

(*A suivre.*)

SOPHIE ROSEN-DUFAURE.

# BIBLIOGRAPHIE

En présence du déplorable aveuglement de tant d'êtres humains qui, volontairement ou non, croupissent dans l'ignorance ou la stupide indifférence, on éprouve un réconfort, une sorte de fierté douce et sereine à la pensée d'appartenir à la grande famille spiritualiste, où les dévouements ne se comptent plus, où l'ardeur du prosélytisme fait éclore chaque jour des œuvres hautement méritoires.

Cette noble émulation dans le bien, le beau, dans la vraie fraternité est la caractéristique même de nos chères croyances.

1. Ce mouvement est, en effet réjouissant ; il prouve, une fois de plus, que tout évolue et que l'immobilisme des croyances disparaît devant la sublime loi du Progrès.

S. R.-D.

Par la parole, par la plume, les livres, les brochures et publications périodiques, nos frères, chaque jour, font brèche dans le scepticisme des masses... ils auront bien mérité de l'humanité.

C'est à ce titre que parmi les nombreuses publications qui nous sont parvenues ce mois-ci, nous croyons devoir mentionner tout particulièrement une brochure ayant pour titre : « PATRIE OU MATRIE », *étude de régénération sociale et nationale* (1).

Certes ! les Mutualités en vue des seuls intérêts matériels, c'est déjà bien ; mais les groupements ayant pour objet le développement des intérêts à la fois matériels et moraux, c'est mieux encore. Et c'est ce but supérieur que s'efforce d'atteindre l'auteur, M. Isidore Nègre, dans sa substantielle et très intéressante brochure, appelée, croyons-nous, à rendre les plus signalés services à la grande cause du progrès... C'est une esquisse éloquente des vices et des crimes de la société présente, où l'on sent vibrer jusqu'en ses profondeurs l'âme attendrie d'un vrai philanthrope.

Sans être des nôtres, peut-être, l'auteur est assurément de cœur avec nous. Qu'il veuille donc bien nous permettre une amicale réflexion :

Le principal but de son projet d'association est de grouper les bonnes volontés en combattant l'égoïsme. Mais comment réprimer l'égoïsme, sinon en prouvant aux égoïstes qu'ils font fausse route, qu'ils vont à l'encontre de leurs propres intérêts ?... Or, cette preuve ne peut leur être fournie que par la connaissance des lois éternelles et des sanctions qu'encourent nos actes, nos agissements en cette vie... lois et sanctions renfermées tout entières dans la doctrine spirite.

Agir autrement, n'est-ce pas en quelque sorte mettre la charrue devant les bœufs ? Tant que les hommes ignoreront le but suprême de la vie, le plus grand nombre d'entre eux, hélas ! continueront fatalement à se confiner dans leur isolement, dans leur égoïsme.

Ceux qui espéreront tirer profit de l'association projetée sauront s'y affilier sans doute ; par contre, les favorisés de la fortune, ceux que leur situation rend indépendants, s'en désintéresseront, du moins nous le craignons...

Mais n'insistons pas sur cette note un peu pessimiste peut-être... Ce projet de *Société Mutuelle de Vitalité* n'en est pas moins un beau rêve que nous serions heureux de voir se transformer bientôt en une splendide réalité.

Au reste, l'opuscule de M. Isidore Nègre est si bien conçu, si persuasif, qu'en dépit de certaines lacunes, il peut aider grandement au développement des nobles sentiments altruistes, et, par suite, au bien-être général de notre pauvre actuelle humanité... C'est très chaleureusement que nous en recommandons la lecture à tous nos lecteurs et frères en croyance.

J. Théo.

1. En vente chez l'auteur, à Mazamet (Tarn).

## LA RUCHE DE MONTFORT-L'AMAURY

Nous avons reçu la lettre suivante, que nous publions avec plaisir :

Monsieur le Directeur,

Nous avons l'honneur de vous informer que nous venons de fonder, à Montfort-l'Amaury, charmante petite ville située à 45 kilomètres de Paris, une pension de famille pour enfants, ayant pour but :

1° Le soulagement matériel de l'ouvrier, réduisant autant que possible la totalité de ses frais généraux en abaissant au minimum le prix de notre pension ;

2° Le relèvement moral de la pauvre fille-mère, trop souvent victime d'un instant d'égarement ;

3° L'allègement du fardeau, pesant trop lourdement sur les épaules du pauvre veuf et de la pauvre veuve chargés de famille, en prenant à notre charge un ou plusieurs enfants, selon les ressources de notre Ruche ;

4° Le relèvement moral de l'enfance par l'enseignement de notre grande et sublime doctrine spirite, donnant à ces enfants la douce illusion d'un vrai foyer, dont Amour et Charité sont la devise.

Après un examen minutieux de la situation plus ou moins précaire de certaines familles signalées par des amis de la terre, et après avoir demandé conseil à nos Guides, d'après lesquels nous avons fondé notre Ruche, nous pourrons faire des prix absolument spéciaux, comme nous venons de le faire pour un malheureux veuf auquel nous prenons deux enfants (22 mois et 6 ans) pour la modique somme de 30 francs par mois pour les deux.

Nous avons actuellement à notre Ruche deux petits orphelins de père (2 ans 1/2 et 4 ans) dont la pension est payée avec des caresses et des baisers. Si notre avoir était aussi grand que notre désir de soulager la grande humanité, notre Ruche serait déjà trop petite pour contenir tous nos enfants, garçons ou filles ; malheureusement notre

avoir est si modeste que nous venons solliciter de votre bienveillance un peu de réclame pour notre maison, afin que le nombre des enfants payants soit assez grand pour nous permettre de prendre beaucoup de petits malheureux.

L'inauguration de notre Ruche aura lieu le vendredi 25 décembre et sera suivie d'une réunion toute spéciale en l'honneur de la fête de Noël.

Nos bien-aimés nous ont promis, pour cette réunion, de si belles incarnations, que nous serions heureux si vous vouliez bien nous faire l'honneur d'y assister.

Le prix de notre pension est de : 30 fr. par mois, tout compris, pour un seul enfant; 50 fr. pour deux, et 60 fr. pour trois, c'est-à-dire 20 fr. par mois par enfant lorsqu'il y en a trois ou plus de la même famille.

Tous les soins étant donnés par nous, cela diminue nos frais et nous permet de faire ce que d'autres ne pourraient pas faire.

Dans l'espoir que vous voudrez bien accorder quelque attention à notre lettre, nous vous prions d'agréer, Monsieur, l'assurance de nos sentiments très distingués.

EUG. ET M. VESQUE,
4 et 6, Place Lebreton,
à Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise).

## ÉCHOS ET NOUVELLES

Nous avons eu, en décembre, le plaisir de recevoir le premier numéro d'un journal gratuit, entièrement inspiré par nos amis invisibles, et autographié par les soins du médium qui a obtenu ces communications aussi utiles que touchantes. Rien ne manque à cette œuvre : ni le dévouement de ses collaboratrices terrestres, ni l'élévation, la bonté et la force de persuasion de ses auteurs spirituels.

Nous souhaitons donc la bienvenue au *Bulletin mensuel des Invisibles*, publié par M<sup></sup>me STEPHEN VIRE, à qui toute correspondance doit être adressée, rue de l'Alma, 13, à Lyon (Rhône).

### Un Docteur Médium

Il m'a été donné, ces jours-ci, d'entrer en rapport avec Mme le Dr Jenny Liehrmann, demeurant à Paris, 12, rue Hégésippe Moreau.

Ayant entendu parler d'elle, j'étais désireux de mettre à l'épreuve ses merveilleuses qualités de voyante.

Sans me faire connaître, je suis donc allé la consulter en lui apportant une mèche de cheveux d'une personne à laquelle je m'intéresse tout particulièrement, et lui ai demandé de me dire l'état dans lequel se trouvait cette malade. Le médium, après avoir pris les cheveux dans sa main et s'être recueilli un instant en fermant les yeux, me dit : « Je me sens en ce moment « très mal à l'aise ; j'éprouve des phéno- « mènes bizarres du côté du cœur ; j'ai « comme la sensation d'une plaque métal- « lique sur le cœur et d'où émergent en « soleil des rayons fluidiques dans pres- « que tout mon être, ce qui me donne un « trouble général indicible. La personne à « qui appartiennent ces cheveux, n'a pas, à « proprement parler, de maladie organique; « elle a une affection nerveuse d'origine « astrale, probablement due à l'affection « d'un homme qui s'est emparé de son es- « prit et de son cœur; autrement dit, nous « avons affaire ici à un envoûtement d'a- « mour qui, s'il n'est pas traité, peut engen- « drer des accidents graves. » Et, ce disant, elle m'indiqua certains moyens peu connus pour mettre un terme à cette terrible névrose.

Je l'écoutais parler, tout à la fois rempli d'admiration et de surprise, et je me surprenais, je l'avoue, à envier sa merveilleuse faculté de médiumnité. Vous voyez d'ici, en effet, la supériorité que ce pouvoir lui donne en médecine, pour faire un diagnostic précis, au lieu de tâtonner au milieu d'un tas de symptômes qui masquent souvent la cause véritable de la maladie. Elle va droit au but, posant le diagnostic d'une exactitude absolue. Comment pourrait-il en être autrement ? puisque au moyen de ce transfert par médiumnité, elle peut analyser très froidement les souffrances qu'elle endure, en déterminer la cause, le siège, et enfin indiquer le remède. Ce phénomène de transfert à l'état de veille est évidemment surprenant, mais non inexplicable. En effet, les objets ayant touché la malade, et *a fortiori*, les cheveux qui font partie d'elle-même, sont saturés de son fluide, c'est-à-dire vibrent synchroniquement avec elle; si la vibration est normale, harmonieuse, régulière, le médium qui se met dans ce moment-là en état de passivité absolue, vibre lui aussi normalement, harmonieusement, régulièrement. Dans le cas contraire, il ressentira la vibration faussée, discordante, passagère qui lui sera transmise et pourra très bien se localiser sur lui-même. Ces faits-là, quoique peu fréquents, ne doivent pas nous étonner. Il faut les étudier patiemment et surtout bien se garder de les nier systématiquement. Après les rayons X, les ondes hertziennes et la télégraphie sans fil, on ne doit plus jurer de rien.

Dr X.

*Le Directeur-Gérant* : A. LAURENT DE FAGET. Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN

# Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

15e Année. — N° 4 Avril 1909

LE

# PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

*Le journal paraît le 20 de chaque mois.*

## LE CHRIST ET L'ÉGLISE

(*Fin*)

Notre distingué frère en croyance, M. le Dr Arnoux, avait posé, dans le *Progrès Spirite* d'octobre, diverses questions que nous résumerons ainsi :

1° Pourquoi le Christ, dans ses manifestations à travers les siècles, depuis sa dernière incarnation, n'a-t-il jamais désavoué ou condamné tout le fatras dogmatique dont les prêtres ont surchargé sa pure doctrine, et notamment le dogme de sa divinité ?

2° Pourquoi les hautes entités spirituelles de Jésus et de sa mère accordent-elles leur protection et des faveurs extraordinaires, par les guérisons miraculeuses de Lourdes et d'ailleurs, aux adeptes d'une religion basée sur des dogmes dont nous connaissons l'origine et la fausseté ?

*
* *

Nous avons demandé à nos lecteurs de répondre, chacun suivant sa manière de voir (mais au point de vue spirite s'entend), aux questions posées par M. le Dr Arnoux, et on a lu les réponses données par MM. Ginestet, Lefèvre, Kerwenc, Théo, Hébrard, Mazin et Volpi.

Un premier point se dégage de cette consultation : Jésus n'est plus, ne peut plus être considéré par les spirites comme la troisième personne de la Divinité. Le Créateur des soleils et des mondes innombrables qui peuplent l'éther n'a point d'égal et ne se subdivise point. Dieu est seul Dieu. Jésus est un des plus purs missionnaires de la Divinité parmi nous.

A-t-il jamais dit autre chose, d'ailleurs ? A-t-il annoncé qu'il était Dieu ? Non : il a déclaré qu'il était fils de Dieu et fils de l'homme. Filiation spirituelle et filiation matérielle: fils de l'homme par son corps, fils de Dieu par son âme. Et fils bien-aimé du Créateur, à cause de ses grandes vertus.

— Mais, dès lors, pourquoi n'a-t-il pas désavoué, depuis deux mille ans, les dogmes menteurs qui contredisent sa doctrine si simple et si pure, et qui le représentent comme un Dieu ?

— Qui vous dit qu'il ne l'ait point fait ? Dans les communications spirites qui nous viennent, sinon de Jésus lui-même, du moins de ceux qui furent ses meilleurs disciples ici-bas, les erreurs dogmatiques, les abus du cléricalisme sont, ont été et seront toujours condamnés. Ils furent quelquefois flétris.

Que faut-il de plus, et, en vérité, que pourrions-nous demander encore à Jésus ? Qu'il éclaire directement les prêtres eux-mêmes ? qu'il réforme soudainement la religion ? qu'il change brusquement le cœur et l'esprit de ses prétendus ministres ?

Mais, à ce compte, Dieu pouvait faire aussi que le mal n'existât pas sur notre globe : il n'avait qu'à créer les hommes parfaits. S'il ne l'a point fait, il avait ses raisons : inclinons-nous devant sa sagesse qui veut que nous luttions contre le mal pour acquérir les qualités et les vertus qui nous manquent.

De même, il n'appartient pas à Jésus d'entraver, du sein de l'espace, le libre arbitre humain, de réformer tout à coup la religion qu'il a fondée et que ses successeurs ont presque fait disparaître sous de dogmes absurdes et des formes matérielles. Luther et Calvin ne furent-ils pas suscités pour cette réforme ? Laissons le temps faire son œuvre. Les religions se perdent quand elles ne re-

flètent plus les lois divines, car la vérité finit toujours par se faire jour dans la conscience des peuples. C'est par là que Dieu agit. Ne lui demandons pas de violenter en quelque sorte la destinée au gré de nos désirs ardents : il ne le ferait point, et nous nous replierions sur nous-mêmes, déconcertés et affaiblis. Attendons tout du progrès et du temps, sous la poussée de nos communs efforts. *Aide-toi, le Ciel t'aidera !...*

Du reste, pour entendre de nos jours, non la parole lointaine et voilée des Evangiles, mais la parole actuelle et vivante de Jésus, il faudrait que les prêtres devinssent spirites... et ne seraient-ils pas condamnés par l'autorité papale ? Il faudrait qu'ils devinssent médiums, qu'ils consentissent à écouter la voix de l'esprit, eux qui s'en tiennent à la lettre qui tue...

Eh bien ! qu'un médium se lève parmi eux ; qu'il combatte les erreurs, les faussetés, les abus dont le catholicisme est infesté, et vous verrez ce qu'il adviendra de ce médium ?

Demandez à l'abbé Loisy, qui a voulu unir la science à la religion, comment il a été traité par le pape et les évêques ?

Vous voudriez que Jésus se fît entendre au cœur de ces hommes qui ont dénaturé sa doctrine et transformé en parti politique autoritaire et souvent haineux sa religion de paix, de tolérance et d'amour ?

Cela n'est pas possible.

Le doux Messie ne peut s'épancher que dans le cœur, dans la conscience de ceux qui veulent sincèrement écouter et suivre ses enseignements. Il n'aurait aucun succès auprès de la plupart des lévites modernes ; et même s'il leur apparaissait dans son auréole de gloire, pour leur reprocher la nuit dans laquelle ils tiennent courbés ceux qui croient encore en eux, Jésus serait repoussé par ceux qui se disent ses disciples et qui verraient ou feindraient de voir en lui « Satan, l'ange des ténèbres, se transformant, pour les tromper, en ange de lumière » !...

Vous ne délivrerez pas les prêtres de cette mentalité spéciale, qu'ils doivent, quelques-uns à leur fanatisme, beaucoup d'autres à la compréhension étroite de leurs intérêts, — à part, bien entendu, les natures généreuses qui, tout en faisant partie du Clergé, souffrent de son autoritarisme et de sa cécité, mais ne peuvent arracher le bandeau qu'il se met volontairement devant les yeux.

D'ailleurs, comme nous l'a dit M. Lefèvre, « Jésus-Christ peut gémir de voir l'orgueil et la cupidité trôner dans ses temples ; il se doit de laisser à chacun sa liberté et sa responsabilité. Il nous a donné la pure doctrine dans ses Evangiles ; à nous de nous y réfugier si « la religion du latin, de la politique et des gros sous » nous scandalise... »

De son côté, M. Kerwenc a écrit :

« L'intelligence humaine veut des éclaircissements que l'Eglise ne peut plus lui donner... C'est au spiritualisme à éclairer à son tour, à se substituer progressivement à l'institution religieuse qui s'écroule... à travailler à l'évolution progressive des hommes vers le beau et le bien.

« Le Christ préside à cette évolution. S'il ne vient pas de nouveau, la verge à la main, pour chasser les trafiquants du temple, c'est qu'il ne le juge pas à propos. Il envoie sans cesse vers nous des missionnaires incarnés et désincarnés ; cela doit suffire. A nous de nous résoudre à progresser. »

A noter aussi, cette opinion de M. Hébrard :

« Avec notre faible intelligence, pouvons-nous comprendre Dieu ? Comment pourrions-nous fixer la situation actuelle du Christ dans l'erraticité et savoir s'il peut ou non intervenir pour supprimer nos épreuves ou les alléger, pour nous indiquer de le prier de telle ou de telle façon et de ne pas le prendre pour un Dieu ? »

M. Ginestet écrit à son tour :

« Quant à dire que, depuis sa dernière incarnation, le Christ a eu maintes fois l'occasion de se manifester aux hommes dans le cours des âges, cela est possible, mais on peut répondre que le spiritisme nous apprend que les Esprits très avancés, ainsi qu'il doit l'être, se communiquent de moins en moins à l'homme (ceci est une loi). Mais alors il apparaît un nouveau missionnaire chargé de continuer les enseignements de son prédécesseur, en les complétant ; c'est ce qu'a fait Allan Kardec, qui a ainsi réalisé la prédiction de Jésus. »

M. Mazin, de son côté, pense que « les êtres étant créés libres, le Christ ne peut que les suivre d'un œil inquiet lorsque, sourds à sa voix, ses frères se précipitent dans l'abîme !... »

Il ajoute que « le Christ a tracé la voie aux humains de notre globe pour qu'ils puissent faire leur évolution vers le bien. Là devait se terminer le rôle terrestre du grand Instructeur, du Messie, mais, après être sorti de son corps, il n'en demeure pas moins vivant et travaillant toujours

au progrès et à l'évolution de notre pauvre planète. »

Ainsi, pour nos frères en croyance comme pour nous, Jésus ne peut se substituer au libre arbitre de l'homme ; c'est à nous de progresser par l'effort, la lutte, le bon vouloir, l'étude des lois naturelles et sociales, l'examen attentif et impartial de notre propre personnalité comparée à celles qui nous entourent, et aussi par l'application aux actes de notre vie des principes du bien mis en lumière par tous nos grands initiateurs, parmi lesquels Jésus tient une place si haute et si pure...

Quant aux Eglises qui se détournent de la voie tracée par leur fondateur, qui laissent de vulgaires ambitions les envahir et qui nient le progrès ou le combattent à outrance dans un but de domination matérielle... laissons-les s'effondrer sous le poids de leurs fautes et de leurs abus. Jésus, à nos yeux, a autre chose à faire que de les rappeler à une vérité spirituelle qu'elles ne veulent et ne peuvent point entendre. Il n'est plus avec elles ; elles ne sont plus avec lui !

Comment, toutefois, ne pas tenir compte de l'opinion suivante, émise par notre ami, M. J. Théo :

« Sans doute, dans tout ce fatras dogmatique dont les prêtres ont surchargé la doctrine du Christ, il est une foule de superstitions qu'on doit s'efforcer de détruire à l'aide du sentiment et de la raison. Pourtant, il faut être juste : combien, sans ces croyances naïves, serait enlisés dans le scepticisme, le matérialisme !... J'estime, pour ma part, qu'elles ont été et sont même encore une heureuse transition pour arriver à la religion naturelle, dont la plus haute expression est actuellement la doctrine spirite. »

*
* *

Arrivons à une doctrine particulière, que notre frère en croyance, M. Kerwenc, a puisée dans la *Révélation de la Révélation* de J.-B. Ronstaing, et qu'il a défendue dans le *Progrès Spirite* avec l'éloquence de la conviction :

« Contrairement, dit-il, à ce qu'ont pensé les uns qui l'ont considéré comme Dieu même, ou les autres qui n'ont vu en lui qu'un homme ordinaire, il faut voir en Jésus un esprit, un grand esprit dont la perfection se perd dans la nuit des temps, lequel, pour se montrer aux hommes, ne s'est pas incarné au sens propre du mot, mais *est apparu plutôt, en appropriant son corps fluidique aux ambiances terrestres, de façon à présenter l'apparence humaine.* »

C'est là aussi, si nous avons bonne mémoire, la pensée que l'on trouvera développée dans *La Vie de Jésus dictée par lui-même*, livre dont notre frère en croyance, M. Volpi, de Rome, nous recommande la lecture. Il y a vingt ans que, pour notre part, nous avons lu cet ouvrage: nos souvenirs sont donc un peu vagues à ce sujet.

Jésus est-il apparu sur la terre avec un corps fluidique? Est-il simplement venu au monde comme chacun de nous ?

Nous n'hésitons pas à trouver plus rationnelle la seconde question que la première. Et voici pour quelles raisons :

Jésus est né enfant, il n'est point tout d'abord apparu comme un homme fait; sa mère l'a allaité ; plus tard, il mangeait et buvait ; à douze ans, sous les traits d'un enfant de cet âge, il argumentait au Temple, au milieu des docteurs assemblés.

N'a-t-il pas souffert matériellement aussi bien que moralement ? N'a-t-il pas prié son Père céleste d'éloigner de lui le calice d'amertune ? Il s'est plaint sur la croix d'être un moment abandonné de la Divine Puissance, ce qui prouve qu'à ce moment, du moins, il n'était qu'un homme, en proie au doute comme ceux d'entre nous dont la souffrance est trop grande. Tout cela s'accorde bien mal, il faut en convenir, avec un être fluidique dont le regard peut plonger dans l'Au-delà et y trouver sans cesse, pour relever son courage, des lumières et des forces divinement supérieures.

Puis, le sang de Jésus n'a-t-il pas coulé sur la croix? Etait-ce le sang d'un être fluidique? Un être fluidique pouvait-il mourir de la mort matérielle?

Nous estimons, quant à nous, qu'il est bien difficile de croire à la fluidité du corps du Christ quand il vivait sur la terre. Cette croyance nous paraît un peu fille de celle des catholiques, qui ont fait de Jésus un Dieu, plus qu'un Dieu: la troisième personne de l'éternelle et infinie Divinité qui remplit le monde de sa présence.

Nous avons tous le plus grand respect pour cette noble figure du Christ qui illumine d'un rayon si pur toute notre histoire religieuse: mais n'est-ce pas l'exagération de ce respect qui pousse quelques-uns d'entre nous à voir en Jésus plus qu'un homme ?

Comment le Christ aurait-il pu vivre trente-trois ans, seulement sous l'apparence humaine? Pourquoi, s'il en avait été ainsi, aurait-il changé, avec les années, de corpulence et de visage? Comment pour-

rait-il se faire que nul ne se fût aperçu de sa fluidité?

Faut-il croire qu'un grand esprit comme le sien eût rougi de venir au monde par les moyens naturels? Mais alors les grands esprits seraient donc accessibles à l'orgueil?

Jésus homme, et homme comme nous, n'en est que plus admirable dans ses enseignements, dans ses actes sublimes, dans les épreuves de sa vie et la suprême épreuve de sa mort.

Un être purement fluidique n'aurait eu aucun mérite à supporter les maux de ce monde, puisque, en réalité, il ne les aurait point subis, sa nature spéciale le mettant à l'abri des atteintes physiques du mal.

Il y a plus : le martyre de Jésus, dans ces conditions, m'apparaîtrait comme une supercherie. Non, non, je ne puis croire au Christ fluidique; je crois au Christ incarné comme nous tous, ayant lutté comme nous tous pour développer en lui ses hautes facultés; admirablement homme, mais tenant du divin par la beauté, la grandeur de son âme.

*
* *

Disons quelques mots de la pensée de l'ex-abbé Loisy, interprétée par M. Pierre Nolay dans la *Petite République* et que nous avons fait connaître dans notre numéro de mars.

Selon M. Loisy, « la Divinité de Jésus, la *Résurrection,* la Rédemption, la Conception virginale du Christ sont les inventions successives des premières générations chrétiennes...

« Quant aux disciples, ils s'étaient enfuis épouvantés, et ce n'est que longtemps après qu'ils *crurent le revoir* et que la disparition même des restes de leur maître, dans la fosse commune, favorisa la *légende de la Résurrection.* »

Je suppose que, pour ce qui est de la Résurrection, la pensée de M. Alfred Loisy a été mal interprétée. Un spiritualiste aussi éclairé que ce savant peut et doit nier, comme attentatoires à la raison humaine : la divinité de Jésus, la rédemption de l'humanité par la mort d'un de ses membres, la conception virginale du Christ... mais quand il s'agit de la *Résurrection,* il faut y regarder à deux fois avant de la considérer comme une légende.

Le Christ n'est-il pas apppary à ses apôtres après sa mort? N'a-t-il pas fait toucher à l'incrédule Thomas les « trous de ses plaies » ?

Si M. Loisy niait la résurrection, ne nierait-il pas du même coup la persistance du *moi* conscient après la mort, c'est-à-dire l'immortalité de l'âme ? Ce serait, dans ce cas, un singulier spiritualiste que ce savant distingué qui va enseigner l'histoire des religions au Collège de France.

La résurrection de Jésus, mais c'est la confirmation des communications entre les vivants et les morts, que le spiritisme affirme aujourd'hui avec une persistance et une intensité de preuves qui, décidément, forcent les portes des Académies...

*
* *

Reste la question des guérisons miraculeuses de Lourdes et d'ailleurs. Nos correspondants nous paraissent avoir parfaitement traité cette question en établissant que, partout où la foi agit, des cures semblables peuvent être obtenues ; qu'elles le sont d'autant mieux qu'une foule nombreuse est réunie pour prier et qu'elle le fait avec ardeur, ce qui augmente les forces fluidiques des Esprits qui agissent en vue de la guérison des malades.

Le Spiritisme et le Magnétisme ont aussi produit des guérisons, et en grand nombre : seulement ils n'en font pas parade, ils ne les proclament pas par toutes les trompettes de la Renommée... Louons le dévouement et l'humilité de ceux des adeptes d'Allan Kardec ou de Mesmer qui continuent Jésus par la simplicité de leur cœur, leur bonté, leur charité envers leurs semblables.

Ce sont là les véritables chrétiens. Aussi Jésus vit-il en leur âme bien plus que sur les autels, couverts d'or, où monte la vapeur de l'encens.

Jésus n'est-il pas spécialement avec ceux qui pensent aux souffrants de ce monde, veulent les soutenir, les consoler, les exhortent au bien, à la soumission, les convient à l'espérance ?

Etre spirite charitable et bon, c'est donc être vraiment chrétien, ainsi que l'affirme M^me^ Rosen-Dufaure dans sa belle étude sur l'évolution du christianisme, qui paraît actuellement dans nos colonnes.

Restons donc chrétiens si, par là, nous voulons dire que nous acceptons la doctrine de Jésus dans sa pureté première ; mais n'oublions pas, non plus, les autres missionnaires de la Divinité, qui ont appelé, eux aussi, sous toutes les latitudes, des âmes à la lumière. Chacun d'eux est comparable à Jésus pour les peuples qu'il a instruits et moralisés. Car il est à remarquer que le même enseignement est au fond de toutes les doctrines vraiment religieuses : *Aimez Dieu et aimez-vous les uns les autres!*

Toute la loi et tous les prophètes sont dans ce simple commandement.

Pour ma part, je m'honore d'être chrétien, mais je souris volontiers à Zoroastre dans la nuit du passé, Moïse est loin de m'être indifférent, j'apprécie Confucius et je m'incline devant Bouddha. Je salue respectueusement Socrate, que j'admire, et je ne vois pas pourquoi Mahomet ne me serait pas sympathique.

Tous les fondateurs de religions ont été inspirés de Dieu ; ils ont eu, tous, une glorieuse mission à accomplir pour le salut des âmes : ce sont tous des révélateurs, des initiateurs... c'est-à-dire, tous... des Christ !

A. Laurent de Faget.

## L'Évolution du Christianisme

(*Fin*) (1).

Je ne saurais terminer ce modeste travail sans rappeler, de la vie terrestre du Christ, un trait qui m'a toujours vivement frappée, car il contient plusieurs enseignements.

Jésus, s'en allant en Galilée, traversa la Samarie et, pris de lassitude, s'arrêta, dans cette contrée, près d'un puits autrefois établi par Jacob. Comme il s'y était assis, une femme du pays vint en ce lieu pour puiser de l'eau. Jésus lui demanda à boire et se mit à converser avec elle. Or, il était infiniment étrange de voir un juif adresser la parole à un Samaritain quelconque. Cette femme en fit la remarque et s'étonna de cette infraction à l'usage, ajoutant que, même pour le culte, il y avait séparation entre les deux peuples, puisque les juifs adoraient Dieu dans le temple de Jérusalem, tandis que les Samaritains rendaient leur culte sur la montagne de Samarie. Jésus lui répondit :

« Femme, crois-moi, l'heure vient que « vous n'adorerez le Père ni sur cette mon- « tagne, ni à Jérusalem, mais l'heure vient, « et elle est maintenant, que les vrais ado- « rateurs adoreront le Père en esprit et en « vérité, car, aussi, le Père en demande « de tels qui l'adorent. Dieu est esprit et il « faut que ceux qui l'adorent l'adorent en « esprit et en vérité. »

La révélation surhumaine qui tombait en ce moment des lèvres du Prédestiné s'adressait à une femme de race détestée, méprisée, honnie et, de plus, à une femme tombée, comme elle l'avoue elle-même.

Quel exemple et quelle leçon dans ce simple récit ! Jésus s'est-il soucié des préjugés de son peuple contre la Samarie ? A-t-il repoussé la pauvre créature à cause de son sexe et de sa faute ? — Non, le divin Missionnaire, la plus haute personnalité qui ait jamais paru sur la terre, a daigné instruire une humble pécheresse et lui révéler une vérité si transcendante, qu'aujourd'hui même, ceux qui la réalisent dans l'intégrité de leur âme, ceux qui, de tout leur pouvoir, adorent Dieu par l'élévation de leurs pensées, l'excellence de leurs intentions et la discipline qu'ils exercent sur leurs actes ; ceux pour lesquels nulle parole humaine, nul enseignement religieux ne saurait valoir ou remplacer les heures d'ineffable joie passées sous le regard du Père et les intimes lumières qui en jaillissent ; ceux-là, dis-je, sont accusés d'impiété, parce qu'ils n'éprouvent plus le besoin d'adorer Dieu dans les temples faits de main d'homme ; parce que leur cœur s'élance plus haut et plus loin que le clocher des basiliques ; parce que la grande Nature leur parle avec une éloquence que n'atteindra jamais aucun génie humain... Est-ce à dire que tous en soient arrivés là ? Non, certes ! C'est pourquoi nous nous abstenons de blâmer. Les besoins intellectuels et moraux, les aspirations religieuses diffèrent de mesure et de nature ; il faut à chaque âme l'instruction, l'espérance qu'elle est capable de goûter. Toutes sont légitimes et respectables à la condition d'être sincères. Ne tranchons donc point, mais serrons, dans notre souvenir, l'exemple de sublime tolérance qui resplendit au puits de Jacob. Et nous, femmes, que Jésus, en toute occasion, favorisa d'une inépuisable mansuétude et d'une évidente protection, puisons, dans ces faits consolants, de nouvelles forces pour être utiles à cette humanité souvent si marâtre envers nous. Le Christ béni nous a placées sur le même plan que l'homme ; notre progrès lui est cher au même titre que celui de ce dernier, car notre âme est pareille à la sienne et nous sommes capables des mêmes efforts pour monter la terrible échelle du perfectionnement. Dieu ne se dérobe point à nous sous prétexte que nous sommes femmes. Jésus, *Lui*, en toute occasion, nous a tendu une main non seulement secourable, mais sympathique. Or, Il n'a pas changé ; son cœur est toujours ouvert à toutes les pitiés ; sa bienveillance nous est acquise tout autant qu'à l'homme ; et si ja-

(1) Voir notre numéro de mars.

mais nos codes se modifient en un sens équitable envers nous, ce sera par l'influence, plus ou moins avouée, de l'Esprit du Christ sur les législateurs. Donc la femme, la femme spirite, surtout, est profondément chrétienne et ne se laissera pas, sans protester, accuser de tendre à la destruction du Christianisme. Elle s'inscrit en faux contre une telle assertion et ses frères en croyance l'appuient de toute la puissance de leurs convictions. Allèguera-t-on que les phénomènes d'outre-tombe sont contraires à la doctrine de Jésus ? Mais toute la Bible est pleine de faits spirites, depuis les rêves allégoriques de Jacob, de Joseph, de Pharaon, etc., jusqu'aux visions décrites par l'apôtre Jean dans l'Apocalypse. De quel droit les Eglises chrétiennes de toutes confessions ont-elles décrété que le temps des révélations est passé ; qu'il ne s'en produira plus, quand Jésus déclare que les jours viendront où jeunes gens et vieillards auront des songes et des visions prophétiques ? Qui donc osera limiter la puissance et la volonté de Dieu ? Qui dira quelles étaient ces vérités si hautes, si vastes, si étranges, que Jésus ne put les révéler à ses propres initiés, parce qu'il ne les jugeait pas de force à les porter? Se sont-elles produites depuis lors? Seule, l'intervention des Esprits semble correspondre à cette réticence du Maître; le monde, en effet, n'était pas mûr pour l'annonce de cet événement ; à peine l'est-il aujourd'hui même ! En nous en référant à ces textes, nous, spirites, sommes plus chrétiens que ceux qui nous dénient ce titre ; et nous croyons l'être excellemment en négligeant les dissertations quelque peu alambiquées de certains apôtres, les assertions obscures ou contradictoires qui fourmillent dans leurs écrits, les notions dogmatiques si riches en éléments de discorde, pour ne retenir des Evangiles que les seuls exemples et préceptes évidemment émanés de l'âme divine de Jésus, ceux sur lesquels il n'y a pas d'erreur possible et qui, eux, demeureront immuables aux siècles des siècles, tant qu'il y aura une humanité à diriger vers l'Idéal.

Quant à nos espérances... j'ai dit: nos *certitudes* sur l'Au-delà, elles surgissent *nécessairement* de lumières nouvelles, issues d'instructions plus complètes données par l'*Esprit*, selon la promesse de Jésus (1). Grâce à cet enseignement, plusieurs de ses paroles, autrefois mystérieuses pour nous, deviennent lumineuses par leur concordance avec les données spirites qui semblent les éclairer de leur vrai jour. Je le répète, nous ne nous attachons pas servilement aux mots ni même aux faits qui nous paraissent obscurs, douteux ou contradictoires. Nous prenons du christianisme, et dans toute la droiture de notre âme, l'esprit de Jésus, *qui vivifie*, et non la lettre *qui tue*. Il s'ensuit que : la doctrine évangélique acquérant une interprétation plus élevée, se trouve avoir évolué en s'harmonisant avec les besoins et les progrès de notre époque, suivant ainsi la marche ascendante imposée à toutes choses, même à la diffusion de la vérité. Cette évolution nous amène à comprendre que l'amour de Dieu et du prochain, comme le pratiqua l'Initiateur, contient la solution de tous les problèmes terrestres et extra-terrestres. Seul, cet amour peut équilibrer les éléments sociaux qui sont aux prises, supprimer les guerres féroces, reste de sauvagerie égaré dans le sein de ce que nous appelons si pompeusement la civilisation !

Oh ! oui, nous sommes chrétiens ! Si Jésus revenait ici-bas, il ne nous renierait pas ! car nous adoptons de cœur, nous tâchons de pratiquer sa morale céleste ; et le regard fixé sur sa croix, nous écoutons, dans un solennel recueillement, la parole prononcée par ses lèvres mourantes et qui demeure sur l'Humanité comme un éternel rayonnement d'En-Haut :

« Père pardonne-leur, car ils ne savent « ce qu'ils font ! » Lui, le Crucifié, avait déjà pardonné !

C'est à cet Idéal que nous appartenons, et, quand nos frères en humanité nous jugent sans nous connaître, nous jettent l'anathème, parce que notre conception du Christianisme s'est épurée en évoluant, nous répétons avec le doux Maître :

Père, pardonne-leur !
Et nous pardonnons aussi...

Sophie Rosen-Dufaure.

(1) Le mot esprit, au singulier, correspondait sûrement, dans sa pensée, à la collectivité d'outre-tombe ; il l'employait comme on dit : l'esprit humain, l'esprit national, etc.

Est-on même bien sûr qu'il l'ait mis au singulier ?...

## UN MÉDIUM A LA COUR DE RUSSIE

*Le médium anglais Eglinton a rédigé ses impressions personnelles sur les expériences qu'il fit à la cour de Russie. Nous reproduisons à titre de curiosité cet intéressant compte rendu.*

La visite que je fis en Russie a été d'une nature tout à fait privée. Je fus retenu dans un cercle de Moscou, présidé par feu M. Nicolas Lvoff (1), pendant six semaines durant lesquelles j'eus cependant l'occasion de rencontrer les personnages les plus marquants dont plusieurs sont d'ardents spiritualistes. Mon ami, M. Alexandre Aksakof, m'avait également engagé à lui rendre visite à Saint-Pétersbourg, dans le but de faire des investigations scientifiques, en sorte que je ne pus pas alors donner au public russe la chance d'assister aux phénomènes qui se produisirent en ma présence. Cependant, ma visite d'alors prépara la voie pour le travail de cette année ; les lettres écrites par feu le professeur Biutlerof (l'un des plus indomptables champions de notre cause, dont la perte est pour nous inexprimable) et celles des professeurs Wagner et Dobroslavin, ayant excité le plus grand intérêt sur cette question. Ma première visite, ainsi que les publications que M. Aksakof fit dans le *Rébus* de ses expériences photographiques à Londres, excitèrent encore le désir que l'on avait de me revoir dans la capitale. Aussi après avoir visité Munich et la Hongrie, j'arrivais, pour la seconde fois à Saint-Pétersbourg au mois de février.

Il n'est que juste que j'adresse ici mes remerciements publics à M. Aksakof, M^lle^ Pribitkoff, Son Excellence M^me^ Sabouroff, le capitaine Pribitkoff, le prince Nicolas Bagration, le baron Bazile Schlichting, le prince de Mingrelie, le général Racoussa-Souchtevsky, l'amiral Crown et bien d'autres, pour l'aimable hospitalité qu'ils m'ont accordée tout le temps de mon séjour et qui a considérablement facilité l'œuvre que j'avais à accomplir. A peine étais-je descendu à l'hôtel de Paris, que je fus littéralement assiégé par des visiteurs de tous les rangs. Il m'était fort difficile de savoir quelles demandes je devais accepter, et, en ceci, M. Aksakof me fut d'une grande utilité.

(1) Le gendre de M^me^ C. de Tchélischeff dont le salon à Nice est si connu et qui est elle-même une grande spiritualiste.

### LES PREMIÈRES SÉANCES A SAINT-PÉTERSBOURG

Ma première séance eut lieu à la résidence du baron Schlichting (1) en présence du prince de Mingrelie (un vieil ami de Home), du colonel Ridevsky (aide-de-camp du grand-duc Nicolas), du prince Bagration, de M. Zasiadko (page de l'empereur) et d'autres. Ce qu'il y a de curieux c'est que les Russes préfèrent les séances obscures aux autres, peut-être parce qu'elles permettent d'avoir une assistance plus nombreuse que celles de psychographie ; je fus donc, dans cette occasion, comme dans d'autres, forcé d'agir contre mon habitude. Il est inutile, pour les lecteurs, que j'entre dans les détails des phénomènes, mais cependant il y eut plusieurs manifestations d'un intérêt plus qu'ordinaire qui produisirent une grande sensation et convainquirent, je crois, tout le monde. A la suite de cette séance, les journaux commencèrent à publier les récits les plus absurdes, sur les merveilles que je pouvais produire ; quelques-uns allèrent jusqu'à prétendre que, par un geste de ma main, je pouvais faire entrer de l'eau dans la chambre, et la faire monter ou descendre à volonté ; d'autres, que je faisais croître des forêts ou disparaître mon corps qui passait d'une chambre dans l'autre, et nombre d'autres histoires aussi ridicules les unes que les autres. C'était une grande chose de voir la presse russe parler si favorablement du spiritualisme, mais je ne m'attendais pas à une notoriété aussi tapageuse. Je n'avais plus un moment de paix à mon hôtel, où tout le monde venait me trouver; heureusement pour moi, un monsieur, dont j'avais fait la connaissance en Angleterre un an auparavant, le D^r^ S. Linn, vint à mon aide, en m'offrant l'hospitalité dans sa splendide résidence, et en se chargeant de recevoir mes visiteurs de façon à faire un choix entre les simples curieux et les investigateurs sérieux. Je dois une grande reconnaissance à ce monsieur, ainsi qu'à son frère, le D^r^ B. Linn, et à sa charmante femme pour leur aide et leur bonté.

Les séances se succédèrent ; parmi les assistants, dont plusieurs étaient des spiritualistes, nous citerons : M^me^ Bebikoff, l'ambassadeur roumain, le prince Mikael Ghika, le baron Meindorff, le prince Ou-

(1) Le frère de la princesse Galitzine et de M^me^ de Warpakhovsky bien connues aussi dans la Société de Nice et de Paris.

rousoff, M. Mohanof (maître des cérémonies du grand-duc Michael), la princesse Galitzine, le comte Gaiden, M. Gedenoff, le colonel Rogovsky (aide-de-camp du grand-duc d'Oldenbourg), M. Zéléony (aide-de-camp de l'empereur), l'ambassadeur d'Italie, le comte Greppi, l'ambassadeur de Hollande, la princesse Orbeliani, la comtesse Rehbinder, le comte Stenbock (aide-de-camp du grand-duc Serge), la princesse Dolgorouki, le prince Demidoff, le comte Soumarakoff, le comte Lamsdorff, l'ambassadeur d'Espagne, le prince Belosselsky, le prince Gortchakoff, le prince Speransky, la princesse Barriatinsky, le duc de Leuchtenberg, le général Ignatieff, le prince Barclay de Foltz, le prince Gagarin, le prince Orloff, le général Peters, M^me^ Minckwitz, le marquis de Camposagrado, le général Gerbine, M^me^ Jeliofsky (sœur de M^me^ Blavatsky), le professeur Paschoutin, le marquis Parulachi, le prince Mestchersky, les professeurs Wagner et Dobroslavin, le comte Schulenberg et une quantité d'autres personnes aussi connues que distinguées. Pour satisfaire à toutes les demandes qui m'étaient faites, il aurait fallu matérialiser quelques Eglinton de plus. A la suite de ces séances, je fus invité à en donner une au palais du grand-duc Constantin; elle eut le plus grand succès. Je fus également invité au palais du grand-duc d'Oldenbourg où la princesse, qui est un excellent médium, m'aida par sa puissance.

### UNE SÉANCE AU PALAIS DE SON ALTESSE IMPÉRIALE LE GRAND-DUC ALEXIS

Le lendemain soir, j'allai au théâtre, où ma personne fut discutée comme celle des acteurs. Bien que les représentations finissent fort tard, le grand-duc Alexis, frère de l'empereur, m'invita à donner une séance à la sortie. Nous étions au nombre de huit : le grand-duc Alexis, son frère, le grand-duc Vladimir, la grande-duchesse Vladimir, le comte d'Ardleberg, la comtesse Bohanoff et d'autres. Un phénomène très remarquable, et qui mérite d'être rapporté, se produisit dans cette séance. S. A. I. la grande-duchesse Vladimir était assise à côté de moi dans l'obscurité et tenait ma main. Soudain, elle commença à s'élever dans l'air, et se mit à crier. Comme elle continuait à s'élever, je fus forcé de lâcher sa main, et en revenant à son siège, elle affirma qu'elle avait flotté au-dessus de la table sans que rien ait été en contact avec elle. J'ai conservé de cette séance une enveloppe portant l'en-tête de «palais Vladimir» et fermée par cinq cachets(1). Le grand-duc Vladimir avait apporté cette enveloppe, dans laquelle se trouvait un billet de banque neuf, dont le numéro, qu'il ne connaissait pas, fut écrit correctement entre les deux ardoises, sans que l'enveloppe eût été ouverte avant la fin de la séance.

### UNE SÉANCE AVEC L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

Le matin suivant, je reçus l'avis que le Czar me réclamait pour une séance le vendredi suivant, et comme je tenais absolument à ce qu'elle réussît, je refusai tout engagement d'ici-là, ce qui n'était point chose facile quand je recevais une telle quantité d'invitations de la part de personnages distingués. Jusqu'au dernier moment, on me laissa ignorer le lieu où devait se tenir cette séance. Un traîneau de la maison de l'empereur vint me chercher chez moi et me conduisit, à travers une tourmente de neige, chez le grand-duc d'Oldenbourg. Il n'y a pas beaucoup d'Anglais qui ont la chance de voir un empereur de Russie, et quelque familier que je sois avec les cours, je dois avouer que j'éprouvais une certaine émotion à l'idée de faire la connaissance personnelle du Czar de toutes les Russies. Le jour précédant celui où devait avoir lieu l'expérience, M. Aksakof et moi, désirant un souvenir de cette séance, nous achetâmes quelques ardoises que j'apportai avec moi au palais. Je m'étais figuré que mon paquet serait ouvert et fouillé par les serviteurs de crainte qu'il ne contînt de la dynamite, mais, à ma grande surprise, en descendant du traîneau, je ne vis pas le moindre signe de précautions prises pour protéger Sa Majesté contre les nihilistes, dont j'avais tant entendu parler ; il n'y a pas d'autre garde que les sentinelles ordinaires aux portes des palais royaux. Une agréable conversation avec le prince et la princesse d'Oldenbourg, leur fils, et quelques autres notabilités, précéda l'annonce de l'arrivée de l'empereur et de l'impératrice, et, sauf un mouvement en avant de la part de notre hôte et de notre hôtesse pour aller à la rencontre de Leurs Majestés Impériales, et l'alignement des personnes présentes, il n'y eut pas plus de cérémonie que dans un salon ordinaire. L'impératrice s'avança la première, une femme petite et mince, ayant une grande ressemblance avec sa sœur la princesse de Galles,

(1) On peut voir cette enveloppe dans les salons de l'Alliance spiritualiste de Londres.

sans être aussi belle. Derrière elle venait un véritable géant, qui pouvait avoir six pieds et trois ou quatre pouces de hauteur et proportionné comme grosseur, mais un magnifique spécimen d'une saine virilité. Vêtu de l'uniforme ordinaire, ne portant que deux décorations et son sabre se balançant sur ses talons, tel était le terrible Czar de Russie, ce mangeur d'hommes, ce terrible monarque devant la volonté absolue duquel des milliers d'hommes tremblent? Mais combien son visage démentait l'opinion que nous avions de lui! Chaque trait disait la simplicité, la générosité, la cordialité et éloignait toute idée de dureté et d'injustice. Une tête intelligente et haute, un immense front, pénétrant, observateur, et des sourcils proéminents, mais des yeux aimables dont l'expression révélait une nature essentiellement bonne, un nez peu régulier et trop gros, des lèvres qui n'indiquent pas la moindre trace de sensualité, mais un menton qui dit la grande fermeté de la volonté; telle est la photographie mentale qui m'est restée de cette auguste personnalité. Après les premiers saluts aux amis et connaissances, je fus présenté dans toutes les règles à Leurs Majestés ; l'empereur s'avança, et, me donnant une poignée de mains assez forte pour me faire tressaillir, il me dit en bon anglais: « Je suis heureux de faire votre connaissance, monsieur.» L'impératrice se borna à saluer. Ils étaient accompagnés de S. A. I. le grand-duc Vladimir, ainsi que du grand-duc et de la grande-duchesse Serge ; la duchesse est une petite-fille de la reine d'Angleterre et lui ressemble beaucoup.

Après quelques moments de conversation en prenant le thé, au cours desquels j'appris de l'empereur et de l'impératrice plusieurs choses ayant rapport au spiritualisme, mais que, pour plusieurs raisons, je ne puis rapporter ici, l'empereur me pria de donner une séance obscure, plutôt qu'une séance de psychographie, comme je m'étais proposé de le faire. Il va sans dire que j'accédai à son désir et nous nous rendîmes, au nombre de dix, dans la chambre voisine. L'impératrice prit place à ma gauche, la grande-duchesse d'Oldenbourg à ma droite. A gauche de l'impératrice, le grand-duc d'Oldenbourg, puis le Czar, la grande-duchesse Serge, le grand-duc Vladimir, le général Richter, le prince Alexandre d'Oldenbourg, et le grand-duc Serge. Nous joignîmes nos mains, l'impératrice saisit fortement la mienne, puis les lumières furent éteintes.

Aussitôt les manifestations commencèrent ; la plus frappante fut une voix qui s'adressa à l'impératrice, et avec qui elle s'entretint pendant quelques minutes. Je ne puis rien rapporter de ce qui fut dit, attendu que, comme mon ami le baron du Prel le prétend, ce n'est pas la peine de parler de mes connaissances en russe et en allemand. Une forme de femme se matérialisa entre le grand-duc Serge et la princesse d'Oldenbourg, mais elle ne resta qu'un instant et disparut. Je ne mentionne pas les phénomènes moins importants, si familiers aux spiritualistes; je dirai seulement qu'une énorme boîte à musique pesant au moins 40 livres fut transportée autour du cercle jusqu'à ce qu'elle se posât sur la main de l'empereur, qui demanda alors qu'on l'enlevât, ce qui fut fait de suite. Pendant ce temps, les nombreuses bagues qui couvraient les doigts de l'impératrice s'enfonçaient dans ma chair, si bien que je dus la prier de ne pas serrer si fort ma main. Je commençai à m'élever dans l'air, l'impératrice et la princesse d'Oldenbourg me suivirent. La confusion devint indescriptible à mesure que je m'élevai plus haut, et que mes voisins grimpaient comme ils pouvaient sur leurs chaises.

Il n'était guère favorable à l'équilibre mental du médium de savoir qu'une impératrice se livrait à une gymnastique si insensée et qu'elle pourrait se blesser, et je ne cessai de demander, tout en m'élevant dans l'air, que l'on permît de mettre fin à la séance.

C'était en vain, et je continuai à m'élever jusqu'à ce qu'à la fin mes pieds se trouvassent en contact avec deux épaules sur lesquelles je restai, et qui se trouvèrent être celles de l'empereur et du grand duc d'Oldenbourg. Comme une personne le fit remarquer malicieusement après : « C'était la première fois que l'empereur de Russie se trouvait sous les pieds de quelqu'un! » Lorsque je descendis, la séance prit fin, j'étais épuisé, mais la société était enchantée. L'impératrice avait agi tout le temps avec beaucoup de sang-froid et de jugement, elle demandait même à être transportée dans une autre chambre avec moi! En général, j'ai toujours trouvé que les femmes sont beaucoup plus courageuses que les hommes dans les séances obscures. Malgré notre succès, l'empereur et l'impératrice me demandèrent de donner encore une séance obscure, mais je fus forcé de refuser à cause de mon état de faiblesse. Je proposai une séance d'écriture que Leurs Majestés voulurent bien accepter.

(*A suivre.*) W. EGLINTON.

## A MON VOISIN

(**Pêcheur de moules.... [Étang de Berre].**)

Heureux ni malheureux... tu végètes, tu vis...
Comme vit ici-bas toute chose, tout être...
Tu manges et tu bois... tu dors... sans nuls soucis
Comme sans nul espoir... et sans désir, peut-être !
Pour toi telle est la vie: un incessant labeur
Qu'une furtive joie, éphémère lueur,
Parfois vient éclairer... Toujours sans espérance...
Ah ! mon frère, crois-moi, ton mal c'est l'Igno-
[rance !
C'est en elle que gît le mal et la douleur...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je ne dis pas : apprends... mais : écoute et con-
[temple !
Ecoute cette voix qui, du fond de ton cœur,
Comme un chant s'élevant du plus sublime temple,
Où vibre tout Amour et toute Vérité,
Te parle d'Espérance et d'Immortalité !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Tout palpite et tout vit, du sommet à la base...
Élève tes regards, vois ces points lumineux...
Toutes ces perles d'or, de saphir, de topaze
Sont des mondes lointains, soleils prodigieux
Que le souffle divin conduit, soutient, embrase...
Pour se mouvoir ils ont l'Éternel Infini !
Tu l'as aussi toi-même, ô mon ami, mon frère...
Ah ! si tu veux revivre heureux et rajeuni,
Sois bon, juste, indulgent... aime, travaille, es-
[père...
En ton âme est le germe immortel et béni !...

J. Théo.

## Le Spiritisme et le Matérialisme

Les croyances étant la base des sentiments humains, ont une grande influence sur le caractère, les mœurs et la civilisation des peuples. Mais toute croyance restera un vain mot, si elle ne se manifeste pas par ses œuvres de bienfaisance. La fraternité vécue doit en être les résultats.

Le spiritisme renferme dans sa morale tous les principes destinés à améliorer l'humanité ; car la morale spirite montre à l'âme les beautés éthérées, qui dépassent toutes les conceptions humaines ; elles renferment des harmonies tellement suaves que peu d'hommes peuvent les comprendre dans toute leur étendue et dans toute leur splendeur

Cette sublime croyance est essentiellement moralisatrice. Elle apaise les passions, éteint les haines, les discordes, rapproche les hommes et les unit par la douce et bienfaisante fraternité. Elle constitue donc la plus solide garantie de l'ordre social et des bonnes relations entre tous les membres de la société.

Les religions étant ce qui divise le plus, on doit éviter de s'y laisser inféoder par les hommes astucieux qui les exploitent à leur profit matériel. L'humanité doit viser la synthèse morale, qui lui montre l'infini comme terme de ses aspirations.

D'après feu Coro, de l'Institut, on ne devrait prendre des religions revélées que ce qu'elles ont de bon et rejeter toutes leurs pratiques dogmatiques.

Mais la croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme résume tout : loi, raison, espérance et perspective de bonheur futur.

Il est certain que les préjugés, les préventions, l'égoïsme, le despotisme, la superstition, le fanatisme clérical et l'ignorance constituent les sept fléaux qui accablent l'humanité, la société moderne se débattant au milieu des jalousies, de l'égoïsme et des monopoles scandaleux, qui l'étreignent dans leurs serres.

L'union, qui fait la force et la grandeur des nations, ne peut se former que sur les bases solides de la morale du Spiritisme. Les sociétés hésitantes ont besoin assurément d'un enseignement élevé, rationnel et prouvé, pour pouvoir marcher sans défaillance dans la voie du progrès moral et pour se tenir constamment à la hauteur de toutes les belles aspirations humaines, qui peuvent seules les rapprocher des mondes supérieurs.

Chacun cherche, au contraire, les joies et les plaisirs dans les jouissances terrestres ; mais ces hochets perfides cachent toujours de cruelles déceptions, que l'homme sage prévoit et évite. C'est donc en vain que les habitants de la terre se débattent sans arriver à atteindre le vrai bonheur. Toujours à sa recherche, les sybarites de l'humanité prennent l'ombre pour la réalité. Mais les hommes qui sont animés de la véritable sagesse ne perdent pas de vue leur destinée.

Il n'est personne d'ailleurs sur la terre qui jouisse du véritable bonheur, car il n'est pas d'homme qui n'ait été trompé dans ses rêves de félicité ; il n'est point de cœur qui n'entretienne une plaie cachée résultant de désirs non satisfaits.

C'est donc en vain que l'homme s'acharne après cette chimère fugitive, qui s'enfuit toujours à son approche.

La terre ne pouvant être un séjour de bonheur, le peu de satisfaction que l'homme y recueille n'est qu'un rayon échappé des mondes supérieurs. Chaque membre de la société s'évertue vers le but chimérique, mais nul ne l'atteint. La conscience humaine étant l'arbitre de la valeur de toutes nos actions, peut seule nous donner quel-

ques satisfactions et nous montrer la route qui conduit au port désiré.

Le bonheur, cette décevante illusion du cœur humain, est trop divin pour côtoyer la terre et pour pénétrer l'ombre et les ténèbres qui nous environnent dans ce lieu d'exil.

Il appartient au spiritisme de propager les idées morales et les sentiments humanitaires, qui peuvent seuls apporter à l'humanité terrestre un rayon de joie et de félicité.

La morale qui forme la base et le couronnement du spiritisme, constitue l'élément le plus puissant du progrès intellectuel et social.

Mais l'union qui existe entre la nature morale et le principe intellectuel est indissoluble. Ces données de philosophie rationnelle devraient servir de base à toutes les aspirations humaines.

La raison constitue la faculté intellectuelle par laquelle l'homme connaît, juge et se conduit selon les principes de droit et d'équité ; car c'est à l'aide de la raison que l'homme distingue le juste de l'injuste. La conscience, qui est sa sœur congénère, constitue une voix intérieure qui nous fait distinguer le bien du mal; elle est un juge et un arbitre placé dans l'être humain, lui démontrant et lui faisant distinguer le vrai du faux, la vérité de l'erreur, la lumière des ténèbres ; elle est un phare lumineux qui éclaire la route que les hommes doivent suivre pour arriver à l'harmonie universelle.

La conscience est donc ce sentiment intérieur qui révèle aux hommes le bien et le mal qu'ils commettent; elle constitue le critérium infaillible de nos actes.

La raison et la conscience sont donc des facultés qui se complètent réciproquement, et qui sont unies par un lien indissoluble.

Mais la raison et la conscience, oblitérées par les basses passions et dévoyées par la fausse direction qui leur est donnée, peuvent s'égarer sous l'empire des fausses inspirations des invisibles malfaisants

Que penser des hommes découragés ou subjugués par leurs passions inavouables, dont les aspirations ne dépassent pas les désirs des richesses, des plaisirs et des honneurs? Ce sont des aveugles qui ne voient que le néant après la mort. Les pensées d'anéantissement ont pour cause l'horreur des enseignements cléricaux, qui produisent la désespérance et le découragement.

D'après de tels principes, la tombe ressemblerait à un tyran solitaire, se plaisant sur les ruines de l'humanité et ne voulant régner que dans un désert.

L'immortalité de l'âme constitue une vérité absolue ; elle ne peut donc être une chimère, puisqu'elle révèle à l'homme l'infini dans ses désirs et l'espérance dans ses aspirations.

Qu'importerait à l'opprimé, aux malheureux et à tous ceux dont la vie est une suite de peines et d'ennuis, d'admirer les merveilles de l'univers, le progrès des sociétés et les efforts des savants pour pénétrer les mystères de la nature, si leur vie, semée de tribulations, de déboires et de privations, devait s'éteindre dans l'horreur de la mort universelle et dans le néant? La désespérante croyance du matérialisme, laissant l'homme malheureux et sans espoir d'une compensation future, présentant la tombe comme la fin indéterminée et incomprise, rien alors ne pourrait encourager les âmes affaissées sous le poids des chagrins, à supporter sans défaillance les adversités terribles de la vie terrestre.

Quel que soit le scepticisme de certains esprits découragés ou circonvenus par le cléricalisme; quelles que soient les préventions des âmes non satisfaites, laissons à l'humanité souffrante le port de salut que lui offre la croyance en l'immortalité de l'âme. Pourquoi, d'ailleurs, bannir de la société ce phare lumineux qui la soutient et ranime son courage dans les jours sombres la vie ? Puisque rien ne se perd, pourquoi l'homme, ce roi de la nature, serait-il anéanti à la mort de son corps matériel ? Une exception aussi anormale ne peut exister. L'âme immortelle, qui constitue l'être humain, ne peut s'anéantir.

Le vrai sage laisse aux sens le domaine borné du présent, et réserve à l'âme l'empire d'un avenir sans fin et la vision pleine de charme des beautés infinies.

L'existence humaine serait d'ailleurs sans but et sans espoir, si les régions translucides des mondes supérieurs étaient fermées impitoyablement à l'âme qui aurait accompli sa mission terrestre sans défaillance.

S'il est vrai que de temps en temps un souffle violent de matérialisme désespérant menace de dessécher les âmes tièdes, on ne doit pas s'en effrayer: ce souffle néfaste, engendré par le cléricalisme, passe comme les ouragans du désert.

Pendant les heures sombres de la vie, l'homme a besoin d'élever son âme au-dessus des événements humains et de lutter contre la désespérance, qui effacerait de son ciel étoilé les astres les plus radieux.

Dans le terrible combat de la vie, il est sage et rationnel de conserver ce rayon d'espérance, qui nous montre la récompense que nous recevrons dans l'infini. Il est donc nécessaire que des pensées d'immortalité soutiennent les affligés dans les épreuves de la vie terrestre.

On ne saurait assez faire pénétrer parmi le peuple la morale si pure, si élevée du spiritisme, qui est appelée à régénérer la société.

Toutes les belles paroles d'amour, de devoir, de lumière, de liberté et de justice se trouvent dans la morale du spiritisme.

Cette sublime morale met à néant toutes les horribles inventions cléricales d'un enfer éternel ou d'un paradis béat et stupide. Tous ces cauchemars, qui feraient douter de l'amour divin et de la raison humaine, s'évanouissent comme des nuages sous le souffle d'un vent impétueux.

Le véritable paradis est l'éternel amour, une béatitude active et une lumière pure que rien ne peut intercepter, constituant la grande école des existences successives régie par l'absolue justice et par l'harmonie universelle.

Mais il importe que la corruption de l'humanité terrestre ne nous décourage pas. Combattons sans trève ni merci tous les vices qui paralysent l'union fraternelle : l'orgueil effréné et les appétits immondes qui troublent les plus belles aspirations vers Dieu, source de toutes les harmonies.

Espérons que l'humanité terrestre, se perfectionnant, renaîtra resplendissante et sublime dans ses visions éthérées, et qu'elle sera transportée par la justice vers les régions sereines où règnent le bonheur et la brillante lumière à jamais bénie, l'éternel soleil de l'amour, régénérateur de notre société.

Le vrai spirite travaille à la régénération morale et à l'amélioration sociale de l'humanité. Le spirite doit donc s'efforcer de faire prévaloir la justice et la solidarité fraternelle. Une telle doctrine améliore les mœurs, éclaire la conscience et guide la raison.

Le spirite doit s'efforcer de ramener ses frères vicieux vers l'amour de Dieu et du prochain, centre de tous les amours harmoniques.

Déchaud,
Publiciste à Oran.

---

## QUATRE FAITS CONCLUANTS

Le *Harbinger of Light* dit : « L'un des journaux périodiques d'Italie les plus connus, est *Ars et Labor*, publié à Milan. Il paraît mensuellement et a soixante-trois années d'existence, contient quatre-vingts pages et cent trente illustrations photographiques. Comme caractéristique, il consacre une page au « Champ de l'Inconnu », dont les articles, dus à la plume de Signor F. Jacchini, traitent les phénomènes psychiques au point de vue scientifique ; l'auteur ne semble pas disposé à admettre la théorie spirite pour la production des phénomènes décrits. Il reconnaît toutefois être à court pour expliquer les faits suivants :

Lors d'une séance tenue à Rome, un esprit écrivit, par l'intermédiaire d'un médium : « Je suis un esprit ayant quitté mon corps matériel il y a quelque temps, et je vis dans une terrible angoisse. Je me suis communiqué à d'autres, mais personne ne consent à écouter mes prières, c'est pour cela que je viens ici. On m'appelait Lida Giordani Brunelli, je mourus à Cento le 6 janvier 1907. J'ai une grande envie de communiquer avec ma mère, la veuve Luisa Giordani, née Buzzio, et avec mon mari, Fidele Brunelli. »

On accéda à sa requête et on découvrit que, le 6 janvier 1907, mourut à Cento, à l'âge de 40 ans, Signora Lida Giordani, femme de Fidele Brunelli, habitant actuellement le quartier de San-Nicolo, paroisse Argenta, où il est propriétaire de quelques maisons et terrains. La veuve Luisa Giordani, née Buzzio, âgée de 77 ans, mère de la décédée, habite Cento avec son fils unique, qui a 54 ans, et est propriétaire et industriel.

Parmi les personnes présentes, aucune ne connaissait cette famille.

Ensuite, à Paris, une petite table donna le prénom et le surnom d'un Esprit prétendant avoir été pharmacien, habitant avec sa famille à Québec, au Canada. Un jour son esprit fut impressionné par la crainte d'avoir occassionné involontairement la mort d'un client en se trompant au sujet d'une prescription médicale, particulièrement que cette erreur une fois découverte aurait pu avoir de graves conséquences. Il ne put survivre à cette obsession et se suicida en se jetant dans le Saint-Lawrence.

L'enquête faite à la suite de cette révélation démontra que cette histoire était parfaitement vraie.

Le professeur Falcomer, de Venise, m'a envoyé ce qui suit :

Chez moi, l'un de ces soirs, je reçus cette communication : « Je suis Francisco Quirini. Je suis mort. Le « Stello Polare » arrivera d'ici deux mois. » Je n'attachai aucune importance à cette communication, si peu que je recommandais à mon entourage de ne pas parler de ce fait de peur d'alarmer bien inutilement les parents de mon pauvre ami. Seul, mon ami le docteur M... fut mis au courant, aussi ne fus-je pas peu surpris d'apprendre par ce même docteur deux mois plus tard, que la triste nouvelle n'était que trop vraie. Il venait de lire la confirmation du fâcheux événement dans les journaux, ce que je n'avais moi-même pas remarqué.

Un autre fait intéressant du professeur Falcomer :

Il y a quelque temps, mon excellent ami, Mattero Sceipès, capitaine de frégate, vint à une réception chez moi. A un moment donné, C. Milial, un avocat, indiquant un guéridon, nous proposa de tenir une petite séance. Nous acceptâmes. Le baron Stadier et moi nous mîmes à table. Après quelques essais, je pris un jeu de cartes, je tirai une carte au hasard, sans la regarder, ni moi, ni les autres assistants, je la déposai sur la table et demandai si quelque visiteur invisible pouvait nous indiquer la carte tirée. Un coup dans la table répondit aussitôt : « Oui. » La table indiqua alors la lettre P et le chiffre 3. La carte fut retournée et ce fut, en effet, le 3 de pique.

Attirés par nos bruyantes exclamations, tous les invités s'approchèrent aussitôt de la table. Le comte A. Priero demanda à faire l'expérience ; il tira de la même façon un carte du jeu, et la table répondit avec le même succès : « C'est le 7 de trèfle. » Comment peut-on expliquer ces faits sans les attribuer à l'intervention d'une entité intelligente ? Ils viennent probablement confirmer les dernières affirmations du savant Lodge : l'existence d'une frontière nous séparant du monde de l'au-delà, mais l'existence aussi de la vie universelle.

Peut-être sommes-nous à la veille de découvrir un monde de proportion incommensurable : le monde de la Vie Universelle.

(Traduit du *Light*, 30 janvier 1909, par

L. VAN MARKE.)

## SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE GENÈVE

**Compte rendu des travaux de l'année 1908**

(*Fin*) (1).

Nos vacances se terminant à la fin de septembre, notre séance de rentrée a lieu le 4 octobre. Elle commence par un bref compte rendu que veut bien nous communiquer M^me^ Pfeifer, sur des séances de matérialisation auxquelles elle assista, soit à Londres, soit à Paris. Dans ces dernières, notre collègue étant mal placée, n'a pu discerner les traits des apparitions. A Londres, les phénomènes furent beaucoup plus évidents pour elle. Il y eut des entités matérialisées, de la musique, du chant, la dématérialisation d'un guide, etc.

Le morceau principal indiqué par l'ordre du jour de cette séance était le premier travail de M^me^ Julliard, sur le livre de Maxwell traitant des phénomènes psychiques.

L'auteur s'occupe, d'abord, des moyens à employer pour obtenir les manifestations et déclare préférer la méthode spirite, comme étant la mieux qualifiée pour amener des résultats. Il proclame la supériorité des séances en pleine lumière, mais reconnaît que l'obscurité facilite beaucoup plus la production des phénomènes. Maxwell, en observateur sérieux, passe en revue tout ce qui regarde la mise en œuvre, dans cet ordre de faits : éclairage, température, mobilier, instruments de précision, etc., il étudie tout, pour signaler ce qu'il trouve le plus favorable à l'obtention des phénomènes. Le choix des assistants est, selon lui, ce qui importe le plus. Il déplore la rareté des médiums, mais les croit plus nombreux qu'on ne le pense. Ils peuvent se développer au sein de groupes composés de quatre à huit personnes où les sexes alternent. Il exige le plus grand sérieux. La musique est une condition de succès. Il convient de suivre les directions des invisibles et de traiter sérieusement les communications, mais cela n'implique pas qu'on accepte tout servilement. M. Maxwell se méfie un peu des médiums de profession, mais demande qu'on les traite avec bienveillance, en raison de leur sensitivité. Il accorde aux mouvements sans contact une beaucoup plus grande importance qu'à tous les autres faits. M. Maxwell fait remarquer que les personnifications qui se manifestent varient dans la nature de

(1) Voir notre numéro de mars.

leur individualité. Les unes déclarent être des humains désincarnés ; les autres se donnent comme un être collectif, formé des émanations des assistants. Quelle que soit cette individualité, il faut la traiter avec beaucoup d'égards, mais ne pas accepter aveuglément tous ses dires, car il lui arrive de tromper ou de se tromper. Ces êtres étranges s'annoncent ordinairement par des raps que l'auteur dit ne pouvoir se produire par aucun autre procédé d'imitation. M. Maxwell a fait des études psychiques avec Eusapia, relativement à divers déplacements avec contact insuffisant ou sans contact aucun. Il revient, à ce sujet, sur la lumière qu'il ne croit pas être un empêchement capital à la production des faits psychiques. Il affirme seulement qu'un phénomène très intense dans l'obscurité *doit* être plus faible avec la lumière et se défie de sa réalité si cette condition n'existe pas.

La séance de novembre est remplie par la deuxième partie du très intéressant travail de M<sup>me</sup> Julliard, sur le livre de Maxwell.

Il s'agit, aujourd'hui, des phénomènes lumineux qui ne sont pas les plus importants pour les spirites. L'auteur regarde lui-même comme hypothétiques les explications, dites scientifiques, qu'il essaie d'en donner. Il a eu des attouchements divers au cours de séances avec Eusapia. Il les dit très impressionnants, mais trop faciles à imiter. M. Maxwell attribue ces effets tactiles à la condensation de matières quelconques.

Viennent, ensuite, les phénomènes dits : « intellectuels » ; parmi ceux-ci, l'auteur distingue les automatismes sensoriels et les automatismes moteurs. Les premiers impressionnent les sens et sont également provoqués ou spontanés. La boule de cristal est le moyen le plus employé pour la production de la vision. C'est aussi le plus anciennement connu. Mais avec la carafe, le verre d'eau, un miroir, on obtient des résultats similaires. M. Maxwell en cite un grand nombre d'exemples. Il exhorte les médiums à écrire immédiatement tout ce qu'ils perçoivent par ces moyens.

Ces visions rappellent la télépathie et le rêve ; elles sont généralement symboliques. L'auteur affirme la télépathie ; mais il estime qu'il serait prématuré d'en rechercher les causes. Il divise en quatre classes les automatismes moteurs, savoir :

1° Automatisme musculaire simple (typtologie, planchette alphabétique, etc.).

2° Automatisme musculaire graphique (écriture et dessins automatiques).

3° Automatisme phonétique (discours automatiques).

4° Automatisme mixte (incarnation).

M. Maxwell déclare que c'est faute de mieux qu'il emploie le mot automatisme. L'écriture et l'incarnation pendant le sommeil attirent surtout son attention, bien qu'il ignore quelles personnalités se manifestent par ces phénomènes.

Le dernier chapitre de ce remarquable ouvrage met les expérimentateurs en garde contre l'erreur, — consciente ou non, — et la fraude.

L'auteur termine en engageant ceux qui douteraient de ses récits, à faire les mêmes études, avec la même méthode et la même patience. Il est convaincu que les faits psychiques entreront avant peu dans le champ de la science, lorsque les savants voudront bien ne plus voir chez les médiums des gens indignes de confiance, mais bien des sujets au système nerveux plus délicat.

En finissant cette attachante lecture, M<sup>me</sup> Julliard regrette que M. Maxwell n'admette pas l'intervention des esprits ; mais elle rend à cet auteur un sincère hommage pour le courage dont il a fait preuve en affirmant tant de phénomènes remarquables, sans se préoccuper du ridicule qu'y attachent les savants. Elle loue la sincérité et la bonne foi que respire cet ouvrage et ajoute que le jour où seront connues les lois qui régissent ces faits, un immense progrès sera conquis par l'Humanité.

En décembre, la dernière séance de l'année nous procure l'avantage d'une fort intéressante étude sur Emerson, par M<sup>lle</sup> Ch. Champury, qui nous donne, d'abord, une brève biographie de celui que l'on considère comme le plus grand penseur qu'ait produit l'Amérique. Emerson est né à Boston, en 1803. Il ne parvint au pastorat qu'à travers une enfance et une jeunesse hérissées de difficultés. Mais, bientôt, secouant les dogmes théologiques, il obéit à sa conscience en se retirant du sacerdoce pour conquérir la liberté de sa pensée. Là, de nouvelles difficultés l'assaillent. La recherche et la prédication de la Vérité l'absorbent ; mais il est combattu avec acharnement, et c'est après de longues années d'un travail opiniâtre (conférences en divers lieux, articles de journaux, etc.), que sa notoriété s'établit. Devenu célèbre, il garde sa modestie native, ne se laisse point griser par la gloire et demeure calme, bienveillant et digne dans le triomphe, comme il l'avait été dans l'adversité. Sa mentalité, très particulière, fut comprise par Maeter-

linck, qui le compare à Svedenborg, à Pascal, à Gœthe. A Genève, il trouve dans Amiel son point de ressemblance. Ces deux penseurs présentent, en effet, de nombreuses analogies que M^lle^ Champury indique, après avoir dit l'homme qu'était Emerson. Elle donne lecture de deux chapitres de l'ouvrage de M^lle^ Dugard, sur ce penseur, sur sa vie, son œuvre, etc. Elle parle du mysticisme d'Emerson, développe ses idées sur l'immortalité. Il croit à la vie d'outre-tombe, mais dépourvue de personnalité. Cette opinion s'explique chez lui par les extases auxquelles il était sujet et durant lesquelles il lui semblait être délicieusement absorbé dans l'Absolu (1).

Voilà, mesdames, messieurs, un aperçu bien élémentaire des travaux qui, en 1908, se sont produits dans notre Société. Nous devons des remerciements à leurs auteurs, dont plusieurs sont tributaires d'occupations professionnelles. Ils n'en ont que plus de mérite à nous favoriser de ce labeur supplémentaire, et je me permets, à ce propos, de faire appel à la bonne volonté de tous ceux de nos membres qui sont capables de nous aider en ce domaine. Les nouvelles découvertes scientifiques, leur application, les rapports plus ou moins directs qu'elles peuvent avoir avec les enseignements des Esprits, les faits psychiques remarquables et, surtout, authentiques dont nous pouvons être témoins et mille autres sujets divers sont de nature à nous intéresser, à nous instruire, à jeter de la variété dans nos séances. A l'œuvre donc, mes chers collègues, et que nous puissions bientôt compter quelques collaborateurs de plus pour la grande tâche qui nous incombe.

Comme je crois l'avoir dit dans un précédent Rapport, nous ne devons pas apprécier les progrès du Spiritisme selon la plus ou moins grande prospérité de notre Société. Nous ne sommes qu'une infime unité dans le vaste domaine de nos croyances. Portons nos regards vers les horizons qui s'en illuminent. Sur tous les points du globe, les disparus se manifestent, des groupes se fondent, les phénomènes se multiplient de telle sorte que messieurs les savants, jusqu'alors si dédaigneux de ces faits étranges, ont fini par s'en émouvoir et s'en enquérir. Aujourd'hui, leur propre expérience en constate la réalité ; aussi ne les nient-ils plus guère ; ils se retranchent, maintenant, dans la contestation de la cause qui les produit. Quelques-uns d'entre eux, plus logiques et peut-être plus sincères que d'autres, concluent comme nous à l'intervention des Esprits. Quant à ceux qui luttent encore contre l'évidence de cette cause, faute de mieux, ils expliquent les faits psychiques par des raisons que le simple bon sens répudie et dont l'action serait cent fois plus incompréhensible que la naturelle présence des âmes qui viennent prouver leur survivance et proclamer notre immortalité. Cette évolution d'opinions chez messieurs les savants, bien que fort incomplète encore, est plus importante qu'il ne le semble au premier abord ; elle change, avantageusement, le plan sur lequel nous plaçait leur dédaigneuse indifférence. Nous cessons d'être des charlatans et des fous, pour devenir gens comme les autres qui, d'accord avec les constatations scientifiques sur l'existence des faits psychiques, les attribuons à des causes différentes, voilà tout ! Nous attendons que la science nous démontre notre soi-disant erreur ; mais comme la chose ne semble pas près de se produire, nous gardons notre conviction, car elle nous console, nous fortifie contre tout découragement et nous aide à devenir meilleurs.

Apportons donc toujours plus de zèle à la répandre, en témoignant, par nos actes, qu'elle est pour nous un puissant élément de progrès, et que, par conséquent, elle est la VÉRITÉ.

Genève, 10 janvier 1909.

Sophie ROSEN-DUFAURE.

(1) La conscience même de cette absorption nécessite la persistance du *moi*. Avec délice, en effet, on peut, à certains moments, se sentir en harmonie avec l'Etre Universel ; mais si la personnalité est détruite, il n'y a plus de *sensation* appréciable.

S. ROSEN-DUFAURE.

## ÉCHOS ET NOUVELLES

### Congrès international de Psychologie expérimentale

Donnant suite à la proposition de M. Durville, la *Société Magnétique de France* vient de décider l'organisation du *Congrès international de Psychologie* qui tiendra ses assises à Paris, fin 1910. M. Durville a émis les idées suivantes :

1° Il paraît nécessaire d'organiser cinq sections : Magnétisme, Spiritisme, Occultisme, Théosophie, Psychologues indépendants.

2° La *Société Magnétique de France* doit non seulement prendre la charge d'organiser cette manifestation en faveur du spi-

ritualisme, mais elle doit en faire les frais.

Tous les spiritualistes doivent envoyer leurs idées. Elles seront communiquées au bureau de la *Société Magnétique de France*.

**Curieux cas de folie.**

M. Téder raconte, dans *l'Initiation*, que deux fous lui ont prédit l'incendie de l'Hôtel des Postes de Paris:

J'ai été dernièrement en présence de ce qu'on appelle un fou et de ce qu'on appelle une folle. Le premier est encore dans une maison de santé très connue; la seconde est soignée chez elle par un de nos docteurs les plus en renom.

Cinq jours avant l'incendie de l'Hôtel de la rue Gutenberg, la folle m'a dit :

—On s'occupe trop de l'électricité qu'on ne connaît pas; la terre est électrisée, je je le vois bien, et il va y avoir des catastrophes; un de ces quatre matins, vous verrez flamber la maison des Téléphones. Je vois cela, et l'on dit que je suis folle; cependant, je ne suis qu'une réflexion, et je réfléchis ce que je reçois.

... Trois jours avant l'incendie en question, le fou, qui était très agité, m'a dit:

— Tout s'électrise, les « fils électriques me font du mal, je ne peux passer près des rails, ça m'hallucine, je suis halluciné et je vois l'Hôtel des Téléphones qui brûle...»

La folle et le fou ne se sont jamais vus; mais comme j'ai été en relations avec eux, on est libre de croire que j'ai pu être un véhicule télépathique entre eux...

M. Téder passe pour un observateur sérieux. Que penser de son récit? La grave *Gazette de France* répond à cette demande par Platon qui, dans le *Timée*, dit:

Dieu a joint la prophétie avec la démence; et il est aisé de se convaincre de cette vérité, si l'on prend garde que personne ne prophétise véritablement que lorsqu'il est hors du sens, c'est-à-dire lorsque Dieu, ou le sommeil, ou quelque maladie, lui ôte l'usage de la raison.

(*Le Soir*, de Bruxelles.)

Depuis Platon, les idées ont quelque peu marché, et on est certain aujourd'hui que le don de prophétie et les autres facultés médianimiques peuvent s'allier avec la plus parfaite raison.

N. D. L. R.

**Télépathie.**

Les Mémoires de Mlle Thénard, une artiste de la Comédie-Française, certifient l'anecdote suivante:

Sa bisaïeule jouait tranquillement au loto avec sa grand'mère et sa mère, quand elle s'écria: « Mes enfants, arrêtez, mon petit-fils est malade ! » Comme on essayait de plaisanter, elle éclata en sanglots et reprit: « A genoux, mes enfants ! Etienne est mort: prions pour lui! » Le lendemain, une dépêche apportait, en effet, la funèbre nouvelle.

Cherchez dans vos propres souvenirs. Peut-être n'y trouverez-vous pas de phénomènes aussi précis, mais vous y trouverez trace de bien des pressentiments inexplicables que l'événement a vérifiés. Nous connaissons encore peu de chose des mystères du monde.

(*Nos Loisirs.*)

**Le bourgmestre de Glasendorf ne poursuivra plus les somnambules pour diffamation.**

Berlin, 11 décembre. (*Par fil spécial.*) — A Glasendorf, près de Glatz, un médium fameux, Mme Winter, fait courir tous les villages avoisinants. Un jour, elle évoqua l'esprit de Mlle Sammeck, la fille du bourgmestre, en présence de son frère. L'esprit exhorta ce dernier, en termes pathétiques, à aller dire à son père qu'il ferait bien de rendre aux pauvres l'argent qu'il leur avait volé, car sa lampe de vie était sur le point de s'éteindre dans l'éternité.

Très ennuyé, le bourgmestre de village, ne pouvant faire rétracter feu sa fille, intenta au médium un procès en diffamation.

En première instance, Mme Winter fut condamnée à trois mois de prison. Elle en appela. Les plus grands psychiâtres de Berlin furent convoqués. Ils déposèrent que le médium se trouvait en état d'autohypnose et, par conséquent, d'absolue inconscience pendant les séances, qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il disait et que, par conséquent, il ne pouvait être tenu pour responsable des propos répandus par lui.

Mais, en même temps, tous les pauvres de la petite commune vinrent se présenter devant la justice. Ils affirmèrent, avec une touchante unanimité, que l'esprit de feu Mlle Sammeck avait dit la vérité, que le bourgmestre prélevait la dîme sur les maigres sommes que leur allouait la commune. Le bourgmestre lui-même, mis au pied du mur, finit par avouer ses indélicatesses.

Bref, le médium, Mme Winter, fut acquittée cette fois, au milieu des acclamation de ses adeptes, et, dans toute la contrée, les spirites chantent des hymnes d'allégresse en l'honneur de cette victoire.

(*Le Journal*, 12 décembre 1908.)

*Le Directeur-Gérant* : A. Laurent de Faget. Mayenne, Imprimerie Ch. Colin

# Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

15e Année. — N° 6 Juin 1909

LE

# PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

*Le journal paraît le 20 de chaque mois.*

## UN DERNIER MOT SUR LA NATURE DU CHRIST

Nous avons reçu de notre ami et distingué correspondant, M. Kerwenc, la lettre suivante que nous nous faisons un plaisir de publier malgré la divergence d'opinions qu'elle accuse entre nous :

Toulon, 28 avril 1909.

Cher Monsieur et F. E. C.,

Je viens de lire la dernière partie de votre article : « Le Christ et l'Eglise », partie où vous passez en revue les opinions émises par vos correspondants sur ce sujet.

D'accord sur beaucoup de choses, nous ne le sommes plus sur la nature dû Christ. Ceci est, n'est-il pas vrai, un mince inconvénient, attendu que nous ne saurions tous avoir la même opinion, les opinions étant soumises elles aussi à la loi évolutive et ne représentant en fait que l'acquis individuel du moment. Et je ne répondrais pas au dit résumé, si, vous bornant à exprimer votre opinion, vous n'aviez, citant la mienne, émis des objections et posé des points d'interrogation qui semblent appeler d'autres explications.

Permettez que je consacre quelques lignes à vous donner ces explications.

Mon intention n'est pas de rouvrir ici l'ancienne querelle des Docètes et des Orthodoxes, ni même de renouveler celle plus récente d'Allan Kardec et de Roustaing ; elle n'est pas non plus de polémiquer avec vous. Je déteste la dispute et il n'entre pas dans mon tempérament de vouloir convaincre mon contradicteur, pour peu qu'il paraisse tenir à sa façon de voir, ce contradicteur fût-il même, comme vous, cher Monsieur, un ami estimé. Mon intention est de répondre seulement à quelques-unes de vos objections, vous renvoyant pour le surplus aux explications très complètes qu'en donne l'ouvrage de Roustaing.

Vous vous étonnez, dites-vous, que le Christ ait pu vivre 33 ans, qu'il soit né petit enfant et soit devenu homme, sans que personne se soit aperçu de la nature fluidique de son corps.

C'est apparemment que les yeux de ses contemporains n'étaient pas assez clairvoyants pour cela, ou que, de par la volonté de Jésus et pour les besoins de sa mission, l'apparence de son corps était telle qu'elle faisait complètement illusion.

Rappelez-vous, Cher Monsieur, les expériences de William Crookes, et l'apparition tangible et si parfaitement concrétée de Katie King. William Crookes dit, et nul parmi les spirites n'a mis en doute sa parole, qu'il avait vu Katie durant trois ans dans sa maison et qu'en outre des expériences auxquelles elle se prêtait, elle se mêlait très souvent à la vie de sa famille, conversant avec sa femme et racontant des histoires à ses enfants. Il ajoute que Katie avait une chevelure blonde dont il coupa lui-même une mèche après avoir suivi avec son doigt jusqu'à la racine des cheveux ; que son corps avait l'aspect, la consistance d'un corps humain, avec des organes, des sens, un appareil osseux complet et qu'enfin, l'ayant étreinte avec sa permission, il avait eu la sensation d'avoir entre ses bras une femme véritable.

Pourtant Katie était un esprit.

Ce qu'a pu faire Katie, esprit que je suppose d'un ordre inférieur à celui du Christ, pourquoi celui-ci ne l'aurait-il pas pu?

C'est précisément, selon moi, la faculté qu'avait Jésus de prendre ou de quitter à volonté son apparence humaine qui lui a

permis de jouer le rôle qu'on sait. Quand les princes des prêtres envoyèrent des gens pour l'arrêter, ceux-ci s'avancèrent pour le saisir, mais ils ne le purent. Le moment n'étant pas arrivé, Jésus avait tout simplement fait cesser la tangibilité de son corps. De même, pour marcher sur les eaux, il n'avait eu qu'à modifier dans une certaine mesure cette même tangibilité.

Pour accomplir ce que l'Evangile appelle des miracles, Jésus avait besoin au contraire de ne pas avoir ses facultés obstruées par l'écran de chair humain. Il fallait que son regard puisse à tout instant plonger dans l'infini, aussi bien que pour sa pensée, de pénétrer à tout instant au fond des âmes.

Si bien doué qu'il fût, le Christ aurait-il pu accomplir tous les faits dits miraculeux rapportés, s'il avait été obligé d'endosser la livrée humaine ? Aurait-il pu seulement ressusciter et sortir du tombeau?

Vous ajoutez encore qu'un être purement fluidique n'aurait eu aucun mérite à supporter les maux de ce monde. Qu'importe !... L'humanité de ce temps-là a cru en un Jésus saignant et pantelant ; cela a suffi. Qu'importe encore une fois les moyens. Les moyens employés par la divinité sont appropriés aux temps et aux intelligences, il doit suffire, qu'innocents en eux-mêmes, ils atteignent le but proposé.

Comme vous, je salue volontiers Zoroastre ; Moïse ne m'est rien moins qu'indifférent ; j'apprécie Confucius et je m'incline devant Bouddha ; comme vous, j'admire Socrate et le salue respectueusement ; Mahomet lui-même ne m'est pas antipathique. Je considère tous ces hommes comme des êtres supérieurs, des missionnaires, des christs. Mais parmi les missionnaires et les christs, il en est un qui m'apparaît comme le plus grand : c'est Jésus.

Celui-là, pour remplir sa mission telle qu'il l'a remplie, et sans qu'on puisse l'accuser d'orgueil, ne pouvait pas être astreint à revêtir notre corps de boue ; il devait au contraire prendre un corps en harmonie avec son élévation spirituelle, corps formé d'éléments puisés dans les régions supérieures et aptes à une longue tangibilité, corps qu'il pouvait enfin prendre et quitter à volonté.

Je ne sais si ces quelques lignes pourront modifier quelque peu votre manière de penser ; ce que je sais, c'est que la mienne ne saurait subir aucune variation — pour l'instant.

Veuillez agréer, cher Monsieur et F. E. C., mes toujours cordiales et bonnes salutations.

KERWENC

Pas plus que notre correspondant nous ne sommes et ne voulons être sectaire. Pas plus que lui nous n'avons l'orgueil de croire que nos pensées sont les seules justes.

Mais, comme lui, nous ne laissons pas entamer nos convictions réfléchies par l'exposé d'autres convictions, sans avoir rigoureusement pesé le pour et le contre. Or, si notre raisonnement n'a pu toucher notre courtois et si fraternel contradicteur, nous devons dire que le sien, malgré sa valeur et tout son charme, n'a point ébranlé l'opinion que nous nous sommes depuis longtemps faite sur la nature de Jésus.

M. Kerwenc, pour établir la fluidité du corps du Christ, nous cite l'exemple de Katie King, l'esprit qui se matérialisait dans le laboratoire de William Crookes.

A notre avis, on ne saurait établir une comparaison entre ces esprits matérialisés, hôtes de l'invisible un instant apparus parmi nous grâce au concours d'un puissant médium ; entre ces esprits qui ne peuvent supporter la lumière du jour, et même se désagrègent et s'évanouissent dans leur forme d'emprunt, dès qu'on dirige sur eux la clarté d'une lampe ... et Jésus qui, pendant trente-trois ans, se serait manifesté *fluidiquement* sur la terre, contrairement à ce que disent tous les Evangiles ; Jésus, qui parlait, buvait et mangeait au milieu de ses disciples ; Jésus, né enfant et dont le corps grandissant avait subi toutes les transformations de notre matière corporelle ; Jésus qui, malgré tout cela, aurait perpétué aux yeux de tous, sans éveiller l'attention de personne, le miracle journalier de sa présence en un corps visible et tangible, constamment tangible en dépit de son essence fluidique, corps qui n'aurait eu que les apparences de la matière et en aurait possédé, néanmoins, toutes les facultés.

— Mais, nous dit M. Kerwenc, le Christ n'a-t-il pas marché sur les eaux? Quel autre corps qu'un corps fluidique eût pu ainsi se soutenir à la surface des eaux?...

— Parfaitement. Mais ce pouvait être aussi bien (et mieux, à notre avis) le double fluidique de Jésus, son *périsprit* extériorisé !.. J'avoue que cette pensée me choque bien moins que la croyance en un corps constamment fluidique fonctionnant *matériellement* pendant trente-trois ans, exception unique aux lois de la nature.

On peut encore admettre que le corps physique de Jésus marchait sur les eaux, soutenu par les Guides invisibles du grand missionnaire.

N'est-ce pas ainsi que furent soutenus certains médiums dont la lévitation fit la célébrité : tel Eglinton, soulevé par une force occulte jusque sur les épaules de l'empereur de Russie ; Home, que les Esprits transportaient dans la rue par une fenêtre élevée de plusieurs étages, le maintenant en l'air et le ramenant, par une autre fenêtre, dans la chambre qu'il venait de quitter ?

N'est-ce pas aussi merveilleux que de marcher sur les eaux ?

Et cependant, ces deux grands médiums agissaient au moyen de leur corps physique. Ce n'était pas même leur périsprit qui jouait un rôle en ces circonstances.

Notre correspondant se demande si le Christ aurait pu accomplir tous les faits miraculeux que l'on rappporte, « s'il avait été obligé d'endosser la livrée humaine » ? Il se demande si le Christ aurait pu seulement ressusciter et sortir du tombeau ?

— Appolonyus de Tyane, Moïse (pour ne citer que ceux-là), ne faisaient-ils pas, eux aussi, des miracles ? Ils avaient pourtant revêtu la livrée humaine ; ils étaient venus sur terre avec le corps de tout le monde.

Comment notre correspondant peut-il croire que Jésus n'aurait pu ressusciter, sortir du tombeau, si son corps avait été formé de matière, comme le nôtre, pendant sa vie d'ici-bas ?

Est-ce donc le corps matériel qui ressuscite ? Evidemment non. Ce n'est pas le corps physique de Jésus qui est sorti vivant du tombeau : c'est son « corps glorieux », son *périsprit,* aucun spirite n'en saurait douter.

Mais quand il demandait à boire sur la croix, quand il invoquait son Père pour soutenir ses forces défaillantes, quand le sang coulait des plaies de ses mains et de ses pieds, de sa blessure béante au côté, Jésus n'avait pas, ne pouvait avoir un corps fluidique, c'est mon inébranlable conviction.

Je ne pousserai pas plus loin la discussion avec mon honorable correspondant. Nos lecteurs connaissent les opinions émises : ils se rangeront du côté où les inclinera leur raison.

Mais je demande à terminer par l'évocation d'un souvenir.

J'ai lu — il y a fort longtemps — l'ouvrage de Roustaing sur lequel s'appuie M. Kerwenc pour sa démonstration de la fluidité du corps du Christ. J'ai, du moins, eu l'intention de lire cet ouvrage. Mais à la page 44 (si j'ai bonne mémoire) une énorme surprise m'était réservée.

Il y est question de Jésus, enfant, suspendu au sein de sa mère comme ces bébés gloutons qui demandent au lait maternel toute leur subsistance.

Deux anges planent sur la tête du petit Jésus et se penchent sans cesse vers lui. Pour quoi faire ? Je vous le donne en cent, ami lecteur. Ces anges, au dire de Roustaing, sont occupés à retirer, au fur et à mesure de son écoulement, le lait qui s'épanche du sein de la Vierge-Mère, afin que, s'il vient mouiller les lèvres de l'enfant, il ne puisse, du moins, pénétrer dans ce corps *purement fluidique* qui n'a pas besoin de nourriture matérielle.

Cette peinture me parut fantasque, ridicule même, et je fermai le livre sans avoir le courage d'aller plus loin. Ce fut un tort sans doute, car des amis m'ont affirmé, depuis, que les livres de Roustaing renferment de belles et bonnes pages en concordance parfaite avec la doctrine spirite.

J'en suis ravi et je le crois d'autant plus volontiers que M. Kerwenc aime ces ouvrages. Mais cette terrible 44e page n'a jamais pu me sortir de l'esprit. Elle aurait détruit en moi toute velléité de croire à la nature purement fluidique du Christ, si ma raison m'avait permis cette croyance.

A. Laurent de Faget.

## *ÉVOLUTION ET CIVILISATION*

Si nous portons notre attention sur l'humanité pour établir une sorte de bilan des progrès réalisés depuis les temps les plus reculés, nous arrivons à cette constatation que, si le progrès est considérable au point de vue intellectuel, le moral semble n'avoir subi aucune évolution.

Ce que nous appelons la civilisation est la connaissance des lois de la nature et l'ensemble des avantages que la collectivité a su tirer de cette connaissance. La civilisation a pu étendre le champ d'activité de la nature morale de l'homme, mais non pas changer cette nature même. L'humanité fut et sera toujours l'incarnation d'un état moral qui correspond au degré d'évolution de notre terre.

Nous pouvons envisager le genre humain à un triple point de vue : physique, intellectuel, moral.

Au point de vue physique, l'homme est esclave de la terre. Elle le nourrit, mais elle lui a assigné sa place dans la nature et stipulé les lois auxquelles il doit se soumettre.

Par le côté intellectuel, l'homme, en cherchant à comprendre les lois qui régissent le globe qu'il habite, tente de devenir libre dans la nature de ses moyens.

Par le côté moral, nous appartenons à l'Univers.

L'homme, en tant qu'habitant de la terre, représente un être qui possède la forme, les facultés sensorielles, les instincts et les besoins particuliers propres à son espèce, tout comme chaque individu d'une espèce quelconque en présente toutes les particularités.

L'homme est donc classé parmi les êtres habitant notre planète et, comme les autres, il est soumis à des lois immuables qu'il ne saurait transgresser qu'au prix de son existence : sa constitution, ses propriétés sensorielles, son bien-être et l'avenir même de son espèce dépendent de l'observation de ces lois qui lui dictent les conditions de sa manière de vivre. Sur ce point, il n'y a pas d'exception : un quadrupède, un ver, un arbre, un brin d'herbe même, ne sauraient prospérer qu'autant que les conditions d'existence prescrites par la Nature sont remplies.

La supériorité que nous nous attribuons sur les êtres conscients et inconscients n'a aucune valeur aux yeux de la Nature qui traite toutes ses créatures avec la même sollicitude, mais aussi avec les mêmes exigences : sans aucune faveur ni pour les unes ni pour les autres, elle manifeste un sentiment identique à l'égard de toutes.

A l'état sauvage, chaque animal et chaque plante a sa sphère spéciale nettement indiquée ; nous ne rencontrons pas dans les pays froids les mêmes êtres et végétations que sous les latitudes méridionales.

Ainsi, l'homme primitif ne pouvait s'éloigner des contrées tempérées, où il trouvait sans peine une nourriture suffisante et ne souffrait pas des intempéries.

En mettant à profit certaines lois que l'expérience lui a révélées, l'homme a su s'établir sur le globe entier, tout en pourvoyant aux nécessités de ses différentes situations. Mais il a surtout su se créer des besoins, conséquence directe de ses expériences et du progrès.

Notre manière actuelle de vivre est tout un art, comparée à celle de nos primitifs ancêtres ; et cependant, l'homme considéré au point de vue matériel n'a pas changé : s'il n'observe pas les lois que, dès le début, la Nature lui a imposées ; s'il veut se soustraire à l'influence bienfaisante du grand air et du soleil ; s'il refuse à ses forces une activité suffisante avec un repos proportionné, il périclite infailliblement.

Tout son art de vivre ne peut subsister qu'autant que l'homme tient strictement compte des lois naturelles, car aucun progrès ne saurait le libérer de ces obligations.

La civilisation est donc uniquement l'expression de la condition intellectuelle du genre humain ; c'est en cela que réside sa supériorité sur les autres espèces. Notre cerveau a la faculté d'enregistrer les expériences faites et d'en tirer les conséquences ; mais il y a plus ; l'homme va au devant des expériences, il les recherche, les provoque pour en appliquer les déductions qu'il croit lui être utiles. C'est ainsi qu'il arrive à déchiffrer, les unes après les autres, les lois de la nature et à utiliser les forces qu'elles lui révèlent. Tout ce que l'on nomme civilisation est là ! L'homme jouit donc de la perfectibilité intellectuelle tout en étant contraint de rester à jamais dans la servitude de son corps animal. Cette particularité a pour conséquence que l'homme, quel que soit son degré de développement, sera toujours à la merci des instincts inhérents à son espèce.

Qu'on ne dise pas que la civilisation ait modifié le caractère de l'homme ; au contraire, c'est elle qui a dû se mettre au service de ses instincts qu'elle a consultés à chaque nouvelle invention. C'est ainsi, par exemple, que nous voyons l'instinct de la conservation jeter sa note partout : chaque chose que crée l'esprit humain — qu'elle soit appelée télégraphie, automobile ou ballon — est examinée, en tout premier lieu, pour les services qu'elle peut rendre pour la défense, en cas de guerre. Si tu veux la paix, prépare la guerre ! Telle est la devise de toutes les générations.

Pour se rendre un compte plus exact de la réalité du fait que la civilisation est indépendante du fond de la nature humaine, il suffit d'examiner de plus près le caractère de nos diverses facultés. Nous trouvons, d'un côté, les facultés ou sens de la logique, de l'idéalisme, de la musique et d'autres qui marquent incontestablement une supériorité de l'homme sur les autres êtres. C'est à ces facultés qui n'ont rien de commun avec nos sens moraux que nous devons notre degré de civilisation.

D'un autre côté, nous trouvons les facultés ou sens de l'amour de la progéniture, de la propriété, de la dissimulation, de la défense, de l'affection, de l'égoïsme, etc.

Il est à remarquer que ces facultés-là ne sont pas influencées par le progrès. Ce sont elles qui déterminent notre état moral, mais qui, du même coup, donnent le caractère de notre nature animale, car le moral est un ensemble de facultés qui découlent directement de cette nature animale et que l'humanité a conservées intactes depuis le jour où elle s'est manifestée comme espèce. En d'autres termes, la marche ascendante de l'humanité ne touche que certaines facultés qui, parties d'origines infimes, peuvent se développer à des degrés que nous ne saurions imaginer. Ce développement n'implique nullement une marche ascendante de notre moral, tout comme la culture intellectuelle chez un individu n'est pas en même temps une culture de ses facultés morales.

Il y a donc des facultés à civilisation et des facultés animales et morales.

Notre civilisation se manifeste par des aits qui prouvent que nous sommes en progrès sur nos ancêtres. Ainsi, les vêtements consistaient autrefois en peaux de bêtes ; aujourd'hui, nous portons des habits qui nous couvrent mieux. Nos habitations ne sont plus des cavernes ou des cabanes montées sur pilotis ; ce sont des maisons, dans lesquelles nous nous trouvons absolument à l'abri de toute intempérie. Notre peinture, notre littérature, notre sculpture, notre musique, n'ont rien de commun avec les manifestations artistiques des premiers temps. Nous mesurons les distances et le temps, choses inconnues autrefois. Nous possédons des instruments qui parlent, écrivent et calculent, des chemins de fer, bateaux à vapeur, sous-marins, aéroplanes, etc. ; et personne ne saurait dire ce que demain nous apportera, car de l'allure dont nous allons, nous pouvons nous attendre à bien des merveilles.

Mais, je le demande, un seul de ces progrès a-t-il changé la mentalité humaine? Y a-t-il plus de franchise sous la soie et le velours qu'il n'y en avait sous les peaux de bêtes des primitifs? Y a-t-il moins d'égoïsme dans une habitation luxueuse qu'il n'y en avait sous la tente antique? Y a-t-il plus de fraternité entre les hommes, depuis que nous possédons les chemins de fer? — Nullement! — En Amérique, dans les Indes, en Egypte, il y a, sur les chemins de fer, des voitures pour les blancs et d'autres pour les hommes de couleur. Voilà un exemple qui montre comment les pionniers de la civilisation comprennent la fraternité entre les races.

Cela me remet en mémoire un récit en vers du poète allemand Seume ; qu'il me soit permis de le dire, en deux mots. Il met en présence un fermier blanc et un peau-rouge ; l'Indien traversant la forêt est surpris par une violente tempête et obligé de chercher un refuge. Il trouve une ferme, il frappe ; sous la porte qui s'ouvre, un blanc paraît et l'interpelle. L'Indien demande l'hospitalité, le blanc refuse. Peu de temps après, le même fermier s'est perdu dans les bois, lorsque, la nuit étant venue, il aperçoit la fenêtre éclairée d'une chaumière. Il s'y dirige pour demander asile et trouve une Indienne qui le fait entrer et s'empresse auprès de lui, pendant que son mari cède à l'étranger la place près du feu. Lorsque, le matin, le fermier se réveille, il reconnaît en son hôte le peau-rouge que, peu de temps auparavant, il avait chassé de sa porte. L'Indien l'accompagne quelques pas, lui montre le chemin et, prenant congé, lui dit : « Vous nous appelez les sauvages : pourtant, ne sommes-nous pas meilleurs ? »

C'est bien ainsi ; le progrès de la civilisation n'est pas le progrès du moral. Il eût semblé que l'instruction — et surtout l'instruction obligatoire — dût avoir une influence heureuse sur le moral, mais pas davantage. L'imprimerie, qui est certainement l'agent le plus important pour répandre l'instruction, est une invention qui, pour bienfaisante qu'elle peut être, sert en même temps à propager l'erreur et l'immoralité, à exciter à l'intolérance et même à la guerre. Pour peu qu'on examine de près toutes les inventions et découvertes, il n'en est peut-être pas une qui n'ait que de bons côtés, et à mesure que nous progressons, la civilisation nous octroie ses avantages, mais aussi ses maux : la nervosité, la neurasthénie, la folie et la déchéance physique deviennent de plus en plus fréquentes. Les primitifs, certes, ne connaissaient pas tous ces maux ; mais, pour nous en débarrasser, faudrait-il abandonner tout progrès ? — Nous ne voudrions pas ! Il faut donc tâcher, pour le moins, de donner au tout de l'équilibre et de l'harmonie, et de faire en sorte que nous soyons maîtres et non pas victimes de notre civilisation.

(*A suivre.*)

G. WOLFRUM.

# Groupe spirite du Mans

## Communications médianimiques

(*Fin*) (1)

### Séance du 13 Janvier 1909

A l'ouverture de la séance, M. L... prononce les paroles suivantes : Mes chers amis, je crois qu'au début de notre séance, notre devoir est d'unir toutes nos pensées en un faisceau compact et indissoluble pour les envoyer à tous nos frères et sœurs qui ont été si cruellement éprouvés par l'affreuse catastrophe de Messine. — Il faut que nos pensées, empreintes de nos sentiments de loyale et sincère fraternité, aillent consoler et réconforter ces malheureux esprits dont le trouble est d'autant plus profond que leur désincarnation s'est produite si brusquement et si soudainement, leur causant nécessairement à tous les plus affreuses douleurs physiques et morales.

Aussi, nous adressant à toutes ces âmes infortunées, nous leur disons : Chers amis, qui que vous soyez, nous vous tendons nos mains fraternelles et compatissons à toutes vos douleurs. Quelles que soient vos fautes ou faiblesses humaines, ayez confiance en Dieu, notre père à tous, parce que Lui seul est toute justice et tout amour. — Elevez vos cœurs vers Lui et suppliez-Le d'ouvrir vos yeux à la lumière et de vous donner la force et le courage de supporter vos épreuves présentes et futures, lesquelles ne sont d'ailleurs que la conséquence des fautes du passé.

Nous prions nos chers amis de l'espace, nos bons et dévoués protecteurs, de se rendre auprès de vous pour sécher vos larmes, calmer vos angoisses, vous aider à sortir de votre trouble, vous consoler et vous inspirer les sages et vaillantes résolutions que réclame votre état. — Accueillez-les avec confiance, car ce sont des frères qui vous aiment ; soyez attentifs et dociles à leurs conseils et bientôt vous vous sentirez réconfortés et en mesure de marcher avec eux, la main dans la main, et d'accomplir la nouvelle destinée qui doit favoriser votre évolution, c'est-à-dire vous rapprocher du Très-Haut.

*M. L... demande au guide de vouloir bien faire connaître ses impressions sur la catastrophe de Messine.*

Réponse : Vous ne pouvez vous faire aucune idée du tableau de cette terrible catastrophe. Toutes les angoisses, déchirements du cœur et souffrances morales et physiques, ont été supportées par ceux que la mort n'a pas étreints de suite.— Les esprits emportés brusquement, sans avoir le temps de se reconnaître, sont dans un état d'affolement impossible à décrire ; ils appellent les leurs avec des cris qui vous étreignent le cœur. — La mission des esprits élevés, auprès de ces pauvres victimes, n'est pas près d'être terminée ; il faut que tous se dévouent pour les consoler et les réconforter.

*A ce moment l'esprit de X... vient donner la communication suivante :*

J'ai promis de vous faire part de mes impressions sur l'entretien que je devais avoir avec votre guide. Les voici :

Nous avons beaucoup discuté et j'ai combattu ses idées avec politesse, mais aussi avec acharnement. Je suis obligé de convenir que vos doctrines semblent plus justes que les miennes. Pourtant j'ai pratiqué toute ma vie, avec bonne foi, la doctrine catholique ; j'y ai trouvé de grandes consolations, et je me croirais parjure en l'abdiquant. J'ai donc encore besoin de beaucoup réfléchir et de prier votre guide de causer quelquefois avec moi.

*Après quelques réflexions faites par M. L..., X... continue :*

Vous devez bien penser que j'ai besoin de réfléchir. Vos idées sont l'écroulement de principes amassés depuis des siècles et vous voulez mettre à terre tout cela dans quelques jours ! cela est impossible.

### 27 Janvier 1909.

Le Guide. — Mes bons amis, je suis au comble de la joie lorsque je vous vois réunis dans un but d'études et remplis tous du désir de faire le bien autour de vous. Maintenant posez vos questions.

M. L. — Auriez-vous l'obligeance de nous dire si, au cours de vos entretiens avec l'esprit X..., vous avez pu l'amener à partager notre manière de voir :

Réponse. — Je l'amènerai certainement à partager nos idées sur la doctrine qui nous est chère, mais il faut laisser à cet esprit, dont l'intelligence et le cœur sont de puissants auxiliaires pour accomplir la mission que je me suis imposée, le temps de réfléchir, car il est dur d'abandonner des principes qui datent de son enfance et qui sont cimentés par des siècles d'existence.

*Un esprit bien malheureux (Georgette) vient s'incarner et pleure abondamment,*

(1) Voir notre numéro de mai.

*terrassée par le remords d'un crime passionnel qu'elle a fait commettre par le fils même de la victime. Cette victime (la mère de Maurice) vient pardonner à Georgette pendant que celle-ci sanglote. Nous donnons ci-après cette touchante communication, inspirée par la plus pure charité, et où l'on sent bien toute la générosité d'un cœur maternel.*

Mes amis, je suis aussi émotionnée que la pauvre enfant qui pleure ses fautes, fautes dont mon fils aimé a été la victime. Je l'ai maudite, mais aujourd'hui, connaissant la loi divine, je sens que je dois pardonner et c'est du plus profond de mon cœur que je lui tends la main et que je lui dis courage dans la bonté de Dieu qui permet à toutes ses créatures de se relever par le repentir. Pardonnez, mes amis, à tous ceux qui vous ont fait du mal. Dieu, à son tour, vous pardonnera vos fautes et vous ouvrira les portes du séjour des bienheureux, comme l'a dit Christ, dans ses belles paroles.

Le Guide. — Mes amis, je vous dis à bientôt. Vous allez rentrer le cœur rempli du bien que vous avez fait aux pauvres esprits malheureux. C'est le devoir de tout bon spirite de consoler ceux qui souffrent. Donnez-vous cette mission et vous vous sentirez fort dans l'adversité.

**10 Février 1909.**

M. D. — Les occultistes et théosophes prétendent que nous sommes entourés d'êtres qu'ils dénomment coques, élémentaires, élémentals, élémentains, lesquels peuvent agir sur les incarnés et leur faire commettre de mauvaises actions. — Les théosophes prétendent que beaucoup de communications spirites sont données par ces entités.

Que devons-nous penser de tout cela ?

Le Guide. — Ce sont des mots qui expliquent certaines forces de la nature, mais que nous n'avons pas trouvées dans nos recherches.

Les forces de la nature ne sont pas niables, mais il ne faut pas croire que nos manifestations spirites ne sont que le résultat de ces forces. — Non, mes amis, vos chers disparus survivent à la matière; leur esprit, dégagé des liens terrestres. s'envole dans l'espace pour habiter le plan désigné par son évolution. Tous ces termes sont dus à des illusions d'optique, de voyance mal développée, et aussi à un peu de taquinerie à l'égard des spirites que les théosophes appellent les débutants dans les connaissances de l'au-delà. — Laissez aux théosophes leurs aspirations qui les guident dans la voie du bien et dans l'amour profond de l'humanité, mais laissez aussi aux spirites les douces effusions si réconfortantes qu'ils reçoivent de leurs chers disparus et les consolations apportées à ceux qui pleurent des êtres aimés et la certitude que tout n'est pas fini à la tombe et que nous sommes réunis à ceux qui nous ont devancés dans la grande patrie.

*M. L... donne lecture de quelques pages d'un ouvrage théosophique où l'auteur exprime en termes très bienveillants des sentiments de vive sympathie à l'égard des spirites. On ne peut que se féliciter de cet état d'esprit qui est tout à l'honneur de l'auteur.*

*Il y a cependant un point sur lequel nous appelons l'attention du Guide. C'est lorsque l'auteur dit que les esprits qui viennent se communiquer peuvent souffrir de cette évocation en ce sens qu'elle peut retarder leur évolution. Il y aurait surtout de sérieux inconvénients pour les âmes séparées brusquement de leurs corps.*

Le Guide. — Vous pouvez, mes amis, être utiles aux esprits dont parle cet ouvrage en les laissant venir près de vous et en profitant de leur présence pour leur expliquer les lois divines et aussi, à mesure que leur intelligence se développe, les lois de la nature qui sont connues de tous, car, mes amis, vos connaissances sont bien faibles en cette matière.

Quant à l'esprit de bienveillance que reflètent les pages de l'ouvrage théosophique dont vous venez de nous entretenir, je vous dirai que tous les hommes de cœur sont appelés à se comprendre et doivent s'unir dans un but d'humanité et de fraternité universelle.

**24 Février 1909.**

Le Guide. — Vous remplissez bien vos devoirs envers les esprits souffrants, mais vous manquez de recueillement.— Il faudrait un silence religieux qui vous manque. — Faites donc, mes amis, un effort pour rester quelques heures recueillis. Vous avez deux jours par mois pour penser à votre âme; les autres sont assez nombreux pour vous distraire. — Vos réunions ne deviendront intéressantes qu'à cette condition.

Maintenant posez-moi vos questions.

M. L. — Vous nous avez dit à la dernière séance qu' il faudrait s'efforcer de développer la spiritualité de M$^{me}$ G. ... Voudriez-vous nous donner quelques conseils

à ce sujet et nous dire ce qu'il faut faire?

Le Guide. — La spiritualité est un état d'âme formé par l'évolution. Pour acquérir la spiritualité, il faut diriger toutes ses actions vers le bien; être charitable pour tous ses frères, même pour ceux qui sont en bas de l'échelle sociale. Il faut aussi orner son esprit par des lectures sérieuses. — Voilà le moyen de développer la spiritualité. Faites donc, mes amis, des efforts pour être bons, même envers les méchants, car ils sont à plaindre. Vous voyez, par les incarnations, le sort des méchants; ayez pour eux de la pitié et ne les accablez pas, car vous ignorez ce que vous avez été autrefois.

*Après quelques paroles de remerciements prononcées par M. L..., le Guide continue :*

Je suis heureux de vous guider. — Je me suis donné cette mission ; il faut que je la remplisse pour vous faire gravir promptement l'échelle du progrès moral — N'oubliez pas enfin que la lecture surtout, orne l'esprit et le cœur.

*M. L... donne lecture d'une lettre qu'il a reçue de M. L. Denis, annonçant la bonne fortune qui échoit au groupe par suite de l'arrivée au Mans de Mlle Lant... qui est un médium remarquable. A la suite de cette lecture, le Guide ajoute:*

Je suis aussi heureux que vous de la grande faveur qui vous arrive. Tout a sa raison d'être. Vos travaux vont prendre un autre essor, je l'espère du moins. — Montrez-vous dignes, mes bons et dévoués amis, de cette faveur et faites toujours le bien, ce sera le moyen d'être récompensé.

**4 Mars 1909.**

La séance a été présidée par M. L Denis qui a présenté aux membres du groupe Mlle L..., médium à incorporation dont il a pu, à Marseille, apprécier les brillantes facultés.

Au cours de cette séance, le nouveau médium a eu plusieurs incarnations qui ont vivement impressionné l'auditoire qui jusqu'ici n'avait pas eu la bonne fortune d'entendre traiter, avec un langage irréprochable dans sa forme et sa pureté, divers sujets se rapportant à la haute philosophie du spiritisme. — Le silence religieux au milieu duquel les esprits sont venus donner leurs enseignements n'a fait que favoriser les manifestations et permettre aux assistants de ressentir plus vivement encore l'impression bienfaisante du beau et noble langage des Esprits qui ont daigné venir au milieu de nous pour la première fois.

Sans doute, il est regrettable que des enseignements d'une telle élévation n'aient pu être sténographiés, pour être conservés, mais nous pouvons espérer que les chers Esprits qui viennent de nous donner oralement un premier témoignage de leur affection, voudront bien, de temps en temps, nous donner par l'écriture médianimique, des communications propres à réconforter nos âmes et à développer en elles la spiritualité qui seule peut éclairer leur route étroite et ténébreuse.

*A la suite de ces manifestations V. Tournier, notre guide, est venu donner la communication suivante:*

Je commence par tendre une main fraternelle et amie à notre cher frère Léon Denis. — Vous me voyez heureux et ému de vous posséder ici aujourd'hui ; votre présence me rappelle les bonnes causeries d'autrefois. — Je salue du fond du cœur le nouveau et sympathique médium que la Providence vous envoie. Nous l'entourerons de notre affection et nous nous unirons à ses guides pour faire progresser ce groupe que nous affectionnons.

## Dans le monde des Spirites

(Extrait du *Petit Parisien* du 29 mai) (1).

Grande nouvelle : on vient de fonder, à Londres, un bureau de communication avec l'au-delà. Vous devinez, naturellement, qu'il s'agit là d'une entreprise spirite. C'est M. Stead, le journaliste anglais bien connu, récemment converti au spiritisme, qui en a eu l'idée. Dorénavant, quiconque voudra s'entretenir avec l'âme d'une personne qui n'est plus, n'aura qu'à s'adresser à ce bureau : un des médiums qui s'y trouveront en permanence, le mettra en communication — comme au téléphone — avec l'esprit demandé et servira d'intermédiaire aux deux. Car les médiums seuls, comme vous le savez, possèdent la précieuse faculté de faire apparaître les esprits.

(1) Nous reproduisons cet article (malgré le doux persiflage qui le commence et le termine): 1° parce qu'il peut mettre en garde certains néophytes contre le danger de la crédulité excessive, de la foi irréfléchie et sans contrôle, qui est un des écueils du spiritisme mal compris et mal pratiqué; 2° parce qu'il établit la véracité des faits psychiques et, par là, concourt — plus que son auteur ne le voudrait peut-être — à l'extension du spiritisme dans le monde.

N. D. L. R.

Le succès de ce bureau est certain et dès aujourd'hui il est facile d'indiquer les personnes parmi lesquelles il recrutera sa clientèle.

*
* *

Tous ceux qui ont fréquenté des réunions spirites savent qu'on y trouve toujours le même public. Il y a d'abord le savant qui accepte le phénomène spirite et cherche à en saisir la raison d'être. Il y a ensuite le sceptique, pour lequel tout, dans le spiritisme, est fraudé, machiné, truqué comme dans un spectacle de prestidigitation. Il y a enfin le convaincu qui ne discute rien et admire tout, en bloc. L'histoire suivante, que j'emprunte à M. Maxwell, est, à ce point de vue, particulièrement typique:

Un commerçant de province qui, depuis quelque temps, s'adonnait au spiritisme en compagnie de sa femme, médium émérite, reçut un « message » lui ordonnant de vendre à Paris, par dépêche, de la rente française et d'acheter de la rente italienne. Il transmit cet ordre à son banquier et, par hasard, il se trouva qu'en spéculant sur la baisse de la rente française, l'esprit avait vu juste. Plusieurs autres indications relatives à des opérations de bourse, toujours envoyées par message au cours de séances de spiritisme, ne furent pas moins heureuses. Notre commerçant ne se tenait pas de joie, convaincu qu'avec le concours d'un esprit aussi avisé il ne tarderait pas à se trouver à la tête d'une fortune considérable. Mais lorsque survinrent les complications avec l'Allemagne — la chose se passe en 1870 — il pensa qu'il serait peut-être préférable de réaliser ses gains. L'esprit, consulté sur ce point, s'y opposa d'une façon formelle, en déclarant qu'il n'y aurait pas de guerre: « Tes affaires, disait-il dans son message, ne doivent plus te préoccuper ; c'est moi qui m'en charge ; tu n'as qu'à obéir et tu seras récompensé. »

Notre commerçant obéit et perdit naturellement toute sa fortune. En garda-t-il quelque rancune à son conseiller ? En aucune façon, celui-ci ayant eu soin de lui déclarer dans un message que cette perte d'argent était une simple épreuve dont il recevrait bientôt une juste récompense.

Le pauvre homme retourna donc à son comptoir. Mais il est des névropathes et des détraqués — ils font aussi partie du public spirite — que le spiritisme conduit bel et bien à l'aliénation mentale. Telle est entre autres l'histoire d'un brave rentier, racontée tout au long par le docteur Viollet. A force de fréquenter les réunions spirites, il s'imagina être devenu médium. Sous la dictée des esprits, il écrivit deux volumes de révélations et de prédictions absurdes, qu'il fit éditer à ses frais. La folie éclatait si bien à chaque page de son livre, que sa famille le fit interner.

*
* *

Comme je viens de le dire, des savants très sérieux, très compétents s'intéressent aujourd'hui au spiritisme et, d'une façon plus générale, à ce qu'on désigne sous le nom de merveilleux. Si étrange que paraisse le phénomène qui se déroule sous leurs yeux, ils en admettent la réalité et cherchent à en déterminer la cause. Aussi bien, c'est dans les publications scientifiques qu'on trouve des faits de ce genre, bien observés et consciencieusement étudiés. En voici un, à titre d'exemple, qui a été publié récemment dans les *Archives médico-chirurgicales du Poitou* par le Dr Méreau :

Le Dr Méreau avait, parmi ses malades, une jeune femme, qui ne voulait plus rien prendre à ses repas. Comme les médicaments qu'il lui donnait, restaient sans effet, il décida de l'endormir et de lui suggérer de manger comme tout le monde. Un jour qu'elle était endormie, il prit douze carrés de papier épais, fit sur l'un d'eux une croix au crayon, les plia tous les douze d'une façon identique, et les posa sur une table devant sa malade en lui demandant d'indiquer celui qui était marqué d'une croix. Elle prit les carrés pliés les uns après les autres, les plaça un à un devant ses yeux et mit de côté l'un d'eux en disant : « Voici celui qui est marqué d'une croix. » C'était exact.

« Mais je voulus pousser plus loin cette expérience, écrit le Dr Méreau. J'avais sur moi diverses lettres ; j'en choisis deux dans le nombre, une fort bien écrite, l'autre excessivement difficile à lire. Je les plaçai chacune dans une enveloppe semblable que je cachetai ; il va de soi que les enveloppes étaient épaisses et qu'on n'apercevait rien au travers. Je priai une personne présente de bien les retourner pour que je ne les reconnusse plus moi-même et je les donnai à ma malade. Elle porta une première enveloppe à la hauteur de ses yeux et, à ma grande stupéfaction, se mit à me lire ma lettre, depuis le premier mot jusqu'au dernier, mais à l'envers. Quand elle plaça la seconde enveloppe devant ses yeux, elle me dit : « Oh, celle-là, je ne peux pas, c'est trop mal écrit. »

En rapportant ce fait très curieux, le Dr Méreau nous en fournit en même temps l'explication. A son avis, l'acuité visuelle devient tellement fine chez les individus endormis, que leurs yeux perçoivent les rayons invisibles émis par les lettres tracées à l'encre ou au crayon.

Je vous donne cette explication pour ce qu'elle vaut, et elle en vaut certainement une autre. Car neuf fois sur dix l'interprétation des phénomènes dont la cause et la nature échappent à notre entendement, consiste simplement à les décorer d'un terme scientifique qui, en somme, n'explique rien. Mais la magie des mots : électricité, magnétisme, rayonnements invisibles est telle que notre esprit s'en déclare satisfait. Pour ma part, je suis convaincu que c'est à ce résultat encore qu'aboutira l'étude scientifique du spiritisme.

JEAN FROLLO.

## Phénomènes extraordinaires de matérialisation et de dématérialisation à Costa-Rica

(Extrait des *Annales des sciences psychiques* de mai.)

Nous lisions dans le numéro du 20 mars 1908 d'*El Siglo Espirita*, organe de la Confédération spirite mexicaine, une lettre de Don Rogelio Fernandez Güell, consul mexicain à Baltimore, qui contenait le récit des plus extraordinaires phénomènes médiumniques dont on ait parlé depuis longtemps. Justement à cause de leur nature si inouïe, nous avouons que nous n'avons pas pu nous décider alors à en reproduire le récit dans nos colonnes. Mais nous voyons que d'autres lettres sont venues continuer le compte rendu des séances en question et que de respectables publications, comme la *Revue du Spiritisme*, se sont décidées à en parler, bien qu'avec de prudentes restrictions. Dans ces conditions, nous aurions l'air de ne point nous soucier de tenir nos lecteurs au courant des faits médiumniques les plus merveilleux qui se produisent de par le monde, si nous ne parlions pas, à notre tour, de ces séances. Il est à peine besoin de dire que, tout en n'ayant aucune raison de repousser *a priori* ces faits, nous ne pouvons nous empêcher de les considérer avec une méfiance bien légitime à cause de leur caractère vraiment par trop extraordinaire.

Ces séances ont été tenues par un groupe spirite de San-Francisco, dans la banlieue de San-José, capitale de la petite république de Costa-Rica (Amérique centrale). Ce groupe est présidé par le Dr Brenes, professeur à l'école de droit, membre de la Cour suprême, philologue distingué, membre correspondant de l'Académie espagnole, enfin, l'un des personnages les plus considérables et les plus respectés de son pays. On ajoute que M. Brenes était, jusqu'à ces derniers temps, un admirateur enthousiaste de Hæckel et de Vogt, et que les expériences auxquelles il a assisté l'ont amené à croire à l'immortalité de l'âme. Un ancien ministre de la République et un professeur renommé, qui n'ont pas autorisé la publication de leur nom, assistaient également à ces expériences.

Des facultés médiumniques se manifestèrent, il y a un an et demi environ, chez une jeune fille de 18 ans, que les derniers récits désignent sous le nom, probablement d'emprunt, d'Ofélia. Bientôt on en arriva aux matérialisations complètes de fantômes. La première entité qui se présenta, qui devint le guide des séances et se matérialisa ensuite, fut celle d'un certain Miguel Ruiz, qui se disait né en Andalousie. Il est chaussé tantôt avec des espadrilles, tantôt avec des bottines. Quand il est bien matérialisé, on peut le toucher, examiner ses vêtements, ausculter son cœur. Il peut, à volonté, prendre une très haute taille ou se réduire jusqu'à disparaître graduellement. Si on allume brusquement une allumette, il s'évanouit aussitôt. Il dit qu'après sa mort il s'est cru vivant pendant longtemps et s'étonnait de voir sa femme et ses enfants en deuil.

Il est gai, aime le chant, la musique et la danse. Parfois, lorsqu'il danse avec enthousiasme, il répète ce proverbe : « Toujours ! Du berceau jusqu'à la tombe et même au delà ! »

Un soir, tandis qu'il dansait en donnant la main à une dame, il lui dit : « N'êtes-vous pas surprise de ne pas entendre le bruit de mes pas ? C'est que je danse en l'air. » Et, en effet, on constata qu'il en était ainsi.

« Le jour de la Saint-Michel, on fit une petite fête, pour lui marquer notre reconnaissance. Au moment des toasts, sur notre invitation, *il absorba une coupe de vin*, ce que nous avons tous constaté, nous qui l'entourions complètement. »

Il fit ensuite un long discours sur la survivance de l'âme et les phénomènes spirites. Il disait que le contact avec le

verre ou les métaux lui dématérialisait les mains.

Une autre entité matérialisée déclara être Mary Browen; une troisième était un jeune enfant de 8 ans, presque sourd, fils décédé d'un assistant.

Un dimanche, en plein jour et en pleine lumière, un esprit nommé Carmen chanta, accompagné sur l'accordéon par le frère du médium, ce dernier étant absent.

Un soir, on vit cinq fantômes se promener en causant chacun dans sa langue maternelle.

Pendant tout le temps des matérialisations, le médium restait à l'état normal.

Enfin M. Brenes dit qu'un soir, la pièce étant éclairée par la pleine lune, les esprits donnèrent un *concert à quatre voix* bien timbrées, avec accompagnement de piano. Entre autres choses, ils chantèrent la *Marseillaise* et un hymne en français de leur composition.

Au mois de juin dernier, le *Siglo Espirita* publiait le récit de nouveaux phénomènes aussi abracadabrants que ceux que l'on vient de lire; plusieurs autres «esprits» venaient de se matérialiser.

Voici maintenant ce qu'on lit dans la même revue, livraison de février dernier:

*Transport du médium.*—Un soir des premiers jours de novembre 1908, on laissa Ofelia (le médium) hors de la salle de réunion, dans le patio de la maison et l'on ferma la porte. On lui demanda de dégager son double, ce qu'elle fit aussitôt. Ce double reproduisait bien la voix et l'apparence d'Ofelia, mais son costume était différent. On demanda au médium de transmettre à son double un mouchoir et un peigne qu'il portait dans ses cheveux et les deux objets furent envoyés en même temps, quoique toutes les ouvertures fussent closes.

Tandis que le double causait avec les assistants, le médium resté dehors frappait à la porte et continuait à parler, afin de bien constater sa présence dans le patio: «Viens, Ofelia!» et instantanément celle-ci se trouva parmi les assistants.

Cette personnalité désignée sous le nom de *double* parle avec plus de netteté et donne plus promptement les explications qu'on lui demande sur les phénomènes, que ne le fait Ofelia elle-même.

*Séance du* 18 *juillet* 1908, de huit à dix heures du soir, en présence de huit assistants, qui ont signé le procès-verbal.

On joue la *Marseillaise* sur le piano et l'on entend d'abord une, puis plusieurs voix, jusqu'à huit, chanter en chœur. Il y a des voix d'hommes et de femmes, qui exécutent le chant avec un véritable enthousiasme.

Mary (fantôme) se présente parfaitement matérialisée. Son *double* se forme et toutes deux chantent. Mary annonce alors qu'elle va essayer de transmettre la médiumnité à une personne qui ne la possède pas encore. Elle commence à écrire; puis s'interrompant, elle appelle un assistant et le prie de prendre place devant le papier, pour écrire sous son influence. Elle pose alors une main sur l'épaule gauche de l'assistant et celui-ci écrit avec rapidité, continuant ce qui a été commencé, sans qu'un seul mot soit dicté de vive voix. La forme de l'écriture est identique à celle de Mary, de telle sorte qu'on ne peut distinguer en quel point a eu lieu le changement de main. Quoique l'obscurité fût grande, les lignes sont régulières, sans aucune hésitation.

Il se produit alors l'*apport* d'un bouquet de fleurs que Miguel Ruiz (autre fantôme) avait apporté il y a quatre mois et qu'il avait repris quelques jours auparavant. Les assistants croient pouvoir le reconnaître à certaines particularités. Comme les fleurs sont encore parfaitement fraîches, les fantômes affirment qu'ils ont la faculté de s'opposer à la décomposition des matières organiques.

La soirée était très orageuse et il faisait de violents éclairs. Mary, profitant de cette circonstance, ouvrit les deux battants de la porte. Elle était vêtue, comme à l'ordinaire, de draperies blanches vaporeuses. Elle prit Ofelia et se plaça à côté d'elle sur le pas de la porte, *annonçant d'avance le moment où un éclair luirait.* Effectivement, un éclair plus prolongé que les autres les enveloppa de sa lumière, de telle sorte que tous purent les voir parfaitement de la tête aux pieds.

Tous les assistants accueillirent cette splendide apparition par une salve d'applaudissements.

(*Suivent les huit signatures.*)

## Riantes beautés du Spiritisme,

### ÉCHOS DES MONDES SUPÉRIEURS

La vérité spirite se résume dans les croyances en Dieu, en l'immortalité de l'âme, à la responsabilité individuelle, à la solidarité fraternelle, à la préexistence de l'âme et à la survivance après la mort du corps, à la renaissance, au progrès per-

manent, dans les existences successives sur la terre et de monde en monde et dans l'harmonie universelle.

Le Spiritisme ne vient pas détruire les croyances spiritualistes en ce qu'elles ont de vrai; il vient, au contraire, expliquer le sens véritable de la vérité éternelle ; il vient surtout démontrer la justice par la connaissance de la mort et de la vie; il vient donner la signification des phases de la vie générale qu'on nomme naissance et trépas; il vient enfin montrer à l'homme sa véritable vie et l'orienter dans sa destinée, lui faire envisager clairement le véritable but de ses existences terrestres et des pérégrinations de son âme de monde en monde.

Le spiritisme n'annonce pas une morale nouvelle; car ses principes ne sont que l'application de la vérité éternelle. Etant la synthèse de toutes les croyances spiritualistes, qu'il complète et explique, il est destiné à remplacer toutes les anciennes formules religieuses qui se heurtent, entre elles, se contredisent et se maudissent.

Il est réservé au Spiritisme de rendre à la raison libre toute sa puissance et toute son efficacité. Etant de tous les pays, de tous les climats et de tous les peuples, il ne froisse aucune susceptibilité de race, de civilisation et de nationalité; il forme donc le lien général, destiné à unir tous les hommes et tous les peuples dans la solidarité universelle. Il réalise le sublime idéal que rêvent les penseurs et les moralistes, et que promettent vainement les religions cléricalisées. Cet idéal divin, qui résume la vérité éternelle, peut être ainsi formulé : *un seul Dieu, une seule foi, une seule loi dans l'harmonie universelle.*

Le Spiritisme est d'ailleurs la conception la plus élevée, la plus noble ; car il est, en outre, l'unique croyance, la seule vérité éternelle qui réponde à la justice divine, à la nature de l'homme, la seule enfin qui constitue, dans son intégrité, dans ses principes et dans son essence, le véritable droit naturel reposant sur la solidarité universelle.

D'après cette sublime et consolante croyance, l'idéal de la raison humaine élevée jusqu'à Dieu, concilie toutes les raisons individuelles dans la raison commune et universelle. Le Spiritisme, synthèse de toutes les doctrines spiritualistes, parce qu'elles ont toutes pour fondement Dieu et l'âme immortelle, est une émanation de la divinité, dans ce qu'elle a de plus pur et de plus élevé. La morale qui en découle se résume en ces termes : « Aimer Dieu et le prochain ; faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent ; faire à autrui tout le bien que nous voudrions en recevoir et ne faire jamais de mal à personne, ni en souhaiter à qui que ce soit. »

L'homme devant adorer Dieu en esprit et en vérité, n'a pas besoin de temple, ni de prêtres. Son seul temple doit être la nature universelle ; son seul autel, sa conscience ; son tribunal, sa raison ; et son étendard, l'amour de tous les hommes.

Aucune forme religieuse n'étant imposée à l'homme, sa croyance doit reposer sur la raison et sur la vérité prouvée. Sous l'empire de cet enseignement élevé et rationnel, l'âme bien douée parcourt sans s'égarer les diverses étapes de son existence immortelle, et mesure avec confiance l'immense distance qui la sépare de l'Infini. Du haut de ces conceptions éthérées et translucides, la terre disparaît à ses regards.

Cette croyance consolante assoit l'espérance sur les bases de la certitude.

Espérons qu'il viendra un jour, mille fois béni, où les rêveurs du progrès, tendant à la fraternité universelle et à la solidarité humaine, deviendront les véritables apôtres d'une civilisation voulant résolument unir tous les hommes et tous les peuples.

Il y a en l'homme un double principe stable, qui sert de trait d'union à tous les autres : c'est le sentiment et c'est l'intelligence; car le sentiment produit la chaleur qui anime, exalte ; il est le rayon divin qui pénètre jusqu'au fond de l'âme. L'intelligence illumine le cœur de son ardente lumière et alimente la pensée de son rayonnement continu.

Le spiritisme, appuyé sur le sentiment, qui a son foyer dans l'âme, et sur l'intelligence, qui émane du cœur, est appelé à dominer tous les mouvements et à inspirer toutes les nobles actions. Reposant sur les principes éternels, sa durée est illimitée.

Il est certain que l'amour mutuel dans la solidarité fraternelle, la liberté dans la Justice, le droit dans le devoir, le progrès incessant dans le travail permanent, ces principes qu'il proclame feront toujours sa force et sa grandeur.

L'union des êtres et des mondes dans la solidarité universelle constitue une vérité aussi agréable que consolante. C'est cette union indissoluble qui donnera au spiritisme sa force invulnérable, sa grandeur et sa beauté.

Quels que soient les malheurs qui nous

frappent, n'oublions jamais notre destinée, qui nous montre les peines comme les assaisonnements du bonheur de la vie future.

Il résulte du principe inéluctable de la pérégrination des âmes sur notre globe et sur d'autres que la pluralité des existences suit le même principe que celui sur lequel repose la pluralité des mondes. Ces principes rationnels constituent une vérité qui satisfait toutes les aspirations.

Il est certain que l'âme, parcourant une échelle éternellement progressive, avance constamment sur la route de l'Infini, en proportion de ses efforts ; une chaîne admirable unit tous les éléments de l'Univers à Dieu, qui en est le centre, le moteur.

L'être humain étant indivisible ne peut s'anéantir ; il ne peut donc perdre son existence perpétuelle, ni son individualité, pendant les diverses phases de ses évolutions. Mais dans l'espace, l'esprit s'approprie une matière quintessenciée, appelée corps astral ou périsprit, qui lui sert de vêtement fluidique. Ce corps éthéré est invisible, intangible et impalpable. L'esprit, dépouillé de son corps matériel, ne peut se manifester qu'à l'aide de médiums. Mais, en combinant ses fluides avec ceux d'un médium, il peut se manifester aux vivants et produire certains phénomènes physiques, qui le rendent perceptible à nos sens. Des communications peuvent donc s'établir entre les vivants et les morts.

L'amour qui existe entre les deux mondes, les rendant solidaires, les communications entre ces deux mondes alimentent les sympathies mutuelles des vivants avec les morts. Ces communications aident d'ailleurs à la diffusion de la vraie morale indépendante et divine, qui plane au-dessus des dogmatismes religieux et des antagonismes confessionnels, qui divisent les peuples et les individus.

Nous traversons une époque progressive où le monde réactionnaire enfouit ses décrépitudes et ses préjugés, pour connaître enfin les splendeurs de la vérité éternelle, qui nous montre la mort comme une simple phase de notre existence.

Cette consolante pensée nous rattache aux êtres qui nous ont précédés dans la tombe ; elle efface de la mort toute idée d'anéantissement.

Puissent les vérités que nous venons d'exposer apporter dans les cœurs affligés la paix et la douce espérance en la réalité de la vie future.

L'éternelle vérité affirmant la vie progressive des âmes sur le théâtre du monde terrestre, l'esprit est donc le prisonnier du corps et le captif de la chair qui le tyrannise.

Mais la vie terrestre étant essentiellement temporaire, constitue un creuset où l'âme s'épure et se perfectionne. Par la lutte qu'elle subit dans le corps, ses facultés se développent, s'efforçant de franchir les échelons de la grande échelle, destinée à la conduire à la perfection, par le progrès graduellement réalisé.

Les existences terrestres de l'âme ne sont d'ailleurs qu'une série d'épreuves qui la préparent à l'ascension dans les régions des esprits heureux.

Nous sommes bien persuadé que le Spiritisme, qui tend à reculer les bornes de l'inconnu et à rectifier les vérités travesties, remplit une œuvre de haute moralisation de la société moderne. Les efforts qui sont faits pour sa vulgarisation et pour éclairer l'ignorance et l'erreur constituent un élément de bonheur pour l'humanité terrestre.

Sous l'empire des sublimes principes du Spiritisme, tous les hommes sont appelés au bonheur terrestre et de la vie future.

L'idéal que nous désirons en ce monde a pour tendance la réalisation du bonheur futur.

Tout dans la nature disparaît et reparaît ; mais les beautés qui forment l'idéal divin de l'humanité, dans le monde éternel, sont impérissables, et cet idéal grandit toujours, par le travail et le progrès qui en résulte.

Les aspirations humaines n'ont pas de bornes. Rêver les beautés infinies, c'est oublier la terre de douleur ; c'est rompre les liens qui nous retiennent captifs en ce bas monde ; c'est caresser les espérances destinées à devenir des réalités ; c'est vivre dans la continuelle vision du pays où le bonheur règne sans tristesse et où les amours sont sans fin. Toutes nos plus pures aspirations doivent tendre vers le Spiritisme. Ah ! que cette croyance est belle ! C'est la vie réelle sans ombre ; c'est le beau ciel radieux des mondes supérieurs ; c'est la plénitude de toutes les félicités réunies.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

---

## SUR LA PEINE DE MORT

« Tu ne tueras point, dit un précepte qui est une vérité d'intuition, mais non révélée à l'homme directement par la divinité ;

parce que Dieu ne s'est jamais manifesté aux hommes autrement que par ses œuvres qui nous prouvent surabondamment son existence. Cependant à propos de la peine capitale, il est évident, malgré le précepte, qu'il est des cas où il devient nécessaire de frapper son semblable de mort; quand il s'agit par exemple de sa propre défense, si l'on est soi-même menacé d'être tué. Les êtres, quels qu'ils soient, ne sont pas plus sacrés ou immondes les uns que les autres aux yeux de Dieu, bien que l'homme pense que tuer son semblable est un crime mille fois plus abominable que détruire un animal quelconque. Mais toute bête malfaisante doit être détruite. Nul ne pense commettre un crime ou une mauvaise action en exterminant les cafards, les punaises, les rats, etc., etc., parce que dans ce cas on agit pour sa propre défense ; par conséquent il est permis, il me semble, d'assimiler l'homme malfaisant et nuisible à la société aux espèces malfaisantes que je viens de citer, et qui portent préjudice à l'homme. Alors il a, je crois, le droit de tuer pour se défendre et se mettre en même temps à l'abri du danger pour l'avenir. Sans doute la punition doit être proportionnée au mal qui a été fait ou que l'on peut craindre, et si le malfaiteur est un assassin incorrigible ayant perpétré plusieurs assassinats qui prouvent qu'il fait bon marché de la vie de son semblable, eh bien ! je dis que la société a le droit et le devoir de se débarrasser sans remords de cet être féroce et indigne qui ne cherche qu'à nuire, plutôt que de le laisser vivre pour lui permettre de recommencer à faire de nouvelles victimes. Maintenant au lieu de le supprimer, ferait-on mieux de l'emprisonner pour l'empêcher de continuer à menacer la société? Je réponds non, parce que beaucoup s'évadent, et d'autre part, si le nombre des bandits augmentait sans cesse, cela deviendrait une imposante charge pour la société tout entière, ce serait toujours un obstacle au bonheur universel, sans compter les innombrables prisons qu'il faudrait bâtir.

D'ailleurs il ne faut pas se dissimuler que la progression croissante du nombre des scélérats est due en grande partie à l'impunité, et pour une autre part au défaut de croyance à la vie future.

On pourrait m'objecter que l'homme est lui-même un être malfaisant, puisqu'il détruit pour s'en nourrir une quantité d'animaux innocents; mais quoi que l'on dise, il est visible que Dieu nous a mis dans l'obligation d'agir ainsi pour vivre, et pour ne pas être à notre tour victimes de leur multiplication énorme, qui sans cela envahirait très rapidement l'humanité tout entière et causerait ainsi notre extinction.

Le seul devoir de l'homme en face de l'animalité est de faire mourir les différentes espèces dont il se nourrit, de façon expéditive et avec le moins de souffrance possible, afin que la douleur ne soit pas plus grande que celle qui résulterait, pour la victime, de sa mort naturelle. Car ne l'oublions pas : tout être est destiné à mourir, et croyez bien qu'il ne souffrirait pas moins de le laisser mourir de vieillesse dans un coin que d'être occis avec art par un spécialiste expert.

U. Ginestet.

*P. S.* — J'ajoute un mot après coup, parce que mon raisonnement semble contraire au précepte : « Tu ne tueras point ! » Cela vient de ce qu'il faudrait logiquement dire : Tu ne tueras point *sans motif*.

## BIBLIOGRAPHIE

« *A l'Humble* » (1). Tel est le titre d'un petit volume que nous venons de recevoir et qui nous a grandement intéressé... Il offre d'ailleurs un double intérêt... par le préambule ou préface qui fait apparaître inopinément devant nous une personnalité littéraire des plus en vue et récemment disparue de ce monde..., ensuite par la lecture attachante du volume.

Nous laisserons au lecteur la satisfaction de découvrir lui-même le nom de la personnalité en question, lequel, d'ailleurs, transparaît assez clairement sous la simple initiale Z... Et, nous attachant plus particulièrement au fond même du livre, nous pouvons affirmer que rarement lecture nous a plus fortement ému.

Sous forme de contes, légendes et nouvelles il y a là des pages délicieuses tant au point de vue du charme du style que de l'intérêt et de la moralité. La plupart de ces pièces ne dépareraient certes pas les plus beaux recueils de lectures morales... L'esprit et le cœur y trouvent une nourriture réconfortante qui les élève jusqu'à

(1) *A l'Humble* — enseignements spirites — œuvre posthume d'un auteur contemporain, par intermédiaire du médium écrivain mécanique Evariste Durand, — prix : 1 fr. 50, Paris, Librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques; Alger, librairie Relin, 1, rue Dumont-d'Urville.

la foi véritable... celle qui n'est pas l'ennemie de la raison, mais son guide...

Nous aurions bien quelques objections à formuler sur l'antinomie que nous croyons remarquer dans l'exposé de l'ouvrage... car s'il est une vérité reconnue pour telle par tout spirite convaincu, c'est que la mort ne transforme pas *ipso facto* le caractère de l'être, ses idées, ses croyances... à moins — ainsi que nous le disait récemment encore notre cher Maître et ami, M. L. de Faget, — à moins d'admettre que pour des esprits de haute envergure le matérialisme ne soit, sur la terre, qu'un voile momentané qu'ils déchirent d'eux-mêmes en entrant dans l'au-delà... Mais nous n'insistons pas davantage sur ce point secondaire ; et d'ailleurs n'est-ce pas surtout en matière d'études, d'expériences psychiques que peut trouver place l'axiome si souvent cité : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ! »

Nous sommes persuadé que ceux de nos lecteurs qui voudront bien se procurer ce très intéressant ouvrage nous sauront gré de le leur avoir signalé.

J. Théo.

## ÉCHOS ET NOUVELLES

### Étrange pressentiment.

Il s'est passé la dernière semaine, près de Mende, et dans une famille dont nous tairons le nom pour ne pas ajouter à son deuil, un fait d'ordre psychique vraiment remarquable.

Un enfant de 7 ans et quelques mois, sain de corps et d'esprit, en pleine santé, sans que rien puisse faire soupçonner l'imminence du fait brutal qu'il annonçait, a prédit sa mort pour une heure très rapprochée, et, en réalité, il a rendu son âme à Dieu au moment prédit.

Nous tenons nos renseignements de deux sources diverses, entre elles parfaitement concordantes, et nous avons tout lieu de croire à l'exactitude de nos renseignements.

Voici comment les choses se sont passées :

Le jeune X..., un peu avant le coucher du soleil, et après une partie de jeu avec des enfants de son âge, s'approcha de l'un de ses camarades qu'il affectionnait le plus et lui adressa ces étranges paroles : « Adieu, ami, nous ne devons plus nous revoir. Je veux t'embrasser pour la dernière fois », et, sérieusement, sans émotion apparente, il enlaça son jeune ami dans une chaleureuse étreinte et le baisa sur les deux joues.

Le soir venu, l'enfant, au repas de famille, mangea comme à son ordinaire, causa avec ses parents, qui l'idolâtraient, non seulement à cause de son charmant caractère, mais encore parce qu'il leur était venu dix-huit ans après leur fille aînée, jusque-là leur unique enfant. Après souper, l'enfant dit à sa mère :

— Viens me mettre au lit, maman, et quand tu m'auras embrassé, de suite tu te retireras.

— Et pourquoi veux-tu que je me retire, et si vite ?

Alors, l'enfant, avec un certain embarras et un peu d'émotion dans la voix, fit cet aveu étrange qui coûtait beaucoup à son petit cœur, à cause de la peine qu'il allait causer :

— Parce que, dit-il, parce que... je vais mourir, et je voudrais t'épargner la peine d'en être témoin.

La pauvre mère, angoissée par ces paroles plus qu'elle ne voulait paraître, maîtrisa son émotion, caressa l'enfant, le gronda doucement, et, avec un soupir mouillé de larmes, se moqua de cette étrange lubie qui faisait dire à son bien-aimé des choses si déraisonnables.

L'enfant, recueilli, et plein de son idée, n'écoutait pas, n'entendait pas. Et, suivant son idée, ajouta : il y a 7 francs dans ma tire-lire, vous vous les partagerez, toi, maman, mon père et ma sœur.

Puis, l'enfant, détournant la tête sur son oreiller, poussa un léger soupir... Il était mort.

(*Semaine Religieuse*, Mende.)

### Cinq séances avec Carancini

M. Felice Ametta publie dans *Luce e Ombra* cinq séances, tenues avec le médium Carancini, chez le médecin-major Viencenzo Cocola, à Rome. Les phénomènes observés rappellent beaucoup ceux que l'on constate avec Eusapia et l'on sait que dans quelques séances on a pu prendre les photographies de guéridons, d'instruments de musique, de vêtements en lévitation très nette.

Aucune photographie n'a été prise au cours des cinq séances dont nous nous occupons, mais néanmoins un grand nombre de faits ont été mis hors de doute : nous allons les rappeler, sans entrer dans le détail de chaque séance, ce qui entraînerait trop de répétitions.

Les séances ont été tenues en présence d'un *très petit nombre d'assistants toujours*

*les mêmes*, condition trop rarement observée et à laquelle n'ont pas su s'astreindre les savants distingués qui ont étudié Eusapia, au cours de quarante-trois séances à l'Institut Psychologique de Paris ; de là en grande partie le piètre résultat auquel ils sont arrivés. Il ne suffit pas d'être éminent physicien pour devenir un psychologue passable.

Carancini à son entrée dans la salle des séances est examiné soigneusement et placé dans la chaîne, entre deux assistants qui lui tiennent les pieds et les mains et s'assurent à chaque instant de la sûreté du contrôle ; la salle est éclairée à la lumière rouge.

Après divers attouchements sur les assistants voisins ou éloignés du médium, le rideau du cabinet se gonfle et est projeté jusque sur la table de la séance. Une table placée dans le cabinet en sort en sautillant, s'incline devant un assistant et rentre dans le cabinet; on ne l'a touchée à aucun moment. Un réveille-matin, placé sur un divan, à deux mètres du médium, s'enlève, sonne à plusieurs reprises et vient se poser sur la table, au milieu de la chaîne. Les cordes d'une guitare rendent des sons. Des étincelles, des lueurs, des globes très lumineux éclatent sur la lumière rouge qui éclaire la salle. A deux reprises un plat couvert de noir de fumée porte une inscription. Une carafe dont le col est recouvert par un verre renversé est apportée sur la table ; le verre est enlevé et rempli avec l'eau de la carafe. Le plateau qui portait cette carafe est enlevé à plus de deux mètres, frappe trois grands coups contre les parois de la pièce et vient enfin se poser sur la table. Un tambourin s'enlève du divan, frappe une marche et retombe à terre. Une chaise placée dans le cabinet en sort, vient vers un assistant et, après quelques instants, rentre à la vue de tous. A ce moment des coups précipités sont frappés contre les parois du cabinet et de la salle, sur les chaises et sur le corps des assistants. L'un de ceux-ci frappe sur la table des séries de coups rythmés, qui sont aussitôt reproduits sur divers points de la salle et du cabinet, avec toutes leurs nuances de force ou de douceur. Un étudiant entonne un chant populaire et des coups l'accompagnent exactement. Un guéridon à trois pieds, situé à un mètre et demi du médium, s'avance peu à peu puis s'enlevant, vient se poser, les pieds en l'air, sur la table principale. Quoique Carancini soit étroitement tenu, sa jaquette lui est enlevée et vient retomber sur les assistants. Déjà dans une précédente séance pareil fait s'était produit et avait été photographié. Un indicateur des chemins de fer est enlevé de la poche de M. Santoro et le frappe à plusieurs reprises sur le front. Une photographie de famille est apportée sur la table. L'examen du plat couvert de noir de fumée permet d'y lire les mots suivants: « *Respectez les morts !...* » en grec, *langue ignorée du médium.*

Un crayon et une feuille de papier sont posés sur une petite table, à un mètre et demi du médium. Au début de la séance on entend le grincement du crayon, puis papier et crayon sont apportés vers la table et tombent sur les mains des assistants. On lit sur la feuille de papier : « L'idéal le plus élevé de la vie est de scruter l'inconnu. »

Des mains invisibles tirent doucement les vêtements de divers assistants et leur prodiguent des caresses sur la tête, sur les joues, sur le front. Des lueurs jaillissent en même temps des diverses parties du corps ainsi touchées.

On voit que les phénomènes sont variés et le contrôle est d'autant plus facile, que le médium reste immobile et se prête à toutes les mesures proposées.

**Une séance nulle.**

On vient de voir ce qu'un médium peut donner dans une séance bien organisée, avec un milieu homogène et sympathique. Dans le même numéro de *Luce e Ombra* M. Cavalli fait le récit, plein d'humour et de saillies spirituelles, d'une séance qui peut être considérée comme la contre-partie des précédentes. Des étrangers et des incrédules, aux façons caustiques, avaient prié M. Cavalli et un de ses amis d'assister à une séance avec Eusapia. Ce fut lamentable comme résultat et au bout de deux heures le médium complètement épuisé et les spirites écœurés se retirèrent, non sans tirer de la scène la leçon qu'elle comportait.

D[r] DUSART.

(*Revue scientifique et morale du spiritisme.*)

## Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :

| | |
|---|---|
| Un spirite d'Argenteuil (en 2 fois). | 4 francs |
| Une sœur en croyance de Marseille. . . . . . . . . . . | 5 — |
| Un spirite de Tours. . . . . | 50 — |
| Une spirite de Tours. . . . . | 50 — |

15e Année. — N° 6 Juin 1909

LE

# PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

*Le journal paraît le 20 de chaque mois.*

## Nouvelles Intuitions

Dans notre numéro de mai nous parlions de la Muse, esprit charmant et doux qui veut bien nous inspirer quelquefois, quand nos pensées ne sont pas trop indignes de lui, quand — surtout — notre cœur, affligé sans amertume, éprouvé mais vaillant encore, demande la protection des Invisibles et ne perd rien de sa confiance en Dieu.

Et nous donnions quelques strophes consolantes de celle qui nous a plus particulièrement soutenu aux heures sombres de la vie, de celle dont le pied léger effleure à peine notre terre d'exil, dont l'aile blanche rappelle les anges et dont le front, doucement relevé vers le ciel, garde l'empreinte de l'idéal qu'elle a toujours aimé et chanté.

Ces strophes de la Muse nous disaient d'espérer presque contre toute espérance; elles nous promettaient la fin prochaine de nos épreuves, la joie reconquise, le rêve refleurissant, l'amour s'épanouissant de nouveau dans notre âme rassérénée.

Deux mois se sont écoulés à peine. Et, déjà, les promesses de la bonne Muse sont en partie réalisées. Le calme est revenu dans notre âme, avec la force nécessaire pour continuer la lutte absorbante et, parfois, bien fatigante de la vie. Notre tâche, encore pénible, est devenue moins amère; notre horizon n'est plus aussi noir. Nous nous reprenons à espérer.

Et, autour de nous, la Nature refleurit, elle aussi ; les roses renaissent à côté de l'humble réséda. Le myosotis au bleu tendre a déjà disparu, mais voici, pour le remplacer, les petites fleurs bleues du lobélia. Les bluets continuent la note bleue. Les pensées multicolores rêvent, les marguerites étoilées rayonnent. Le cytise nous a réjoui quelque temps de ses longues grappes jaunes pendantes : elles ont séché, ces belles fleurs qui s'éparpillaient délicieusement au-dessus de nos têtes ; mais, tout auprès, le genêt se dresse vigoureusement, couronné de ses pétales d'or.

Et mon jardin rustique, aux lierres toujours verts, au berceau de vigne et de clématite, aux vieux arbres chargés de jeunes fruits, aux deux grands buis dont une main savante a arrondi les arbustes ; mon jardin, où la Muse passe, souriante, au milieu des roses, un doigt sur les lèvres, l'autre main levée vers le ciel, comme pour me recommander la méditation et la prière ; mon jardin, si vert et si fleuri, me fait oublier les maux qui m'assaillent encore, me permet de célébrer le culte de la Nature au sein même de ses plus gracieuses productions.

Et je me sens déjà presque heureux puisque je vis, au milieu des miens, dans le calme asile champêtre que la Providence m'a concédé, en attendant que, selon les promesses de la Muse, les dernières tristesses dont je suis affligé, les dernières ombres de la mélancolie qui m'étreint encore, disparaissent à leur tour, se dissipent à tout jamais sous la poussée victorieuse, le souffle triomphant de l'Au-delà.

*
* *

Et ma lyre vibre d'elle-même pour dire à la Muse :

O toi qui, dans l'épreuve, où l'âme
Perd son courage, éteint sa flamme,
M'as montré le ciel éclatant ;
Toi qui fais pâlir le blasphème
Sous les feux de ton diadème
Dont l'étoile est un diamant.

O ma Muse, chère et fidèle !
Garde tous les miens sous ton aile,

Donne-leur la félicité.
Toi qui consoles, toi qui charmes
Quand nous sentons le flux des larmes
Gonfler notre cœur tourmenté;

Ma mère ou ma sœur, mon amie,
Sois adorée et sois bénie
De tous ceux dont tu plains le sort,
Sur qui tu te penches sans cesse,
Dont tu ranimes la faiblesse,
Que tu disputes à la mort!

***

Et voici que la Muse m'a entendu; voici qu'elle vient de nouveau chanter son chant dans mon âme:

**Pourquoi prier?**

Pourquoi prier? dit l'incrédule:
L'infini devant nous recule
Quand nous voulons y chercher Dieu;
Les étoiles sont des charmeuses,
Mais les astres, les nibuleuses
Peuplent au hasard l'éther bleu.

Vous appelez ciel cet espace
Où, parfois, la comète passe
Comme un fléau. Le ciel n'est pas.
L'esprit n'est pas. Tout est matière.
Le néant est la fin dernière;
Il n'est rien après le trépas!...

— O mes aimés? le ciel existe.
Fermé pour la foule égoïste,
Il s'ouvre pour le tendre cœur,
Et, de monde en monde, une chaîne
Unit à Dieu l'espèce humaine
Quand nous prions avec ferveur.

Prier, c'est élever son âme
Dans l'infini qui la réclame;
C'est franchir les ombres du mal,
Les terres sombres de l'espace,
Pour contempler Dieu face à face
Dans son pur domaine idéal.

Prier, c'est sentir son courage
Se développer dans l'orage;
C'est être tendre au malheureux;
C'est avoir la foi calme et sûre
Qui permet à la terre obscure
D'entrevoir la clarté des cieux!

Quand vous priez, l'épreuve amère
Décroît, puisque votre âme espère,
Puisque vous planez un moment
Au-dessus des maux de ce monde,
Et que votre âme est comme une onde
Qui reflète le firmament.

Vous dégagez de la lumière;
Et cette admirable prière
Qui vole aux célestes hauteurs,
Redescend sur l'âme épuisée
Comme la goutte de rosée
Qui tremble au calice des fleurs.

Elle rafraîchit, elle épure;
Elle charme, elle transfigure.
Priez! oh! priez chaque jour:
L'épreuve s'arrête ou s'achève
Quand votre prière s'élève
Vers la Justice et vers l'Amour!

***

O hommes! mes frères, vous qui souffrez sans espérance, recueillez-vous devant le magnifique spectacle des cieux constellés. Priez, comme vous le conseille la Muse.

La prière vous ouvrira les portes de l'invisible, vous mettra en communion avec le monde des âmes, allègera vos épreuves, vous montrera la route que vous devez suivre sans défaillance et sans murmure, soutenus par les Esprits amis qui veillent sur votre destinée.

Prier, c'est aimer. Aimer, c'est appeler à soi les salutaires influences qui arrachent l'homme à la douleur.

Gardons la foi, gardons l'espoir; ne nous déshabituons pas de la prière

La foi est le talisman sacré qui nous donnera la force de supporter tous nos maux.

L'espoir est la baguette magique qui nous découvrira des mondes enchantés.

La prière, animée par la foi, soutenue par la raison et vibrante d'espoir, voilà, sur la mer furieuse qu'est souvent la vie d'ici-bas, notre dernière, notre meilleure ancre de salut!

A. Laurent de Faget.

# Pensées Spiritualistes

Cet automne j'ai eu pour hôte, pendant quelques jours, un homme que j'estime singulièrement. Je suis son aîné de quelque chose comme trente ans; mais un même tour d'esprit fait de nous deux contemporains. Il est très occupé et même assez troublé des grandes questions de la destinée humaine... la création. le créateur, la créature. Hier, après une longue conversation sur ce sujet, il me dit: « Ainsi, vous êtes tranquille? — Parfaitement. — Sur quoi se fonde votre tranquillité? — Sur une conviction absolue. — Sur quoi se fonde votre conviction? — Sur un raisonnement aussi simple qu'irréfutable. — Lequel? — Le voici: le monde est l'œuvre d'un Dieu ou du hasard. Je vous défie de sortir de là. C'est un dilemme invincible. Il n'y a pas un troisième terme. Or si Dieu est incompréhensible, le hasard est impossible. Dieu dépasse ma raison et la confond; le hasard la révolte. L'existence de Dieu est indémontrable, mais la non-existence du hasard

est tout ce qu'il y a de plus facile à démontrer. Il suffit de regarder ce qu'il produit. L'irrégularité en est le caractère constant. Rien de continu ne sort de lui. Il y a un mot qui est l'opposé du mot hasard, c'est le mot *de suite*. On ne tire pas le même numéro vingt fois de suite. On ne fait pas tomber un dé sur le même côté vingt fois de suite. Or, la nature tire le même numéro et amène le même dé depuis des milliers de siècles.

Depuis des milliers de siècles, tout ce qui naît, tout ce qui vit, tout ce qui fait vivre, tout ce qui croît, tout ce qui décline, obéit à une même loi, suit un même ordre, passe par les mêmes vicissitudes. Donc il est impossible que le hasard ait créé le monde, donc il est l'œuvre de Dieu, donc Dieu existe!

— Soit! mais l'homme, qui est-il ? Un corps, ou bien un corps et une âme?

— Mon cher ami, lui répondis-je, quand je vois dans la rue deux hommes qui se battent, qu'est-ce que j'en conclus ? Que j'ai devant moi deux hommes. Or, je sens à chaque instant au dedans de moi deux êtres qui se battent toujours. Appétit, passions, besoins, tout en eux est différent. Quand l'un tire à droite, l'autre tire à gauche. J'en conclus donc forcément que je suis un composé de deux substances contraires.

Telles sont les preuves que m'apporte mon expérience de tous les jours, mon bon sens. Mais qu'est-ce donc si j'interroge mon cœur ? J'ai eu dans ma vie des affections profondes, et j'ai éprouvé d'inguérissables regrets quand j'ai perdu les objets de ces affections. Eh bien ! écoutez-moi ! Jamais ! jamais ! jamais !! je ne me résoudrai à croire que ce que j'ai aimé en eux était une combinaison d'azote et d'oxygène. Jamais on ne me persuadera que je les regrette avec je ne sais quel mélange d'éléments minéraux ! Cette idée me fait horreur !

— Je le comprends, mais reste une grave question. Où sont les règles de conduite de cette âme? Quels principes lui serviront de guide?

— Je n'ai pas besoin, pour les trouver, de recourir à des livres de métaphysique et de morale. Je n'ai qu'à regarder au dedans de moi, comme Socrate et Descartes. « Connais-toi toi-même », dit l'un. « Je pense, donc je suis », dit l'autre. Eh bien, je fais comme eux. Je ne m'appuie que sur ce qui se passe en moi. Qu'est-ce que j'y vois? Que si je fais du bien à quelqu'un, j'en suis heureux; que si je lui fais du mal, j'en ai remords et souffrance. Je n'ai pas besoin d'une autre règle de vie. Faire à mes pauvres confrères en humanité le plus de bien et le moins de mal possible. Grâce à cette simple formule, je vis dans ce monde et je m'en irai dans l'autre avec une parfaite tranquillité d'esprit, emportant pour viatique cette phrase de Fénelon : « Dieu sait de quelle boue il nous a pétris, et il a pitié de ses pauvres enfants. »

LEGOUVÉ.

(*Fleurs d'hiver*).

## ÉVOLUTION ET CIVILISATION

(*Suite*) (1)

Si les facultés spéciales auxquelles nous devons notre civilisation, nous distinguent des animaux, les autres, au contraire, sont celles que nous partageons avec eux. Elles forment pour ainsi dire nos instincts, notre nature première. En effet, on peut admettre que l'espèce humaine puisse vivre sans habitations, sans art, sans langage et sans toutes ces choses que nous devons à la civilisation, mais on ne saurait se représenter notre espèce privée d'un seul de ces sens caractéristiques qui font partie de ce que nous appelons notre animalité.

Quoique les individus éprouvent le désir de s'élever moralement, la puissance de l'animalité chez notre espèce s'est toujours manifestée à un tel point que les législateurs de toutes les époques ont jugé nécessaire de réglementer son action et de créer des lois dans le but d'en entraver les excès.

Alors que toutes les facultés qui entrent en jeu, lorsqu'il s'agit de civilisation, soit sens de musique, construction, peinture, mathématiques, logique, etc., peuvent, sans inconvénient, être développées à de très hauts degrés, il n'en est pas de même pour les autres facultés qui sont du domaine moral. Qu'on en juge par ces quelques exemples : l'excès du sens de la propriété pousse à acquérir même par des moyens que la société interdit ; la tendance de la défense personnelle, si elle est exagérée, peut devenir un besoin d'attaquer ; la dissimulation a des degrés qui s'appellent mauvaise foi ou tromperie ; l'absence de l'amour de la progéniture peut mener à l'abandon des enfants ; l'affection ou la haine peuvent devenir des sources de méfaits ; et chacun sait que l'on ne peut assez se protéger contre l'égoïsme.

A côté des législateurs, nous voyons les

(1) Voir notre numéro de juin.

religions — et même les théories matérialistes — s'acharner contre ces sens à évolution, en engageant les hommes à lutter contre leurs tendances animales ; et cela dans l'idée fort juste que l'homme ne saurait s'élever à un niveau moral supérieur qu'à la condition d'acquérir de la maîtrise sur les désirs matériels.

Cette maîtrise ne peut être obtenue que par des efforts personnels ; nul ne peut l'acquérir par la volonté d'autrui.

La victoire sur nos instincts ne saurait pas plus s'obtenir par la science ; elle est étrangère à l'évolution morale, elle est uniquement civilisatrice. La trop fameuse promesse, d'après laquelle la science, par toutes les lumières qu'elle nous apporte les unes après les autres, va inaugurer, dans un avenir très prochain, l'ère du culte du vrai, du beau et du bien, est un trompe-l'œil lancé par le matérialisme qui, se prosternant devant le progrès, lui prête un rôle qu'il ne saurait jouer.

Au culte du vrai, du beau et du bien ne peut s'adonner que celui qui est moralement assez élevé pour le comprendre. — Mais l'humanité en est loin ! Encore et toujours nos sens matériels influent sur nos actions, et chaque être qui naît se trouve en face de tendances que seuls ses propres efforts peuvent enchaîner. Il y a maintes raisons de croire que cela ne changera jamais.

Il ne suffit donc pas que des pensées idéales soient émises par un novateur et qu'il se trouve quelques enthousiastes pour les louer. Pour traduire des théories en actions, il faut des hommes capables de les sentir et de les mettre en pratique. Car en pratique, une idée n'a de valeur que celle que sait lui donner tel ou tel individu. Voyez comment chacun interprète les beaux préceptes du Christ : la religion est beaucoup plus un effet de notre mentalité que la cause de celle-ci. De tout temps, il y a eu de bons et de mauvais esprits, ce qui prouve que le degré de moralité n'est pas une affaire d'époque, ni de race, ni de croyance, mais une affaire absolument individuelle.

Passons à l'examen de quelques-uns de ces sens à évolution dans leurs manifestations à l'état actuel de notre société.

Rousseau a dit que le fondateur de la société fut celui qui, le premier ayant enclos un terrain, s'écria : « Ceci est à moi ! » — De cette action découle toute l'histoire de l'humanité : Un homme avide de posséder dit : Ce terrain m'appartient ! — Survint un autre qui, abusant du droit du plus fort, répondit : « Ote-toi de là que je m'y mette. » — S'il ne trouva personne pour l'empêcher de commettre cet acte, il s'en est trouvé, dans la suite, beaucoup pour l'imiter.

Mais les tendances qui ont poussé à cet acte initial existaient avant l'acte même ; par conséquent, la société n'est pas un produit de notre civilisation, mais la résultante d'un instinct. Nous trouvons aussi chez les animaux des sociétés parfaitement organisées en vertu de cet instinct.

Quelle que soit la forme de nos sociétés, la raison qui prime est celle du plus fort. Autour de celui-ci se groupent les autres, et la force collective, après une évolution à travers divers systèmes, se trouve aujourd'hui personnifiée par les armées permanentes. Leur système est dû à la civilisation ; leur principe à sa racine dans notre état animal. Nous portons tous en nous le besoin instinctif de nous défendre et le désir tout aussi instinctif d'être le plus fort. Il en résulte que, tant que la collectivité n'a pas trouvé quelque moyen donnant mieux satisfaction à ces deux tendances, il doit être inutile de demander le désarmement.

En définitive, il n'y aurait pas grand mal à ce que nous eussions des armées permanentes. Elles ont déjà rendu des services très appréciés dans des cas de désordres politiques, de catastrophes ; elles peuvent se rendre utiles partout où il faut des services prompts, des aides nombreux et obéissant à un mot d'ordre. Les soldats pourraient être instruits pour accomplir des services sanitaires et d'autres qui développent les sentiments du dévouement et de l'altruisme. Il y aurait une foule de choses qui pourraient compléter l'éducation des jeunes gens à la veille de devenir des citoyens, choses au moins aussi utiles et intéressantes que de porter arme ou de courir par milliers sur le champ de parade, pour que Leurs Majestés de X... puissent montrer à Sa Majesté de Z... qu'elles ont des soldats aussi beaux et aussi terribles que les siens. Ce n'est pas l'existence elle-même des armées qui est contraire à la logique, mais leur attitude plutôt provocante, le coût insensé de leur entretien et leur actuelle inutilité en cas de paix. Si elles rendaient des services en temps ordinaire, on les enverrait moins facilement au feu. Mais supprimer nos armées ne serait guère admissible, car cela équivaudrait à abolir, du même coup, le droit du plus fort qui fait partie intégrante de notre mentalité animale.

Une autre considération qui ressort de la pensée de Rousseau est que le désir de posséder existait avant la propriété, et cela précisément en vertu de la nature animale de l'homme, car le sens de la propriété est un sens purement instinctif.

L'animal qui se réfugie dans son terrier, son étable ou même sa cage, fait preuve du sentiment de la propriété, et surtout quand il en défend l'accès à ses congénères. Ainsi, l'oiseau a soin de son nid et le protège avant même d'y avoir pondu ses œufs. Le chien garde la maison et les objets dont il croit être le copropriétaire.

Cette tendance à posséder et à acquérir pour posséder se trouve partout dans la nature à des degrés plus ou moins développés. Aucune éducation ne saura donc étouffer les besoins nés de ce sens de la propriété, parce que ce sens, faisant partie intégrante de notre nature animale, a des racines capables de résister à toutes les logiques.

Ce n'est pas le désir de posséder qui est contraire à la morale, mais l'action d'acquérir au détriment des autres et surtout dans des proportions tellement exagérées qu'elles ne répondent plus à aucune nécessité. C'est en cela que l'humanité n'a pas changé et ne changera jamais. Ce qui nous différencie des animaux, ce sont les objets de nos convoitises ; le fond reste et rien ne permet de supposer qu'il en sera autrement dans l'avenir.

Passons à un autre sens et voyons si, au point de vue de la sincérité, l'humanité a fait quelque progrès ?

Il semble que, là encore, nous en sommes où se trouvaient nos ancêtres. Dissimulation, ruse et fausseté, sont des variantes de facultés que nous trouvons chez les animaux comme nécessaires aux besoins de leur vie, car beaucoup d'entre eux procèdent par ruse pour se procurer leur nourriture. L'araignée qui guette sa victime et le pêcheur qui tend son filet emploient le même procédé. De même, il y aura toujours des gens pour profiter de la crédulité d'autrui ; la cause en est au sens de la dissimulation que chacun apporte dans ce monde, sens qui se retrouve dans notre nature animale.

Dans le même ordre, nous devons classer aussi nos facultés affectives, sources de nos sentiments d'affection et de haine.

Depuis des siècles, on nous prêche de nous aimer les uns les autres. Si l'évoluton du sentiment moral était une chose vraie, l'humanité devrait, par atavisme, être arrivée à se placer au premier rang des espèces pacifiques. Cependant, la simple lecture d'un journal quotidien nous décevra à ce sujet. Il n'est peut-être pas de famille animale, où les individus se traitent avec autant de sentiments opposés. A côté du dévouement qui implique le sacrifice de sa propre vie, souvent pour des inconnus, nous trouvons des actes de la plus grande bestialité. Entre ces deux extrêmes s'inscrivent tous les degrés de sympathie et d'antipathie. Les peuples, les individus, ne jouissent pas tous de la même impartialité dans leurs sentiments, malgré toute la bonne volonté qu'ils puissent y mettre. C'est même aux pays qui prétendent montrer le plus d'égalité et de fraternité que l'on trouve le plus de chauvinisme, ce qui prouve qu'il y a en nous une partie qui raisonne et qui est solidariste, et une autre partie qui agit sans raisonner et qui est exclusiviste. Ce sont là des sentiments qui tiennent de notre espèce, et il semble qu'aucun raisonnement n'est assez fort pour les vaincre. La civilisation a beau nous enseigner que tous les hommes se valent, que la nature et la Providence ne les considèrent pas plus l'un que l'autre, « Fraternité et Égalité » restera toujours un vain mot qui fait très bien sur les drapeaux et sur les pièces de monnaie, mais qui ne se traduit pas dans nos sentiments et dans nos actes.

*(A suivre.)*

G. WOLFRUM.

## PHOTOGRAPHIES SPIRITES

(Extrait de *La Nouvelle Presse*).

Nous avons reçu de M<sup>lle</sup> Eugénie Dupin, professeur de sciences et nièce de notre éminent ami et collaborateur, Emmanuel Vauchez, la traduction de deux lettres très intéressantes du docteur Hansmann, de Washington (États-Unis). Nous allons les analyser en encommentant les passages les plus intéressants.

*
* *

Après avoir affirmé tout son désir d'apporter par ses travaux sa contribution personnelle à la noble entreprise de Vauchez, toujours inspiré d'idées généreuses, le docteur Hansmann fait une énumération des photographies spirites qu'il a obtenues. en décembre 1900, il eut Jeanne d'Arc après une pose de 10 secondes. Ce furent aussi le jour de Noël 1900, 4 épreuves de

Jésus de Nazareth, Benjamin Franklin et le Titien se manifestèrent également à plusieurs reprises. Sur une plaque en porcelaine, recouverte d'une ardoise, en 1889, le second dessina le portrait du premier. D'autres esprits finirent le costume et peignirent des fleurs en couleur. Le tout fut exécuté en vingt minutes.

Le docteur Hansmann raconte qu'il fréquenta, chez le docteur D.-J. Stansburg, un excellent médium. Un jour, il plaça là une plaque de porcelaine sur la table, la recouvrit d'une ardoise et fit une imposition des mains. Le médium était à trois mètres de la table. Au bout de 10 minutes, l'opérateur obtenait le meilleur des portraits du célèbre abolitionniste de l'esclavage en Amérique, W. Lloyd Garisson, en teinte bronze doré. L'écriture qui s'y trouvait fut reconnue authentique. Il y avait également une branche de muguet, preuve d'identité d'une fillette — Ida — que le docteur Hansmann perdit toute jeune. Le docteur ajoute qu'il assista plusieurs fois à des séances de matérialisation où il se trouva en communication avec son fils et sa fillette, chez M^me^ Mary A. Keeler, la femme du photographe spirite bien connu, le docteur W. M. Keeler.

Comme le docteur Hansmann avait reçu une communication signée « D^r^ Dragomiroff », lui conseillant de faire prendre une photographie des parties supérieure et postérieure de sa tête, il se rendit chez le docteur Keeler qu'il mit au courant de l'incident. Celui-ci, après avoir ri beaucoup, se rendit au désir de son interlocuteur, qui prit place dans le fauteuil de pose. On obtint une dématérialisation complète du crâne et sur la plaque le cerveau apparut *à nu*.

Dans une seconde réunion, Ida apparut à son père et lui fit part qu'elle était présente à la précédente expérience et elle nomma les professeurs et docteurs invisibles qui y assistaient également.

En photographiant une dame, le docteur Hansmann obtint son portrait et celui de nombreux esprits entourant son sujet. Une quatrième plaque montra Jeanne d'Arc à cheval et avec son armure, placée sur un haut piédestal entouré d'une balustrade en fer. Quelques jours auparavant le docteur avait émis mentalement le désir d'obtenir une telle épreuve, et n'en avait fait part à personne.

Dans une séance de matérialisation, Jeanne d'Arc apparut fort belle, agitant un drapeau ; le docteur Hansmann ajoute qu'elle fut vue par tous les assistants et qu'après s'être élevée du plancher, elle s'évanouit. Charlotte Corday fut également photographiée.

Le docteur Hansmann envoyait les photographies obtenues, en déclarant qu'il opère avec un appareil photographique ordinaire, débarrassé de la lentille de l'objectif. Il se sert de papier au ferro-prussiate pour ses épreuves en bleu, car cela lui prend moins de temps. Il prépare lui-même ses révélateurs pour avoir toutes les garanties possibles. Il déclare qu'il a été convaincu plusieurs fois de la présence de l'impératrice Joséphine, de celle de Napoléon, Marie-Thérèse d'Autriche, mère de la reine Marie-Antoinette, Pierre le Grand, du roi aveugle du Hanovre, de M^me^ Blavatsky, de John Wesley, fameux orateur américain ; R. G. Ingersoll, l'empereur Guillaume I^er^, sa mère, la reine Louise de Prusse, le général Lafayette, des membres de sa propre famille et même de celle de son cheval blanc qu'il avait au commencement de la guerre civile à laquelle prirent part tous les citoyens américains. Il a obtenu ces diverses photographies, avec un simple portrait du roi Alphonse et de sa fiancée, qu'il plaça comme point d'attraction contre un paravent ; le docteur Hansmann exécuta une épreuve enregistrant l'image de plusieurs personnes disparues appartenant à la famille royale.

Il n'y a pas longtemps, par simple passe-temps, le docteur américain attache à un paravent un journal publiant les portraits de Flammarion, de Crookes et de sir Oliver Lodge, images devant servir de point d'attraction. L'épreuve obtenue a été envoyée à M^lle^ Dupin pour être soumise à Vauchez afin qu'il puisse constater lui-même les résultats de l'expérience.

Après plusieurs renseignements personnels, que par discrétion nous passons sous silence, le docteur Hansmann déclare qu'il a l'assurance que les amis de Vauchez viendront en aide à Vauchez pour favoriser la grande œuvre qu'il a entreprise et qui doit combattre et dissiper l'obscurité qui s'étend sur notre humanité terrestre.

*
* *

Dans sa seconde lettre, le docteur Hansmann précise certains points de ses expériences. Il montre l'inégalité des dimensions des esprits photographiés. Il ajoute que la matière n'est pas un obstacle pour les êtres de l'au-delà, ce pourquoi ils peuvent se manifester dans la chambre noire sur les plaques. « Quelquefois, avec

la rapidité de l'éclair, ils prouvent leur présence par leur écriture bien connue. Sir Walter Raleigh s'est révélé au docteur Hansmann par une communication qui remplissait plusieurs ardoises. Le docteur dit qu'il a pu suivre le travail qui s'opérait entre les ardoises lorsque le portrait de Lloyd Garisson fut exécuté en bronze doré, en même temps qu'avait lieu l'apport, mentionné plus haut, de la branche de muguet. Le docteur Stransburg, le médium, était à distance de la table.

Le docteur joignait à cette lettre de nouvelles photographies spirites, dont un portrait de l'Impératrice Elisabeth d'Autriche. Elle s'était manifestée chez le docteur Hansmann pour la première fois, 23 heures après avoir été assassinée à Genève. Son fils Rodolphe, qui mourut si tragiquement, apparut à cette occasion avec les vêtements d'un chasseur, aspect sous lequel sa malheureuse mère aimait à le voir.

*
* *

Par ce qui précède, on voit que l'Amérique n'est pas un des pays où les travaux de Vauchez sont négligés. Loin de là. Les nombreuses communications qui lui sont adressées — comme celles du docteur Hansmann — montrent que l'autorité de notre ami est universellement reconnue en la matière et que les chercheurs se sont lancés dans la voie qu'il a tracée et qui doit aboutir à la solution du redoutable et angoissant problème de l'Au-delà.

CH. PROTH.

## BONHEUR ET CONSOLATION dans les adversités de la vie

Que les âmes affligées par le vide de la mort, par des pertes irréparables, par de cruels déboires, par les décevantes ironies de l'existence, par les déceptions dans les espérances, par des amours déçues et par une foule d'autres peines qui navrent le cœur, lisent sans préventions les considérations et les vérités qui suivent. Si vive que soit leur douleur, elles éprouveront une douce consolation, qui rendra leurs peines moins amères et leurs tribulations plus supportables.

S'il est dans la vie humaine des heures bénies, pleines de charmes et de joies, il est aussi des jours où la plus cruelle tristesse menace de submerger les courages les mieux trempés. C'est surtout pendant ces jours désolés qu'il importe de réagir contre ces adversités et de retremper son âme à la source des vérités qui consolent véritablement. Que les personnes, dont le cœur est brisé par les peines les plus amères, élèvent leurs pensées vers les riantes perspectives, qui montrent à l'humanité la vie comme un temps d'épreuves, essentiellement transitoires et fugitives, et alors leur résignation et leur vaillance s'élèveront à la hauteur de ces pénibles situations.

On perd généralement beaucoup trop de vue que la vie terrestre n'est qu'un passage sur notre minime planète ; que les peines que nous regardons comme insupportables ne sont que le prélude et la préparation du bonheur qui deviendra plus tard notre partage.

Ah ! âmes pusillanimes, pourquoi vous affligez-vous ? Les douleurs qui vous paraissent accablantes, ne sont que les avant-coureurs de félicités et de joies, qui ne pourront vous être ravies. Pourquoi alors vous abandonnez-vous mollement à des chagrins, que vous aggravez par votre faiblesse ; car l'âme vaillante, loin de se laisser abattre par les adversités, élève ses regards vers les régions sereines, pleines de joie et d'espérance des mondes supérieurs où elle trouvera l'appui et les secours qui lui sont nécessaires, pour traverser les périodes troublées de la vie terrestre ; car le Tout-Puissant n'abandonne jamais ses enfants sans consolation pendant les épreuves d'ici-bas.

Mais les âmes faibles et dévoyées sur le chemin de la vie, qui croient trouver le néant dans la mort sont déçues dans leurs folles espérances ; car le trépas n'est que la limite d'une phase de notre existence générale. La vie de l'être humain ne cesse pas à la mort du corps. L'âme est immortelle ; elle ne peut cesser d'exister. L'idée fausse de l'anéantissement de l'être à la mort est une illusion que la réalité de la survie détruit. La mort forme au contraire la véritable renaissance de l'âme et son passage de la terre dans le monde des esprits, sa véritable patrie. La mort, c'est la délivrance de l'âme captive, c'est le retour de l'exilé dans sa famille ; c'est la fin d'une dure épreuve et la joie du retour au pays aimé.

La connaissance de la vérité éternelle, la contemplation des splendeurs infinies, éblouissantes des rayonnements des beautés des mondes supérieurs, illuminent tous les cœurs qui savent les apprécier.

Mais l'âme étant immortelle, la lumière qu'elle répand est aussi durable que vive

et ardente. C'est un soleil qui ne cesse jamais de rayonner l'image de Dieu qui s'y reflète sans ride et sans nuages ; c'est l'illumination des beautés infinies.

C'est par la lecture des vérités enseignées par le spiritisme que l'âme s'élève au-dessus des aspirations terrestres et des passions égoïstes qui la séparent des hommes.

L'homme qui connaît sa destinée et qui en apprécie toutes les obligations, est persuadé que la lutte pour la vie est le pain quotidien de l'existence humaine et que le plaisir et la douleur ne se séparent pas.

Au milieu des rêves de bonheur que notre imagination nous présente et les illusions et les mirages qui s'enfuient devant les regards attristés, l'humanité vogue sur un océan où règnent constamment les tempêtes.

Le bonheur est un prêt à gage, qui se dérobe à toutes les convoitises et à tous les efforts humains ; car le riche, sous ses lambris dorés, subit à certaines heures de sa vie les angoisses et les tristesses qui l'assaillent dans son palais.

Bien que le pauvre ne jouisse pas des faveurs de l'abondance, il ne trouve pas moins, à certains moments, un bonheur relatif, préférable aux plaisirs des riches, qui plient souvent sous le poids de la satiété qui leur fait trouver tont mauvais.

Mais, riches et pauvres, tous les hommes vivent d'illusions : car l'idéal, qui est le réel des mondes supérieurs, domine toutes les aspirations humaines. L'homme sent que la terre n'est pas sa véritable patrie ; alors il sent le besoin de chercher l'Infini dans ses aspirations.

Le beau, c'est l'aliment du bien ; mais la véritable beauté et le bien absolu ne résident pas sur la terre. Les lueurs de ces beautés constituent des rayons émanant de l'Infini, qui n'arrivent pas jusqu'à nous.

Pour rendre l'humanité meilleure, il faut la rendre plus digne et plus dévouée à nos frères malheureux.

La vertu a pour base la sagesse de la vie ; elle n'est pas dans l'indifférence et la froideur, mais dans les œuvres de bienfaisance réellement effective, puisque le bonheur que nous procurons à autrui peut seul faire le nôtre.

Tout dans la nature a sa raison d'être, car l'idéal qui paraît le plus irréalisable n'est pas moins une vision de l'humanité immortelle se contemplant dans l'infini.

L'idéal des habitants de la terre étant le réel des mondes supérieurs, l'âme tend toujours à monter, à grandir, à s'améliorer et à se rapprocher de l'infini.

Dans les phases ordinaires de la vie, la souffrance de l'âme ne consiste souvent que dans des peines que nous nous créons par nos défauts et par nos fausses visions.

L'impatience paralyse la force et amoindrit l'énergie, tandis que la patience trouve sa force dans la faiblesse même. Sœur de l'espérance, elle est le baume salutaire de l'âme. On sait d'ailleurs que les fleurs de la vie croissent dans les épines.

Il importe toutefois que l'homme soit bien fixé sur sa destinée ; car celui qui est en proie au doute et à l'incertitude, doit s'efforcer d'affermir ses convictions par la réalité des faits, qui offrent les éléments de la certitude. La raison doit toujours nous guider dans ces sortes d'appréciations.

Le spiritisme doit servir de base à toutes les opérations de l'âme. Cette consolante croyance montre à l'homme son avenir suave d'espérance et d'immortalité. Elle la rattache à l'Infini par une chaîne indestructible qui unit tous les éléments de l'Univers.

L'œuvre de Dieu embrasse dans son ensemble immense tout ce qui est noble, tout ce qui est grand et tout ce qui est bon.

Les apôtres de la vérité spirite doivent s'efforcer de développer la vérité divine et de la propager de toutes parts.

On méconnaît généralement beaucoup trop la puissante action des invisibles à l'égard des visibles. Nous devons donc faire continuellement appel à leur concours et à leurs lumières.

L'homme qui n'est pas absolument rivé à la matière, aime à s'élever vers les régions sereines et à se rapprocher des esprits supérieurs qui le protègent.

Ah ! quand habiterons-nous ces régions où règne un continuel bonheur ?

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

# Le Fort du Chapus

*(Charente-Inférieure)*

A Madame HEYRAUD

Le signe Rédempteur étendait sur les eaux
Ses deux grands bras de pierre, assaillis par les [flots,
Que rendait furieux une grande tempête,
Dite « saute du Nord », belle et macabre fête

Qu'offrait, à ses marins vaillants, la folle mer.
Pas un bateau dehors, pas une aile dans l'air
Rempli de cris stridents et de plaintes funèbres ;
Au ciel, pas un point d'or ne perçait les ténèbres.
C'était ce qu'on appelle une sublime horreur ;
Seul, au bord de la mer, superbe en sa fureur,
Un promeneur, battu par l'eau, comme une [épave,
Contemplait ce tableau sinistre d'un air grave ;
Fasciné par l'abîme aux sombres profondeurs,
Il écoutait les flots, déchaînés et grondeurs ;
Il songeait à la vie, à ses soudains orages,
A la faiblesse humaine en face de ses rages ;
Le parallèle lui paraissait saisissant
Entre cette eau perfide, au remous incessant,
Et l'agitation mauvaise de la vie ;
Son âme ressentit une angoisse infinie,
Pendant qu'il comparait ces deux sombres ta- [bleaux ;
Les bruits qu'il entendait lui semblaient des [sanglots,
Jaillis de millions de poitrines humaines,
S'unissant pour crier leurs torturantes peines,
Dans un tacite accord avec les éléments
Exaspérés ainsi que des hommes déments.
Longtemps le promeneur médita, solitaire,
Si longtemps que la nuit descendit sur la terre,
Que, lasse de hurler, la tempête décrut,
Que le silence vint, sans qu'il s'en aperçut.
Comme au sortir d'un rêve absorbant et pénible,
Le songeur s'éveilla : dans l'ombre, seul visible,
Le fort frappa ses yeux d'un vif étonnement :
Ce fort, vu tant de fois, presque journellement,
Baigné par la mer calme, ou bien exaspérée,
Il ne l'avait pas vu, comme en cette soirée,
Sous l'aspect d'une croix, dont la tête et les bras
Surgissaient sur la mer, le pied plongeant en bas,
Dans la masse mouvante, au tréfonds de l'abîme.
Cette croix, sur les eaux, était vraiment sublime !
Après cette tempête, elle parlait de paix
Et d'espoir, à tous ceux qui tombent sous des [faix
Qu'ils ne peuvent porter, malgré leur grand cou- [rage ;
Au-dessus de la croix, la radieuse image
De celui qui mourut, par amour, et souffrit
En son âme et son cœur, son corps et son es- [prit,
Tout ce qu'un être humain peut souffrir, en ce [monde,
L'image rayonnait ; la voix, douce et profonde,
Disait ; Venez à moi, vous tous, les malheureux :
Avant vous, je subis un destin rigoureux ;
Avant vous j'endossai le plus cruel silice ;
Avant vous, je vidai le plus amer calice ;
J'ai souffert sur la croix, pour vous, l'humanité :
La souffrance conduit à la félicité.

Noémie Grasse.

*Barbezieux, le 2 Mars* 1909.

# DICTÉES MÉDIANIMIQUES

## Reçues au Groupe du Mans

*Communication du* 28 *Février* 1909

(De Mme Michelet.)

Je suis allée bien des fois dans votre beau pays, quand mon mari habitait les rives de la Loire, et je sais quel est le charme du printemps chez vous. J'y ai vu l'oiseau répondre à sa couvée alors que les premiers pépiements réclamaient impérieusement une nourriture plus abondante. Vous n'avez pas les chaudes ardeurs du Midi, mais votre ciel est plus doux à l'œil ; la lumière de vos soleils couchants se diversifie et se multiplie de nuage en nuage, et prolonge le crépuscule.

J'ai écouté bien des fois, comme vous pourriez le faire si souvent, la chute étouffée des flocons blancs et duveteux de la neige. — J'ai entendu les airs plaintifs des oiseaux qui réclament au Seigneur une graine qui leur est cachée par la neige. — Les nids se balancent vides et oubliés aux extrémités des branches d'arbres dépouillées de leurs feuilles. — La nature paraît morte ; mais, comme toute véritable œuvre de Dieu, elle recèle l'espoir des printemps à venir.

Mon âme est sœur de l'hiver ; ses souvenirs dorment en elle, mais je sais que ma volonté peut ressusciter ce passé d'hier, et me donner, avec la permission de Dieu, l'illusion d'une vie, et la certitude d'une amélioration toujours désirée.

La nature est notre grande éducatrice ; elle nous a appris à bégayer le nom divin ; elle a chanté dans les nuits l'hymne universel que l'humanité écoute, le cœur ému. C'est elle qui verse la joie dans nos cœurs, qui fait voir la vérité, car elle est la grande médiatrice Si nous savions écouter sa voix, nous serions plus que des hommes : Nous aurions deviné la parole divine.

Mme Michelet.

*Communication du* 28 *Février* 1909

(De Jean l'Apostat.)

Je viens continuer ici la tâche que j'avais assumée ailleurs, et faire, comme dans l'ancien groupe, mon devoir de guide.

Je vous salue en celui qui nous a donné l'amour, et qui a montré à l'humanité que l'on doit s'aider les uns les autres.

Je suis le disciple Jean, celui que vous avez entendu appeler l'Apostat. Voici ce que je réclame de vous, comme de mes

disciples bien-aimés. Soyez des adeptes fervents mais raisonnables de notre foi. Ne la suivez pas aveuglément, et ne soyez pas des ignorants conducteurs d'ignorants. Le spiritisme remet encore une fois la lumière sur le boisseau; il relève la raison et cherche à améliorer la connaissance humaine. Mais notre voix ne peut être entendue que par ceux qui cherchent la vérité d'un cœur simple et droit. Faites donc de vos âmes des personnalités fortes, et résolues d'arriver au bien, de le comprendre et de le chercher toujours, car, mes chers disciples, vous n'aurez du repos que dans la certitude du devoir accompli.

Le spiritisme est une science, la science du bien et du mal; il vous montrera la raison divine se reflétant dans la raison humaine et l'augmentant par sa volonté. Il est la constatation des forces inconnues, ignorées de vies encore ensevelies dans la nuit de l'inconscience. Il réunit ces milliers de formes animiques sous un seul vocable, « l'Etre », qui est destiné à évoluer de la forme la plus inférieure jusqu'à la plus haute. C'est la vue la plus générale et la plus complète que vous puissiez avoir de la vie universelle. Mais vous devez chercher à soumettre toutes choses au contrôle de votre raison. Faites ce que nous avons fait, et faites des pensées des autres, votre pensée à vous, par la discussion, le raisonnement et la recherche personnelle. Alors, vous aurez réellement une foi forte et vous pourrez en appeler à elle pour la conduite de votre vie.

JEAN L'APOSTAT.

## LES APPARITIONS

**matérialisées des vivants et des morts**

TOME I

### LES FANTOMES DE VIVANTS

*Illustrés de nombreuses gravures et photographies*

PAR

GABRIEL DELANNE

*Leymarie*, Editeur, 42, rue Saint-Jacques Paris. **Prix 6 francs.**

Si le spiritisme a été aussi vigoureusement attaqué de tous côtés, c'est qu'il combat les idées fausses sur la vraie nature de l'homme qui ont cours à l'heure actuelle parmi les savants, les philosophes et les adeptes de toutes les religions. A tous il démontre *scientifiquement*, c'est-à-dire par l'emploi de la méthode positive qui s'appuie sur l'observation et l'expérience, que l'âme n'est pas un produit de l'organisme comme le supposent les matérialistes, que ce n'est pas non plus un pur esprit sans réalité positive, tel que l'imaginent les spiritualistes de toutes les écoles.

La connaissance et l'étude du périsprit est un des points fondamentaux de cette nouvelle science. Grâce à son enveloppe fluidique, l'âme construit son corps matériel, l'entretient et le répare suivant un plan idéal, qui est celui du type auquel elle appartient. C'est dans cet organisme supra-matériel que se conservent les souvenirs; c'est lui qui aide à la production des phénomènes de somnambulisme, de clairvoyance, de télépathie, de même qu'il permet d'expliquer tous les actes subconscients depuis ceux qui sont physiologiques, jusqu'à ceux qui ressortissent à la vie mentale proprement dite. Lorsque l'esprit se sépare de son organisme matériel pour retourner dans l'espace, il emporte ce corps impondérable qui constitue son individualité et qui a enregistré tous les acquis de ses vies passées; dès lors, on conçoit quel immense intérêt s'attache à la démonstration de son existence, qui est en quelque sorte une des pierres angulaires du spiritisme.

Le nouvel ouvrage de M. Gabriel Delanne consace ses deux gros volumes à cette étude. Le premier, celui qui parait aujourd'hui, s'occupe d'abord de mettre hors de doute l'existence du périsprit pendant la vie. L'auteur ne fait pas de théorie *à priori*; il s'attache avant tout à présenter le plus grand nombre possible de faits, et c'est de la discussion de ceux-ci que ressort petit à petit la grande vérité de l'existence du corps fluidique de l'âme. Elle finit par s'imposer à la raison non seulement comme une nécessité logique, mais encore comme un résultat évident de l'observation des fantômes de vivants, qu'ils soient naturels ou provoqués.

Dans ces 500 pages compactes, que des gravures et des photographies illustrent, l'auteur a rassemblé une énorme quantité de documents qui sont puisés parmi les 22 volumes de la *Société anglaise de recherches psychiques*, dans les livres qui ont été publiés sur ce sujet, et dans les revues psychiques et spirites françaises et étrangères. C'est un résumé substantiel qui synthétise toutes les recherches faites depuis vingt-cinq ans dans ce domaine. Nos lecteurs connaissent la méthode précise de cet écrivain et la clarté avec laquelle

il conduit ses discussions, aussi est-ce avec plaisir qu'on le prend pour guide, afin de s'orienter dans le dédale compliqué des phénomènes.

Une étude sur les apparitions doit commencer logiquement par une discussion sur l'hallucination, puisque celle-ci est la seule explication admise par la science. Mais, et c'est ici la nouveauté, les travaux des psychologues anglais ont prouvé que l'hallucination *dite véridique*, ou *télépathique*, est compatible avec une parfaite santé et qu'elle a pour cause la pensée d'un parent ou d'un ami éloigné. Une discussion approfondie établit que cette hallucination n'est ni fortuite, ni morbide, mais résulte de l'action de la pensée de l'âme dont on voit l'image mentale. Les recherches sur la transmission expérimentale de la pensée donnent une base solide à cette théorie.

Alors on passe aux apparitions télépathiques proprement dites, qui ne sont plus des hallucinations construites par le sujet, mais la preuve que l'esprit de l'agent, c'est-à-dire de celui qui agit, est réellement présent. Chose curieuse, mais bien démontrée, l'apparition n'est visible que pour celui qui subit l'action du fantôme.

Comment faire la distinction entre cette vision et l'hallucination ordinaire? M. Delanne énumère les caractères spéciaux qui ne permettent pas de se tromper. C'est d'abord quand l'apparition présente des particularités inconnues du voyant, telles: qu'un costume spécial ou des blessures qui sont la représentation de la réalité, car l'imagination ou la transmission de pensée ne peuvent en rendre compte. Ensuite, c'est lorsque l'apparition est vue à un endroit où le vivant se sent et se voit réellement transporté. Des exemples nombreux font comprendre que cette double action ne peut s'expliquer par des hallucinations réciproques, mais nécessite la sortie, l'exode de l'âme de l'agent hors de son corps. Enfin s'il arrive que le fantôme est décrit identiquement par plusieurs témoins, qui l'ont vu ensemble ou séparément, alors on arrive à cette conclusion que l'âme est vue par les yeux du corps, comme toutes les autres personnes, ce qui prouve qu'elle est réellement *matérialisée*. Quelle nouveauté que la certitude de cette duplication de l'être humain! Chacun de ces ordres de phénomènes est appuyé par des exemples authentiques empruntés aux meilleures sources. La sûreté de la documentation fait valoir le prix de la démonstration, et cette lecture est positivement convaincante, surtout lorsque l'on songe que l'auteur a dû forcément se borner dans ses citations, mais qu'il donne toutes les indications nécessaires pour que l'on puisse compléter l'enquête, en se reportant aux innombrables récits originaux.

L'antiquité et la généralité du phénomène des apparitions sont démontrées avec preuves à l'appui, et si à cette constatation on joint l'expérience, alors on comprend que ces fantômes n'ont rien de surnaturel ou de diabolique, puisqu'on les produit à l'heure voulue, à l'endroit fixé, et qu'ici, encore, parfois, l'opérateur se sent transporté au lieu même où d'autres le voient. L'induction si logique que le périsprit, s'il est visible pour plusieurs personnes, doit être matérialisé, devient une certitude si le fantôme du vivant agit sur la matière. Cette fois l'hallucination ne peut plus être invoquée, car une image mentale ne peut pas déplacer une chaise, ouvrir une porte etc., etc. L'âme matérialisée, au contraire, se conduit comme le vivant dont elle est le sosie pourrait le faire. Elle marche, elle tient un livre à l'église, elle cause, elle écrit sur une ardoise, etc. Toutes ces actions si diverses ont été observées souvent, et c'est un des attraits de cet ouvrage de voir groupés ces faits si convaincants, qui montrent le fantôme agissant à la façon d'une personne en chair et en os.

Chose bien remarquable, la photographie de ces êtres extériorisés a pu être obtenue fortuitement, au grand étonnement des opérateurs qui ne s'y attendaient guère. Voilà ce que l'observation a révélé; mais c'est loin d'être tout.

La démonstration va devenir encore plus irréfutable si on se place dans des conditions qui permettent de comprendre: 1° D'où vient le fantôme; 2° de quelle substance il est formé; 3° comment il s'extériorise hors du corps; 4° quelles sont les relations qu'il conserve avec ce dernier; 5° où il puise l'énergie qu'il dépense; enfin comment il perçoit la nature sans les habituels organes des sens.

C'est alors que l'auteur nous détaille toutes les recherches des magnétiseurs qui connaissaient le corps fluidique. Deleuze, Chardel, Charpignon, Lafontaine, Reichenbach apportent leur tribut. Puis ce sont les travaux modernes du Commandant Darget, des docteurs Baraduc, Luys, et surtout de M. de Rochas. Ici les preuves positives s'accumulent et l'on assiste à la démonstration de l'existence du *fluide des magnétiseurs* dont sera formée cette effigie inerte du corps humain que l'auteur appelle le *fantôme odique*, et qui constitue la plupart

des *hallucinations autoscopiques*. On le voit, aucune des modalités d'apparitions n'est oubliée.

Ensuite apparaissent les expériences de Varley et de Crookes sur les fantômes de vivants ; les recherches si nombreuses et si précises des savants en compagnie d'Eusapia Paladino ou d'Eglinton, qui ont permis d'obtenir des empreintes et des moulages du corps fluidique extériorisé et même de la figure. Puis ce sont les photographies à distance de MM. Istrati et Hasdeu, du capitaine Volpi, etc. Cette fois, aucun doute n'est plus possible : l'âme est sortie du corps, elle en a reconstitué temporairement un autre d'une réalité momentanée, mais aussi absolue pendant cette courte période que celle du corps charnel lui-même !

Que de documents, que de recherches, que de preuves sont renfermés dans ce livre ! C'est une démonstration irréfutable du phénomène de la matérialisation de l'âme des vivants, et elle nous fait comprendre que celle des prétendus morts n'en est que la suite logique. Il faut lire cet ouvrage pour apprécier avec quelle prudence l'auteur discute les faits. Il est si sûr de l'excellence de sa thèse, qu'il se contente de graduer savamment les faits, et que c'est de leur examen que la vérité se dégage d'elle-même tellement l'enchaînement en est décisif. C'est la nature qui parle, et quand l'expérimentation confirme les hypothèses que l'interprétation des faits nécessitait, alors la conviction s'impose d'une manière irrésistible.

Quelle magnifique confirmation, par la science indépendante, des enseignements du spiritisme ! Cette fois, il ne s'agit plus de croyances, c'est la preuve péremptoire de l'existence de l'âme obtenue en dehors de tout dogme ou de toute confession. Des travaux de cette sorte contribueront à fonder la psychologie intégrale, celle qui ne s'appuyant que sur l'observation et l'expérience aboutit néanmoins à l'affirmation absolue de la spiritualité du principe pensant. Espérons donc pour l'auteur un grand succès, car ce sera en même temps celui du spiritisme, que des travaux semblables élèvent à la hauteur d'une science.

X.

## CAS DE CONSCIENCE

L'illogisme des lois et des mœurs est souvent déconcertant. On sait à quel point le mariage, et le mariage fécond, nous semble une nécessité vitale pour notre pasy. Ce mariage, nous le souhaitons jeune, débarrassé des vils soucis de dot, allégé de toutes formalités inutiles, de toute tutelle parentale, facile à contracter, moins difficile à rompre. Nous le préférons à l'union libre, parce qu'il offre des garanties plus grandes à la femme et à l'enfant.

Nous souhaiterions qu'entre les jeunes gens qui s'aiment nul ne vînt s'interposer. Et, entre parenthèses, le droit d'opposition qui figure encore dans le Code est un droit excessif et inique ; car il sert le plus souvent l'égoïsme, l'avarice, l'orgueil, les préjugés des parents, au lieu de répondre à des préoccupations de haute morale.

Quand a-t-on vu, en effet, des parents faire opposition au mariage de leur enfant sous prétexte qu'il est alcoolique invétéré ou tuberculeux, ou avarié, ou atteint dans ses facultés mentales ? La crainte du scandale, la peur de l'opinion, un esprit de famille mal compris, retiendront tel père et telle mère qui, emportés de colère, n'hésiteront pas, par contre, à s'opposer au mariage de leur fils ou de leur fille sous prétexte que l'union contractée ne flatte pas assez leurs ambitions ou ne satisfait pas assez leur cupidité.

C'est triste à dire, mais cela se passe souvent ainsi.

Et un cas de conscience très grave se pose pour l'individu et la société.

Oui, il faut se marier ; oui, on doit accepter les devoirs, les charges, les peines et les joies de la paternité et de la maternité. Oui, la loi se doit de mettre le mariage à la portée de tous, riches et pauvres, en supprimant toutes les paperasses inutiles, tous les actes encombrants ; en n'exigeant que la libre volonté des deux conjoints.

Mais, d'autre part, il conviendrait d'éclairer suffisamment la moralité publique pour qu'un être malsain, contaminé, dangereux, ne risque pas d'engendrer des enfants malades, d'apporter à sa compagne l'infection, le désespoir, d'incurables dégoûts.

Ce cas de conscience, quiconque songe à se marier doit se le poser.

Eh bien, trop souvent l'influence des familles est néfaste et pousse à des mariages qui sont de mauvaises actions et parfois de véritables crimes. Souvent, je le veux bien, les parents se font des illusions et sont de bonne foi. Ils croient que le mariage moralisera leur enfant, qu'une vie régulière assainira sa santé perdue. Mais que de circonstances aussi où ils font taire leurs scrupules, s'ils en ont, au nom de leurs intérêts, et s'ils se croient désin-

téressés pour eux-mêmes, au nom de l'intérêt de leur fils ou de leur fille. Que de fois ils assument une honteuse complicité, que la loi impuissante ne châtie pas et que l'opinion indifférente ne flétrit pas. Il arrive aussi qu'ils ignorent : mais c'est plus rare.

Et alors on voit cette abomination : par calcul, par abject égoïsme, par mille motifs bas, un individu prend femme sans se soucier de la contagion qu'il peut lui apporter, des petits malheureux qu'il peut engendrer. Nul ne l'en empêche, et souvent ses proches l'y engagent. Un seul homme, dans certains cas, a droit de conseil, et de conseil inécouté : ce confesseur qu'est le médecin.

La belle avance !

Il parle, oui, mais pour un sourd, pour un aveugle, pour un être muré. Et si celui qu'il s'efforce en vain d'endoctriner et de convaincre passe outre, le médecin n'a qu'un devoir légal : se taire !

Il doit assister, les bras croisés, à ce que sa conscience lui démontre une scélératesse. Le secret professionnel lui met sur la bouche un bâillon, le ligote et l'étouffe.

Que de drames muets dans l'âme de praticiens intègres, que de sourdes révoltes ! Que de reproches amers qui ne franchissent pas les cloisons d'une chambre ou d'un cabinet de consultation ! Pris entre sa conscience d'homme et sa conscience professionnelle, le médecin ne risquera pas le blâme de ses confrères, le discrédit jeté sur sa carrière, un procès perdu d'avance, l'amende, la punition exemplaire ; car il serait puni, oui, pour avoir fait son devoir de citoyen, sauvé une ou plusieurs santés humaines.

Et voyez l'illogisme, l'absurdité de la loi, inconsciente au point d'en apparaître monstrueuse.

Non seulement elle favorise le mariage d'un avarié dangereux, d'un tuberculeux avancé, puisqu'elle force à se taire le seul homme qui pourrait l'avertir et l'empêcher, mais elle exige la consommation de ce dommage public. Elle veut que l'avarié continue à avarier sa femme et ses petits, car l'avarie n'est pas encore un cas de divorce formel, dépend de procédures coûteuses, longues, de dénis de justice toujours possibles, d'assistances judiciaires souvent refusées.

Quant au tuberculeux, au nom d'une fausse pitié, elle lui livre la femme, les enfants nés, à naître. Elle se refuse à les délivrer. Elle repousserait toute demande en divorce de ce chef. Tout autant, maintient-elle le carcan conjugal s'il s'agit d'un demi-fou ou d'un fou tout entier. Fût-il interné dans un asile ou une maison de santé, y croupît-il depuis vingt ans, trente ans, pas d'espoir, pas d'évasion. Le mariage à perpétuité.

Tout autant pour l'alcoolique vomissant les injures, frappant en brute les siens. Chose inouïe : on dirait que la loi se désintéresse du mariage dans ses meilleures comme dans ses plus funestes conséquences. Elle semble dire : « Pour se marier, il faut l'autorisation de vos parents, du commissaire de police, du maire, de votre concierge. Et puis débrouillez-vous. Du moment que vos paperasses sont en règle, cela ne me regarde plus ! »

Et chaque jour autour de nous, un incroyable amas de misères et de douleurs palpite, proteste, se tord en gémissements et en impuissantes malédictions. Un seul homme pourrait intervenir à temps, et cet homme ne le peut pas, la loi le lui défend.

Emus de cette situation aussi cruelle qu'absurde, des médecins se sont demandé si l'on ne pouvait y remédier. Et l'un d'eux, le docteur Cazalis, il y a quelques années, n'a pas craint de proposer que les fiancés apportassent à la famille dans laquelle ils vont entrer le certificat médical constatant qu'ils sont aptes au mariage et qu'en tout cas aucune tare contagieuse ou de nature à rendre l'union intolérable ne les rend impropres à leur mission. Ce serait en effet une solution. Et si elle entrait dans les mœurs, les mœurs n'y pourraient que gagner. Malheureusement, le diable ne perdant jamais ses droits, l'union libre bénéficierait — si toutefois l'on peut employer ce mot — de ce que perdrait le mariage, et à côté de celui-ci fourmilleraient quantité d'unions irrégulières, viciées par la maladie, les tares mentales, refuge de tous les invalidés du lien légal, de tous les infirmes non reconnus valables pour l'hyménée.

Qui en pâtirait ? Les enfants, encore et toujours : innocentes victimes.

Puis, on aurait beau jeu à objecter les inconvénients et les dangers de cette conscription d'un nouveau genre, à en ridiculiser les côtés comiques. Les excès, les abus se montreraient vite. Tout examiné, il ne semble pas que le certificat médical puisse revêtir un caractère d'autorité publique. C'est alors que le mariage, déjà tardif, déjà peu enthousiaste, deviendrait une institution précaire à laquelle l'Etat serait forcé d'allouer des primes. Par amour-propre, par méfiance, par crainte de

l'avis du médecin, que de jeunes gens se soustrairaient à une obligation désagréable et préféreraient séduire, sans risques, des femmes qu'ils se promettraient de lâcher le jour où elles auraient cessé de leur plaire.

Mais ce qu'on ne peut demander de la société, on peut le réclamer de la conscience de l'individu.

Nul ne devrait se marier sans avoir consulté son médecin, et nul ne devrait outrepasser ses conseils ou ses injonctions. Celui qui, se sachant malade et contagieux, se marie en risquant de contaminer sa compagne et sa descendance; celui qui, malgré le désaveu des médecins, commet froidement un crime, devrait, en attendant les sévérités de la loi et les justes compensations qu'elle exigera un jour, ne rencontrer partout que le mépris des honnêtes gens, dressé contre son opprobre.

PAUL MARGUERITTE.

(*Le Journal* du 16 Juin.)

## BIBLIOGRAPHIE

Entre autres publications nouvelles nous est parvenu ce mois-ci un très beau livre « La vie, révélations nouvelles, maximes et pensées » signé, non par un seul auteur mais par un groupe de spirites Douaisiens, M. M. Jésupret, Beziat et Pellault, formant ainsi le groupe triangulaire et sacré de l'occultisme(1).

Ainsi d'ailleurs que le déclarent les signatures ils ne sont en réalité que les éditeurs de l'ouvrage, lequel a été écrit sous l'inspiration, sous la dictée de diverses entités psychiques Laplace, Cuvier, Tournefort.

Un ouvrage de telle envergure a besoin d'être longuement médité si l'on veut s'en assimiler pleinement la substance, d'autant plus qu'il est émaillé de néologismes dont, il est vrai, de nombreuses notes facilitent la compréhension, mais qui n'en rendent pas moins la lecture assez difficile.

Une foule de hauts problèmes philosophiques, métaphysiques, psychiques y sont étudiés; on y trouve des aperçus nouveaux et fort intéressants sur la formation des mondes en général, et tout particulièrement sur celle de notre globe... bref c'est une œuvre de haute valeur...

(1) Paul Pillault l'un des auteurs, faubourg de Valenciennes, à Douai adresse franco, contre la somme de 3fr.50 ce magnifique ouvrage en même temps qu'un opuscule de 16 pages contenant des maximes et des pensées très élevées, tirées de l'ouvrage. — Sur demande cet opuscule est expédié séparément contre la somme de 0 fr. 30.

Toutefois que les auteurs veuillent bien nous permettre une question.

Pensent-ils que leur livre puisse être mis entre toutes les mains? et passer sous tous les yeux?... Il est tels chapitres, notamment ceux traitant de *l'Homosexualité* et de la *Bestialité* que, seule, croyons-nous, une élite de penseurs sera capable d'apprécier, mais que, pour notre part, nous n'oserions laisser à la portée de tous. — Pour obvier à cet inconvénient les auteurs, selon nous, agiraient sagement en publiant une édition spéciale, une sorte de résumé *ad usum Delphini*... pouvant sans inconvénient passer sous tous les yeux.

Nous souhaitons sincèrement qu'il en soit ainsi fait... car il serait dommage que pour les raisons que nous venons d'indiquer, une œuvre d'un si haut intérêt se vît proscrite de certains milieux.

Egalement d'un haut intérêt l'Introduction qui, à elle seule, formerait un excellent opuscule de propagande... On y suit avec intérêt les diverses étapes des auteurs d'abord sceptiques endurcis, jusqu'au jour où, par la force de la logique et des faits, ils furent pleinement acquis à notre grande et consolante doctrine spirite.

J. THEO

## ÉCHOS ET NOUVELLES

### Un peu vif, mais juste

Nous recevons l'avis suivant:

Mme la duchesse d'Uzès vient d'être exclue de la S. P. A. pour acte de cruauté envers les animaux. Voilà une radiation qui pourrait bien en entraîner d'autres. Je crains bien, en effet, que parmi les gens du monde qui font partie de cette association, beaucoup ne se trouvent dans le même cas que cette dame, et ne se dédommagent de la mansuétude que leur impose les lois de la société en martyrisant, l'automne venu, les hôtes des forêts. De cette façon ce sont les chevreuils qui paient pour les chevaux. Peut-être y a-t-il compensation ?

Tout cela n'est qu'une question de convenances.

Qu'importe la souffrance des cerfs et des biches? Ils ne sont que gibier, a dit Mme la duchesse.

Raison péremptoire!

On s'affiche membre d'une société pour protéger les bêtes contre la brutalité des hommes, puis à la première occasion on file dans ses terres se repaître de cruauté

en massacrant des animaux sans défense. Pour ces «protecteurs» la pitié a des conditions; et ils ne sont compatissants à la souffrance que tant que l'exercice de cette compassion est capable de leur conférer les avantages d'un titre derrière lequel ils dissimulent des appétits ancestraux demeurés vivaces. Et puis, il y a la tradition : le sport des rois fut la chasse, image de la guerre.

CORTAILLOD.

### Un curieux petit prodige

Un barnum l'a présenté, paraît-il, la semaine passée au Conservatoire de Vienne. Voici comment le petit prodige joue du piano : Un médecin l'endort du sommeil hypnotique et le place devant un piano. On met sur le pupitre une partition quelconque, classique ou moderne, ouverte à une scène quelconque aussi. Le petit prodige, les yeux couverts de trois voiles — l'un jaune, l'autre rouge et le troisième vert — se met à déchiffrer avec un style et une expressions rares la page qu'il a devant lui, et il continue à jouer toute la partition sans qu'on lui tourne les pages.

Que si l'on s'avise d'enlever sans bruit le livre ouvert sur le pupitre, les doigts du petit prodige s'arrêtent bientôt pour ne se remettre en mouvement que si le livre reprend sa place devant lui.

### La photographie de Piet Botha

J'ai parlé de la photographie des esprits. Je m'empresse de désarmer le lecteur sceptique en admettant qu'il n'y a rien de plus facile que truquer des photographies de ce genre et j'ajouterai qu'un prestidigitateur peut toujours tromper l'observateur le plus vigilant et le plus défiant. Les plaques dont je me sers en les développant moi-même et qui sont, de plus, marquées, fourniraient quelque garantie contre les fraudes. Mais, si je crois à l'authenticité des photographies, c'est que je m'appuie sur des arguments autrement concluants. La preuve formelle de l'authenticité d'une photographie d'un esprit, c'est d'abord l'exécution d'un portrait parfaitement reconnaissable de la personne défunte, par un photographe qui ne sait absolument rien de l'existence de cette personne, et c'est ensuite le fait qu'aucune forme visible n'est perçue par celui qui opère ou qui assiste à l'opération.

J'ai obtenu de ces photographies non pas une fois seulement, mais à plusieurs reprises. Je n'en rapporterai ici qu'un seul cas. Le photographe à qui sa médiumnité permet de photographier l'invisible est un artiste déjà vieux, sans instruction. Cette particularité l'empêche même, dans certaines circonstances, de s'occuper sérieusement de sa profession. Il est clairvoyant et ce que j'appellerai clairaudiant. Pendant la dernière guerre des Boers, j'allai lui demander une séance, curieux de savoir ce qui allait se passer.

J'avais à peine pris place devant le vieux bonhomme qu'il me dit :

— J'ai eu une algarade l'autre jour. Un vieux Boer est venu dans mon atelier. Il avait un fusil et son regard farouche me causa une certaine frayeur. « Va-t'en, lui dis-je, je n'aime pas les armes à feu. » Et il s'en alla. Mais il est revenu et le revoilà. Il est rentré avec vous. Il n'est plus armé de son fusil et son regard n'a plus rien de farouche. Faut-il lui permettre de rester ?

— Certainement, répondis-je. Vous croyez pouvoir le photographier ?

— Je ne sais pas, dit le vieux, j'essaierai.

— Je m'assis devant l'objectif et l'opérateur prit le point. Je ne pouvais rien voir, mais avant l'enlèvement de la plaque je demandai au photographe :

— Vous lui avez parlé, l'autre jour. Pouvez-vous lui parler encore maintenant ?

— Oui, il est toujours derrière vous.

— Vous répondra-t-il si vous l'interrogez ?

— Je ne sais pas, j'essaierai.

— Demandez-lui son nom.

Le photographe eut l'air d'adresser une question mentale et d'attendre la réponse. Puis il fit :

— Il dit qu'il s'appelle Piet Botha.

— Piet Botha? objectai-je, avec un geste de doute. Je connais un Philippe, un Louis, un Christian, et je ne sais combien d'autres Botha, mais je n'ai jamais entendu parler de ce Piet.

— Il dit que c'est son nom, répliqua le vieux d'un air bourru.

Quand il développa la plaque, j'y vis debout derrière moi, un grand gaillard hirsute qui pouvait être tout aussi bien un Boer qu'un moujick. Je ne dis rien, mais j'attendis jusqu'à la fin de la guerre, et, à l'arrivée du général Botha à Londres, je lui envoyai la photographie par l'intermédiaire de M. Fischer, maintenant premier ministre de l'Etat d'Orange. Le lendemain, M. Wessels, délégué d'un autre Etat, vint me voir.

— Où avez-vous pris cette photographie que vous avez donnée à M. Fischer ?

Je lui rapportai exactement comment elle se trouvait en ma possession. Il hocha la tête.

— Je ne crois pas aux revenants, mais dites-moi sérieusement d'où vous vient ce portrait : cet homme-là n'a jamais connu William Stead. Cet homme-là n'a jamais mis le pied en Angleterre.

— Je vous ai déjà dit, repartis-je, comment je l'ai eue et vous pouvez ne pas me croire, mais pourquoi vous monter comme cela ?

— Parce que, dit-il, cet homme-là était un de mes parents. J'ai son portrait chez moi.

— Vraiment, m'écriai-je, est-il mort ?

— Il fut le premier commandant boer qui périt au siège de Kimberley... Petrus Botha, ajouta-t-il, mais nous l'appelions Piet pour abréger.

Cette photographie est restée en ma possession. Elle fut également identifiée par les autres délégués des Etats libres qui avaient eux aussi connu Piet Botha.

Or, ceci ne s'explique point par la télépathie. Il ne saurait y avoir non plus ni hypothèse ni fraude. C'est par simple hasard que je demandai au photographe de s'assurer si l'esprit donnerait son nom. Personne en Angleterre, pour autant que j'aie pu m'en convaincre, ne savait que Piet Botha eût jamais existé !

WILLIAM STEAD.

**Faits Divers Psychiques**

(*La nouvelle Presse* de Paris du 13 décembre 1908)

J'assistais, il y a quelque temps, à une séance de spiritisme dans un salon parisien très fermé et où la maîtresse de céans reçoit hebdomadairement, depuis quatre ans, quelques intimes, avec qui elle étudie les faits psychiques.

Après des instructions obtenues au moyen de la planchette, on fit l'obscurité. Le médium s'endormit aussitôt et un esprit vint qui fit de très curieuses révélations à M. le commandant Darget, un des invités ce soir-là. Quelques-unes de ces révélations furent la confirmation de celles données déjà par un autre médium absolument inconnu à celui de la séance.

Puis vint un chef indien, esprit guide d'un ami de la maîtresse de maison. Ce chef indien donna son nom et fit la promesse d'un apport.

Le médium entra alors en trance, poussa des cris gutturaux, s'exprima en une langue inconnue des assistants et que l'esprit dit être du canadien.

Soudain, après trente ou quarante minutes d'obscurité, le médium fut jeté en bas du canapé où il était étendu et à trois reprises on entendit tomber, dans différents endroits, des branches dont le feuillage bruissait fortement, et aussitôt une violente odeur d'eucalyptus se répandit dans le salon. Le commandant Darget vit alors au-dessus d'un guéridon une colonne de fumée blanchâtre : M^me^ Darget constata le développement de ce nuage et sentit une main la prendre aux épaules et suivre son dos. Une autre dame, M^me^ Ferrand, signala une apparition nettement dessinée à l'endroit même où M^me^ Darget et le commandant avaient vu la colonne de fumée.

A la description que fit M^me^ Ferrand, les habitués reconnurent l'Esprit familier de la maison. Au-dessus de cet Esprit, un oiseau fluidique apparut également.

Le médium se leva alors et fit plusieurs fois le tour intérieur du cercle formé par les assistants.

Plusieurs des personnes présentes remarquèrent, marchant à côté du médium, une forme très élevée, une silhouette dépassant d'un demi-mètre environ la taille du médium.

Détail remarquable : M. le commandant Darget ayant pris une des feuilles d'eucalyptus la plaça avec une vibrose dans un bain révélateur et y appuya ses doigts. Il obtint ainsi une épreuve photographique de la feuille avec deux têtes dont une, très caractéristique, représente très nettement et à ne s'y pas méprendre une tête d'Indien.

Après de telles manifestations, les plus incrédules doivent s'incliner. Il eût été impossible, vu leur longueur et leur nombre, de dissimuler ces branches, le moindre mouvement en faisant s'entrechoquer les feuilles eût suffi à signaler la fraude, par le bruit occasionné de ce fait, et eût été aidé puissamment par l'odeur révélatrice.

De plus, ces branches étaient fraîchement cassées, et tout, cassures, feuilles et fleurs, car j'ai omis de dire que ces branches étaient couvertes de fleurs épanouies et d'autres enfermées encore dans leur capsule, tout était d'une incontestable fraîcheur.

Enfin, après des démarches auprès d'un directeur d'un très grand jardin botanique, il nous a été affirmé que dans l'état de maturité où se trouvait l'apport, il était impossible que l'eucalyptus vînt d'un des jardins botaniques, même du littoral. L'Esprit, du reste, interrogé, avait donné comme provenance l'Algérie. M. B. R.

*Le Directeur-Gérant* : A. LAURENT DE FAGET. Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN

# Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

15e Année. — N° 9 Septembre 1909

LE

# PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

*Le journal paraît le 20 de chaque mois.*

## Les Esprits et leurs manifestations

(*Fin*) (1).

La seconde question qui nous est posée par M. Bernery est, en résumé, la suivante :

— Un enfant, un homme mûr, un vieillard meurent. Quel est l'état de leur âme? Possède-t-elle le raisonnement d'un enfant, d'un homme mûr, ou d'un vieillard ? Et restera-t-elle à ce même point acquis, sans jamais changer, dans l'espace, jusqu'à une nouvelle réincarnation ?

Cette question, qui paraît très simple, se complique un peu quand on entend les avis des uns et des autres, qui diffèrent suivant les études et les conceptions de chacun. Elle est, dans tous les cas, fort attrayante : aussi nous proposons-nous de l'étudier, sans parti pris, suivant les données que nous possédons nous-même et en nous efforçant de rester logique.

Or, la logique ne nous dit-elle pas que l'âge du corps n'est point l'âge de l'esprit? qu'un enfant vivant dans notre monde peut avoir vécu, antérieurement, plus longtemps et s'être plus souvent réincarné qu'un homme déjà mûr ou même un vieillard ?

Donc, la mort, qui replace chaque esprit à son véritable étiage, ne saurait conserver à l'enfant, dans l'au-delà, ses traits, son caractère et ses habitudes d'enfant, tandis qu'un homme, même avancé en âge, peut, après la mort, se retrouver dans une grande jeunesse d'âme.

Affirmons-le sans crainte d'être détrompés : ce n'est pas l'âge de notre corps, c'est l'âge de notre âme que nous avons quand nous rentrons dans l'au-delà. Certainement, nous y passons par un état de trouble qui laisse momentanément subsister quelques-unes de nos dernières impressions terrestres ; notre périsprit garde un certain temps la forme du corps matériel qu'il vient de quitter. Mais quand nos entraves matérielles sont définitivement tombées, les ombres de la terre évanouies, nous nous retrouvons foncièrement nous-mêmes, c'est-à-dire tels que nous nous sommes faits, peu à peu, à travers nos existences successives. Alors, les traces de notre dernière existence terrestre tendent à disparaître de notre périsprit, où les anciennes vies remettent en lumière leurs éléments longtemps voilés.

Le front pur de l'enfant, le frais sourire de la jeune fille ou les rides du vieillard que nous avons été dans notre récente incarnation terrestre, peuvent donc persister quelque temps encore dans notre périsprit rendu à la vie libre de l'espace ; mais nous avons la faculté de modifier, dès ce moment, ce subtil agent de l'esprit, de façon à ce qu'il reproduise, quand nous le jugeons utile, les divers aspects des enveloppes corporelles que notre âme a successivement revêtues.

***

Notre correspondant nous rappelle, avec juste raison, que les Esprits qui se matérialisent sous nos yeux, voulant se faire reconnaître de ceux qui les ont aimés ici-bas, prennent presque toujours l'apparence du corps qu'ils avaient avant de quitter la terre.

Mais cela veut-il dire qu'ils gardent continuellement ce même aspect dans l'au-delà ? Nous sommes loin de le penser.

Leurs communications écrites ou parlées

(1) Voir notre numéro d'août.

retracent elles-mêmes, je le veux bien, les pensées, le langage que nous leur connaissions : l'enfant s'y montre encore enfant, comme jadis, et il est bien qu'il en soit ainsi parce que ce sont là les chères preuves d'identité que nous désirons tant obtenir. Mais gardons-nous d'en conclure que l'Esprit en est resté, dans l'espace, au point précis où il était parvenu au moment de sa désincarnation. Cette opinion serait certainement erronée, car ses facultés primordiales, rendues à leur libre exercice, ont pu prendre un nouvel essor, et, dans tous les cas, son être spirituel et fluidique ne garde qu'un lien de plus en plus atténué, avec sa dernière forme corporelle.

Tous les Esprits, d'ailleurs, conservent-ils, pour se manifester aux hommes, l'apparence de leur dernière enveloppe terrestre ? Assurément non : il en est qui se présentent à nous, non sous les traits et avec les facultés que nous leur avons connus, mais plus developpés intellectuellement et moralement, s'ils ont progressé dans le monde spirituel, et même avec des modifications sensibles, quelquefois profondes, dans l'aspect général de leur périsprit matérialisé.

Mon ami, le médium Lacroix, dont j'ai parlé récemment, soutenait que, non seulement les Esprits progressent intellectuellement et moralement dans l'autre monde, mais même qu'ils s'y développent *corporellement*, ce qui reste à prouver. Il montrait à l'appui de son assertion les portraits médianimiques de huit ou neuf de ses enfants, dont quelques-uns morts en bas âge, et qui s'étaient matérialisés à ses yeux de voyant avec de magnifiques barbes noires qu'ils étaient bien loin encore de posséder sur la terre. Mais Lacroix prenait pour des réalités d'ordre général les visions particulières de son cerveau : c'est là, à notre avis, un grand tort. Ainsi, il arrivait à se persuader que les sexes existent dans l'au-delà comme sur terre ; que les Esprits y contractent de réels mariages ; que les conditions de la vie y ressemblent beaucoup aux nôtres ; et il ajoutait avec un grand sérieux qu'il y a, dans l'espace, des lieux de réunion, de plaisir, comme ici-bas ; que les Esprits vont au théâtre dans l'Au-delà, etc.

Ces théories fantaisistes ne me séduisaient nullement, et j'avais pour les combattre un argument que je jugeais péremptoire : si les Esprits pouvaient vivre dans l'au-delà absolument comme sur terre, à quoi bon leur passage dans les mondes matériels ? A quoi leur servirait la réincarnation ? Celle-ci ne serait plus nécessaire à leur perfectionnement.

Oh ! la vie des Esprits avancés, dans l'au-delà, ne saurait, sur aucun point, être comparable à la nôtre. Et c'est parce que nous la pressentons plus haute, plus pure et meilleure, que nous entourons le monde invisible de notre admiration respectueuse, que nos rêves vont s'y baigner de clartés infinies et que notre esprit tend sans cesse à y retourner un jour.

Il y a toutefois, ainsi que le dit souvent Allan Kardec, des êtres spirituels inférieurs qui, bien que rentrés dans le monde invisible, se persuadent qu'ils vivent toujours sur la terre, qu'ils y sont encore pourvus de leur corps matériel, qu'ils y continuent leurs travaux et y conservent leurs habitudes. Ces Esprits croient être soumis aux mêmes besoins, étant en proie aux mêmes passions que pendant leur vie corporelle d'ici-bas.

Mais ce sont là des êtres très matériels, à peine sortis de l'animalité, et, partant, incapables de s'élever à la compréhension de la vraie vie de l'espace, à plus forte raison d'en jouir. Leurs sens grossiers actionnent un périsprit chargé de fluides lourds, opaques, rempli de miasmes impurs, qu'ils prennent pour leur corps charnel. Ces êtres inférieurs, quelques-uns même très mauvais, évolueront certainement un jour ; ils passeront, eux aussi, par toutes les filières du progrès infini ; mais, en attendant, ils végètent, ils languissent dans leurs aspirations inférieures, dans leurs appétits non satisfaits, dans leur attente d'un sort meilleur qui tarde à venir. Grossièrement matériels, il en est qui restent attachés au sol, y rampent peut-être même quelquefois.

Ce ne sont point là, on le voit, des Esprits libres, des Esprits évolués, des Esprits heureux ; ils ne peuvent donc nous servir de points de comparaison entre la vraie vie spirituelle, dans l'au-delà, et la vie matérielle d'ici-bas.

Revenons donc aux Esprits d'un ordre graduellement plus élevé, comme ceux qui se manifestent généralement à nos médiums.

Ces êtres spirituels se montrent-ils toujours semblables, disions-nous, à ce qu'ils étaient quand ils vivaient matériellement parmi nous ?

Je crois pouvoir répondre par la négative, et j'appuierai cette négation d'un souvenir personnel.

Un matin, comme je venais de m'éveiller, je vis se dessiner devant moi une

forme fluidique représentant une jeune fille d'environ dix-huit ans... C'est, du moins, l'âge que je crus pouvoir lui attribuer. De beaux cheveux blonds se nouaient, en grosses torsades, sur sa nuque délicate. Cet Esprit venait me prévenir qu'on l'envoyait en mission pour un temps assez long et qu'il me faisait ses adieux.

Une intuition profonde, extraordinairement intense, m'avertit alors, de manière à n'en pouvoir douter, que j'étais en présence d'une de mes filles bien-aimées, qui — chose étrange ! — était morte à l'âge de trois ans.

— Eh quoi ! lui dis-je, mon enfant chérie, tu m'apparais sous les traits d'une jeune fille de dix-huit ans ?

— Tu te trompes, père, me répondit-elle ; j'en ai vingt-cinq.

Et alors — ô surprise ! — je fus amené à cette constatation que mon enfant s'était désincarnée depuis vingt-deux ans, qu'elle avait trois ans au moment de sa désincarnation, et qu'elle aurait bien, en effet, vingt-cinq ans si elle avait continué, pour notre bonheur, à vivre parmi nous.

Est-ce à dire que ma chère interlocutrice avait grandi corporellement dans l'espace, qu'elle y avait régulièrement, normalement continué son développement physique périsprital, comme elle eût fait dans la vie d'ici-bas ?

Dieu me garde de le penser !

Le périsprit n'étant pas un corps qui s'alimente et s'abreuve, ne saurait croître de lui-même, comme un corps matériel.

Que s'était-il donc passé dans le cas que je viens de citer ?

A mon avis, ma fille avait tout simplement, et sur l'heure, développé son corps fluidique, par les moyens dont les Esprits disposent quand ils ont atteint un certain degré d'avancement.

Et pourquoi avait-elle agi ainsi ? Sans doute pour plusieurs raisons :

D'abord, je le suppose, pour me donner une preuve d'identité que je ne pusse récuser, en se montrant à l'âge *précis* qu'elle aurait eu si elle était restée corporellement dans ma famille.

Car je ne pouvais prévoir ce genre nouveau de manifestation : il n'était donc pas un reflet de ma pensée ; il n'était pas le produit de mon imagination surexcitée, de ma volonté extériorisée par mon propre périsprit ; il indiquait bien une pensée indépendante de la mienne, celle d'un Esprit absolument libre et conscient de ses actes.

Ma fille voulut aussi me démontrer, sans doute, en prenant cette apparence choisie exprès par elle, que je devais la voir grande et forte, capable d'accomplir la mission difficile qui lui était confiée, et qu'il ne fallait plus la considérer comme une faible enfant de trois ans.

Enfin, elle établissait sans conteste, à mes yeux, que les Esprits peuvent modifier à leur gré leur corps périsprital.

∴

Insistons-y : les Esprits d'un ordre élevé peuvent apporter à leur périsprit toutes les modifications qu'ils jugent utiles. Ne croyons pas avoir fixé les règles invariables de leur forme et de leur vie en leur attribuant l'âge, les pensées, les conditions d'existence qu'ils paraissent révéler quand ils se montrent à nous. Ils ont leurs raisons pour nous apparaître sous une forme identique à celle qu'ils avaient sur la terre, ou sous cette forme légèrement modifiée, ou encore sous un aspect absolument différent. C'est à nous d'interpréter, aussi sagement et logiquement que possible, leurs intentions, leurs écrits, leurs actes. Ne croyons pas, surtout, que nous pouvons dégager de nos rapports particuliers avec certains d'entre eux les lois s'appliquant à l'unanimité des Esprits. N'ayons pas la fatuité de supposer que nos investigations personnelles peuvent rendre compte de tous les faits qui se déroulent dans ce monde invisible, merveilleux et sans limites. Il y aurait là un manque d'expérience, de jugement, et, disons le mot, beaucoup d'orgueil.

Ce n'est qu'en réunissant les faits constatés par un grand nombre de sociétés, groupes ou individualités spirites, que nous pouvons nous faire une idée approximative de l'ensemble des lois qui régissent l'univers infini des âmes. N'oublions pas que le monde invisible est ouvert depuis peu à nos investigations et que nous sommes très loin encore d'en soupçonner tous les secrets.

Allan Kardec procédait par la méthode que nous venons d'indiquer : il groupait les enseignements qui lui venaient de plus de cinq cents groupes spirites disséminés sur tous les points du globe.

Ne nous lassons pas d'étudier, après lui, ces questions si importantes : la vie merveilleuse de l'au-delà nous apparaîtra dans un relief de plus en plus saisissant, à mesure que nous avancerons nous-mêmes en savoir et en sagesse.

Disons, pour terminer, qu'un point reste encore à élucider.

Quand les Esprits entrent dans notre atmosphère, consentent à se mêler à nous dans un but de prévoyance et d'affection, rien ne nous prouve qu'ils ne sont pas, par là même, soumis jusqu'à un certain point aux lois matérielles de notre monde. Déjà nous savons que, pour pouvoir se rendre au milieu de nous, les Esprits supérieurs sont obligés de fournir à leur périsprit éthéré des éléments plus matériels, d'approprier ce corps astral aux conditions de la vie sur notre planète inférieure. Qui donc oserait affirmer que leur contact avec nous ne rend pas pour un moment aux Esprits de tous ordres, et même aux plus évolués, quelque chose de leur matérialité de jadis ?

N'est-ce pas ce que voulait m'exprimer la Muse qui, me voyant, un jour, accablé de noirs soucis voisins de la douleur, me fit écrire qu'elle venait me consoler, comme d'habitude, mais que, cette fois, « elle avait pris elle-même un cheveu blanc en franchissant mon seuil? » Ce n'était peut-être là qu'une image, pour mieux me faire sentir son affectueuse compassion ; mais qui sait si ce n'était qu'une image ? Qui sait, qui peut dire toutes les lois que nous découvrirons encore en scrutant l'infini, en correspondant avec l'au-delà ?...

N'ayons pas la présomption de supposer les connaître toutes, et travaillons à devenir dignes de les comprendre, de les approfondir et de les expliquer de mieux en mieux.

A. Laurent de Faget.

## *ÉVOLUTION ET CIVILISATION*

(*Fin*) (1).

Examinons maintenant la planète, séjour de notre humanité, la Terre. Nous voyons qu'elle est d'un caractère absolument harmonisé avec celui de ses habitants. Les forces dont notre terre est le foyer agissent sans discernement. Le vent, l'eau, les rayons du soleil sont tantôt des sources de bienfaits, tantôt des causes de désastres. La terre semble généreuse, quand des milliers d'êtres trouvent une nourriture abondante sans autre peine que celle de la ramasser. Elle semble cruelle, quand une catastrophe soudaine anéantit des milliers de vies. Du même geste, elle prend et elle donne, et la prospérité d'une espèce implique le sacrifice d'une autre. — Si la nature semble faire tant de mal, avons-nous le droit de le lui reprocher? Ne procédons-nous pas comme elle? Les forces que nous découvrons nous servent autant à répandre le mal qu'à faire le bien. Nos guerres font autant de victimes que les cataclysmes, et, enfin, dans la vie de tous les jours, le bien-être de l'un s'accomplit au détriment de l'autre. N'en déduirons-nous pas que la terre et ses habitants ont le même caractère, ou, pour ainsi dire, la même mentalité?

On pourrait faire cette objection que jamais les hommes ne seront capables de faire, d'un coup, des victimes en nombre aussi considérable que nous le voyons dans les grands cataclysmes. — A cela, je me permets de répondre que le nombre ne fait rien à l'affaire. Qu'une victime soit seule à souffrir ou qu'elle partage son sort avec des milliers d'autres, cela n'augmente ni ne diminue ses souffrances. Logiquement, notre compassion, pour être réelle et sincère, devrait se mesurer au degré de souffrance de chaque individu, et non pas à leur nombre. Le chiffre des victimes nous dit la force et l'étendue du mal, mais la douleur reste individuelle. La terre fait donc seulement les choses en plus grand, mais l'effet moral est le même et parfaitement d'accord avec l'état d'évolution de notre espèce. La logique nous permet de conclure que ceci n'est pas une particularité de notre époque, mais qu'il en a été ainsi à tout moment du passé et qu'il en sera de même dans les temps à venir.

Ceci laisse une porte ouverte à l'éventualité d'une évolution morale de l'espèce humaine sur la terre, mais seulement à la condition que la terre elle-même évolue et qu'il se maintienne une harmonie entre la mentalité de l'espèce humaine et le caractère de notre planète. L'amélioration de l'une dépendrait donc de l'amélioration de l'autre, de sorte que notre globe, tant qu'il n'aura pas cessé de répandre la souffrance, n'aura, évidemment, pas la faculté d'être habité par des êtres parfaits. On peut même supposer que cela n'arrivera jamais.

Peut-être me taxera-t-on de pessimiste. — Je ne le suis pas. Mais voyant ce qui se passe autour de nous, il m'est impossible d'être absolument optimiste. N'étant ni l'un, ni l'autre, je crois être près de la vérité ; l'Univers lui-même ne saurait pencher d'un côté ni de l'autre. Ses forces se manifestent aveugles et indifférentes, mais

(1) Voir notre numéro d'août.

les lois immuables dont elles dépendent révèlent une harmonie parfaite.

Par conséquent : si notre terre est un séjour à incarnation d'êtres dont le caractère correspond à son degré d'imperfection, d'autres planètes doivent, de même, posséder des êtres dont le degré d'évolution répond à la nature respective de ces mondes.

C'est ainsi que, par notre moral, nous appartenons à l'Univers et que l'Univers nous appartient. Il nous offre des séjours proportionnés à notre degré d'avancement. A nous d'agir en conséquence. Nous le pouvons, puisque nous sommes des êtres doués de raison et de libre arbitre : Par la raison, nous pouvons assigner un but à notre existence ; la liberté d'agir nous permet de nous efforcer d'atteindre ce but. L'homme, individuellement, a la faculté incontestable d'évoluer, c'est-à-dire de devenir meilleur, s'il s'applique dans cette voie. — En effet, tandis que les progrès de la civilisation s'obtiennent par les efforts collectifs — dont profitent même ceux qui n'y prennent aucune part active — le progrès moral ne peut s'acquérir que par l'effort personnel et par la lutte individuelle contre ses propres penchants. — Ainsi, le degré de moralité d'un père ne permet aucune déduction sur celle de son enfant. Les générations se suivent, la moralité reste indépendante d'une génération à l'autre, tout comme elle l'est d'individu à individu.

Ce qui marque le degré d'évolution d'un être, ce n'est ni l'époque, ni le milieu, ni les théories, mais les pensées et les actes qui lui sont propres. Les pensées et les actes, la vie morale en somme, est le seul domaine où il soit obligé de faire tous les efforts par lui-même, mais où, en même temps, tout le résultat de ses peines lui reste entièrement. La simple logique dit que c'est justice et que l'effort ainsi compris a sa raison d'être, mais à la condition que l'on admette la pluralité des mondes habités et la transmigration des entités morales d'une planète à une autre.

Le matérialisme n'est pas de cet avis. Mais, dans l'impossibilité de nous offrir sérieusement la fameuse ère du culte du vrai, du beau et du bien, il doit se borner à nous présenter la conclusion que voici : Le moral, sur la terre, ne peut évoluer ; jamais la postérité ne sera meilleure que notre génération. Mais elle aura la science qui lui donnera une civilisation indéfinie, jusqu'au jour où l'homme dégénéré succombera écrasé par sa propre science !

Alors, pourquoi, avec une telle perspective, les matérialistes nous engagent-ils à la culture de notre nature morale ? Parce que leur système est une création de leur domaine intellectuel, et leur besoin d'évoluer est inhérent à leur nature morale ; c'est la tête qui raisonne, mais c'est l'entité morale, la conscience qui fait agir ; elle est plus forte que la raison. Et les matérialistes ont la conscience faite comme tous les autres en ce sens que leur degré de développement moral correspond au degré de celui de la terre.

Les religions disent qu'il faut rendre le bien pour le mal. Les moralistes le répètent sans cependant en expliquer davantage la raison. Par l'évolution elle se comprend : Le fait qu'autrui nous fait du tort ne doit pas être, pour nous, une raison d'agir de même à son égard ; cela nous abaisserait, et nous devons, au contraire, chercher à nous élever. L'effort peut coûter parfois, mais, sans compter que nous prêchons d'exemple, il n'est pas une chose vaine, puisqu'il sert à notre propre évolution.

Ainsi, nous ne devons pas confondre la civilisation et l'évolution.

La première est le résultat de la perfectibilité de certaines de nos facultés qui s'adaptent à l'époque et au milieu. La civilisation semble n'avoir pas de limites sur la terre et se borne à l'ambiance de celle-ci. Elle est collective.

L'évolution, elle, est individuelle ; elle n'atteint qu'au moral et, comme le corps, elle est toujours en harmonie avec le degré du développement moral de l'individu. Il doit y avoir concordance, au point de vue moral, entre les individus de l'espèce humaine de tous les temps. L'espèce est donc l'incarnation d'un état moral, et la Terre est le séjour des entités incarnées dot le degré d'évolution correspond à son caractère. A mesure que ces entités morales s'élèvent au-dessus de leur degré actuel ou qu'elles chutent, elles transmigrent, après avoir revêtu d'autres formes, sur des mondes en harmonie avec leur nouvelle condition morale.

Je termine donc ces réflexions en disant que : La civilisation est du domaine de l'intelligence et des connaissances attachées à la terre ; elle influe sur la collectivité. — L'évolution est du domaine moral ; elle est individuelle et s'étend, par delà notre globe, sur les mondes de l'Univers !

G. Wolfrum.

## La Crèche spirite de Lyon

L'Assemblée générale de la Crèche a eu lieu le 4 juillet à 3 heures, en son local, place de la Croix-Rousse, 8, où une assistance nombreuse se pressait, enveloppant de ses regards curieux et charmés, cette Crèche aimée dont l'aspect agréable la fait une en sa grâce et en sa simplicité.

Parmi les assistants et avec les membres de la Commission, se trouvaient les représentants de différentes sociétés spirites de la ville de Lyon, dont, entre autres, M. Brun, président de la Société spirite lyonnaise ; Mme Damian, l'un des doyens vénérés du spiritisme à Lyon ; M. Deschamps, trésorier de la Société fraternelle, et bien d'autres dont la présence témoigne de l'intérêt croissant qu'inspire la Crèche à ses sociétaires et donateurs.

Mme Stéphen ouvre la séance en remerciant l'Assemblée de sa présence, puis, au nom des trois mamans de la Crèche, elle donne lecture des lettres affectueuses par lesquelles M. Bouvier, président de la Fédération des spiritualistes modernes, et M. H. Sausse expriment leurs regrets de ne pouvoir assister à l'Assemblée. Mme Stéphen rappelle ensuite en quelques mots que, cette Assemblée est la cinquième et que de jour en jour, grandissent les efforts que réclame la Crèche, dont le nombre des présences journalières des enfants va toujours croissant. Elle parle des bienfaits de la Crèche spirite pour l'enfant qui, dès ses premiers mois, y reçoit les premières notions du devoir et de l'amour dans le doux langage à sa portée, le langage maternel ! Elle fait aussi entendre comme un appel en faveur de l'Ecole-asile spirite où l'enfant, au sortir de la Crèche, continuerait de recevoir des notions plus grandes du devoir, de la responsabilité de ses actes, de la réincarnation.

Mlle Meiffre, secrétaire, donne ensuite lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale du 21 juin 1908, et, en l'absence motivée de M. H. Deladure, trésorier, M. Malosse donne lecture du compte financier qui porte à 4.247 fr. 95 le chiffre des dépenses et à 4.237 fr. 25 le chiffre des recettes avec un reste en caisse de 325 fr. 15. Ce reste en caisse est comme l'avance que Dieu fait à la Crèche pour lui faire attendre les cotisations et les dons qui ont besoin de pleuvoir mois à mois pour répondre à ses besoins.

Vient ensuite la lecture de la belle poésie de M. de Faget : « La prière des Enfants », laquelle pénètre tous les cœurs. Elle a été donnée à tous les assistants avec : « Pensées et réflexions d'une Mère », « Réflexions et Enseignements de deux savants de l'espace », « Code humain », « Argumentation » et le « Secret de la vie ». C'est là le don des trois mamans de la Crèche à ses amis et soutiens.

La séance s'est terminée par la parole du gardien spirituel de la Crèche. Il a béni son poste ! Près de nos bébés il fait sa garde vigilante, nous dit-il ; près d'eux il a appris à aimer l'enfant !... Dans son passé, il fut un mauvais père !

A son tour, le Protecteur et fondateur spirituel de la Crèche, a pris la parole avec grande force et chaleur. Il s'est adressé aux assistants, les a remerciés de l'aide et du soutien qu'ils accordent à la Crèche... il les a encouragés dans leurs efforts et les a bénis en leur disant que sur eux est le soutien des Protecteurs de la Crèche et de ses bébés.

Un Esprit répentant s'est communiqué ensuite avec bien de la force ! Il voulait par le récit de ses manquements, de ses regrets, de ses souffrances, pénétrer le cœur de toute femme du sentiment de la grandeur de la tâche maternelle et des tristes conséquences des infractions au devoir.

On se sépara sur les cinq heures, emportant en soi l'impression puissante produite par les enseignements donnés.

Un Sociétaire.

## Le merveilleux dans George Sand

Voilà George Sand redevenue d'actualité. Les intéressantes conférences que lui consacra M. René Doumic viennent de paraître en volume.

On posait, la semaine dernière, une plaque sur la maison où elle naquit, 15, rue Meslay, dans un petit appartement du premier étage, entre deux contre-danses de sa joyeuse mère, Sophie-Victoire Delaborde, modiste, fille d'un marchand de serins et de chardonnerets du quai aux Oiseaux. Car on sait à quel point curieux le sang bleu et le sang rouge se mélangeaient dans les veines de « la Grande George », arrière-petite-fille par son père du maréchal de Saxe et par sa mère de la mère Clocquart !

Enfin, Nohant, la maison qui lui fut si chère et qu'elle avait illustrée, vient d'être léguée à l'Académie française par sa petite-fille, Mme Gabrielle Sand, morte prématu-

rément. On racontait dans les journaux que, peu de semaines avant de mourir, Mme Gabrielle Sand avait effrayé son entourage en faisant couper les arbres du parc. Les superstitieux paysans berrichons avaient remarqué que George Sand, et plus tard son fils Maurice, survécurent peu à une opération pareille. Une fois de plus, les dryades blessées ont eu leurs vengeances.

Ce n'est pas un article, c'est un gros volume qu'on ferait avec le merveilleux de George Sand. M. Doumic a dit très justement: « Elle a comme restitué en elle l'état d'âme d'où sont nés les mythes anciens ». Si le merveilleux n'eût pas existé, elle l'aurait inventé.

Et d'abord son enfance s'est passée dans les « traines » berrichonnes en compagnie des filles du métayer, Marie qui garde les ouailles, Solange qui « fait de la feuille », Liset Plaisir, le gardeur de cochons. Debout avec eux autour des feux que les pasteurs, l'hiver, allument en plein vent, ou assise devant la flambée des veillées, elle a écouté, ses grands yeux agrandis encore par la curiosité et par le rêve, les histoires merveilleuses de la Vallée noire: le diable Gengeon, les follets, les revenants, la levrette blanche, la grand'bête.

La maison même de Nohant était aussi hantée que les récits du chanvreur à la veillée. Les domestiques y voyaient errer le fantôme de Maurice Dupin, mort d'une chute de cheval. Il fallut que le précepteur le menaçât d'un coup de fusil, pour que ce revenant obstiné abandonnât la maison. Le demi-frère de George, Hippolyte Chatiron, qui l'avait vu, en était malade de peur.

Avec ce demi-frère, la future George Sand, âgée de sept ans, avait volé un livre de magie dans la bibliothèque et essayait de faire apparaître le diable. Elle s'inventera un Dieu pour elle toute seule, le dieu Cozambé, auquel elle construit des petits autels, et en l'honneur de qui elle délivre les oiseaux prisonniers. Il faut noter aussi un phénomène assez singulier. Elle raconte, dans l'*Histoire de ma Vie*, que quand on lui lisait du Berquin et qu'elle écoutait, assise devant le feu, dont elle était protégée par un vieil écran de taffetas vert, elle perdait bientôt le sens des phrases; des images se dessinaient devant elle, se fixaient sur l'écran. « C'étaient des bois, des prairies, des rivières, des villes d'une architecture bizarre et gigantesque... « Un jour, ces apparitions devinrent si complètes que j'en fus comme effrayée et que je demandai à ma mère si elle ne les voyait pas. » Mais ce fantôme n'est sans doute que le travail inconscient d'une imagination d'artiste.

Au couvent — au couvent des Anglaises, où elle fut élevée et où sa mère et sa grand'-mère avaient été incarcérées dans la Révolution — Aurore Dupin, très pieuse alors, eut des visions, des extases. Elle voit passer le fantôme d'une religieuse défunte. Un soir du mois d'août, recueillie dans l'église qu'éclaire faiblement la lampe du sanctuaire, et qu'emplissent, par les fenêtres ouvertes, le parfum des chèvrefeuilles et des chants d'oiseaux: « Je ne sais ce qui se passait en moi, écrira-t-elle, je respirais une atmosphère d'une suavité indicible, et je la respirais par l'âme plus encore que par les sens. Tout à coup, je ne sais quel ébranlement se produisit dans tout mon être; un vertige passe devant mes yeux comme une lueur blanche dont je me sens enveloppée. Je crois entendre une voix murmurer à mon oreille: *Tolle... Lege...* Je me retourne, j'étais seule. »

Elle était si conquise par le mysticisme qu'elle voulut se faire religieuse, ce dont son confesseur eut la prudence de la détourner. Il y a sur cette période de mysticité des détails intéressants dans des lettres inédites adressées par Aurore Dupin à son amie de couvent, la comtesse de Valon.

Plus tard, Musset s'infestera de ses fantômes. C'est avec elle, courant tous deux, la nuit, dans la forêt de Fontainebleau, que Musset verra glisser sur les roches et le gazon le fantôme vêtu de noir qui lui ressemble comme un frère. Cette vision lui revint. Une de ses lettres de l'hiver 1834-1835 mentionne, dit Mme Arvède Barine, des visions qu'il vient d'avoir, « un monde fantastique où leurs deux spectres prenaient des formes étranges et avaient des conversations de rêve. » On lit aussi, dans une lettre de George Sand à Pagello, citée par M. Paul Mariéton, cette allusion aux fantômes: « Une fois, il y a trois mois de cela, il a été comme fou toute une nuit, à la suite d'une grande inquiétude. Il voyait courir des fantômes autour de lui et criait de peur et d'horreur... »

Tous ces spectres disparurent peu à peu, dans la ruminante placidité d'esprit où passa la seconde moitié de sa vie, cette femme d'une si robuste santé qu'elle pouvait écrire à soixante-huit ans: « Je vais à la rivière à pied, je me plonge toute bouillante dans l'eau glacée. Je suis de la nature de l'herbe des champs: de l'eau

et du soleil, voilà tout ce qu'il me faut. »

*
* *

Dans son œuvre immense, la partie la plus curieuse au point de vue merveilleux, c'est sans doute les romans qui reflètent la philosophie de Pierre Leroux, avec lequel (et Louis Viardot) Georges fonda la *Revue Indépendante*. Cette femme de génie était en extase devant l'hirsute, emphatique et obscur métaphysicien.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Elle écrit en 1844 : « Il faut bien que je vous le dise, George Sand n'est qu'un pâle reflet de Pierre Leroux, un disciple fanatique et même idéal, mais un disciple muet et ravi devant sa parole, toujours prêt à jeter au feu toutes ses œuvres pour écrire, parler, penser, prier et agir sous son inspiration. Je ne suis que le vulgarisateur à la plume diligente et au cœur impressionnable, qui cherche à traduire dans des romans la philosophie du maître. »

Une de ces idées, c'était la métempsycose. Pierre Leroux croyait, comme les spirites d'aujourd'hui, que nous parcourons sur la terre plusieurs existences dont nous perdons la mémoire, que nous sommes non seulement les fils et la postérité de ceux qui ont vécu, mais au fond et réellement ces générations antérieures elles-mêmes. C'est cette idée qui inspire à George Sand les *Sept cordes de la Lyre*, *Spiridion*, *Consuelo*, la *Comtesse de Rudolstadt*.

Les *Sept cordes de la Lyre* sont un poème dramatique qui rappelle *Faust* jusqu'au pastiche. Maître Albertus, philosophe, a une nièce et une lyre, une lyre dans laquelle réside un esprit. Le maestro, le poète, le critique, essaient vainement d'en faire vibrer les cordes. Mais Hélène en tire tout de suite les plus beaux sons, et, portant cette lyre magique, grimpe jusqu'à la flèche du clocher d'où elle tient des discours inspirés. (C'est un livre à ne pas lire, à moins qu'on n'éprouve un vif besoin de mortification et de pénitence.)

*Spiridion* nous introduit dans un bizarre couvent, copié de cette chartreuse de Valdemosa où George Sand et Chopin, à Majorque, passèrent de si cruelles heures. Jamais couvent d'Anne Radclyffe ne fut plus hanté : les portraits, détachés de leur cadre, circulent à travers les cloîtres, et le fondateur Hétronius, revit dans la personne du père Alexis.

Dans *Consuelo*, la première partie qu'on passe à Venise, dans les écoles de chant et dans les théâtres du XVIII^e siècle, est délicieuse. Rien de plus charmant que l'enfance de Consuelo, ses innocentes amours avec Anzoleto, l'école du vieux maître grondeur Porpora. Mais la bonne et gracieuse diva était réservée à de très singulières aventures. Le maître Porpora, pour sauver sa vertu, l'envoie dans un vieux château de Bohême, chez les Rudolstadt, dont l'héritier, le comte Albert, a été jadis Jean Ziska. En proie à des crises nerveuses, il disparaît périodiquement, au grand désespoir de ses parents, et va vivre au fond d'une grotte taillée dans les souterrains du château, où seul un gnôme bizarre, hussite renaissant comme lui, l'approche et le sert. Plus tard, après bien des aventures, Consuelo épousera Albert, mourant, mais qui lui dit, pour la consoler : « Je vais te quitter pour un peu de temps, et puis je reviendrai sur la terre par la manifestation d'une nouvelle naissance. »

Il y revient en effet et Consuelo le retrouve, après toute sorte d'épreuves et surtout d'épreuves maçonniques. Car la *Comtesse de Rudolstadt*, un peu ennuyeuse à lire, je l'avoue, contient une étude assez curieuse des sociétés secrètes qui préparaient dans leurs loges la Révolution.

GEORGE MALET.

(*L'Écho du Merveilleux*.)

## Lettre de George Sand à Marie Dorval [1]

Nohant, 16 juin 1848.

« Je ne voulais pas croire à cette affreuse nouvelle qu'on ne m'avait pas donnée pour certaine, et je n'osais pas t'interroger, ma pauvre chère Marie ! Ta lettre m'a brisé le cœur. Oui, oui, je comprends ton désespoir, et je pleure avec toi cet heureux enfant béni de Dieu, puisqu'il est retourné vers lui avant d'avoir connu notre triste et affreuse vie. Il est bien heureux, lui ! Il n'a vécu que de soins, d'amour, de caresses et de gaieté. Il n'est pas dans le petit tombeau où tu vas le pleurer. Il est dans le sein de Dieu. Quel que soit son paradis, il est bien là où il est, puisqu'il y est retourné pur comme il en était venu.

« C'est Dieu, c'est le foyer du bon et du beau par excellence, qui recueille les âmes envolées d'ici-bas. Il les retrempe pour nous les renvoyer en d'autres temps, ou il

(1) Nous avons cru devoir faire suivre les extraits de l'article de M. George Malet, qu'on vient de lire, de cette lettre de George Sand, où l'on retrouvera, avec la grande bonté qui la caractérisait, la ferme et sereine philosophie qu'elle professait et qui n'était autre que la philosophie spirite.

les garde à jamais avec lui, ou il les consume dans un foyer de vie éternelle et sans nuage. Qu'en fait-il, en un mot?

« C'est un secret, et nous ne le découvrirons pas. Mais nous ne pouvons pas penser qu'il n'aime pas ce qu'il a créé, et qu'il ne bénisse pas ce qu'il a aimé. Nous ne pouvons pas comprendre que les objets de notre amour soient plus mal dans son sein que dans nos bras, puisqu'il les a tirés de son sein pour les mettre dans le nôtre. Sois tranquille pour ton enfant. Il est aimé ailleurs en ce moment, et l'amour que tu lui portes toujours en dépit de la mort, l'accompagne et le protège dans une autre sphère d'existence où il te voit et te sourit sans cesse.

« Les prêtres ont raison de nous enseigner ces choses-là en partie. Ils les expliquent mal; l'homme ne peut rien expliquer des mystères de l'autre vie. Mais ce que tous les hommes ont cru, ce que toutes les religions ont enseigné, est une aspiration fondée, une révélation vague de quelque éternelle vérité, qu'on n'apprend bien qu'après la mort. Eh! mon Dieu, nous n'en sommes pas si loin les uns et les autres! Pourquoi nous en tourmenter? Dieu est juste, il n'est point implacable et vindicatif comme les hommes. Il aime puisqu'il nous a faits aimants. Il chérit nos enfants, puisqu'il nous a doués pour eux d'une tendresse si passionnée. Nous pouvons bien avoir en lui une confiance aveugle, puisque tant d'esprits plus forts que les nôtres se sont endormis paisiblement dans les bras de la mort. Il n'y a ni folie ni bêtise à croire à une vie meilleure où vont ceux qui nous quittent et où nous les retrouverons. Il me serait impossible, quant à moi, de ne pas y croire, et ceux que j'ai perdus et aimés me semblent toujours vivants, toujours en rapport avec moi. Ton enfant vit, sois-en sûre, seulement tu ne le vois plus, mais tu le reverras. Si la mort était quelque chose d'absolu, la vie n'existerait pas.

« Mais quelle douleur pour toi, pauvre femme, que cette séparation! Pour cette peine-là, je ne puis te consoler. Il n'y a que cette petite fille si jolie, qui le pourra avec le temps. Et Caroline? Tu ne m'en parles pas. Et Luguet? Ils doivent être bien malheureux aussi! Sois forte pour tous, ma bonne Marie, afin qu'ils souffrent moins et que ta douleur ne soit pas le comble de leur infortune. Il n'y a que le sentiment du devoir qui nous puisse faire accepter la vie après de tels déchirements. Si mon amitié pour toi peut compter pour quelque chose dans une vie aussi agitée, aussi désolée que la tienne, souviens-toi qu'elle est déjà ancienne et qu'elle n'a jamais failli, qu'elle a résisté à des luttes, à des calomnies, à des méchancetés sans nombre, et qu'elle est toujours pure et entière. J'ai compris ton cœur si mal compris par d'autres, et t'ai toujours trouvée meilleure et plus grande que toutes ces hypocrites vertus dont le monde est plein. Prends courage encore, tu n'as pas vécu sans être aimée et sans être estimée sérieusement de tous ceux qui t'ont connue, et qui t'ont vue traverser tant de martyres. Ne désespère pas de l'art : nous traversons une mauvaise passe, mais l'art ne peut pas plus périr que l'humanité. J'ai bien des peines aussi pour mon compte, mais je ne t'en parle pas. Je ne m'en souviens pas quand je songe aux tiennes.

« Adieu, ma bonne et chère malheureuse femme. Pense à Dieu ; ils disent que c'est un rêve ; mais va, il n'y a de vrai que ce que nous pressentons derrière ce rêve-là. C'est leur bête de vie, c'est leur sot orgueil, ce sont leurs mauvaises passions qui ne sont que des rêves, à ces âmes sans foi qui voudraient nous désespérer. Les prêtres ne peuvent pas nous consoler, ce ne sont pas des hommes, puisqu'ils ne sont ni pères ni maris, ils ne comprennent rien à nos liens du sang. Mais il n'y a pas besoin de prêtre pour comprendre et aimer Dieu. Entre les cagots et les impies, il y a toujours la vérité divine, la bonté divine, l'amour divin, et tout cela nous dédommage de ce que nous endurons en ce monde. Écris-moi, et si parler de ton chagrin te soulage, ne crains jamais de m'ennuyer: mon cœur est toujours ouvert à tes plaintes, tu le sais. »

George Sand.

## L'ESPÉRANCE, VISION DE L'AU-DELÀ

L'espérance, c'est la connaissance du bien, le désir de le posséder et la croyance à la possibilité de satisfaire ce désir.

L'espérance n'appartient qu'à l'être doué de raison. Elle est la déesse bienfaisante destinée à protéger et soutenir le genre humain, et le génie protecteur de la vie terrestre ; elle est surtout la source des plus suaves consolations, dans les jours sombres de la vie.

L'être humain, doué d'un cœur plus vaste que le monde, dévore successivement tous les éléments des jouissances terrestres ; il emporte par ses désirs les objets de ses espérances jusqu'au sein de l'Infini dans lequel il vient sans cesse s'abîmer et se

perdre. L'espérance est alimentée par le souffle divin qui pousse l'homme dans la voie de sa destinée. C'est l'amour qui dirige les êtres, qui le guide.

L'homme a besoin d'ailleurs que l'espérance le soutienne et l'encourage; car sans elle sa vie se confond en efforts incessants vers le bonheur qu'il n'atteint jamais ici-bas. L'aspiration continuelle de ses facultés serait un travail désespéré, visant un avenir qui fuit, consumant l'homme en vains désirs brûlants, restés sans résultat. De tels efforts, devenant inutiles, seraient un horrible supplice, une amère ironie du Créateur et une monstruosité impossible de la part de Dieu.

Mais le bien désiré existant, on conclut dès lors qu'il est le but, la fin et la propriété future de l'âme, qui le conçoit. La pensée ne peut d'ailleurs qu'aller au bien suprême, objet de ses désirs, parce que ses tendances émanant de l'infini retournent à l'infini.

L'espérance, c'est la vision esthétique de notre vie tout entière; c'est le rayonnement de l'infini, qui apporte à l'humanité la souveraine consolation.

Dès que notre âme s'éveille à la vie, elle a conscience de son individualité; elle sent qu'exister c'est aimer, par attraction, tout ce qui est bon, beau et gracieux, et que cet amour harmonique constitue, pour l'humanité, une tendance invincible, qui est innée dans l'âme qu'elle entraîne instinctivement vers le bonheur idéal. Dès lors, en jetant nos regards vers les merveilles de la nature, nous sommes ravis d'admiration dans cette vision des beautés éternelles du monde universel.

L'espérance nous fait concevoir notre destinée immortelle et les rayonnements de l'infini; car nous aimons la vérité avant d'avoir pu l'envisager et de la concevoir, parce qu'elle nous donne des révélations sympathiques qui nous parlent intérieurement. Nous aimons la beauté, parce qu'elle nous captive et nous charme; nous aimons la perfection parce qu'elle révèle les éléments de l'âme s'orientant vers le bien. Toutes ces aspirations synthétiques font naître en nous le désir instinctif des beautés éternelles, qui font le suprême objet et le mobile de tous les instants de notre plus vive et plus sublime espérance, visant le bonheur dans l'au-delà, terme et objet de toutes nos plus réelles aspirations.

Mais l'homme le plus heureux ne jouit pas du véritable bonheur; car personne ne peut affirmer n'avoir jamais été trompé dans ses espérances et ses rêves de félicité. Le bonheur réel est une déité volage et éphémère qui frôle quelquefois de ses ailes diaphanes notre minuscule planète sans s'y arrêter; car les jouissances et les joies de la terre sont semblables à l'ombre qui s'éloigne de nous à notre approche. Le bonheur constitue d'ailleurs un sentiment dont souvent nous n'avons pas conscience.

L'espérance c'est le soutien de notre volonté; c'est elle qui met un but déterminé à nos désirs; c'est elle qui nous console et nous encourage dans les adversités, dans les peines et les ennuis.

Grâce à ce sentiment consolateur qui nous promet toujours un lendemain plus heureux et plus prospère, nous nous soutenons dans les maux et les tribulations de la vie.

Mais le spirite qui ne s'abuse pas sur sa destinée, qui met son espérance plus haut que la terre, accepte avec résignation ces misères, qui constituent les épreuves qu'il devait subir. Il sait d'ailleurs que Dieu lui paiera en félicité suprême la moindre de ses douleurs. Sublime espérance que celle qui produit la résignation, ferme la bouche au murmure, ouvre les cœurs au sacrifice de toutes sortes et verse sur les douleurs du temps qui s'envole, le baume des consolations éternelles.

Pour celui qui borne sa pensée aux choses terrestres, qui est assez malheureux pour détourner son amour de son but et l'enchaîner aux jouissances de ce monde, l'espérance est encore le soutien; car elle embellit son avenir d'illusions qui le consolent; elle efface par ses promesses les déceptions de son cœur, lui cache les horreurs du tombeau et l'achemine souvent vers l'amendement et le repentir.

Pauvres voyageurs que nous sommes, nous nous égarons souvent dans la voie fausse, qui nous détourne de notre droit chemin. Notre but étant le bonheur, nous nous trompons sur le choix des moyens que nous devons employer pour y parvenir. Victimes des erreurs de nos passions, nous attachons à des créatures éphémères des espérances qui ne peuvent être réalisées; nous prenons pour but des choses qui ne sont que des moyens. Descendons donc des régions trompeuses où nous sommes allés chercher nos inspirations; allons chercher les félicités là où elles se trouvent.

Que l'espérance est belle et splendide au matin de la vie, quand elle est vierge encore des cruelles déceptions et qu'elle n'a pas défloré ses chimères par des

perspectives trompeuses ; quand enfin aucun nuage n'est venu obscurcir son ciel.

Mais bientôt le cours du temps arrache une à une de notre cœur les plus chères illusions, pour mettre à leur place des mécomptes, des déceptions et la triste expérience de la rareté des plaisirs et de leur courte durée. Les années s'écoulent et s'évanouissent comme un songe, l'homme voit qu'il n'est pas maître du temps. L'âge vient à souffler sur les plus chères affections de son cœur, sur ses plus tendres sympathies, la réalité dévore son chimérique espoir ; il trouve alors les choses qu'il a aimées insignifiantes et vides d'attrait ; ses semblables lui paraissent méchants et injustes ; il demande vainement à son cœur ceux qui ne sont plus, et qu'il avait aimés ; à son ciel brillant de perles d'or, les étoiles qui scintillaient se sont éteintes. Il a peu à peu fait l'échange de l'avenir qu'il avait contre le passé qu'il n'a plus. Il a usé ses forces contre de vains fantômes. Arrivé au terme de sa carrière, il voit qu'au lieu du bonheur qu'il attendait, il ne lui reste que la triste expérience de la vie. Si son cœur se fait encore des illusions, et forme de nouvelles espérances, il finit par voir le gouffre qui le sépare du bonheur et des félicités qu'il attendait : ce gouffre, c'est le tombeau.

Le jeune âge est dévoré aussi par les illusions de la naïve enfance. Pauvre jeunesse, si tu pouvais toujours rester à cet âge inconscient de la vie, tu garderais la pureté de ton cœur, la plénitude de tes joies et de tes tendresses. Tes parents travaillent pour toi ; tu mets tes lèvres sur le bord parfumé de la coupe, dont ils boivent la lie. A toi l'insouciance et la félicité ; à eux les peines, les ennuis et les inquiétudes. Ah ! le bonheur ne répond pas toujours à notre espérance, mais les déceptions qui se produisent quelquefois ne doivent pas pour cela voiler la suave espérance, qui a toujours ses rayonnements pleins de charmes. Il faut donc espérer toujours ; car cette douce vision vaut quelquefois mieux que la réalité chèrement acquise.

La jeunesse espère toujours les jouissances du cœur ; l'âge mûr, désabusé, s'attache aux spéculations ; la vieillesse a conscience de sa destinée immortelle dans l'au-delà du temps. L'éternité la console par le rayonnement du monde infini, qui lui montre le bonheur qui sera la récompense de ses bonnes œuvres.

L'espérance, comme toutes les affections douces, tendres et gaies, imprime aux sentiments qui émanent du cœur une salutaire influence.

Voyez l'homme, sous l'empire de la suave et douce espérance : son visage s'épanouit, se dilate, et la joie qui se manifeste dans la physionomie de ceux qui en sont dominés annonce leur bonheur, leur félicité intérieure.

De son côté, l'intelligence devient plus vive, plus spontanée ; le travail lui est plus facile, les idées sont plus abondantes dans le cerveau plus lucide.

L'âme qui espère est accessible à tous les beaux sentiments et à toutes les sublimes aspirations. On est heureux, en effet, de voir miroiter un bonheur charmant, qui captive. Le courage, la valeur et une foule d'autres sentiments élevés se manifestent sous l'impression de l'espérance.

Bien que l'espérance, pour être fondée, doive avoir Dieu pour but et pour perspective, elle n'en est pas moins réelle et pleine de charme, lorsqu'elle a pour objet des événements de la vie terrestre, laquelle est sujette à tant de vicissitudes, de peines et d'ennuis.

C'est elle d'ailleurs qui console tous les malheureux. Dans ses effets généraux, elle adoucit toutes les douleurs, guérit ou atténue toutes les souffrances de la vie, elle pénètre même dans l'asile de l'infortune et s'assied au chevet du malade, à qui elle promet la santé ; elle perce la grille du cachot et parle de la liberté au malheureux prisonnier ; elle lui fait entrevoir sa grâce du supplice qui l'attend ; elle montre à l'exilé sa patrie et à l'indigent elle promet du pain. Elle est, en un mot, le ressort le plus puissant de la société, le remède le plus efficace à toutes les souffrances de l'humanité.

L'espérance constitue, en outre, la chaîne indissoluble qui unit la terre aux mondes supérieurs ; car elle rappelle sans cesse à l'homme sa haute destinée et les perspectives infinies du bonheur sans pareil qui l'attend au delà de la tombe, en compensation de ses vertus et de ses bonnes œuvres.

Avec l'espérance en Dieu, la foi dans le concours des esprits supérieurs, les missionnaires du Bien sentent leurs forces s'accroître. On dirait qu'ils volent avec les ailes de l'aigle vers les régions infinies.

L'espérance est aussi, quelquefois, la pierre infernale qui cautérise les plaies de l'âme.

Il est bien doux, en effet, d'espérer, de croire et de parfumer sa vie des pensées

consolantes qui nous promettent le bonheur.

Mais hélas! plus tard, lorsqu'on a échangé les suaves espérances contre les réalités de la vie et effeuillé en marchant le bouquet des illusions, on s'aperçoit souvent que le bonheur entrevu n'est pas sans mélange. Ah! pauvres espérances humaines, que Pindare appelle des songes que nous faisons éveillés, qu'êtes-vous devenues la plupart du temps?

Hélas! quand elles se traduisent en déceptions amères, elles ont pour conséquence la pénible désillusion.

Mais dans les pénibles circonstances de la vie où l'iefortune abat le courage, quand les événements les plus désastreux viennent navrer le cœur de l'homme, il est heureux encore de trouver dans son cœur quelques espérances qui le soutiennent. Dieu est toujours l'espérance qui reste au malheur.

Lorsque l'âme, abreuvée de peines et de malheurs, ne sait plus, comme on dit, à quel saint se vouer, elle est généralement amenée à demander à Dieu les consolations qui lui font défaut. Ces espérances, si fictives qu'elles paraissent, ne trompent jamais ceux qui savent accepter courageusement les épreuves qui leur arrivent. Sous l'empire de ces hautes pensées, ces sortes d'espérances se changent souvent fatalement en réalité.

Certaines personnes, constamment affligées, ont continuellement besoin d'espérance sans cesse renaissante, car noyées par les plus grands chagrins, leur seule consolation, c'est l'espérance, qui leur reste comme dernier refuge de leurs douleurs. C'est le dernier rayon de joie pour ces âmes désolées.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

## LA REVANCHE DU YOGUI

Sous ce titre, le 5 janvier 1908, notre confrère Fernand Divoire relatait dans le journal *l'Intransigeant* les expériences faites la veille par le docteur de Sarak et, fort de ce qu'il avait vu, Fernand Divoire écrivait : « J'ai vu, j'ai touché, je crois. » A cette soirée, *le Gaulois, le Figaro, le Journal, la Liberté* et *l'Intransigeant* avaient été conviés. Un contrôle rigoureux avait été établi. Tout se passa à la plus grande louange, au plus grand honneur du comte de Sarak.

Un seul des représentants de la presse eut le courage d'avouer son émerveillement et de faire profiter les lecteurs de la feuille qu'il représentait du récit des extraordinaires expériences auxquelles il avait assisté.

Les sciences psychiques étant de plus en plus à l'ordre du jour, *la Nouvelle Presse* voulut voir M. de Sarak et *convaincue* après avoir assisté à une séance improvisée pour elle, j'ai aidé bien volontiers le Yogui à organiser mardi une soirée d'expériences, à laquelle notre rédaction convia la grande presse. Cette soirée a été un nouveau triomphe pour le Dr Sarak et ne sera certainement que le prélude d'un triomphe complet, qu'en toute loyauté, *en toute justice*, je crois pour ma part qu'on doit lui faire obtenir.

Comme la vie de tout « apôtre » celle du comte de Sarak n'a été qu'un long martyrologe. Il nous appartenait d'enquêter, d'aller aux sources les plus sûres pour avoir des arguments à opposer aux détracteurs qui pourraient se lever. J'ai été, je l'avoue, très heureuse de saluer devant tous le Dr de Sarak, de lui accorder entière mon estime complète et mon admiration. L'homme et le savant sont indiscutables. Deux de nos confrères du *Gil Blas* et de *Paris-Journal* ont été heureux de raconter à leurs lecteurs *très sincèrement*, les expériences qu'ils ont vues. Pas d'obscurité, pas de truquage, pas de compères,— la presse seule était en contact avec l'expérimentateur.

Je ne parlerai pas après eux du miracle du « blé qui lève », de ces grains secs e t durs apportés avec de la terre par un des assistants et quelques minutes seulement avant la séance ; ce blé, semé par notre confrère du *Gil Blas*, ce blé qui germa de plusieurs centimètres en *sept minutes* chronométrées.

Que dire de la désintégration de trois cartes de visite remises par nos confrères à une dame de l'assistance qui fit de chacune deux morceaux. Trois de ces moitiés de cartes restèrent dans les mains de cette dame, les trois autres le Yogui les garda au bout des doigts de sa main gauche. Cette main élevée resta *constamment* sous le contrôle des yeux avides de quarante personnes présentes, la lumière électrique emplissait les salons. On déposa sur le sol un livre et deux chapeaux, à deux mètres du Yogui et des assistants. Le bras du Dr de Sarak et son corps tout entier étaient tenus par quatre personnes désignées par un de nos confrères. M. de Sarak se concentra et, comme pour la germination du

blé, prononça des incantations presque sans souffle, à peine put-il enfin prier trois personnes de visiter le livre et les chapeaux ; en vain celui-ci et ceux-là furent-ils feuilletés et secoués, retournés en tous sens, *il n'y avait rien, rien*. Le Yogui fit alors un surhumain effort, un tressaillement l'agita, un gémissement prolongé troua ses lèvres contracturées, tout son être se tendit et une sueur abondante coula sur son visage d'où le sang semblait vouloir jaillir. Les bras se tendirent pour soutenir le Maître qu'une convulsion tordait. Mais ceux qui l'avaient tenu tout le temps qu'a duré cette expérience suffirent à empêcher le Yogui de rouler sur le sol, où ils l'étendirent presque inerte sur un fauteuil. Des mains se saisirent du livre et des chapeaux, on retrouva les moitiés de cartes qui s'adaptaient parfaitement à celles conservées par M^lle^ de Saint-C... Nous venions d'assister à une désintégration et se trouvait ainsi résolue la question des « apports ».

La place me manque pour dire plus, cependant je ne puis passer sous silence la photographie astrale obtenue. Le D^r^ de Sarak a eu une vision ; il l'a si nettement désignée qu'un des assistants (bien réfractaire pourtant aux sciences psychiques) l'a reconnue. Le Yogui pria alors M. Sentier, l'opérateur du *Petit Parisien*, de tenir un appareil photographique à longue distance. A ce moment l'électricité fut éteinte, on substitua à la lumière jaune deux ampoules électriques à lueur bleue. Ceci fait, une vue fut prise. On prépara un bain. M. Sentier retira la plaque et procéda comme pour la photo ordinaire, l'empreinte était décidément trop légère, rien ne vint : on recommença... plein succès, non seulement la photographie de la disparue fut prise et se distingua nettement, mais voici qu'au hasard d'une dizaine de journaux, M^me^ Philippe, femme de l'avocat à la Cour d'appel, bien connu, ayant manifesté avoir la reproduction de celui qu'elle avait choisi et qui se trouva être le *Matin*, voici que sur la plaque fut photographié le cliché astral de ce journal (1). Les plus réfractaires durent s'avouer vaincus. M. de Sarak triompha.

Nous savons bien que la Presse est obligée parfois, pour mille motifs, de cacher sa pensée, d'entortiller sa certitude sous des voiles nuageux, nous savons bien qu'un rédacteur n'est pas partout le maître de dire sans ambages ce qu'il sait, ce qu'il croit *puisqu'il a vu* et *contrôlé* aussi, mais nous pensons qu'après des expériences aussi concluantes, aucun des confrères n'hésitera à proclamer la vérité qu'ils ont été à même de contrôler, avec toutes les garanties de sincérité imaginables...

Marinette Benoit-Robin.

(*La Nouvelle Presse.*)

(1) La photographie en question est à la Nouvelle Presse (161, rue Montmartre), à la disposition de tous ceux qui conserveraient quelque doute sur son existence.

## UN FAKIR A PARIS

Bien que doué du scepticisme robuste que l'on acquiert généralement, en toute matière, après vingt années de presse quotidienne, où l'on a l'occasion « d'en voir de toutes les couleurs », j'avoue, à ma courte honte, avoir été aussi étonné hier qu'un explorateur découvrant aux sommets de l'Hymalaya un casino modern-style, avec funiculaire, garage d'automobiles et hangar pour dirigeables.

On m'avait dit : « Venez donc voir un homme étrange, un fakir de l'Inde, un *vrai*, qui bien que fort discuté au point de vue scientifique, accomplit des prouesses merveilleuses, des miracles en quelque sorte, devant lesquels « on est forcé de s'incliner ».

Hum !... Un fakir, à mon sens, devait être un personnage fort impressionnant, mystérieux jusqu'au bout des ongles, parlant une langue inconnue et fort capable de vous « envoûter »....

J'ai été, je l'avoue, fort déçu dans mon attente, quand, dans un cadre très moderne — un somptueux appartement de la rue Mozart — l'on m'a présenté au D^r^ comte de Sarak, un beau type d'Hindou, mais pourvu d'un diplôme authentique de médecin, qui nous fait d'abord une très jolie allocution dans le français le plus pur, avec citation de nos classiques, et qui, secondé par sa charmante femme, s'acquitte de ses devoirs de maître de maison avec un parisianisme au-dessus de tout éloge.

Ce n'est pas du tout comme ça que j'avais rêvé le « fakir » ! Mais passons... l'habit ne fait pas le moine.

Notre hôte va nous le prouver amplement :

Après quelques mots de présentation du professeur Barlet, M. de Sarak remercie tout d'abord chaleureusement M^me^ Benoit-Robin, un aimable « confrère », qui fut l'organisatrice de la soirée ; puis, de sa voix chaude de mage, il nous conte ses

luttes pour la recherche de la vérité, son exode à travers le monde, en butte aux railleries de « ceux qui n'ont pas vu »...

On passe ensuite aux expériences, vraiment très curieuses, et qui ont été accomplies, à mon sens, avec toutes les garanties de contrôle imaginables.

*Le blé qui lève.*

En pleine lumière, entouré d'au moins quarante personnes, le docteur me prie de me placer en face de lui, en tendant les deux mains. Un jeune homme, cousin de Mme Benoît, apporte de la terre qu'il s'est procurée au marché de la place de la République, et du blé qu'il a acheté à la maison Vilmorin. Sur l'invitation du maître de la maison, et après contrôle de la terre et du blé par toutes les personnes présentes, mon jeune confrère, Roland Dorgelès, de *Paris-Journal*, me met quelques poignées de terre dans les mains, y fait des trous avec son crayon et dépose dans ces trous des grains de blé, qu'il recouvre.

Un autre assistant va chercher un verre d'eau dans la salle à manger et mouille légèrement la terre. Le fakir commence son incantation. Sa figure se convulse, ses mains, sans cesse agitées, distribuent le « fluide odique » à la terre contenue dans mes mains, et exactement *sept minutes après*, nous trouvons dans cette motte, légèrement humectée, une quarantaine de grains qui ont germé de cinq à six centimètres, ce qui en pleine terre et dans des conditions particulièrement favorables d'exposition et de climat, nécessiterait au moins un laps de temps de huit jours.

L'expérience a été surveillée et contrôlée rigoureusement par plusieurs de nos confrères, entre autres MM. Montégut, rédacteur, et Sentier, photographe du *Petit Parisien* ; M. Fernand Honoré, de l'*Illustration*, M. Meyer, de la *Vie Illustrée*, etc., etc.

Le « blé qui lève » est distribué aux assistants, qui ont toute faculté pour le comparer avec le blé semé, lequel était particulièrement sec et dur.

Je dois ajouter — sans savoir si je dois m'en prendre simplement à la fatigue ou aux passes magnétiques — qu'après l'opération j'ai ressenti dans les mains un tremblement qui a duré plusieurs minutes...

*Les cartes « désintégrées ».*

M. de Sarak demande deux cartes de visite, qu'il prie une dame d'écorner en gardant les bouts déchirés comme pièces à conviction. Il met ses cartes en plusieurs morceaux et les tient à la main. Une boîte à musique, qui jouera pendant toute la durée des expériences, commence à produire les vibrations nécessaires, paraît-il, au mage pour imposer à distance sa volonté. Dans le fond de la pièce, deux assistants déposent deux chapeaux à haute forme, après les avoir soigneusement visités. Ils sont vides. Quelques instants plus tard, les morceaux de cartes que le mage tient entre les doigts, sans faire un mouvement, se sont volatilisés et on les retrouve dans la coiffe des chapeaux, qui ont été déposés au milieu du cercle des invités, à plus de deux mètres des voisins les plus proches. On rajuste les morceaux des cartes avec les bouts restés dans les mains de la dame qui les a tout d'abord écornées. Il n'y a pas de doute possible. Nous venons d'assister à ce qu'on appelle dans le langage courant du spiritisme, une « désintégration merveilleuse ».

*La cigarette enflammée.*

Une boîte de cigarettes, à laquelle j'ai fait de nombreux emprunts sans m'en trouver plus mal, fournit une cigarette de fin tabac d'Orient que le mage « magnétise positivement ». Un verre dans lequel un assistant vient de boire, est à son tour « magnétisé négativement ». Un de nos confrères est appelé à placer dans le verre la cigarette qui s'enflamme aussitôt, en dégageant une odeur âcre de soufre et de phosphore, très capable de vous donner un avant-goût des parfums de l'enfer...

*La photographie astrale.*

Enfin, nous arrivons au « clou de la soirée », à la photographie dans l'obscurité complète, tout à la fois d'un être astral et d'un objet matériel, qui dans l'espèce sera un journal, et dont on doit retrouver le « double » dans l'espace...

M. de Sarak présente à Mme Philippe, la femme d'un de nos aimables confrères du Palais, une dizaine de journaux, en la priant d'en choisir un. Le favorisé — toujours lui... — c'est *le Matin*. Le fakir prend l'organe entre le pouce et l'index et le dépose dans le fond de la pièce, sur un écran. Avec le concours de M. Sentier, l'opérateur du *Petit Parisien*, il braque un appareil photographique dans la direction de la fenêtre...

Puis les incantations se renouvellent. Le mage aperçoit dans l'éther la physionomie

d'une jeune fille, les cheveux châtain clair, qui est morte il y a cinq ou six ans, et qui a été pleurée par l'assistant placé au quatrième rang à sa droite, ce qui, paraît-il, est exact. M. de Sarak prie l'invité en question de penser violemment à la disparue. Ensuite, il se livre aux opérations ordinaires de la photographie: cliché, bains, etc.

La pièce en ce moment, n'est éclairée que par une simple veilleuse de couleur bleuâtre. Dix minutes après, le mage déclare l'opération terminée. On rallume les bougies et il nous montre un cliché avec la photographie très nette de la jeune fille en question et celle, non moins réussie, de la première page du *Matin*, avec le portrait de Mgr Gieure, « l'évêque poursuivi », dont le sourire railleur semble tout étonné de se trouver mêlé à pareille aventure...

La séance est terminée, trop tôt au gré de tous les assistants ; car en interrogeant les familiers de la maison, j'apprends que M. de Sarak fait encore des choses plus extraordinaires, qu'il exécute des marines remarquables et gagne des parties de dominos les yeux bandés, qu'il fait éclore des œufs de poissons rouges, qu'il parvient à se faire enlever dans les airs et transporter à l'autre bout d'une pièce, en passant par-dessus la tête de tous ses invités.

Mais je ne veux parler que de ce que j'ai vu, en avouant humblement mon ignorance en la matière.

La première expérience — celle du blé — a été exécutée dans mes mains, en pleine lumière, sous le contrôle de quarante personnes, qui sont là pour en témoigner. Les autres se sont passées rigoureusement comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire. Si vous voulez les expliquer, adressez-vous à Bouddha, à Vichnou et aux mages du Thibet qui, depuis trente siècles, détiennent les fameux secrets de l'initiation occulte. Ils vous répondront en sanscrit, ce qui n'aidera pas sans doute à éclairer votre religion...

(*Le Gil Blas.*)

MAURICE CABS.

## PAROLES DE LA MUSE

Puisque la Muse, qui écoute en son cœur la voix divine et interprète la Nature en chantant comme elle l'espérance immortelle et l'amour infini ; puisque la Muse au tendre rêve, esprit modeste, sœur fidèle qui vient essuyer la sueur au front du poète et sécher les larmes à ses yeux, a eu la bonne fortune de plaire aux lecteurs du « Progrès spirite », qui la prient de chanter encore, elle ne se refusera pas à la douce tâche que cette amitié charmante lui impose. Mais, pour cette fois, elle ne fera pas vibrer les cordes de la lyre ; elle prendra simplement la plume.

Peut-on être poète en prose ? Peut-on, sans l'harmonie du vers, sans cette dualité de la rime qui fixe si bien la pensée du poète dans le souvenir du lecteur; peut-on, sans cet art touchant qui épure et ennoblit toute chose, créer l'image qui frappe et séduit, enchâsser l'idée rayonnante dans un écrin digne d'elle, trouver cette flamme généreuse qui court dans la vraie poésie et lui donne tant de chaleur et de lumière ?

Peut-on rêver en prose comme en vers, traduire la voix intérieure révélatrice de l'infini et de ses lois, parler à Dieu la langue de l'âme, peindre les fleurs suaves et les fruits dorés, chanter les merveilles de la Création, laisser l'encens de la prière élever vers le ciel son nuage parfumé ?

Oui, la Poésie est une langue universelle qui se prête à tous les idiômes et qui peut s'adapter à toutes les formes de la pensée. On peut donc être poète en prose, pourvu qu'on ait le souci du beau dans le style, du neuf, de l'original dans le fond; pourvu, surtout, qu'on se sente en communion avec l'Idéal.

Cependant, le vers aura toujours nos prédilections parce qu'il donne, par la difficulté même de sa composition, à la pensée et au sentiment, le temps de s'étudier, de se concentrer, pour s'exprimer avec plus d'élégance, de concision et de force. Puis, sa musique berce davantage les âmes attristées qui demandent à la poésie l'oubli de leurs maux et le réveil de leurs espérances.

Essayons toutefois de chanter en prose.

∴

Le ciel est calme dans sa limpidité bleue où scintillent les étoiles. La terre est triste dans sa misère et dans sa nuit.

Regarde du côté des étoiles, toi qui veux consacrer tes veilles à la découverte ou à la contemplation du Vrai éternel, et voir surgir Dieu de l'ensemble majestueux des univers : Dieu, c'est-à-dire la raison d'être de tout ce que tu découvres ou pressens, de tout ce qui frissonne, palpite, travaille, aime, rêve, vit et meurt dans la Nature.

Regarde du côté des étoiles, toi dont l'âme est ravagée par la douleur ; toi qui, révolté plus qu'assagi par l'expérience, pleures les aurores de ta belle jeunesse évanouie, la confiance et l'espoir perdus, et gémis sur les illusions envolées, troupe d'oiseaux moqueurs qui s'éparpille à l'horizon...

Si tu regardais du côté de la Terre, que verrais-tu ?

Le Doute, navigateur fatigué et dolent qui, après avoir laissé tomber sa boussole à la mer, abandonné sa foi native effeuillée au souffle de la raison, et n'ayant pas su construire dans sa concience un autel au vrai Dieu, ne sait plus, naviguant vers la Mort, s'il cingle vers un dernier et épouvantable écueil, ou s'il se dirige vers le suprême port, vers l'immortalité rêvée...

Le Travail, rude et ingrat, n'apportant qu'une moindre misère là ou il devrait donner la pleine sécurité du lendemain, une confiance sans bornes en la destinée clémente et généreuse, et cette douce part de bonheur si nécessaire à l'homme pour ne pas désespérer au milieu des luttes angoissantes de la vie.

Que verrais-tu encore ?

Dans les bas-fonds de la Société, dans ces sentines du vice où l'air est corrompu et corrupteur, où tant de passions malsaines diminuent l'homme moralement, la honte et le remords assis au foyer des familles, quand ce n'est pas l'égoïsme invétéré, l'orgueil irréductible qui achèvent de détruire ce que Dieu avait mis dans l'âme humaine de noble, de pur et de charmant.

Oh ! regarde, regarde du côté des étoiles, rêveur épris de beautés immatérielles et de devoirs sacrés, toi qui veux espérer encore, espérer toujours ; toi qui veux sourire et non pleurer !

Là-haut, dans la sérénité bleue, en face de ces miliards de mondes qui ne sont que des grains de sable dans l'infini, tu peux ouvrir toutes grandes les ailes de ton rêve, glisser dans l'air léger avec les oiseaux et les anges, chanter ton chant d'allégresse et d'amour, de concert avec les voix harmonieuses et bénies qui proclament et exaltent, de cieux en cieux, la puissance, la sagesse et la bonté du Créateur !

Oublie un moment les laideurs morales de l'humanité inférieure encore, les luttes, les dangers, les souffrances de la Terre, devant le magique spectacle des groupements stellaires succédant aux groupements stellaires, des soleils se juxtaposant et se superposant aux soleils dans l'étendue infinie des cieux !

Que ton âme s'élance avec les mondes dans les tourbillons sans fin de l'éther ! Entrevois les souveraines beautés de la Vie universelle, et tu ne voudras plus savoir s'il existe ici-bas des haines envieuses, hypocrites, qui rampent et se dérobent pour mieux atteindre leur but ; tu ne voudras plus te laisser dominer par la timidité ou par la peur, reconnaissant qu'une loi de justice et d'amour réside au fond de toutes choses, et que le Dieu qui créa les soleils et les mondes infinis ne saurait abandonner, sur notre petit globe roulant dans la nuit des âmes, l'homme qui se lamente dans sa détresse et ne vit que pour mourir !

Tu n'oublieras pas toutes les douleurs du passé ; tu ne perdras jamais le souvenir de ces chères âmes, filles ou sœurs de la tienne, qui te furent violemment arrachées par la mort et qui ont gardé pour dernier linceul, dans le sépulcre où repose leur corps glacé, quelque lambeau sanglant encore de ton pauvre cœur aimant ; mais tu sentiras qu'elles voltigent autour de toi dans l'espace, ces âmes bien-aimées, qu'elles sont plus heureuses que sur terre, et qu'elles t'appellent, qu'elles t'attendent là où la réunion est définitive, où la mort n'entre pas, où l'éternel amour est le couronnement de la foi victorieuse et de l'espérance invincible, dans l'épanouissement toujours plus haut de la vertu.

***

Oh ! regarde du côté des étoiles, pauvre être douloureux, borné dans ta vie, limité dans tes efforts, mais qui te sens soutenu par la divine Puissance dans les luttes sans trêve de l'expiation d'ici-bas !

Regarde où le ciel est pur, où les âmes sont heureuses, où l'avenir, le présent et le passé s'unissent, sous les yeux comme dans la destinée des Esprits supérieurs, pour leur donner, avec la profonde expérience et la plénitude des facultés qui promettent les réalisations successives du progrès, la vision continue et magnifique de l'éternel devenir !

Regarde le foyer béni où tes aspirations seront satisfaites après la mort ; et, dès à présent, tâche d'y élever ton âme : la nuit, dans ces frissons du Rêve que provoque le mystérieux frôlement des Invisibles ; le jour, en pleine gloire du soleil, dans la fière accointance des aigles ou la douce confraternité des hirondelles.

LA MUSE.

*Le Directeur-Gérant* : A. LAURENT DE FAGET. Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN